N° 978 50e Année T. CCXC 15 Mars 1939

MERCVRE

DE

FRANCE

Parait le 1er et le 15 du mois

FONDATEUR ALFRED VALLETTE



—

PRIX DU NUMÉRO

France, 7 fr. — Étranger : 1/2 tarif postal, *8 fr.;* plein tarif, *9 fr. 50*

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

LE 21 août 1849, M. Victor Hugo présidant à Paris le Congrès de la Paix s'écriait : « *Voyez que de découvertes Dieu fait sortir du génie humain qui vont toutes à ce but, la Paix! Que de progrès! Que de simplifications! Comme la nature se laisse de plus en plus dompter par l'homme! Comme la matière devient de plus en plus l'esclave de l'intelligence et la servante de la Civilisation!* »

LE poète était mauvais prophète. La matière se laisse dompter. La nature obéit davantage à l'homme. Mais il est douteux que ce soit pour le bien de la civilisation. Le Progrès a appris à Tuer plus. A Tuer mieux. C'est ce que démontre Pierre DEVAUX dans le curieux numéro du DOCUMENT du mois de mars. Lisez :

SOCIÉTÉ NATIONALE DES CHEMINS DE FER FRANÇAIS

LA ROUTE DU LITTORAL

Service quotidien toute l'année, Nice-Marseille, et vice versa.
Départs : de Nice (gare S. N. C. F.), à 8 heures; de Marseille (gare Saint-Charles) à 8 h. 15.

◆

Nice-Marseille ou vice versa. . . . . **95** fr.
Nice-Marseille et retour ou vice versa (validité : 10 jours). . **155** fr.
Toulon-Nice et retour, ou vice versa (validité : 10 jours). . **105** fr.
— Parcours partiel : **0** fr. **40** par kilomètre
Billets spéciaux, validité : 40 jours.
Marseille-Nice et retour. . . . . **158** fr.
Toulon-Nice et retour. . . . . **121** fr.
— Valables :
Dans un sens, sur le paquebot « Ile-de-Beauté »;
Dans l'autre sens, en autocar S. N. C. F.

AUTRES EXCURSIONS

Excursions en autocar S. N. C. F. au départ de Nice

La grande Corniche (quotidien toute l'année) : **20** et **22** fr. Gorges-du-Loup. — Grasse (quotidien toute l'année) : **30** fr. — Cians-Beuil (périodique) : **50** fr. — Cians-Beuil-Daluis (périodique) : **53** fr. — Nice-Peira-Cava — Sospel (périodique : **42** fr.

Excursions en autocar S. N. C. F. Au départ de Juan-les-Pins (services périodiques)

Grande Corniche (**30** fr.). — Saint-Raphaël (**30** fr.). — Gorges-du-Loup-Grasse (**25** fr.). — San-Remo (**40** fr.). — Peira-Cava-Menton (**48** fr.). — Cians-Beuil-Daluis (**58** fr.).

Excursions en autocar S. N. C. F. Au départ de Cannes (services périodiques)

Grande Corniche (**32** fr.). — Gorges-du-Loup-Grasse (**25** fr.). — Saint-Raphaël (**25** fr.). — San-Remo (**42** fr.). — Peira-Cava-Menton (**50** fr.). — Cians-Beuil-Daluis (**60** fr.).

SOCIÉTÉ NATIONALE DES CHEMINS DE FER FRANÇAIS

A PROPOS DU DIXIÈME ANNIVERSAIRE DU TRAITÉ DU LATRAN

—

M. Mussolini, dans son discours à la Chambre des députés, le 13 mai 1929, déclarait qu'il se souciait fort peu des critiques que l'on ferait à l'étranger du traité du 11 février, et le Saint-Père, à la même époque, affirma, à peu près les mêmes sentiments, quoique sous une forme moins fruste : nous voilà donc fort libres pour en parler.

Le Duce et le Vatican — ce dernier presque toujours par *L'Osservatore* — firent l'historique de la Question romaine, non pas dans l'intention de faire œuvre d'historiens, mais d'appuyer leurs thèses; or comme celles-ci ne coïncidaient pas toujours, il en résulta des interprétations parfois divergentes.

Aucune des deux parties ne fait appel à l'autorité de Pie IX et cela se comprend, ce Souverain Pontife ayant affirmé en toutes occasions : « *Son ferme propos et sa volonté de retenir et de transmettre à ses successeurs* TOUS *les domaines du St-Siège et tous ses droits dans leur intégrité* », ajoutant que « *toute usurpation de ces droits et possessions passée ou récente est injuste, l'effet de la violence, nulle de plein droit et sans valeur, que tous les actes des envahisseurs déjà accomplis ou qui le seraient plus tard pour confirmer cette opération en quelque manière que ce puisse être, sont dès à présent,* nunc pro tunc, *condamnés, annulés, cassés et abrogés par nous... Nous ne consentirons jamais à une concilia-*

tion qui détruirait ou diminuerait en quelque manière que ce fût, Nos droits qui sont les droits de Dieu et du St-Siège... » ; enfin Pie IX excommuniait tous ceux qui avaient accompli « *l'invasion, l'usurpation, l'occupation des provinces de Notre domaine et de Notre ville de Rome...* »

Léon XIII eût été moins intransigeant sur la question de l'étendue du territoire à restituer au Saint-Siège, mais il ne lui vint jamais à la pensée de renoncer en tout ou en partie à la ville de Rome, comme semblait vouloir l'insinuer l'*Osservatore* du 12 décembre 1929; dans son discours à la Chambre, M. Mussolini devait le reconnaître très loyalement.

Pie X, lui non plus — le Duce le reconnaît aussi — ne renonça pas à ses droits sur la ville de Rome. *L'Osservatore,* dans l'article précité, fait remarquer qu'il ne parlait plus, et cela « intentionnellement », de « pouvoir temporel » mais de « principauté civile », et, encore « comme d'un simple fait », « *d'une condition* ». Il est certain que Pie X, à propos du règlement de la Question romaine, se montrait préoccupé avant tout de *l'internationaliser* et de *désitalianiser* la curie romaine afin que des négociations ne fussent pas menées « *trop en famille* ».

Sur Benoît XV, les deux parties s'entendent mais en sollicitant vraiment par trop les textes. En septembre 1916 le cardinal secrétaire d'Etat avait déclaré aux *Stimmen der Zeit* que :

Par respect pour la neutralité, le Saint-Siège n'entendait nullement créer des embarras au gouvernement (italien) et... attendait le règlement convenable de sa situation non des armes étrangères (comme on accusait le Pape de vouloir le faire) mais du triomphe de ces sentiments de justice qu'il souhaitait voir se répandre toujours davantage parmi le peuple italien, conformément à son véritable intérêt.

De là à conclure, comme on le faisait en 1929, que le Vatican avait affirmé en 1916 que le règlement de la

Question romaine était une question purement italienne et avait repoussé « *le principe des garanties internationales* », il y avait loin.

D'ailleurs le Duce se contredit lui-même car, toujours dans le même discours, il rappela que des négociations furent entamées en mai 1919 et que le Vatican demanda un territoire jusqu'à la mer et *la garantie des autres nations par l'intermédiaire de la Ligue des Nations*. Que telles aient bien été les conditions posées par Benoît XV, il suffirait pour en être convaincu de voir l'insistance avec laquelle Pie XI s'efforcera de prouver l'inutilité d'un accès à la mer et d'une garantie internationale.

Celui-ci, dès sa première encyclique, avait tenu à affirmer que le fait d'avoir donné sa bénédiction *Urbi et Orbi* depuis la loggia de Saint-Pierre — ce qu'aucun pape n'avait plus fait depuis 1870 — ne signifiait nullement qu'il ne se considérât pas comme « l'héritier des idées comme des devoirs » de ses prédécesseurs et qu'il « renouvelait au contraire les revendications formulées par eux en vue de défendre les droits et la dignité du Siège Apostolique ».

A quelle époque commencèrent les premières négociations qui devaient aboutir au Traité du Latran?

Dans son article du 12-2-39, dans le *Corriere d'Italia*, Mgr Pucci relate une conversation qu'il eut, en 1923, sur la Question romaine avec le sous-secrétaire d'Etat Rocco et au cours de laquelle ce dernier lui dit :

Vous pouvez dire au Vatican qu'il entre *aussi* dans les projets de Mussolini de résoudre directement la question romaine; nous ne nous laisserons pas effrayer par les oppositions et les protestations qui pourraient venir d'un régime politique aboli; ne craignez pas non plus la presse parce que le jour où l'on devra traiter cette question, le gouvernement est décidé à appliquer la censure à la presse pour que des discussions intempestives ne viennent pas jeter le désaccord.

De 1923 à 1925 rien à noter : à cette époque, le Vatican se montrait « antifasciste » : « Mussolini en a encore pour deux ans », me disait, en 1924, un haut prélat; et,

en 1926, le Duce dira encore : « J'ai senti passer l'obus qui a frappé Maurras. »

Pourtant, toujours d'après Mgr Pucci, au début de 1925, la conversation fut reprise « par hasard », puis :

Quelques mois plus tard, à la réouverture de la Chambre, le Ministre Rocco rappela, dans son rapport sur le budget de la justice, le projet relatif à la législation ecclésiastique et déclara que, s'il n'avait pas été présenté à la Chambre, cette omission s'expliquait par l'intervention d'une auguste parole (Pie XI, dans une lettre au Cardinal Gasparri, en date du 18 février 1926, avait déclaré que cette disposition législative étant unilatérale, ne pouvait être acceptée par l'Eglise) qui était toujours écoutée avec déférence et respect par tous et par le Gouvernement italien plus que par tout autre. Il ajoutait ensuite que le Gouvernement se proposait de reprendre la discussion de ce grave sujet en temps opportun et sur des « bases plus larges ».

Ce qui peut faire supposer que le projet de loi en question, auquel avaient collaboré trois prélats qui ne pouvaient ignorer que son caractère unilatéral le rendait inacceptable, n'avait pas d'autre but que de permettre, d'un commun accord, l'ouverture des négociations, c'est que le soir même du discours de M. Rocco, Mgr Pucci fut appelé, par téléphone, au Vatican et reçut la mission de s'enquérir du sens exact des paroles du Ministre et que, dès le lendemain matin, le Ministre Gentile fit appeler le même Mgr Pucci, le chargeant de dire au Vatican que « par ces paroles le Ministre, appuyé par le chef du gouvernement, avait voulu signifier que la question serait reprise sur une base plus large comprenant non seulement la législation ecclésiastique mais encore la Question romaine. »

Mgr Pucci se rendit immédiatement au Vatican où le Cardinal secrétaire d'Etat lui déclara que si M. Mussolini avait l'intention de résoudre la Question romaine, il devait accréditer quelqu'un par lettre et qu'alors le Vatican « *verrait ce qu'il pouvait faire* ».

Mgr Pucci retourna chez le Ministre Gentile qui remit

sa réponse au lendemain : « *Le Gouvernement,* lui dit-il alors, « *voudrait avoir l'assurance que la désignation d'un négociateur ne se heurterait pas à un refus* » ; ce à quoi le cardinal secrétaire d'Etat répondit qu'il n'y avait aucune raison pour qu'une telle proposition fût repoussée de prime abord. Cette réponse fut immédiatement transmise au Ministre Gentile et le négociateur du Vatican eut plusieurs conversations sur ce sujet avec le Ministre Rocco mais, comme Mgr Pucci insistait pour savoir quand les négociations pourraient être amorcées, il lui fut répondu : « Le Duce ne veut pas être pressé. Il a ses projets et il sait choisir le moment opportun pour les mettre en œuvre. Nous sommes en expectative, mais nous pouvons bien être certains qu'il n'oubliera pas et qu'il ne laissera pas dormir une affaire qui lui tient à cœur. »

Au fond, le Duce voulait pouvoir dire plus tard que c'était le Vatican qui avait commencé, au moins officieusement, les premières démarches. C'est ce qu'il fit dans son discours du 13 mai 1929 où il dit notamment :

A l'été 1926, je ne songeais pas — à vous le dire franchement — à résoudre la Question romaine. Il y avait un problème qui m'angoissait à cette époque : le problème de la lire...

Et après avoir rendu hommage au « professeur fasciste Barone » — l'un des membres de la Commission des 18 juristes chargés de suivre les négociations — « qui usa sa santé » et « mourut sur la brèche », le Duce poursuit :

D'après son journal, que je possède, il résulte que le 5 août 1926 un prélat manifesta au professeur Barone la possibilité de commencer les pourparlers en vue de résoudre la Question romaine. En août 1926, a lieu une entrevue Barone-Pacelli.

Le professeur Paccelli, négociateur du Vatican, avait de son côté déclaré au *Popolo d'Italia* (le 13-2-39) :

Les négociations en vue de l'accord entre l'Italie et le Saint-Siège commencèrent le 6 août 1926. Le premier conseiller

d'Etat, M. Barone, informa M. Paccelli que M. Mussolini avait le désir de connaître les bases sur lesquelles on pourrait arranger la Question romaine. M. Paccelli lui répondit qu'il y avait deux points essentiels sur lesquels le Saint-Siège ne pouvait céder : *La reconstitution d'un Etat pontifical, même petit, avec la souveraineté du Pape, claire, visible, pour lui garantir le libre exercice de son pouvoir spirituel; pour le Concordat, la possibilité de conférer au mariage religieux, sous des conditions déterminées, la valeur du rite civil.*

Ainsi, personne ne voulait avoir fait le premier pas. Sur le cours des négociations officielles, des deux côtés on tombe d'accord :

Le 23 août, dit M. Mussolini dans son discours à la Chambre, le conseiller Barone, comme suite aux deux entretiens précédents, expose, dans son rapport écrit, quels sont les points de la Question romaine; et ajoute, le 30 août : « Votre Excellence a signalé une seule condition préalable, à savoir que si on arrive à un accord, le Saint-Siège reconnaisse par le fait même le règlement définitif de la Question romaine et accepte, en conséquence, l'état de choses signé en 1870, lorsque fut formé le royaume d'Italie avec Rome pour capitale. C'est pourquoi Votre Excellence demande une renonciation explicite de la part du Saint-Siège à toute revendication temporelle concernant le royaume d'Italie...

Le Pape, poursuit M. Mussolini, informé de ces conditions préliminaires, se montra disposé à en accepter la substance sans autre formalité, dans l'espoir qu'on aboutirait à un règlement définitif des rapports avec l'Italie et non pas à la simple stipulation d'un *modus vivendi* simplement temporaire.

Le 4 octobre, M. Mussolini accrédite donc le Conseiller Barone près le Saint-Siège mais « *sans lui donner de mission ayant un caractère ni officiel ni officieux* »; et, le 6, le cardinal secrétaire d'Etat en fait autant pour le professeur Paccelli. Ce ne sera que le 31 décembre 1936 que, pour la première fois, le Duce écrira au cardinal Gasparri pour lui bien spécifier que, par le règlement

envisagé, le Saint-Siège devra reconnaître « *les événements qui motivèrent la proclamation de Rome capitale du royaume d'Italie, sous la dynastie de la Maison de Savoie* ». Il ne répond donc pas aux points fixés par le Cardinal, en date du 26 octobre 1926, et parmi lesquels il était spécifié la reconnaissance du futur traité par les Puissances, car le Duce était bien décidé à ne pas céder sur ce point-là; ni sur cet autre : « *Tous les papes,* dit M. Mussolini, *avaient pour le moins réclamé, la ville de Rome, et un Pontife devait assumer la responsabilité vraiment redoutable de changer d'attitude à ce sujet* ». Pie XI, en effet, ne demandait, en plus du Vatican, que la villa Doria Pamphili afin que les ambassades puissent y être construites; or le duce ne voulait pas céder un pouce de terrain « *sur lequel flottait le drapeau tricolore.* »

Les négociations traînèrent donc pendant toute l'année 1927 et en 1928, surtout que le régime fasciste continuait « inflexiblement » sa politique religieuse et « sur l'éducation des jeunes générations » et sur « la question des boys-scouts catholiques ». Or, après des protestations d'ordre doctrinal, le Vatican avait dû céder.

La mort de M. Barone étant survenue ((fin 1928), M. Mussolini y vit « un véritable avertissement; et comme les négociations étaient déjà du domaine public dans le monde entier, je sentis, dit-il, qu'il fallait se hâter ». Le 7 janvier 1929, il fit donc venir M. Pacelli et lui déclara qu'il entendait traiter personnellement et ne remplacerait pas M. Barone.

Il faut bien reconnaître que la partie était inégale : d'un côté le Duce, éclairé par une commission de 18 juristes qui, si l'on en juge par le discours de celui-ci, à la Chambre et au Sénat, connaissaient à fond la question; et entouré, au cours des entretiens qui vont suivre, de MM. Rocco, Consiglio et Cozza; de l'autre, le seul professeur Paccelli, qui ne voit que le Pape qui est, comme le dira en souriant le Souverain Pontife aux professeurs et aux élèves de l'Université de Milan, un *Pape alpiniste... et un Pape bibliothécaire* et à qui les questions de droit

international sont donc tout-à-fait étrangères. Le seul conseiller que le Pape admit parfois en tiers était le Cardinal Gasparri, bon canoniste mais que la vie professorale n'avait pas non plus préparé aux questions de ce genre, car si Benoît XV l'avait choisi comme secrétaire d'Etat ce fut, dit-on, parce qu'il avait, pendant vingt ans, occupé la chaire de droit canonique de l'Institut catholique de Paris et, certainement, parce que le Souverain Pontife entendait diriger lui-même la politique étrangère, matière en laquelle il était un maître incontesté.

Le Duce tenait beaucoup à cet isolement du Pape et, dans son discours, il en donna la raison :

Il est probable, dit-il, que si le Pape avait demandé conseil autour de lui, beaucoup — ceux qui ont encore dans les oreilles l'écho du mot *Orénoque* (navire de guerre que la France maintint dans le port de Civita-Vecchia jusqu'en 1874) *et gardent le souvenir de l'intervention étrangère — beaucoup de ceux-là auraient fait pression sur lui pour le dissuader.*

De fait, si les Cardinaux furent consultés sur l'opportunité d'entamer des négociations, ils furent complètement tenus en dehors d'elles : c'est ce que, en offrant au Pape les félicitations du Sacré-Collège, le cardinal doyen laisse nettement entendre : chacun tenait à bien établir ses responsabilités.

De plus, au moment où le Duce prend lui-même en mains les négociations, il sait exactement qu'il ne veut ni de cession de territoire, ni de garanties internationales et qu'il exigera la reconnaissance de la légitimité de la conquête des Etats Pontificaux, y compris Rome, par la Maison de Savoie. Au Vatican on ne sait que beaucoup moins clairement ce qu'on veut, sinon que l'on veut aboutir.

Le lendemain de la signature du Traité du Latran (11-2-29), un prélat, très intime de Pie XI, me disait : « Mussolini a voulu traiter seul avec le Pape et a commencé par lui refuser tout ce que le Saint-Père lui demandait, et qu'il était bien décidé à lui accorder pour céder ensuite. » C'était là une vue très exacte des événements. M. Mussolini ne le cache pas : dans son discours il dit

en effet : « *Il n'y a pas eu de cession de Territoire* (Pie XI a dénoncé à la villa Doria-Pamphili et même au Palais du Saint-Office)...; « *Il n'y a pas eu de donation de sujets... non plus que de garanties ou reconnaissance de la part des puissances étrangères* » : l'indépendance du Saint-Siège repose tout entière sur la bonne foi italienne, sur ce Concordat auquel le Duce affirme pourtant n'attacher qu'une importance « *utilitaire* »; enfin a été obtenue « la reconnaissance explicite et solennelle du royaume d'Italie, sous la monarchie de la Maison de Savoie, avec Rome pour capitale de l'Etat italien »; et le Duce de s'écrier : « *Messieurs, nous n'avons pas ressuscité le pouvoir temporel des Papes, nous l'avons enseveli* ».

Comment expliquer cet extraordinaire succès? « *Nous avons eu le bonheur*, dit le Duce, *d'avoir devant nous un Pontife vraiment italien.* (Ministres et députés se lèvent et clament leur enthousiasme à plusieurs reprises); et parlant du Professeur Paccelli, il dira aussi « qu'il a montré une âme forte d'Italien ». Il eût pu rendre le même hommage au Cardinal Secrétaire d'Etat et à Mgr Borgongini Duca, qui s'était spécialement occupé du Concordat.

Si le Duce avait à présenter son œuvre au peuple italien, Pie XI devait le faire à la chrétienté et même au monde. Il le fit, dès le lendemain du 11 février 1929, dans plusieurs discours auxquels il nous suffira de nous reporter, sans tenir compte des nombreux articles de *L'Osservatore Romano,* ce qui nous entraînerait trop loin.

Le Pape affirma d'abord qu'il était seul responsable du Traité qui fit, « *pendant une trentaine de mois, l'objet de ses études, de ses méditations et de ses prières.* »

« *C'est le Concordat,* dit-il ensuite, *qui non seulement explique, non seulement justifie, mais recommande le traité.* » Celui-ci repose donc tout entier sur la persuasion que l'Italie est un Etat catholique et le demeurera. Pourquoi, dès lors, un plus grand territoire, un territoire s'étendant jusqu'à la mer, ou assez grand pour y construire les ambassades, y accueillir, en temps de guerre,

ecclésiastiques, religieux et religieuses appartenant aux pays en guerre avec l'Italie? Un terrain d'aviation? Le pape n'en parle même pas car pourquoi le prévoir, puisque, encore une fois, il y a le Concordat qui garantit aux évêques du monde entier le libre accès de la Cité du Vatican; quant aux simples prêtres et aux fidèles, ils devront mettre toute leur confiance en la bonne foi, en l'esprit chrétien du Gouvernement italien qui, il faut le reconnaître, a tout intérêt à les accueillir ainsi que les milliards qu'ils lui apportent.

Rome est bien le centre du catholicisme mais elle est, en toute légitimité, de par droit de conquête, la capitale du Royaume d'Italie; le Pape y a donc renoncé en tant que Souverain temporel mais il en demeure l'évêque, de telle sorte que, toujours grâce au Concordat, tout catholique, bien qu'étant dans la capitale italienne, se trouvera chez soi aussi, parce que sur le territoire du Pape, en tant qu'évêque. Pie X ne parle donc pas spécialement de Rome.

Il s'étend, au contraire, sur la question des garanties internationales auxquelles il a également renoncé et le Pape fait encore appel à la force du Concordat. S'adressant au corps diplomatique, le Saint-Père explique pourquoi il n'a pas demandé l'internationalisation, sous quelque forme que ce soit, du traité du Latran.

La garantie juridique est celle que l'ancien et solennel langage du droit traduit par défense, tutelle... Défense contre l'ennemi ou contre l'insolvable. Contre l'ennemi? Mais nous ne sommes l'ennemi de personne... Défense contre l'insolvable? Mais nous avons cru et croyons à la loyauté et à la persévérante bonne volonté de ceux qui se sont montrés prêts et désireux de traiter.

Sinon défense, tutelle? Mais encore moins pourrions-nous l'accepter...

... Les diplomates présents durent être surpris de cette exégèse juridique, car aucun d'eux ne se doutait pas exemple que l'Angleterre et la France exerçassent un droit de tutelle sur la Belgique. Le Duce, traitant la même ques-

tion, devait dire : Bien lâche qui s'attaquerait à un si petit Etat (on s'est aperçu de la valeur de ce très noble argument lors de l'Anschluss!) et faire remarquer que, pour attaquer la Cité du Vatican, il faudrait violer le territoire italien. Soit, mais qui sauvegardera l'Italie d'une attaque de l'Etat fasciste, qui a exigé du Saint-Siège la reconnaissance de la légitimité de la prise de Rome par la Maison de Savoie?

Peut-être le Pape pensait-il lui-même à cette objection, car il insista beaucoup, dans le même discours, sur le plébiscite mondial qui venait de sanctionner le traité du Latran. Le Pape dit avoir reçu, du 11 février au 9 mars, jour de l'audience du corps diplomatique, « *des lettres et des dépêches non seulement de toutes les villes et villages d'Italie, non seulement de toutes les villes et de bien des villages de tous les pays d'Europe, mais aussi des deux Amérique*, etc... » On avouera que l'on peut avoir quelques doutes sur l'exactitude des statistiques établies, à cette occasion, par les services de secrétairerie d'Etat... Et puis, toutes ces félicitations étaient-elles bien sincères? Je rencontrai un Cardinal français se rendant à sa cathédrale pour y chanter le *Te Deum* avec, comme assistants, les enfants des Ecoles libres et des élèves des collèges religieux de la Ville : « *J'y vais*, me dit-il, *puisqu'il le faut...* ».

De plus, que pourraient les catholiques du monde entier pour secourir le Pape? Leurs Gouvernements leur répondraient : « C'est une question purement italienne. » Or, le Duce devait rappeler dans son discours les interventions de la France au cours du XIXe siècle en faveur du maintien du pouvoir temporel et souligner combien la simple présence d'un « *vieux bateau* » dans le port de Civita-Vecchia avait gêné le Gouvernement piémontais. .

Il est surprenant puisque, à l'occasion du Traité du Latran, on faisait un appel si fréquent aux leçons de l'histoire, qu'il n'ait pas été parlé du séjour des Papes en Avignon.

Cet Etat pontifical était d'une étendue beaucoup plus

grande que la Cité du Vatican qui n'a que 44 hectares — en comptant la place Saint-Pierre et la basilique dont, d'après M. Mussolini, « *feront usage les deux parties* » — il ne constituait pas une enclave dans le territoire français et avait pour voisins le roi de France, le comte de Provence et, jusqu'en 1343, le Dauphin de Vienne. Toute la chrétienté avait donc le libre accès de l'Etat du Pape et celui-ci pouvait communiquer avec le monde entier sans dépendre de son voisin le plus puissant, le roi de France. Et pourtant, bien que cette situation fût bien plus favorable à son indépendance que celle qui lui est faite par le Traité du Latran, le Saint-Siège se « *décatholisa* » pour se « *franciser* » entièrement, ce qui mit l'existence de l'Eglise en danger.

A l'heure actuelle, l'italianisation de la Curie romaine est complète : elle l'était déjà avant la signature du Traité mais, depuis lors, les conséquences de cet état de choses dont la gravité n'avait pas échappé à Pie X, sont encore plus redoutables pour l'Eglise du fait que l'indépendance du Pape dépend entièrement du Concordat passé avec le Gouvernement italien.

Au cours des débats qui eurent lieu au Sénat italien à propos du Traité du Latran, le sénateur Cornaggia signalait l'inquiétude qui se manifestait à l'extérieur sur « les dangers de l'inféodation de l'Eglise à l'Italie », et dans la *Revista del clero italiano* d'avril 1929, le R. P. Gemelli, recteur de l'Université catholique de Milan, et Mgr Olgiati, professeur à la même université, crurent nécessaire aussi de répondre à la même objection :

Aujourd'hui, personne ne doute que le Pontife, — malgré la pacification avec l'Italie — jouisse de la même liberté et indépendance; personne — sinon qui veut mentir et mentir consciemment, sans être cru, même par un chien, — ne peut lancer le soupçon d'une église catholique italianisée, ce qui serait quelque chose comme la quadrature du cercle.

La vivacité du ton de cette réponse montre combien l'objection est sérieuse et le danger qu'elle désigne, grave.

Or, le Saint-Père a fait, voici déjà quelques mois, le

sacrifice de sa vie pour la paix du monde; il parle de sa mort comme d'un événement prochain et tout catholique a donc le droit et le devoir de penser à l'éventualité d'un Conclave (1). Dès lors la question suivante se pose : Si l'italianisation du Saint-Siège n'est que dans les faits et non dans les esprits; si la Cité du Vatican est vraiment l'Etat Souverain que l'on dit, pourquoi un cardinal non italien ne serait-il pas élevé au Souverain Pontificat?

L'italianisation actuelle du Saint-Siège peut avoir, en effet, pour l'unité de l'Eglise les plus graves conséquences. L'histoire nous le prouve — et cela ne doit-il pas suffire pour que la réponse soit affirmative.



(1) Cet article était écrit et nous a été remis avant la mort du Souverain Pontife. (Note de la Direction.)

STENDHAL ET LE MICOCOULIER

—

A la mémoire de L. Royer.

I

MADAME LA PRÉFÈTE

Je crois avoir répondu à toutes tes questions, écrivit la jeune femme. Je le fais un peu en courant parce que toutes les fois qu'on s'installe, on a mille occupations.

Dis à ton ami que je suis bien fâchée de n'avoir pas le pouvoir de le mettre aussi bien dans l'esprit de ses parents qu'il mérite de l'être. Ce ne sont au surplus que de petites préventions qu'il lui appartient de détruire par une conduite toute régulière.

Always yours, dear brother.

M.

Ayant cacheté sa lettre, Madame la Préfète y traça l'adresse de Charles Cheminade, son frère, puis elle laissa errer son regard sur ces lieux, nouveaux pour elle, et que l'habitude ne lui avait pas encore rendus invisibles. Le salon des glaces où elle se trouvait et le salon de musique qui le prolongeait étaient ornés de peintures d'artistes liégeois, Pierre Michel de Lovinfosse et Jean-Baptiste Coclers, et de motifs dorés, sculptés dans le goût du XVIIIe siècle, par Mathieu de Tombay. Par les hautes fenêtres de la façade, on apercevait la Meuse coulant paresseusement sous le soleil de mai.

Il n'y avait pas une semaine que Madame de Micoud d'Umons était arrivée à Liège et qu'elle habitait ce bel

hôtel de Hayme de Bomal, construit en 1775, pour être la demeure patricienne de chanoines tréfonciers et dont les hasards du sort et de l'émigration avaient fait la préfecture impériale.

M. de Micoud avait été nommé préfet de l'Ourte, en remplacement de Desmousseaux, promu préfet de la Haute-Garonne, le 17 avril 1806. Ce nombre devait jouer dans son existence un rôle fatidique puisqu'il fut créé baron un 17 novembre et qu'il mourut le 17 décembre de l'année 1817. Charles-Emmanuel, en toute logique, eût dû naître le 17, le destin s'était trompé de 48 heures : il avait vu le jour à Grenoble, le 15 octobre 1753.

D'une famille du Lyonnais dont plusieurs membres s'étaient établis aux colonies et dont l'un avait été gouverneur de Sainte-Lucie, dans les Antilles, le jeune Micoud se sentait appelé par l'Aventure. Elève de l'Ecole de Brest, il s'embarqua en 1776 sur le vaisseau le « Robuste ». Deux ans après, il était chargé à Versailles de diverses missions relatives à la guerre d'Amérique; après avoir échangé les prisonniers et liquidé les prises, il passe à l'administration des invalides et des gens de mer et occupe les fonctions de chef de bureau quand Monge, élu le 10 août 1792 par l'Assemblée Législative, prend possession du Ministère de la Marine.

Le célèbre mathématicien, qui accomplit toujours avec une conscience minutieuse les tâches qu'on lui confia, se heurta à des difficultés multiples dans la gestion de son département. Le personnel n'obéissait qu'à contre-cœur au nouveau ministre dont l'amour de la précision dérangeait de vieilles habitudes administratives.

Un jour qu'il épluchait la comptabilité de la caisse des Invalides, Micoud, exaspéré, s'oublia jusqu'à lui dire :

— Vous auriez bien dû rester à votre machine pneumatique!

— C'est vrai, répondit doucement Monge en regardant son subordonné, effrayé de sa propre audace, et de ce jour les deux hommes se vouèrent une durable et mutuelle estime (1).

(1) L. de Launay : *Monge.*

Intendant de l'Ile-de-France en 1792—l'île Maurice des Anglais—Micoud devint administrateur du Mont de Piété pour les hospices en l'an V. Sa nièce Rosalie-Marie Cheminade épousa un de ses anciens collègues, Hippolyte Jaubert, ordonnateur de la Marine. Dès lors, une solide amitié le lia à la famille Jaubert, dont la course au firmament napoléonien suivit une trajectoire parallèle à la sienne. La constellation Jaubert comprenait trois astres d'inégale grandeur : celui de l'Eglise mena Guillaume-Auguste à l'évêché de Saint-Flour et à une baronnie de l'Empire; celui de la politique fit de François, le second, le comte Jaubert, gouverneur de la Banque de France, grand-officier de la Légion d'Honneur. Quant au troisième, sa parabole fut brusquement interrompue par l'explosion à Aboukir du vaisseau amiral l' « Orient » dans lequel périt Hippolyte Jaubert, ordonnateur en chef de l'armée navale d'Egypte. C'était le 1er août 1798. Trois mois plus tard, sa jeune veuve mettait au monde un fils, baptisé Hippolyte comme son père légitime, et que la Providence, regrettant son mauvais coup, pourvut successivement de deux pères adoptifs.

L'oncle Micoud, entre temps, se poussait dans l'administration. Membre du Collège et du Conseil général du département de Paris, il avait publié de savants ouvrages sur le crédit, le commerce et les colonies, ce qui n'avait point échappé à l'œil vigilant de l'Empereur (2).

L'année 1806 lui fut doublement favorable : il devint le mari de sa nièce, Marie Jaubert, née Cheminade, et reçut une préfecture en guise de cadeau de noces.

Constitué avec huit autres départements belges, le 14 fructidor an III (31 août 1795), le département de l'Ourte se composait de trois arrondissements, trente cantons, 383 communes. C'est sur ce territoire honorable que M. de Micoud allait exercer son proconsulat avec un zèle incontesté et un mérite dont il se décernait lui-même le brevet :

(2) *Essai sur le Crédit Public* 1788, *in-8°*. *Lettres sur les banques et l'administration des finances*, 1799, *in-12°*. *Lettres sur les finances, le commerce, la marine et les colonies*, An XI, 2 tomes en un vol. in-8°.

Les Liégeois, dira-t-il, sont enthousiastes, susceptibles d'un grand dévouement et plus attachés au gouvernement qu'aucun autre de Belgique, mais frondeurs, difficiles à diriger et à satisfaire, inflammables, entêtés et ne considérant que ce qui est utile aux intérêts du pays; ils sont exclusifs, jaloux, se déchirant entre eux. Il ne faut rien leur proposer, même de recevoir un bienfait avant de les y avoir préparés.

Dans la conduite de ces administrés peu commodes, Madame la Préfète secondait son époux de son mieux, encore que lui pesât l'éloignement où elle se trouvait de son pays et de son fils, interne à Paris, au lycée Charlemagne.

Un buste, d'auteur inconnu, représente vers cette époque Marie de Micoud, décolletée en carré selon la mode du temps, le chignon haut, le nez droit, un peu long, dans tout l'éclat d'une trentaine épanouie (3). Par bonheur, un passe-port que nous avons eu la bonne fortune de retrouver, complète le portrait de la jeune femme. « Taille 1 m. 58, dit le signalement, cheveux châtains, nez bien fait, visage ovale, front haut, yeux bleus, teint clair » et galamment le commis a enregistré, sans autre vérification : âgée de 33 ans, ce qui rajeunissait la préfète de trois ans (4). Issue d'une famille de maîtres cartiers grenoblois, Marie avait heureusement conservé, tant dans la capitale que dans le Dauphiné, de nombreux amis dont la correspondance distrayait son exil et qu'elle ne refusait jamais d'obliger.

Parmi ceux-ci, était le jeune étourdi dont elle entretenait son frère, avec une indulgence mitigée de réserve, et qui se nommait Henri Beyle, commis à Marseille, chez MM. Charles Meunier et Cie, négociants en denrées coloniales.

(3) Ce buste en plâtre a été donné, en 1935, au Musée Stendhal de Grenoble par une descendante de la famille Cheminade, Mme Matussière.

(4) Passeport pour Paris, du 27 septembre 1813. Arch. de l'Etat, Liége, Reg. 21, n° 1.

II

GRANDEUR ET SERVITUDE DE L'ÉPICERIE

Comme la préfète de l'Ourte, l'humble épicier de Marseille avait grandi dans cette ancienne et noble ville de Grenoble, dont il se souviendra lorsque, devenu en littérature M. de Stendhal, il décrira la province française.

Dans la triste maison de la rue des Vieux-Jésuites, le petit Beyle avait passé une enfance privée de tendresse maternelle, entre une tante revêche et un précepteur détesté. Aucune vocation n'inclinait le jeune Henri à prendre parmi les dossiers poussiéreux la place de son père, Me Chérubin Beyle, avocat, et de son aïeul, Joseph Beyle, procureur au Parlement. Il n'aspirait qu'à s'évader de ce foyer sans joie où le « noir coquin » d'abbé Raillanne incarnait le conformisme autoritaire et la tante Séraphie la tyrannie domestique.

Replié sur lui-même, enclin à se rebeller contre tout, parce que rien ne lui était pardonné, l'enfant n'apercevait de raisons de sourire que du côté de la famille de sa mère disparue. L'oncle Romain, avec ses gilets éblouissants et ses bonnes fortunes, le réconciliait avec la vie, et le grand-père Gagnon, dont les propos sentaient Voltaire et la perruque la bergamote, lui faisait admettre la sagesse. De la terrasse du Docteur, le dimanche après-midi, son petit-fils regardait se promener dans le jardin public les Grenoblois en habit zinzolin, leurs dignes épouses et leurs jolies filles au nombre desquelles était Mademoiselle Cheminade.

Adolescent en proie aux émois de la puberté, Henri Beyle avait déjà connu la puissance de l'amour. Une petite comédienne du théâtre municipal, Mlle Cubly, lui avait inspiré des sentiments ardents; il s'enfuyait quand elle approchait. Sa seconde passion, tout aussi platonique, emprunta la forme la plus traditionnelle : il s'intéressa aux sœurs de ses amis. Ce fut Victorine Bigillion, chez qui il se rendait cinq fois par semaine; ce fut Marie Cheminade, dont le frère Charles était son condisciple.

Dévoré du désir de quitter sa province, Beyle s'était jeté à corps perdu dans la mathématique. Avec Cheminade et Félix Faure, il allait prendre des leçons à douze sous chez un pittoresque personnage, nommé Gros, jacobin gras et blond, qui les recevait sans bas, en large pantalon de nankin et les entretenait plus souvent de politique que d'x et d'y (5).

Le futur Stendhal avait quatorze ans, Marie Cheminade en avait vingt. La présence de la jeune fille le remplissait à la fois de trouble et de ravissement et lorsque Caroline, l'accorte femme de chambre des Cheminade, lui ouvrait la porte, il avait subitement envie de s'en aller. « Sans la certitude archi-démontrée de ne pas réussir, écrira-t-il plus tard, je crois que j'en serais devenu amoureux (6) ».

Peu après, le jeune homme réalisant son rêve, arrivait à Paris. La protection de son cousin Daru, fonctionnaire influent, le fit nommer sous-lieutenant au 6e dragons, mais sa carrière militaire fut brève : en 1802, l'écervelé donnait sa démission pour se consacrer tout entier aux lettres et aux aventures. Les Daru devaient longtemps garder rancune à ce parent pauvre qui avait fait fi si légèrement de leurs faveurs.

C'est vers ce moment que Cheminade, qu'il avait retrouvé à Paris, le conduisit dans une antique maison du Marais, rue des Francs-Bourgeois (7). Un de leurs « pays » y habitait, Charles-Emmanuel Micoud, et Beyle rencontra chez lui l'abbé Delille et François Jaubert, dont Marie Cheminade était entre temps devenue la belle-sœur (8). Un soir qu'ils dînaient ensemble au restaurant, Cheminade parla à son camarade de ses biens de l'Ile-de-France, de son intention d'y aller tenter fortune et des possibilités insoupçonnées du négoce colonial (9). Il n'en fallait pas

(5) *Gros* (1765-1812) ,administrateur du département, fonda à Grenoble un lycée des Sciences et des Arts. Félix Faure devint Premier Président de la Cour royale de Grenoble et pair de France.

(6) Lettre de Stendhal à sa sœur Pauline, 23 juin 1808.

(7) On lit dans le *Journal* à la date du 11 novembre 1802 (20 brumaire) : « Cheminade est ici... » (tome 1, p. 47).

(8) Lucien Leuwen, T. I. p. 303. *Vie de Henri Brulard*, T. 2, p. 88.

(9) L. Royer : *Stendhal et ses cousins d'Amérique*. (« Le Divan », février 1937). Micoud avait exercé en 1792 les fonctions d'intendant de l'Isle-de-France.

plus pour que Stendhal échafaudât des projets chimériques et alignât des calculs indubitables, d'où il résultait qu'il pouvait en dix ans se faire 15.000 livres de rente. Avec la même impétuosité qui lui avait fait rendre son sabre, il échangea sa plume contre des manches de lustrine et entra en qualité de commis dans une maison de commerce marseillaise afin de s'initier, rapidement, aux mystères fructueux des affaires.

Les deux amis s'étaient perdus de vue quand, un matin d'automne de 1805 — on disait alors brumaire an XIV — Cheminade reçut une lettre de Beyle, à Clamart, où il avait passé toute la belle saison dans la propriété de son oncle, en compagnie de l'abbé Delille. L'expérience ne semblait pas avoir répondu à l'attente du candidat financier : il ne cachait pas son ennui et son désappointement. Charles Cheminade lui adressa aussitôt des encouragements.

Tu parais t'accoutumer difficilement, mon cher Beyle, au genre de vie de Marseille. Hé bien! viens prendre ma place à Paris; j'irai prendre la tienne; car je t'assure que je m'ennuie furieusement dans cette grande ville. Je préfère infiniment l'esprit de société qui règne dans les villes du second ordre à celui de Paris. Je juge de Marseille par Bordeaux; la différence en plus ou en moins dans les usages de société doit être peu de chose; je me souviens très bien que Bordeaux me plaisait infiniment.

Et connaissant son correspondant, il ajoutait :

Au reste, mon ami, il est dans notre nature de ne nous croire bien que là où notre imagination nous porte (10).

Pour l'instant, l'imagination du futur Stendhal le portait furieusement à reprendre sa place au soleil. Son grand-père Gagnon, son ami Faure le poussaient à faire appel aux Daru. Mais les cousins de Paris n'avaient pas oublié la manière cavalière dont le jeune homme avait compromis son avenir et anéanti leurs efforts. Il fallait

(10) Lettre de Cheminade à H. Beyle (Clamart, 26 octobre 1805), communiquée par M. L. Royer (Bibliothèque de Grenoble) *Inédite*.

rentrer d'abord en grâce auprès d'eux et l'entreprise s'annonçait malaisée. C'est alors qu'il songea à la sœur de Cheminade qu'une étroite amitié liait à Madame Alexandrine Daru.

A la requête de son frère, Mme de Micoud eut, le 22 avril 1896, une longue conversation avec la femme du haut fonctionnaire. Celle-ci fit allusion aux aventures du postulant, à une certaine « comtesse d'Italie » (11), au mécontentement de Pierre Daru; toutefois elle ne refusa pas de « s'intéresser de tout cœur à un parent qui montrait de la constance ».

La phrase comportait tout ensemble de l'ironie et un avertissement. Marie Cheminade le comprit fort bien et, dès son arrivée à Liége, écrivit à son frère :

Il me paraît que la démission a fait un aussi mauvais effet que les petites folies de ton ami.

Quant à moi, si la chose me regardait, j'écrirais directement à M. Da (ru). J'avouerais les torts que j'ai pu avoir et de la même manière que tu me dis que ton ami te parle de ses petites erreurs. Pour moi, je te promets de faire entrer dans une lettre que j'écrirais aujourd'hui à Madame Alex (andrine) cette phrase remarquable que tu me cites qu'il croit avoir son estime en 1812 mais, etc... J'entends M. D ((aru).

M. D (aru) frère est à Paris inspecteur aux revues. C'est un bon enfant pour ce que j'en ai vu.

M. D (aru) peut aller à tout et parce qu'il a beaucoup de talents et parce qu'ils sont appréciés.

Je le crois sévère autant que juste, mais un jeune homme qui a l'intention de se bien conduire et assez de force dans le caractère pour soutenir ses bonnes résolutions doit avoir tout à gagner avec un homme de son caractère. Tu connais au surplus mon attachement pour cet intéressant, bon et aimable ménage (12).

(11) Sans doute Angelina Piétragrua que Stendhal nomme la comtesse Simonetta.

(12) Mme de Micoud à Ch. Cheminade (Liège, 17 mai 1806). Communiquée par M. L. Royer. Bibliothèque de Grenoble. *Inédite.* Micoud avait été officiellement installé dans ses fonctions de préfet la veille, 16 mai (Arch. de l'Etat. Dép. de Liège, Procès-verbal d'installation) et donna un grand bal le 5 août 1806 à la préfecture.

Le 1re juin, en revenant de Voiron, Stendhal trouva une épaisse missive de Cheminade qui, entré dans l'Administration des Droits réunis, battait le pavé parisien, de l'aube au crépuscule, à la recherche de fraudes fiscales et se consolait des servitudes administratives dans les bras de sa maîtresse Aglaé. Il lui transmettait la réponse de la préfète avec ces commentaires :

Par la petite lettre de ma sœur que je t'envoie, tu verras que je l'ai bien instruite de tout ce qui pouvait être relatif à toi au sujet de Monsieur et Madame Daru. Je préfère te l'envoyer car presque tout ce qu'elle renferme te regarde. Tu me demandes quelle place je croirais que Monsieur Daru pourrait te donner. Il me semble que, d'après ses propres expressions, il te laisse à peu près libre dans le choix. Il s'engagerait seulement à te faire obtenir ce que tu désirerais pourvu, je pense, que ce ne fut pas une place d'auditeur. Je doute qu'il la demandât à l'Empereur, quoique je sois persuadé qu'il l'obtiendrait. Je lui crois beaucoup de crédit et puisqu'il a de la bonne volonté, il faut la stimuler et ne pas le laisser tranquille qu'il n'ait rempli ses engagements.

L'on parle d'une nouvelle création de places dans les droits réunis. Ce sont des contrôleurs principaux. Il y en aura un par département; il ne serait pas difficile à Monsieur Daru d'obtenir de Monsieur François une de ces places. Ainsi parle de cela, si tu veux, mon ami. Combien je serais aise que nous courussions la même carrière.

Je ne sais si je t'ai dit que Mesdames Daru et Estève, femme du trésorier de la couronne, avaient loué la maison de campagne de mon oncle. Ces deux dames sont étroitement liées; elles ont chacune un jour dans la semaine pour recevoir leur société. Madame Daru m'a engagé d'y aller souvent, mais mes maudites occupations me privent de ce plaisir. Nous nous sommes réservé, dans un corps de logis séparé, quelques appartements, et lorsque ma sœur sera de retour de Liège, je me ferai malade pendant huit jours, et j'irai les passer à Clamart. Fais en sorte d'être à Paris, mon ami, et mon plaisir sera doublé. Cependant je t'approuve bien dans ta résolution de ne quitter Marseille que lorsque tu seras appelé par ton

cousin; tâche néanmoins que ce soit plus tôt que plus tard. En attendant, ne te laisse pas trop dominer par la mélancolie et la tristesse. Je connais à présent toute ton affaire et je t'avoue que tu es encore bien éloigné d'avoir éprouvé des chagrins tels que les miens. Tu n'as encore rencontré que des contrariétés, mon ami. Je te parle en homme qui a, à 25 ans, l'expérience d'un de 50. Je me croirais le plus heureux des mortels si ma position sous tous les rapports pouvait se rapprocher de la tienne.

Que faire, mon cher Beyle? De même que nous ne naissons pas avec les mêmes moyens, le même physique, les mêmes goûts; de même nos plaisirs, nos malheurs et les causes de ces malheurs varient à l'infini... (13).

Ces nouvelles déçurent au premier abord l'impatient commis marseillais. Dans son bel enthousiasme, il se voyait déjà auditeur au Conseil d'Etat (14) et il avait demandé à sa sœur Pauline si leur père consentirait à porter sa pension à 3.000 francs afin qu'il puisse tenir son rang parmi sa brillante parenté. Le message de Cheminade lui fit l'effet d'une douche froide qui surprend désagréablement pour stimuler ensuite.

Je reçois, écrit-il dans son Journal, la terrible lettre de Cheminade contenant la conversation de Madame Jaubert avec Madame Daru. Elle ne m'abat pas, elle me donne de l'énergie. Serait-ce de l'orgueil? Enfin, j'écris neuf pages à Ch. et sept à mon oncle sur ce grand cas. Lambert, vu la lettre de Madame R., croit qu'il y a encore à espérer, que M. Daru a une dent contre moi, dent qui vient de ma désertion.

Moi, je crois qu'à me voir auditeur, je ne dois plus prétendre. Ch. se forme infiniment, voilà la deuxième lettre charmante qu'il m'écrit, il doit cela à son Aglaë (15).

(13) Ch. Cheminade à H. Beyle (28 mai 1806) Bibl. Grenoble. *Inédite.*

(14) Les places du Conseil d'Etat, que Napoléon voulait organiser comme une véritable pépinière d'administrateurs d'élite, étaient très demandées. On relève sur la liste des candidats les noms de Caraman-Chimay, d'Ormesson, de Pimodan, Borgia, de Toulouse-Lautrec, de Calonne, de Montalembert. (Arch. Nationales A. F. IV-1334.)

(15) Ce passage du *Journal* (T. II. p. 298)daté du 6 mai, paraît devoir plutôt être du 6 juin, d'après les éléments auxquels il y est fait allusion. Mme de Micoud est désignée sous le nom de son premier mari, Mme Jaubert.

Par bonheur, l'influence des Daru était plus grande que leur ressentiment; les efforts de Mme de Micoud et de la tribu Gagnon en faveur du petit épicier réussirent à le réintégrer dans l'administration impériale. En octobre 1806, il était nommé adjoint provisoire aux commissaires des guerres et le mois suivant il rejoignait son poste à Brunswick.

III

Paquet Syphorien, qui vers 1811 avait entrepris un long voyage à travers les Pays-Bas, arriva à Liège par Namur et Huy. L'itinéraire mosan l'enchanta par ses douces maisons de campagne, ses vignes étagées et ses houblonnières dont les perches, réunies en pyramides, la récolte faite, donnaient de loin à la vallée « l'aspect d'un camp parsemé de tentes ».

Les rues de la ville lui parurent sombres, sales et mal pavées, mais il remarqua « une très belle allée de grands arbres qui conduit vers un beau et vaste quai sur la rive gauche de la Meuse. » Ce quai, placé sous le vocable de Micoud d'Umons, devait un peu de sa noblesse à la révolution : il était fait de débris de cathédrale.

La Grande-Eglise de Liège avait été condamnée pour les mêmes crimes que la Bastille; elle représentait aux yeux des sans-culottes le principe de l'autocratie, le pouvoir des princes évêques chassés de leur trône. Dès 1793, sur la proposition de Lambert Bassenge, le sanctuaire sur les degrés duquel on montrait à la foule les assassins, fut livré lui-même au supplice. On le dépouilla de ses châsses, de ses lustres, de ses boiseries, on lui arracha ses entrailles de poutres, on le décapita de ses toitures de plomb. Son agonie dura quinze ans. Il se trouva un jacobin, un artiste pour organiser le pillage de cette œuvre d'art : un plan de démolition totale fut élaboré à l'initiative du peintre Léonard Defrance. Le temple ne fut plus qu'un chantier où les républicains se fournissaient de marbre et de tableaux, de vitres et de cercueils, de cuivre et de chasubles;

il n'est pas jusqu'à la poussière des morts qu'on n'utilisât pour fabriquer du salpêtre. Il ne resta bientôt qu'un énorme amas de décombres, le cadavre d'une cathédrale. Son enlèvement devait coûter des millions et la municipalité était peu disposée à les avancer. Bonaparte, qui n'aimait point le désordre, décida, afin d'activer le déblayement, que les matériaux seraient abandonnés gratuitement aux habitants. En 1808, le monceau de ruines semblait avoir à peine diminué. Micoud résolut d'en finir; il conçut le plan d'une ample esplanade où se dresserait la statue de Napoléon le Grand. Ce rêve de bronze ne fut jamais réalisé mais quand Paquet Syphorien visita les lieux, il nota :

Je n'ai plus rien trouvé sur pied de la cathédrale Saint-Lambert; il n'y a plus que la place de ce nom.

Le préfet avait eu l'idée d'employer les pierres de l'édifice à la construction du quai de la Basse-Sauvenière, le long d'un bras voisin du fleuve, qui est aujourd'hui le boulevard de la Sauvenière. Le 4 juillet 1808, en présence du maire Gérard Bailly, des adjoints et des ingénieurs, M. de Micoud scellait sous le premier moëllon des pièces d'or et d'argent et une inscription commémorative de l'événement. Un poète du cru en profita pour mettre en vers ses mérites d'administrateur :

D'un Temple révéré par nous, par nos aïeux,
Liège offrait à regret les débris odieux,
D'Umons veut effacer les traces de l'orage :
Ces débris dormiront sous un riant ombrage
Où la Meuse captive au sein de la cité
Va répandre la joie et la salubrité.

Cet échantillon de poésie civique ne fut pas le seul dédié à sa gloire préfectorale. Il veilla en 1807 sur la fondation du lycée impérial, dont les potaches, militarisés comme des balillas, ne sortaient qu'en uniforme, tambour battant (16); il posa en 1811 la première pierre du nouveau

(16) Le lycée fut installé dans l'ancien collège des Jésuites wallons actuellement Université de l'Etat. Léonard Defrance y fut professeur de dessin et Charles Rogier boursier.

pont de Chênée; il restaura et présida la Société d'Emulation. Pendant huit ans, on le vit dans tous les coins du département souriant, discourant, inaugurant, baisant les joues rouges des petites filles, signant l'acte de mariage des rosières, le jour anniversaire du couronnement, et ne perdant jamais une occasion de célébrer sur le mode lyrique le génie de son maître.

Lorsque, le 28 février 1812, le sang-froid du maître mineur Hubert Goffin sauva soixante-dix de ses compagnons, enfermés par un coup d'eau dans la houillère de Beaujonc, le préfet dirigea les secours en personne et assista à la délivrance des prisonniers au bout de cinq jours et cinq nuits d'efforts. Non seulement il rédigea de sa main le récit de l'héroique sauvetage mais, se souvenant que son père était directeur de mines dans le Haut-Dauphiné, il destina le produit de la publication à la création d'un fonds de secours, alimenté par une légère retenue sur les salaires et le versement hebdomadaire par les concessionnaires « de la valeur d'un panier de houille que les ouvriers extrairont au delà de leur tâche (17) ».

Ayant ainsi conçu la première Caisse de prévoyance en faveur des ouvriers mineurs, M. de Micoud s'en alla, par un beau dimanche de mars, chercher dans sa propre voiture Hubert Goffin et son fils et, le conduisant à l'hôtel de Ville, où toutes les autorités étaient assemblées, il lui remit au nom de S.M. la croix de la Légion d'Honneur.

Bénissons, dit-il, le gouvernement d'un père qui veut connaître tous ses enfants. Le caractère qui distingue l'autorité paternelle n'est point la faiblesse, principe de tous les désordres, de tous les crimes; c'est l'indulgence et c'est sous ce rapport que le gouvernement de S. M. est éminemment celui d'un père au milieu de ses enfants.

M. le chevalier Goffin fut ensuite dîner à la préfecture où sa vertueuse épouse fut l'objet de la sollicitude de

(17) Baron de Micoud : *Relation des événements mémorables arrivés dans l'exploitation de houille de Beaujonc, près de Liège, le 28 février 1812* (Latour, imp. 1812). — Un décret impérial, daté de Buntzlau, le 26 mai 1813, organisa définitivement la Caisse de prévoyance des exploitations minières du département de l'Ourte.

Mme de Micoud et où, par une délicate attention, le fils de celle-ci, Hippolyte Jaubert, adressa au jeune Goffin des vers de circonstance.

Soucieux de ménager tous ses administrés, le préfet prenait place dans le chœur quand on chantait le *Te Deum* à la cathédrale et paraissait aux tenues de la Loge maçonnique, dont le temple, rouvert en 1808, était situé en Féronstrée, à la halle des Drapiers. Il était là lors de la réception, en 1809, du Maréchal Kellermann, duc de Valmy, administrateur général de l'Ordre; il y était encore lors de l'affiliation du général comte Loison, commandant la 25e Division militaire, et fut accueilli par cette bienvenue martiale :

Hommage au sage magistrat
En qui nous chérissons un Frère;
Il nous administre en bon père,
En vrai maçon, il sert l'Etat,
Chargeons donc, mes amis, chargeons!
Faisons feu de tous nos canons (18)!

Kellermann ne fut pas le seul voyageur de marque auquel Madame de Micoud eut à faire les honneurs de l'hôtel des bords de la Meuse. L'illustre Monge, comte de Péluse et académicien, fit plusieurs séjours dans sa sénatorerie dont le chef-lieu était Liège. Dans l'automne de 1807, il prit à la princesse Borghèse la fantaisie de faire une cure à Chaudfontaine. Le 26 septembre, le préfet fut averti de l'arrivée de la sœur de Napoléon; en même temps, il était invité à faire réparer dans les vingt-quatre heures la route défoncée et à fournir des boulets destinés, après avoir été rougis, à réchauffer le bain de la belle Pauline.

M. de Micoud était trop déférent ou trop sceptique pour s'étonner que S. A. I. désirât élever la température d'une eau qui avait déjà 38 degrés. Il transmit ses instructions au capitaine d'artillerie Jure, inspecteur de la Fonderie de Canons, qui expédia le soir même à Chaudfontaine six

(18) *Bulletin de l'Institut Archéologique liégeois*, T. I, p. 1852.

boulets de 8 et — sage précaution — une pince pour les tirer du feu.

Une occasion plus éclatante de témoigner de son zèle allait lui être offerte. Dès le mois d'octobre 1811, des circulaires préfectorales annonçaient aux fonctionnaires du pays de Herve la visite probable de l'Empereur. Ce n'était pas la première fois que Napoléon venait à Liège; Premier Consul, il y avait été accueilli en défenseur de l'ordre et de la paix et en était reparti parmi des acclamations frénétiques, laissant à la cité, en souvenir de son passage, un faubourg reconstruit et son portrait par Ingres. Huit années d'impôts et de conscription avaient, hélas! fort refroidi la ferveur des Liégeois. L'enthousiasme populaire s'était visiblement essouflé sur les champs de bataille de l'Europe, M. de Micoud ne l'ignorait pas et manifestant une joie bruyante mais solitaire, il s'efforçait en vain de la faire partager à ses administrés. Des communiqués quotidiens dans les gazettes locales entretenaient le public des préparatifs de la réception et donnaient l'itinéraire impérial de celui que le préfet nommait abusivement « noss binamé ». Toutes ces trompettes d'allégresse sonnaient dans le désert.

D'autres soucis inquiétaient le Chef du département. Les attentats étaient faciles dans ces rues étroites, tortueuses, mal éclairées; on se souvenait encore de l'épouvantable explosion de la rue Saint-Nicaise, à Paris, un soir de Noël. La sécurité de ses hôtes illustres privait M. de Micoud de sommeil; il parcourut longuement les artères que devait emprunter le cortège, somma le maire de faire disparaître de la voie publique échoppes, charrettes, tonneaux, échafaudages, et prescrivit la vérification minutieuse des passe-ports.

Le 5 novembre, la garde d'honneur fut passée en revue en présence du préfet (19). A la tombée de la nuit arriva le duc de Bassano, Maret, ministre des Affaires extérieures et la duchesse; ils logèrent à l'hôtel de l'Aigle

(19) Un décret du 16 juin 1807 donnait préséance aux préfets sur toutes les autorités civiles et militaires. Ils étaient admis au petit lever de l'Empereur et celui-ci signait leur contrat de mariage.

Noire et reprirent le lendemain le chemin de Namur.

Depuis une semaine, un ciel gris et maussade — couleur des pensées de M. de Micoud — pesait sur la ville. Le 7, une note officielle parut dans la presse.

Nous sommes dans l'attente; tout est disposé; la garde d'honneur est complète. Nous sommes contrariés par une pluie continuelle et un vent impétueux qui nuisent aux dispositions faites pour la réception de L. L. M. M. L'expansion des cœurs suppléera à tout : aucun temps ne peut la ralentir (20).

Le courageux mépris pour l'adversité météorologique n'empêcha pas le général Verger des Barreaux, commandant le département, le maire Bailly, le corps municipal et le préfet lui-même de grelotter une partie de l'après-midi, dans la bruine, à la porte de la Chartreuse. En ce temps-là, les horaires étaient incertains et bien que la calèche de l'Empereur voyageât à une allure de 20 kilomètres à l'heure — vitesse étonnante pour l'époque — le moment exact de son arrivée demeurait toujours problématique.

L'arc de triomphe dressé par les habitants et fripé par l'intempérie s'effaçait dans l'ombre. Il était sept heures du soir. La pluie avait cessé de tomber. Enfin, sur la route d'Aix-la-Chapelle, une escorte apparut; c'était la voiture de l'Impératrice, précédant son auguste époux.

Le maire s'avança et galamment exprima à Marie-Louise la reconnaissance du peuple « pour le don précieux qu'Elle venait de lui faire » en la personne du Roi de Rome. Quelques minutes plus tard, il présentait à Napoléon Ier les chefs de la cité et lui souhaitait la bienvenue, puis le cortège gagna par le quartier d'Amercœur, baptisé faubourg Bonaparte, la préfecture où Mme de Micoud d'Umons fit à L. L. M. M. la plus gracieuse des révérences de cour. L'Empereur reçut les corps constitués, le Premier Président Dandrimont et les magistrats, l'évêque Lejaes, beau-frère de Maret, et le clergé diocésain. Par les fenêtres donnant sur les quais, on

(20) *Journal du Département de l'Ourte, 7 novembre.*

apercevait sur l'autre rive une maison illuminée pour la première fois au moyen du gaz extrait de la houille.

Le couple impérial passa la nuit dans l'alcôve dorée du premier étage. Il n'était pas dans les habitudes de Napoléon de faire la grasse matinée; dès huit heures, accompagné du Grand Maréchal du Palais, Duroc, duc de Frioul, il inspectait la Fonderie de Canons, autorisait la pose d'une plaque commémorative et octroyait aux ouvriers un mois de solde à titre de gratification. Une heure après, Leurs Majestés se dirigeaient sous l'averse vers Huy, tandis que M. et Mme de Micoud poussaient un grand soupir de soulagement.

L'Impératrice rentra enchantée de son voyage en dépit du déluge qui l'avait noyé. Le 8 décembre, elle écrivait à son amie la Comtesse de Colloredo :

> J'ai été très contente de la beauté des pays que j'ai parcourus et surtout des bords de la Meuse qui sont délicieux; le mauvais temps m'a empêchée malheureusement de faire autant de promenades que j'aurais désiré.

IV

LES FRUITS DU MICOCOULIER

Une toile, qui passe pour avoir été peinte en Belgique vers 1810, représente la famille du préfet autour d'une table chargée de fruits. A droite, sont assis Micoud d'Umons, dont un gilet à fleurs souligne l'aimable embonpoint, et sa femme, toute de blanc vêtue, les jambes allongées, un châle des Indes sur les genoux (21). Marie Cheminade dans la plénitude de ses trente ans, semble être la fille de son mari. Un peigne rehaussé de grosses perles est planté dans ses cheveux bruns; le bras nu se termine par une main grassouillette et baguée. Le visage au nez un peu fort est éclairé par de beaux yeux sombres; ses traits

(21) Ce tableau est en possession des descendants de la famille, à Seyssinet, près de Grenoble. Un portrait de Micoud, gravé par Edme Quenedy, en 1808 à Paris, se trouve également au Musée de Verviers. Le préfet de l'Ourte visita Verviers le 19 mai 1807; un bal à l'hôtel de ville et un banquet de cent couverts, offert par les négociants, furent organisés à cette occasion.

se retrouvent dans la figure du jeune garçon, accoudé de l'autre côté, qui est Hippolyte Jaubert, issu du premier mariage de Mme de Micoud.

Au centre du groupe, un personnage à la physionomie expressive, le menton engoncé dans une large cravate, la Légion d'honneur épinglée au revers de son habit, tient un livre entr'ouvert. C'est le comte François Jaubert, gouverneur de la Banque de France, oncle et protecteur du petit Hippolyte et ami de longue date du ménage (22).

Ses conseils, sinon son appui, n'avaient pas été sans contribuer à la réussite de l'ancien commis de la Marine. En attendant de recevoir la croix, ce qui lui advint en juin 1811, Charles Emmanuel avait été fait baron de Micoud d'Umons, sur institution de majorat, par lettres patentes des 12 et 17 novembre 1809. Il s'agissait de lui donner des armoiries. Les héraldistes, qui sont poètes à leur manière, s'inspirèrent de sa dignité présente et de ses aventures passées sous le ciel des tropiques et sur la vaste mer. Son écu écartelé fut donc au 1er d'azur semé d'étoiles d'argent; au second des barons préfets, c'est-à-dire de gueules à la muraille crénelée d'argent, surmontée d'une branche de chêne du même; au quatrième d'azur à une ancre bouclée d'argent (23).

Restait à pourvoir le troisième quartier. Le nom que portait le nouveau baron ne prêtait guère à la fantaisie des armes parlantes. Mais l'ingéniosité des gens de blason est infinie; ils plantèrent dans l'espace vierge un « micocoulier de sinople, issant entre deux rochers de sable ». Cet arbre opportun, qui sert plus généralement à combattre l'épilepsie et à fabriquer des instruments de musique, eut ainsi le double avantage de figurer un patronyme médiocrement aristocratique en soi et d'évoquer les Amériques où son possesseur avait commencé sa carrière.

(22) Hippolyte-François Jaubert, né à Condom (Gers) le 3 octobre 1758, chevalier puis comte de l'Empire, avait reçu une dotation de 16.000 livres de rente sur les biens réservés en Poméranie suédoise, sur le canal du Midi et en Illyrie. Membre, puis président du Tribunat, il avait été nommé gouverneur de la Banque de France le 9 août 1807.

(23) Vte Révérend : *Armorial du Ier Empire*, T. III. David lui-même avait été chargé de dessiner et de peindre les blasons de la nouvelle noblesse préfectorale.

Nanti de ces emblèmes impressionnants, l'heureux préfet devint père à peu près dans le même temps qu'il devint noble. La fille que la baronne de Micoud lui donna en 1809 reçut les prénoms de Camille, Cécile.

L'importance sociale du ménage augmentant, le nombre des suppliques et des clients avait crû en proportion. Mme la préfète, qui passait une partie de l'année à Paris ou à Clamart, l'autre à Liège ou dans une propriété des bords de la Meuse, remplissait les fonctions de secrétaire du Comité Administratif de la Société de Charité Maternelle, fondée en 1809 par l'Impératrice. Son intervention dans les affaires départementales ne se bornait pas là; on faisait volontiers appel à sa protection et son crédit en haut lieu ne semble pas douteux. Une lettre de sa main, parvenue jusqu'à nous, la montre recommandant un postulant, poète à ses heures (24). Un incident qui se place à la même époque atteste une fois de plus son influence. Le secrétaire général de la préfecture Caselli étant entré en conflit avec son chef hiérarchique, celui-ci avait demandé sa révocation, mais comme la décision se faisait attendre, M. de Micoud parlait de démissionner lui-même. De Paris, où il était allé entretenir de l'affaire Caselli les Ministres de l'Intérieur et de la Police, le conseiller de préfecture Digneffe écrivait au préfet le 28 juillet 1841 :

Eh! quoi, voudriez-vous quitter un pays où vous êtes généralement estimé, où vous avez déjà fait tant de bien, où vous pouvez en faire davantage encore, qui a besoin de votre administration paternelle et cela parce qu'on tarde à nous débar-

(24) *A Monsieur Hankaert,* *Sclessin le 7 juin* 1811.
Liège.

J'ai été bien sensible, Monsieur, à l'attention que vous avez bien voulu avoir de m'envoyer vos vers sur Grétry que Liège se glorifie avec raison d'avoir au nombre de ses enfants; en vous faisant tous mes remerciements, je suis chargée de pouvoir vous dire que le préfet me mande par sa lettre du 4 qu'il a beaucoup parlé de vous à S. Exc. le Grand Juge et qu'il a bien des espérances.

Recevez, Monsieur, les sentiments de considération avec lesquels j'ai l'honneur d'être votre humble servante. Bne de Micoud. (Appartient à M. le sénateur Cassian Lohest).

Henkaert Pierre Joseph (1761-1815) fut l'ami de Fabre d'Eglantine; juge à la Cour criminelle de Liége, il avait été élu en 1808 candidat au Corps législatif pour le département de l'Ourte mais ne fut pas appelé à y siéger.

rasser d'un méprisable brouillon... « Et Digneffe de conseiller à son correspondant de faire agir Mme de Micoud auprès de son amie, la Comtesse Daru, afin de « préparer les voies auprès du Ministre Secrétaire d'Etat » (25).

Stendhal qui n'avait pas oublié le rôle joué par Marie Cheminade lors de sa réintégration dans les cadres administratifs, ambitionnait déjà quelque promotion honorable; lui aussi ne devait pas tarder à réclamer sa part d'ombrage du micocoulier.

Tenir dans une petite ville allemande le petit emploi d'intendant de S. M. est agréable, mais devient vite insuffisant pour un homme de qualité. Monter à cheval et au Brocken, jouer au pharaon et au Don Juan, apprendre l'anglais et tirer au pistolet à l'enseigne du « Chasseur Vert » sont distractions charmantes mais ce charme n'a qu'un temps. En dépit du plaisir que lui donne la fille de l'aubergiste et de la tendresse que lui prête la fille du général, Beyle aspire à d'autres combats, à d'autres ascensions. Pourquoi ne serait-il pas un jour préfet, comme le fut M. Mounier (26), dont il chérit naguère la fille, comme l'est encore Micoud dont il faillit aimer la femme? Ce rêve d'une préfecture ne le quittera jamais. A la veille de l'abdication, il espérait celle de Toulouse ou du Mans.

Il faut toujours en revenir à ce point, écrira-t-il, le gouvernement, c'est le préfet... A la Restauration, les préfets de l'Empire conservés savaient leur métier et étaient excellents pour l'expédition des affaires et l'administration de tous les jours (27).

Sous la monarchie de Juillet, il rédigera un projet de

(25) Arch. de l'Etat, Liège. Dossier Caselli. Celui-ci fut destitué le 13 décembre 1811.

(26) *Mounier* Jean-Joseph (1758-1806) né à Grenoble, député aux Etats Généraux, s'était exilé en 1790 en Suisse. Il ne rentra à Grenoble qu'en 1801, fut nommé préfet de l'Ile-et-Vilaine le 13 avril 1802; l'un de ses fils, Edouard, secrétaire du Cabinet de l'Empereur, fut l'ami et le correspondant de Julie Charles, l'Elvire de Lamartine. Stendhal désigne E. Mounier sous le nom d'Esprit et crut un moment avoir trouvé la compagne idéale en sa sœur Victorine, qui demeura insensible à ses avances.

(27) *Mémoires d'un touriste*, t. II, p. 488.

proclamation, daté du 11 août 1830, qu'il comptait adresser à ses administrés et qu'il signera un peu prématurément : « le préfet du Finistère Beyle ».

A défaut d'un département, il accepterait une moindre prébende et le voilà battant le rappel parmi ses relations et ses parents. Il fait une cour savante et platonique à la comtesse Palfy, qui n'est autre que la femme de son bienfaiteur, Mme Pierre Daru, et, renouvelant une tactique qui se révéla efficace, il fait agir auprès de celle-ci son amie, la baronne de Micoud. De Richemond, il mande à sa sœur Pauline le 23 juin 1808 :

Remue ciel et terre pour voir Madame Micoud d'Umons, femme du préfet de Liège. C'est Mademoiselle Cheminade, de Grenoble, et par-dessus le marché une femme rare. Sans la certitude archi-démontrée de ne pas réussir, je crois que j'en serais devenu amoureux. Elle est six mois à Paris et six mois à Liège. Tu verras à Paris Cheminade (caractère de La Fontaine), et si tu le lui dis, il te présentera tout bonnement à sa sœur que cet empressement ne peut fâcher.

Il fallut près de deux ans, cette fois, pour que ses vœux fussent comblés. Le 1er août 1810, Henry Beyle est nommé auditeur au Conseil d'Etat. Pour lui, commence la période la plus brillante de son existence. M. l'Auditeur, que le travail n'accable point, dîne chez Véry, soupe au café de Foy, applaudit Mlle Mars et se délecte de musique italienne. Elégant et joufflu, il se montre dans un cabriolet lapis clair, en compagnie de sa maîtresse Angelina Bereyter, de l'Opéra-Bouffe; il fréquente les salons de la noblesse impériale et songe à signer bientôt Beyle de la Jomate.

Le 8 octobre 1810, par exemple, il doit entendre les *Noces de Figaro* avec son ami Florian-Froidefont, adjoint aux commissaires des guerres. Auparavant, il passe à l'hôtel Daru présenter ses hommages à la tendre et raisonnable Alexandrine qu'il s'imagine aimer passionnément. Une visiteuse est là, c'est Mme de Micoud d'Umons, dont il s'est cru également épris. Aussitôt le fringant inspec-

teur du mobilier de la couronne de céder à son habituel désir de plaire et d'user de stratégie sentimentale :

J'étais allé, note-t-il le soir même, chez Mme Daru, où j'ai vu la sœur aînée de Charles Cheminade qui allait très bien. Je lui ai trouvé un peu de coquetterie cependant. J'ai très bien joué le fredetto (le petit froid) et ai été fort bien (28).

Monsieur l'Auditeur revit-il la jeune femme chez ses cousins, chez Mme de Baure, chez Mme Le Brun ou dans l'une des aristocratiques maisons où il était reçu? C'est probable. Eprouva-t-il sur elle les dons de séducteur dont il se voulait pourvu et qu'il essayait davantage par amour-propre que par amour? C'est possible. Il est certain, en tous cas, que l'admiration qu'il portait à la jeune fille de Grenoble ne profita pas longtemps à la préfète de Liége, dont il vantait le charme dans ses lettres à Pauline. Marie Cheminade paraissait belle à sa timidité d'adolescent; la baronne de Micoud ne pouvait qu'être agréable aux yeux du candidat qui de loin sollicitait sa protection. N'en attendant plus rien désormais, Stendhal avait repris son sens critique et la détaillait sans indulgence.

J'avais vu dès neuf heures Mme Micoud, écrit-il le 29 novembre; manque de naturel; si elle était corrigée de ce défaut, elle serait aimable. Beau nez, yeux rouges et dégarnis de cils et qu'elle cherche pour cette raison à ne pas montrer (29).

Cinq ans plus tard, relisant son *Journal* ainsi qu'il en avait coutume, Beyle confirmait son jugement, en l'accentuant encore, ce qui permet au moins de supposer que Marie avait retenu assez longuement son attention.

Excellente comédienne, ajoute-t-il au bas de la page, dans le genre de Mme d'Angivilliers de Chamfort. Elle a l'étoffe pour cela. (1815) (30).

La « femme rare », dont il célébrait autrefois les mé-

(28) *Le Journal* (t. III, p. 175) porte la première phrase en italien : *Avanti io era andato dalla signora Z, dove ho veduto la prima sorella di Charles Che., che stava benissimo...*
(29) et (30) *Journal*, t. III, p. 183.

rites, n'était plus pour lui qu'une excellente comédienne aux yeux rouges. Le micocoulier, hélas, avait donné tous ses fruits.

V

STENDHAL ET LA BELGIQUE

A l'opposé de son collègue de Sambre-et-Meuse qui se fit porter malade dès que l'étoile de Napoléon pâlit, le préfet de l'Ourte servit fidèlement l'empereur jusqu'à la fin, plus ferme, plus belliqueux même que le général comte Merle, qui commandait la division.

« La terreur est venue des militaires, écrivait Micoud au ministre de Montalivet. Je ne croyais pas qu'un général de division dût, sur le rapport de quatre prisonniers, écrire aux commandants de place des détails effrayants... (31) » En conflit avec le général, le préfet protestait contre l'évacuation du département par les troupes et suppliait Monge, accouru dans sa sénatorerie, de seconder ses efforts. Le baron de Micoud ne quitta Liége que le 18 janvier 1814, dans la nuit, avec le maréchal Mac Donald, le comte de Péluse et la plupart des fonctionnaires.

Tandis que la préfecture de l'Ourte vivait, sous le règne des Micoud, les dernières années du régime impérial, l'Italie et l'ardente Pietragrua, la campagne de Russie et la bataille de Bautzen occupaient les jours et préparaient les livres de Stendhal.

C'est en se rappelant ses souvenirs de Bautzen qu'il décrivit dans la « Chartreuse de Parme » la bataille de Waterloo, où il n'était point, ce qui ne l'empêchait pas de la conter avec force détails à une petite fille de sa connaissance, appelée Eugénie de Montijo (32).

Waterloo entraîna dans la chute de l'empereur et le préfet et l'auditeur au Conseil d'Etat. Réduit à la demi-solde, Henri Beyle vivotera délicieusement en Italie, du-

(31) Arch. Nationales Paris. F. 7, 7026-220.
(32) P. Arbelet : *Un dernier amour de Stendhal, Eugénie de Montijo* (*Revue hebdomadaire*, 31 décembre 1932).

rant sept ans, tout entier voué aux lettres et à la musique. Plus heureux matériellement, M. de Micoud se retira avec sa femme dans sa propriété d'Herry, près de la Charité-sur-Loire, et se consacra à l'éducation de sa fille et de son beau-fils (33). Cette paisible retraite fut interrompue par la mort; le 17 décembre 1817 — six jours après Marie Walewska, elle aussi, revenue de Liége — il expirait à Paris, en son domicile place Royale, léguant une partie de ses biens au jeune Jaubert, en gage d'une affection qui ne s'était jamais démentie.

En perdant M. de Micoud, Hippolyte Jaubert perdait un véritable père; il en retrouva un autre en la personne de son oncle, le comte François Jaubert, qui l'adopta en 1821. L'ancien gouverneur de la Banque de France était le seul dont la Restauration n'eût pas arrêté la carrière; dès 1814, il avait fait sa soumission au Comte d'Artois. Quand il disparut le 17 mars 1822, il était conseiller à la Cour de Cassation et laissait à Hippolyte un héritage considérable, de sorte qu'à peine âgé de 24 ans le fils de Marie Cheminade fut à la tête d'une très grosse fortune dont il employa une part à l'acquisition du domaine berrichon de Givry, au bord de la Loire.

Encore qu'il eût conquis le titre d'avocat, Jaubert se sentait plutôt attiré vers les sciences. Avec quelques botanistes, tels qu'Adrien de Jussieu, Adolphe Brongniart, Victor Jacquemont, il avait fondé en mars 1821 la Société d'Histoire Naturelle de Paris. Et par un singulier retour des choses, il retrouvait dans les cercles où il fréquentait ce même Henry Beyle que sa mère avait poussé dans la carrière vingt ans auparavant et que ses amis nommaient plaisamment le baron de Stendhal.

Ils se rencontraient le mardi chez Mme Ancelot, le mercredi chez le baron Gérard, le samedi au Jardin des Plantes, chez l'illustre Cuvier, où l'on prenait, l'été, des glaces, sous le cèdre du Liban, non moins extravagant en son genre que le micocoulier des d'Umons, parfois enfin chez Mme Pasta, la cantatrice, auprès de laquelle un beau

(33) Les époux Gayde-Morel avaient vendu la terre d'Herry à Micoud, le 7 septembre 1808, par acte de Me Lehure, notaire à Paris.

Liégeois, le chevalier de Micheroux, devait supplanter notre Beyle (34).

Stendhal, en habit chamois et cravate de dentelle, était déjà l'auteur d'*Armance* et *De l'Amour*, et échangeait avec Victor Jacquemont des propos d'une fougueuse franchise. Jacquemont, dont le père avait été compromis dans l'affaire du général Malet, détestait Napoléon et l'égotisme. Sa forte personnalité exerçait une profonde influence sur Hippolyte Jaubert, bien qu'il fût de deux ans son cadet. A plusieurs reprises, il fit des séjours à Givry et à Herry où la baronne de Micoud put le voir et le juger; ses opinions lui déplurent et elle contraignit son fils à rompre une camaraderie qu'elle estimait néfaste.

Notre amitié, dit Jacquemont qui allait mourir aux Indes peu après, était celle du pot de fer et du pot de terre; au contact, c'était lui qui souffrait. Il y a gagné, il s'est trempé, fortifié par le commerce avec plus fort que lui (35).

Le 22 janvier 1829, Mme de Micoud d'Umons s'éteignait en son château d'Herry; elle n'avait que cinquante et un ans. Inhumé d'abord au Père-La-Chaise, son corps fut ramené dans la suite au cimetière de Cours-les-Barres (Cher), voisin de Givry.

On sait qu'Hippolyte Jaubert, député, ministre et pair de France, membre de l'Académie des Sciences, joua un certain rôle sous Louis-Philippe. Ami personnel de Guizot, il rendit l'âme le 16 janvier 1874 à Givry, demeuré jusqu'en ces dernières années entre les mains de ses descendants.

Sa demi-sœur, Camille Cécile de Micoud d'Umons, avait épousé Prosper-Léon Duvergier de Hauranne, de l'Académie française, qui fut député dix-sept ans et que le coup d'Etat de 1851 exila quelque temps à Bruxelles; elle mourut à son tour le 25 mars 1878 dans sa propriété d'Herry, encore possédée par sa famille.

Le baron de Stendhal, « il chinese », comme disait la Pietragrua, l'obscur commis marseillais auquel daignait

(34) Gustave Charlier : *Stendhal et ses amis belges.*
(35) P. Maës : *Un ami de Stendhal : Victor Jacquemont.*

s'intéresser Mme la Préfète de l'Ourte, survécut treize ans à celle dont la souple démarche emplissait d'émoi l'enfant avide d'amour et de liberté qui la regardait passer sur le cours de Grenoble.

Un moment, il crut s'arrêter dans la ville sur laquelle elle avait exercé, près de deux lustres, une manière de règne. Le 2 juillet 1838, il écrivit :

> Le 9, je serai à Bruxelles, en faisant vingt-sept lieues par le chemin de fer de Liége audit Bruxelles. Un jour pour les tableaux de Rubens, et le 11 ou le 12, je pars pour Paris (36).

Stendhal n'accomplit pas cette audacieuse randonnée ferroviaire. A Strasbourg, il modifia son itinéraire, gagna la Hollande par le Rhin et descendit à Bruxelles par Anvers. Il ne visita donc jamais Liége, et son séjour en Belgique se réduisit à deux ou trois jours dans la capitale.

Qu'y fit-il? A la vérité, rien dans ses écrits ne permet de le préciser. Les *Mémoires d'un touriste* qui avaient été mis en librairie, le mois précédent, vantent à propos du royaume « ce pays de savante culture », ses chemins de fer et ses contrefacteurs. Stendhal en fit l'expérience : cette même année 1838, parut à Bruxelles une contrefaçon des *Mémoires d'un touriste* (37).

L'amateur de peinture se borna-t-il à admirer les maîtres flamands, ainsi qu'il se le promettait? Revit-il son ami Jules Van Praet, secrétaire du cabinet du Roi, avec lequel il entretint une abondante correspondance malheureusement disparue? Rencontra-t-il De Potter dont il admirait les idées libérales et qu'il cite à plusieurs reprises dans son œuvre (38)? On en est réduit aux conjectures.

Volontiers, on eût imaginé M. de Stendhal, bedonnant et méditatif, parcourant la plaine de Waterloo et esquissant déjà l'épisode qu'il écrira à l'intention des petites

(36) Correspondance (Paupe et Chéramy) t. III. Lettre à Dominico Fiore. H. Martineau : L'Itinéraire de Stendhal.

(37) A la Société belge de Librairie Hauman et Comp. 2 vol. in-18 (Cordier : Bibliographie n° 121).

(38) Gustave Charlier : Stendhal et ses amis belges.

Montijo (39) et où l'on voit Fabrice del Dongo, exténué et charmant, s'endormir au soir de la bataille, dans la charrette d'une cantinière. C'est, en effet, peu de mois après son retour que l'écrivain rédigea d'une traite, du 4 novembre au 26 décembre 1838, la *Chartreuse de Parme* qui parut en 1839, au début d'avril.

Mais il semble bien qu'il n'y soit point allé. Les canaux profonds, « le pont de bois sur une rivière marécageuse », le village de Zonders où Aniken soigna si tendrement Fabrice à l'auberge de l'Etrille, tous ces détails relèvent d'une topographie fantaisiste et force nous est de conclure que Stendhal, moins soucieux que Victor Hugo de l'exactitude du décor, n'eut pas le loisir sinon le désir de se documenter sur place et que la crise de goutte dont il souffrait depuis Berne l'inclina à préférer, dans la gloire accablante de l'été brabançon, Rubens à Napoléon.

CARLO BRONNE.

(39) En marge de ce passage de la *Chartrense de Parme*, Stendhal a noté : « *Para usted Paquita y Eugenia*, 15 déc. 1838. » « J'ai fait ce détail pour Eugénie de Montijo. »

POÈMES

A Gaston Pulings.

LE MIROIR

Un vieillard, je crois, était là dans l'ombre
A me regarder.
L'ai-je vu? D'un corps près de se corrompre,
Qu'aurais-je gardé?

Mais la voix du moins — puissiez-vous l'entendre! —,
Que douce elle était!
Si loin du mourant, si pareille à l'ambre
Où fondait l'été...

Quand elle montrait ce miroir de l'homme
Au bout de la main
Terrible de l'homme où l'odeur d'automne
Faisait son chemin.

« Aidez-moi! Tenez ce miroir, ô grâce!
Ou je vais laisser
Prendre place en lui le corps en disgrâce
Où vous me voyez.

Si je dois rester image en ce monde,
Pour Dieu, que ce soit
Dans le plus beau jour de la chair féconde
Alors; que ce soit

Dans l'état glorieux de vivre où vous êtes... »
Et, comme en souffrant :
« Pour un jour, une heure, au mort qui vous fête,
Prêtez votre sang.

L'eau du souvenir est aveugle : Belle,
On la peut tromper
Sans peur... Croyez-moi! Croyez-en le Père.
... Oh! vous m'aiderez... »

Vous m'aiderez!... Dieu, de quel ton tranquille
Ce fut prononcé!
A tant de douceur, je m'étais rendue.
Or, Dieu, m'écoutez.

Me voilà, docile, au miroir de l'ombre
Admirant ce corps
Sans défaut, mes yeux, leur regard, ce monde
Où je vis encor.

Quand soudain, que vois-je? En son eau, la Belle
Plus ne m'obéit;
Détourne les yeux, des miens... L'eau chancelle
Et me la ravit...

... L'entendez-vous, Dieu, la douleur de l'âme
Depuis sans abri?
Lui rendrez-vous pas ce corps adorable
Qu'un mort nous a pris?

Un mort, non la Mort...! Ma mort soit bénie
Auprès de ceci.
Qui n'est pas du ciel; qui n'est pas ma vie;
Qui n'est pas permis!

... (Mais là, Dieu parla.)
— « Et qu'en sais-tu, Belle?
Or c'est là mourir
Justement. C'est là, ta mort; la Mort! Celle
Dont nul ne guérit.

Où tout est bonheur plus ambré que vie
A son plus beau jour;
Mais qu'il faut apprendre ainsi que la vie,
Aussi par l'amour...

Te voici, farouche, un peu l'épousée
Au soir de l'hymen :

Le bonheur saisi, elle s'en effraye;
Echappe au cruel!

Mais pour quels retours!... Car la mort, ma fille,
Mais c'est tout bonheur.
Mais qu'il faut apprendre ainsi que la vie,
Aussi par douleur.

— J'entends, mon Seigneur. Je crois sa parole.
... Pourtant, ce miroir?...
— Là, Belle, à ton tour, à ton Dieu, pardonne :
Je t'aimais d'amour...

Je voulais ta mort, mais qu'elle fût bonne...
... Il faut bien mentir
Pour entrer sans mal dans un être jeune...
Sans quoi, mourrait-il?

—

A Paul Willems.

L'OISEAU BLEU

— Quoi! le Roi Charmant, mon maître, dit-elle,
Serait cet oiseau léger que je tiens?
— Mais cet oiseau-là te parle, ma Belle,
Inspiré du ciel comme un beau matin...

Comme un acier doux où l'azur se pose
A l'instant que vient le toucher le feu;
Comme il fait aussi mon sang quand l'approche
Un Dieu vif, ailé, follet : Dieu! mon Dieu!

C'est lui; c'est l'Amour; sa force inhumaine,
Ivre, sans douceur, comme l'aile en feu
Des anges... L'Amour, qui te chante, Belle,
Et t'enchante...
— Ciel! mon bel oiseau bleu!

... Dis-moi pourtant : toi que firent la flamme
Et le temps, et Dieu plus follet que tout,
Dois-je te bénir vraiment quand mes larmes
Coulent dans la peur de te perdre un jour;

Et quand te voilà : bête, et non point homme
Ainsi que voudrait mon sang allumé
Justement par toi...? Faut-il que je nomme
Bonheur un bonheur toujours refusé?

— Oui, Belle : bonheur! Bonheur quand te blesse
Ainsi le malheur possible d'aimer.
Et quand même au temps où vient la nouvelle
Hélas! qu'aux forêts l'oiseau s'est brisé;

Qu'il se meurt, malheur! mais c'est joie qu'on t'offre
Encor, mais ton bien toujours qu'on défend...
Mais c'est tout bonheur que le bonheur vole
Ainsi... Soit l'oiseau vif couleur du temps,

Lequel sans mourir ne peut se connaître
Homme; et, de mourir, ainsi vit brûlant;
Et dont vont les yeux aux flammes trop belles
Eprenant les tiens et les bleuissant...

... Te soit cet azur du glaive où la flamme
Un jour a mordu; et qui meurt d'amour
Pour elle; et partout cherche la bataille
Où revoir briller l'amante d'un jour;

Et se va tremper dans l'odeur terrible
Et l'horrible ciel du sang répandu,
Disant : dans la mort seule doit la vie
Enfin s'éclairer, connaître son prix...

Comme lui, vois-la ta mort, incertaine
Encor hier, soudain t'attendrir le sang;
(Comme fait aux jours d'ivresse guerrière
En le mordant, Dieu, le cœur innocent...)

Bénis cette nuit sur toi : suppliciée,
Ardente où je fus moi-même porté
Du jour que, faisant comme un feu, l'épée,
En me touchant, Dieu m'a tout enflammé...

M'a tout enivré; c'est vrai, me désole,
Mais tout aussi bien m'attachant à lui,

(Par un sceau d'azur plus doux que le pôle)
A fait de mon sang cet oiseau meurtri,

Cruel, plus glorieux que le bonheur même...
... Ah! bénis ton cœur, ce chemin pierreux,
Fiévreux, ces douleurs où tu vas connaître
Enfin la raison de vivre : ton Dieu!...

... Le mien : Dieu flammé dont l'amour m'enchaîne
Aussi bien, m'entraîne, Impossible Amant,
A peine touché, déjà s'envolant
Ainsi que l'oiseau, ainsi que le temps...

— O feu follet, mon Maître, ô Dieu, couleur du temps... —

HUBERT DUBOIS.

UN GRAND PEINTRE ET UN GRAND POÈTE

CYPRYAN KAMIL NORWID

—

L'alliance des deux talents du poète et du peintre n'est pas absolument exceptionnelle dans l'histoire des lettres. Fromentin, Rossetti, Baudelaire, Théophile Gautier sont des exemples connus. Mais presque toujours l'un des talents le cède de beaucoup devant l'autre. Baudelaire et Gautier ne furent guère que des amateurs, et Fromentin, peintre de métier, fut de beaucoup distancé par le littérateur.

Ce qui est rare, c'est l'épanouissement complet des deux talents chez un même homme. Si l'histoire en offre quelques cas, parmi ceux-ci reste privilégié le cas de Cypryan Kamil Norwid, poète et peintre polonais dont la gloire depuis 1890, c'est-à-dire après sa mort, n'a cessé de s'étendre et de rayonner.

Ne retenons de la biographie de Norwid que ce qui intéresse directement sa double faculté de peintre et de poète, l'unité de génie que nous nous proposons d'analyser.

Cypryan Norwid quitte Varsovie pour se fixer à Paris de façon presque définitive en 1846. L'aisance pécuniaire lui fut assurée dans la première partie de sa vie. Il eut ce qu'on est convenu d'appeler une jeunesse brillante. Il voyagea beaucoup, visita l'Allemagne, la Belgique, l'Italie, les Etats-Unis. Le séjour en Italie fut particulièrement profitable : à l'Académie de Florence, il perfectionna son art de ciseleur. Ce fut à Naples en 1845 qu'il fit la connaissance de sa compatriote Marie Trembicka et par elle de Marie Kalergis, musicienne et femme

du monde pour qui s'épanouit instantanément un amour mystique. En 1846, il se fixe à Paris où Mme Kalergis se fixe aussi la même année. Il voyage encore en Italie et aux Etats-Unis de 1847 à 1854. Mais, à partir de 1854 il devient essentiellement parisien et c'est dans la société de Paris qu'il subit de plus en plus puissamment et toujours platoniquement le charme de Marie Kalergis.

Nous ne nous attarderons pas à critiquer cet amour, Marie Kalergis, fille du comte général Frédéric Nesselrode et d'une Polonaise, Thécla Nalecz-Gorska, semble avoir toute sa vie hésité entre ses deux nationalités, la paternelle et la maternelle. Elle finit par épouser en secondes noces le Russe Moukhanoff, tristement célèbre comme préfet de police à Varsovie.

Musicienne d'élite à coup sûr, elle semble n'avoir possédé, en dehors de son talent, que beaucoup de grâce et peu de pensée. Peu importe, car idéalisée par Norwid, elle devint inspiratrice d'un génie poétique et ne peut plus être perçue désormais que réfractée par ce génie.

Autour de Marie Kalergis, rayonnait la brillante société romantique des années 1840, 1845, 1850. Norwid connut auprès d'elle Cavaignac, Molé, Thiers, Alfred de Musset, Persigny, Espinasse, Saint-Arnaud, Eugène Delacroix, Théophile Gautier, Frédéric Chopin, Henri Heine, Emma et Georges Herwegh, Delphine Potocka, Richard Wagner, Liszt, Daniel Stern, Bakounine, Tourgueniew, une incomparable élite dont il nous a laissé plus d'un croquis et plus d'une caricature et dont l'influence marqua son génie polonais d'une empreinte française et cosmopolite à la fois très caractéristique d'une époque.

Avec l'aide de sa famille, avec la vente de ses dessins et de ses toiles, Norwid put pendant dix ans environ faire figure en Italie et en France. C'est dans cette période qu'il convient de situer la pleine activité intellectuelle de Norwid, les principales de ses œuvres de peintre, de graveur, de caricaturiste et de poète, dans cette période aussi que son esprit, ouvert à toutes les curiosités, s'éprit du classicisme antique, du néoplatonisme alexandrin, du fouriérisme, du proudhonisme, et de ce que nous nom-

merions aujourd'hui la philosophie de la technique.

En 1863, Marie Kalergis, devenue Mme Moukhanoff, a quitté Paris. A Varsovie, St-Pétersbourg, Munich, les dernières années de Marie Kalergis s'écoulent de plus en plus tristes pour sombrer enfin dans les souffrances du cancer. C'est à la même époque aussi que la vie de Norwid subit une redoutable crise. Ses ressources assez maigres s'épuisent; vers 1862, il est contraint de travailler comme bûcheron dans un village des environs de Fontainebleau. N'en concluons pas à une chute de l'activité intellectuelle dans cette nature héroïque : en 1864, il polémique avec Julien Klaczko; en 1865, il publie l'un de ses chefs-d'œuvre, le *Piano de Chopin.* Il revint bientôt à Paris et assista au siège. La guerre de 1870 lui inspire du reste une *Philosophie de la Guerre* composée en français et qui constitue l'une de ses œuvres les plus curieuses. Mais les espoirs qu'il avait pu fonder sur un nouveau séjour dans la capitale sont tous effondrés. En 1877, il se voit obligé de chercher un asile à l'Institution de Saint-Casimir. Il y vécut péniblement, quoique assez librement, vendant ses toiles à quelques amateurs. Il put en tout cas s'acquitter d'une modique pension auprès de l'asile lui-même, étant alors pensionné par un mécène polonais. Dans des conditions de plus en plus difficiles, il continue de créer, de méditer, d'écrire; il composa pour l'Institution un grand tableau représentant saint Casimir. Le 23 mai 1883, la mort se présente en libératrice. Elle va lui conférer l'immortalité.

En réduisant à ce schéma la biographie de Norwid nous n'en voulons dégager qu'un trait, — à vrai dire essentiel : le désintéressement.

C'est de ce désintéressement fondamental qu'il faut partir pour comprendre à la fois son caractère et sa pensée. Que les gens pratiques haussent les épaules s'il leur plaît! Norwid appartient à cette catégorie de génies pour qui seule importe la réalisation d'une œuvre et qui ne demandent rien au monde que de leur accorder le minimum de salaire indispensable à cette réalisation. Ce minimum leur est ordinairement refusé.

Qu'il y ait ensuite dans un désintéressement aussi absolu, je dirai presque aussi farouche, certain défaut d'adaptation, certain excès ou de fierté ou de concentration en soi-même, la chose est possible. Mais les critiques que l'on pourrait adresser à une passion de désintéressement poussée aussi loin, si elles peuvent en certains cas valoir contre la conduite d'une vie, ne valent en aucun cas pour celle d'une œuvre, — sauf si l'auteur ne sait que la rêver et se montre incapable de la réaliser.

Telle n'était pas la nature de Norwid. L'œuvre à laquelle il a sacrifié sa vie, le jugement de la postérité l'a prouvé, était digne d'un tel sacrifice. Dans la conduite de cette vie menée au mépris des contingences terrestres qui d'ordinaire attachent ou plutôt affolent la moyenne des hommes, reconnaissons d'abord cette certitude intérieure d'une valeur qui dans le cas du génie ne fait jamais défaut, — même au plus modestes.

Norwid qu'on peut dire méconnu de son vivant, qui, incontestablement ne trouva que de rares admirateurs pour apprécier à sa mesure son double génie de peintre et de poète, ne capitula jamais devant aucun déni de la vie. Le bûcheron demeura poète et penseur : l'homme du monde ne craignait pas — pour son œuvre — de se faire bûcheron. En ce sens, l'unité de sa vie répond de tous points à l'unité de son œuvre. Elle est la servante d'un idéal, d'une mystique exactement comme l'œuvre elle-même.

De même que les plus minces épisodes d'une vie pareillement attachée au seul service d'un rêve qui doit être réalisé ne prennent leur signification que rapportés au rêve ou à l'œuvre qui en font le dessein fondamental, de même chaque page de l'œuvre littéraire, le moindre croquis de l'œuvre artistique ne révèlent l'unité foncière du génie que rapportés à sa source profonde, celle dont, pour ainsi parler, jaillit à la fois le dessein de l'œuvre et de la vie.

Nous voudrions en quelque sorte atteindre jusqu'à l'élan vital de Norwid.

Elan vital quoique cette vie ne paraisse d'abord qu'ab-

dication et renoncement en présence de la vie communément entendue. Elan vital néanmoins, car la vie qui traversa et inspira la pensée de Norwid était orientée uniquement vers des fins spirituelles. Qu'il y ait là un caractère commun à tous les poètes et tous les penseurs, d'accord, mais avec plus ou moins d'intensité et surtout d'exclusivité. La plupart font quelques concessions aux appétits des biens matériels (songeons à Victor Hugo), ou sont engagés dans des actions parfaitement nobles, mais de buts pratiques (pensons à Lamartine). Chez Norwid, il n'y a rien qu'une volonté de créer et d'élucider, — non pas uniquement dans l'abstrait et dans l'idéal puisqu'il s'intéressa aux questions sociales, mais toujours dans une attitude de critique ou de contemplateur.

Voilà, nous semble-t-il, le point de départ qu'il faut choisir pour arriver à la complète intelligence de son œuvre de peintre, et de poète. Aucun de ses aspects n'est attaché à quelque souci d'opportunité, à quelque dessein visant le temporel. Le malheur pécuniaire de sa vie ne s'en explique que trop aisément, mais la qualité de son œuvre y trouve aussi sa justification. Il marcha vers une étoile, il progressa vers une perfection inaccessible aux yeux vulgaires. Il n'était donc préoccupé ni d'utilité, ni de rapidité. Dans la vie matérielle, en dépit des heures tragiques qu'il subit, il fait un peu figure de promeneur. C'est un promeneur, en effet, au regard d'un public ignorant. Nous le nommerions plutôt un patient prospecteur de domaines jusqu'à lui inconnus.

C'est aller un peu vite vers ce qui fera le terme de notre étude. L'originalité de Norwid s'accuse sans doute dès ses premiers croquis, dès ses premiers poèmes, mais d'abord elle se développe et se perfectionne, ensuite elle est loin de livrer en une fois tous ses secrets. Un désintéressement égal de la part du peintre et du poète situa immédiatement son art dans une zone que nous nommons désintéressée, qu'on appelle fréquemment idéaliste et qui se manifestera d'abord par l'accord constamment cherché entre la représentation du monde extérieur et la connaissance de la vie intérieure. Ici nous tou-

chons un caractère plus net de l'originalité de Norwid. S'il est un précurseur de bien des formes d'art ou de poésie venues après lui, le symbolisme, certain germe d'impressionnisme par exemple, c'est parce que toujours il cherche à nous placer dans une sorte de monde mal défini et cependant d'existence certaine, celui où nous ne sommes plus exactement ni en dedans ni en dehors de nous-mêmes, mais où le paysage, l'objet, la légende, s'installent en nous tandis que nous nous installons en eux. Intelligence sympathique, intuition sympathisante, en ceci encore Norwid à la fois rejoint l'ancien néoplatonisme et prépare les voies de l'intuitionnisme moderne. N'essayons pas cependant d'interpréter ce caractère de façon trop philosophique : laissons-le pour l'instant à sa nature psychologique. On dirait alors, parlant familièrement, que Norwid avait une sensibilité frémissante et cependant toujours lucide, qu'il en suivait facilement les élans, mais pouvait toujours les raisonner et les traduire.

C'est que cette sensibilité, si prompte à sympathiser avec toutes les beautés naturelles, avait aussi en elle ou autour d'elle de quoi l'empêcher de se disperser. Et cette unité profonde, vitale, qui caractérise la vie et l'œuvre de Norwid, nous la devinons comme un axe inébranlable à l'intérieur de la pensée de Norwid. Ce n'est que façon de la figurer : comment la définir?

Peut-être en la qualifiant d'active dans la mesure où une telle épithète peut s'appliquer à des états d'âmes, à des modalités de la personne contemplative. Oui, la pensée entière de Norwid, contemplations et rêves compris, ne fut qu'une démarche constamment active vers l'idéal entrevu, vers une totalité de beauté et de vérité que l'art aurait eu mission de réaliser. Autrement dit, nous la devinons gardée, soutenue par une foi profonde. Catholique, Norwid était surtout mystique. Il vécut sans aucun doute en contact presque direct avec ce que Plotin et saint Augustin nomment, christianisant Platon, le monde intelligible. Un tel monde intelligible, ce n'est pas l'intelligence telle qu'elle est ordinairement conçue qui

le peut révéler, mais l'intuition. Si l'intuition est une connaissance sans intermédiaire, directe et adéquate de l'objet auquel elle s'arrête, encore faut-il que les moments où elle s'exerce, et elle s'exerce chez chacun de nous, ne passent pas inaperçus, ne soient pas ensuite perdus dans l'océan des souvenirs inutilisables. Ces précieux moments d'intuition, le peintre et le poète étaient chez Norwid prédisposés par aptitude à les reconnaître, à les recueillir et à ne les point oublier. Mais son rare mérite, comparable à celui d'Edgar Poe, de Baudelaire, de Gérard de Nerval, de Villiers de l'Isle-Adam, fut de les faire deviner toujours présents et scintillants à l'intérieur de toute poésie, sous la surface de toute toile. Ils ne furent pas chez lui, comme chez tant de poètes, des bases, des fondements, indispensables certes, mais sur lesquels s'élevaient ensuite des édifices descriptifs; ils constituent, si j'ose dire, l'édifice lui-même.

§

Considérons d'abord l'artiste. Nous le confronterons ensuite avec le poète.

Nous avons précisé suffisamment combien cette division n'était qu'artificielle pour avoir le droit d'en user sans crainte d'en être dupe. L'œuvre de Norwid artiste se présente sous les aspects les plus variés. Peintre, dessinateur, caricaturiste, ciseleur, aquarelliste, pastelliste, graveur, sculpteur, il chercha dans tous les procédés matériels le moyen d'exprimer l'unité de son rêve. De là d'abord une impression de diversité. La facture est évidemment toujours la même, mais elle se diversifie suivant la matière et l'outil dont elle use, tour à tour légère et grave, incisive ou concise. Il faut un certain effort pour reconnaître l'identité d'inspiration sous des nuances si diverses. Choisissons cependant deux points extrêmes de l'art norwidien : ses caricatures et ses peintures religieuses.Ce n'est pas seulement dans la pureté du trait, dans la science de la composition ou dans telles autres qualités techniques dont le choix serait à volonté, que l'on reconnaît l'identité de l'œuvre. Ce serait dans une

qualité plus subtile et toute psychologique qui ferait passer quelque peu du caricaturiste dans le peintre et beaucoup du peintre dans le caricaturiste. D'abord une passion fiévreuse et tourmentée de l'expression. La recherche de l'expression, elle est constante et frémissante dans l'œuvre de Norwid, parce qu'elle y exprime elle-même son ardent désir de dépasser la surface des objets — animés ou inanimés — d'atteindre au delà de leur forme définie une puissance qui susciterait cette forme. Notons soigneusement cette tendance de son art. Elle explique beaucoup de la philosophie qui le complète. Norwid veut exactement saisir derrière le monde sensible le monde intelligible des platoniciens et néoplatoniciens. Il faut donc que tout ce qui est mouvement et vie se dégage du trait fixé par le dessin, se restitue à cette fixité, ramène à la vie spirituelle dont elle est issue l'image que le peintre n'immobilise que pour lui redonner, si j'ose dire, un mouvement de second ordre.

Par là se justifient deux caractères de l'œuvre de Norwid : son apparente diversité de facture que nous avons déjà signalée et qui parfois ferait douter de son unité foncière, ensuite la recherche, passionnée elle aussi, du procédé, de la technique.

Commençons par le second caractère : le souci technique justifiera la diversité des réalisations. Norwid avons-nous dit, fut peintre, sculpteur, graveur, ciseleur, lithographe, aquarelliste. En tous ces essais, aucun dilettantisme : chaque procédé qu'il tente n'est pour lui qu'un moyen d'atteindre un même but : ce par delà de la réalité qu'il semble obstinément poursuivre.

Il faut donc que chacun de ces procédés soit pour lui comme un instrument indéfiniment retouché, reforgé, en vue du but à atteindre. D'où la préoccupation de tirer de chaque procédé ce qu'en langage industriel on appellerait aujourd'hui le maximum de rendement et qu'il vaudrait peut-être mieux nommer le plus haut degré vers la perfection.

Les dessins sont à cet égard significatifs. Tantôt épris d'une simplicité de lignes qui ferait penser à des sché-

matisations modernes, tantôt désireux d'un fini qui ferait songer à Dürer.

Norwid n'use de l'une ou l'autre recherche qu'afin de dégager du visage ou du paysage une sorte de caractère essentiel.

Il faut écrire souvent ce mot de caractère. Il peut définir l'ensemble de l'œuvre et de la pensée de Norwid : il faut définir aussi chacune de ses toiles, chacune de ses gravures et chacun de ses poèmes, pris isolément. Je m'explique : il y a dans chaque être et dans chaque chose un moment de notre perception qui nous les fait mieux voir et voir plus intensément. Quel est ce moment? Celui probablement que Bergson indique dans sa théorie de l'attention.

Pour Bergson l'effet essentiel de l'attention est d'illuminer en quelque sorte la réalité observée par une projection de souvenirs.

Il compare son mécanisme à celui des dépêches et des réponses que s'enverraient et se renverraient un transmetteur et un récepteur télégraphiques. Chaque dépêche enrichit la réponse à venir : la conversation de deux télégraphistes éclaire de plus en plus son sujet. Tel objet se présente devant notre mémoire : « Ne reconnais-tu rien de ma nouveauté? » semble-t-il nous dire, et la mémoire aiguillonnée trouve en effet qu'il n'est point d'apparence si neuve sur laquelle ne puisse s'appliquer un souvenir qui lui correspond plus ou moins vaguement.

Alors ce qui n'était qu'objet inconnu s'enrichit de tout un monde connu. Lui-même sans doute reste inconnu à l'origine, mais il s'insère dans notre connaissance par tout ce qu'il en appelle qui nous était déjà familier. Un nouveau visage de femme évoque forcément quelque beauté aimée, ne fût-ce que par contraste. Un peuplier est mieux situé dans son essence s'il est opposé au chêne et comparé au bouleau. Bref, toujours notre mémoire ajoute un cercle connu à l'inconnu de la nouveauté et, se faisant, s'englobe pour ainsi dire dans notre connaisance.

Une telle connaissance est une appropriation, une appropriation par son effet de sympathie. En un sens, elle

communique une vie personnelle aux êtres animés et aux objets inertes, la vie précisément de notre mémoire. Mais si elle les marque de notre personnalité, elle sait aussi respecter en eux quelque chose d'irréductible à celle-ci, une sorte d'axe résistant autour duquel nos souvenirs peuvent s'enlacer, un écran pour la projection de nos images.

Cette façon d'atteindre, de saisir la réalité extérieure est bien, n'en doutons pas, celle de tout artiste et de tout poète. Ce serait donc privilège exorbitant que de l'accorder au seul Norwid. Seulement elle est diversement puissante et diversement accentuée, selon le génie naturel du créateur. Et l'on peut dire que tant parmi les peintres que parmi les poètes, Norwid est certainement de ceux qui savent y mettre l'accent le plus net et faire le mieux partager à leur lecteur ou contemplateur l'émotion sympathique qu'ils ressentent.

L'expression cherchée par Norwid dans la représentation des choses comme dans celle des êtres est donc, suivant la vieille formule, la représentation d'un état d'âme, mais d'un état d'âme qui serait insatisfait de ne pas se dépasser lui-même et d'en demeurer à une notation subjective. Il faut dans le dessein de Norwid que cet état d'âme plonge en quelque chose qui dépasse l'individu, qu'il soit soumis à une sorte de tri psychologique capable de lui faire atteindre le monde des intelligibles ou le monde de l'intuition. Cet « intuitionnisme » de Norwid est la direction commune de son art et de ce qu'on peut nommer sa philosophie. Dans l'un et l'autre domaine, dans celui de l'artiste et dans celui de l'écrivain, il est commandé par une même aspiration vers cet au-delà du réel dont la représentation ou l'expression de ce réel doit être l'indice, le moyen de suggérer l'être immense qui le dépasse et qui l'atteste.

L'artiste en Norwid est passionné, avons-nous dit, pour la recherche du procédé. Rien ne serait plus banal, s'il ne s'agissait que d'obtenir de son perfectionnement une meilleure représentation du monde extérieur. Si l'on observe attentivement les essais tentés par Norwid pour

perfectionner certains de ses procédés, le pastel et l'aquarelle par exemple, on découvre que le but chez lui est tout différent : que le jeu des ombres et des couleurs, la netteté de l'ensemble et l'évocation discrète du détail, la composition du sujet et la saisie du mouvement, tous les objets que peuvent poursuivre les artistes, sont chez lui subordonnés à un autre dessein primordial qui est bien d'abord la recherche de l'expression mais qui est aussi, plongeant dans cette expression même, la recherche d'une sorte de psychisme universel.

Psychisme qui ne le conduit pas à une vision panthéiste du monde, mais qui lui ferait plutôt discerner sur toute chose comme un reflet du créateur. Peut-on dégager de pareils soucis d'une simple recherche technique? Personnellement, je le penserai en m'efforçant de discerner dans plusieurs aquarelles de Norwid ce « par delà », l'aquarelle qu'il poursuivait et dont le modèle idéal est un « par delà le réel ».

Je pense à l'une des plus remarquables aquarelles de Norwid, une de celles où il a le plus ardemment poussé l'amélioration de son procédé habituel.

C'est un paysage au bord d'une rivière, avec des étendues de près au premier plan et une ligne de peupliers. Peu importe le sujet, du reste; il s'agit de discerner en quoi l'aquarelle est nouvelle et comment elle parvient à dépasser la simple représentation d'un paysage.

On sait en quoi consiste une aquarelle ordinaire; après avoir « ménagé ses blancs » en utilisant la teinte du papier l'artiste procède par touches successives ou, si vous préférez, par taches de couleurs plus ou moins diluées et dont la superposition produit l'effet finalement cherché. Il y a toujours un peu de « pointillisme » dans une bonne aquarelle.

L'effort original de Norwid est au contraire de procéder dans l'aquarelle comme l'on procède dans la peinture à l'huile, où sans doute l'artiste est obligé aussi de se servir de touches ou de taches, mais avec la possibilité de les épaissir ou de les alléger à son gré, travaillant par touches superficielles ou « en pleine pâte ». Il peut donc

dans la peinture à l'huile multiplier à l'infini les modalités d'un même procédé. Si certaines toiles font songer à des aquarelles, la plupart s'en distinguent profondément par l'amas possible des couleurs, leur superposition, leur épaisseur, — disons le mot, leur relief.

Or, c'est précisément ce caractère de la peinture à l'huile que Norwid voudrait obtenir des seules ressources de l'aquarelle. Il essaye au moyen de touches qui ne peuvent se superposer, ni se présenter comme des gouttes en relief, de faire passer dans l'aquarelle les effets de la pleine pâte, ou des larges surfaces peintes d'un seul bloc. Il est certain qu'à l'œil le plus profane, de telles aquarelles ne donnent pas l'impression que l'on attend habituellement d'une aquarelle; on hésite sur la nature du procédé employé.

L'aquarelle paraît à la fois tableau et pastel. Inutile de dire que le procédé est du reste fort bien venu et que cette nouveauté n'entraîne aucune idée de composite ou de bâtard.

Mais elle impose une idée, celle-ci de façon certaine : l'idée d'une « simplification ».

Incontestablement, le paysage du bord de l'eau ainsi traité et même en accordant qu'il n'a peut-être pas son caractère définitif, sans rien sacrifier de l'essentiel, prend néanmoins un aspect légèrement — imperceptiblement — schématisé. Qu'on ne proteste pas contre ce terme de schéma, je croirais volontiers qu'une manière de schématisation est l'une des voies les plus sûres pour obtenir les effets de suggestion souhaités par le peintre. Un tel paysage dit plus qu'il ne dit parce qu'il ne dit pas exactement tout ce qu'il pourrait dire. Il nous laisse le soin d'y ajouter, de le compléter, mais dans la direction même que l'artiste eût voulu.

N'allez pas en conclure que Norwid ait cherché uniquement dans ces voies schématiques où la toute moderne peinture et surtout la moderne gravure se sont engagées. Je signalais que le fini de certaines de ses compositions fait penser à Dürer, mais Dürer aussi dans la plus extrême précision de lignes — songer à sa *Mélancolie*

— fait voir bien au delà de ce qu'il présente. Semblablement Norwid, dans ses dessins les plus fouillés, je songe à certaines têtes du Christ, se propose de montrer *autre chose* que ce que son trait exprime.

Par le souci du détail comme par la préoccupation de l'ensemble, Norwid cherche avant tout à rendre, moins l' « état d'âme » dont on a dit qu'il composait tout paysage, que les profondeurs intimes résidant au delà de ce propre état d'âme. Il veut exprimer ce qu'il y a d'objectif ou de communément humain dans la subjectivité elle-même.

La diversité des procédés s'accompagne forcément d'une non moins grande diversité dans la recherche des sujets et des genres. L'hétérogénéité apparente de l'œuvre de Norwid montre que l'art pour lui fut surtout une longue recherche. En ceci, il se séparait complètement des théoriciens et des praticiens de l'art pour l'art. L'art était pour Norwid une fin et non un moyen. Une fin vers quoi? Sa pensée philosophique seule nous permettra de le concevoir parfaitement. Mais déjà dans ce souci de l'œuvre picturale de dépasser le seul domaine de la peinture, nous pouvons pressentir la poursuite d'un monde intelligible ou intuitif, révélable plutôt qu'attingible.

Dans un livre tout récent d'un jeune poète, Marian Piechal, *sur Norwid*, où la poésie et la pensée de Norwid sont analysées avec une grande finesse et profondeur, mais sans recours suffisant, peut-être, à la philosophie qu'elles impliquent, il est remarquable de trouver, au cours d'une analyse presque exclusivement littéraire, d'ingénieux aperçus sur l'œuvre artistique de Norwid. Marian Piechal, qui n'a vu que peu de chose de celle-ci, a deviné néanmoins ses caractères essentiels, ses dons exceptionnels, par le contenu et la forme des poèmes. Confirmation indirecte de ce que nous avançons ici : l'unité fondamentale de la pensée de Norwid malgré ses deux moyens d'expression.

Ces analyses un peu abstraites sur la qualité de l'œuvre norwidienne s'éclairent si l'on se reporte de nouveau à

sa biographie. Nous en avons esquissé les grandes lignes. Il conviendrait maintenant de considérer quelles influences précises le milieu artistique de l'époque put exercer sur le peintre poète. On y peut trouver les raisons d'un double caractère de son œuvre : un caractère de tradition qui s'apparente au romantisme, un caractère de nouveauté qui fait, au contraire, de Norwid le précurseur des naturalistes et des impressionnistes français de la fin du XIX[e] siècle.

Dans le milieu romantique, la personnalité de Norwid se développa tout entière. L'esquisse précédemment donnée de sa vie révèle bien le type même d'une existence romantique, si l'on entend par là une exaltation constante de la passion choisie sinon comme guide, du moins comme inspiratrice. Tous ses amis ou maîtres sont des romantiques : romantique, Frédéric Chopin; romantiques, les grandes pianistes ou cantatrices qui le charmèrent, les Delphine Potocka et les Marie Kalergis; romantique Georges Herwegh, le grand poète suisse d'origine allemande et devenu si profondément français; romantique, la très noble femme de celui-ci, Emma Herwegh, dont l'amitié fidèle fut pour Norwid tout réconfort et toute douceur.

Emma Herwegh était du reste liée avec toute l'élite polonaise, elle parlait le polonais à la perfection, avait longtemps séjourné en Pologne et avait pris part à l'insurrection polonaise de 1848. Elle offrait ainsi avec Norwid une exceptionnelle parenté d'esprit et d'affection. Mais non moins romantiques les grands poètes polonais qu'il admire : Mickiewicz, Slowacki ou Krasinski, et pareillement romantiques presque tous les hôtes des salons qu'il fréquente, celui de Mme Herwegh, comme celui de Mme Kalergis, romantiques enfin ses admirateurs et compagnons d'art, dont il n'est pas sans subir quelque influence, les Paul Delaroche et les Ary Scheffer.

Un tel romantisme baigne et nourri si bien l'œuvre et la pensée de Norwid qu'on serait d'abord tenté de le classer sans plus parmi les maîtres du romantisme polonais et de situer sa vie parmi les épisodes de l'histoire

romantique. Et cependant la lecture de son œuvre littéraire, comme la contemplation de son œuvre picturale ne laissent pas de nous en dissuader. Ne parlons que de son œuvre picturale : nous l'avons dit et redit, elle est accessible aux influences, elles les subit et les assimile pour y chercher un enseignement. Si Norwid demeure toujours personnel et puissamment original, c'est à la condition de se retrouver en quelque sorte. Il essaye tour à tour de telles idées, de tels modèles, puis les rejette comme s'il ne les jugeait pas des instruments appropriés à son but et c'est alors seulement qu'il s'en forge un, uniquement à lui, qu'il oppose à l'influence d'autrui le sentiment de sa propre puissance. Encore faut-il qu'il se soit rendu d'abord perméable à cette influence d'autrui; il accueille, puis il refuse.

Il faudrait donc pour bien comprendre le romantisme et le classicisme de Norwid envisager d'abord l'un et l'autre comme les deux termes de l'antithèse sur laquelle va s'exercer sa synthèse personnelle. Le romantisme lui vient tout de son temps : son explication sentimentale a des causes plus profondes que la contagion d'une époque, mais il est vrai qu'il la pare souvent de couleurs romantiques et de même, son besoin de pénétrer si avant dans l'intelligence de la nature secrète des choses dépasse de beaucoup les desseins d'un art purement romantique, même peut-être de celui de Delacroix. Le classicisme sans doute est davantage lié aux qualités profondes de son œuvre, mais en peinture comme en poésie il ne pouvait accepter le sentiment de la mesure et le goût de la sobriété que comme des moyens d'exprimer plus que la sobriété, la mesure ou même le seul idéal humain ou divin.

Il sent, symboliste avant la lettre, que le ressort le plus subtil de l'art est la suggestion et il demande à la forme et au vers classique de s'infléchir davantage vers l'art de suggérer. Il est possible qu'en poésie et en prose cet effort ait parfois conduit Norwid à quelque recherche et à quelque obscurité, mais dans sa peinture, dans sa gravure, au contraire, il ne cesse de lui demeurer salutaire.

Ainsi le romantisme de Norwid s'il revient parfois au classicisme n'en demeure pas moins orienté par le besoin d'exprimer cet inexprimable que son intuition lui faisait deviner tout palpitant, tout divin derrière les êtres et les choses.

Un des plus beaux crayons de Norwid représente un coin de bois traversé par le soleil. Non pas un coin de bois habilement choisi, un de ceux qui faisaient dire à Corot que l'art du peintre est d'abord l'art de bien s'asseoir, mais un coin de bois qui semble — suprême habileté de la sincérité — coupé tout net, transplanté tel quel sur le papier, avec des arbres au premier plan si lourdement posés que leur relief écrase en quelque sorte le regard. Inutile d'ajouter que ce tour de force aboutit à une exquise réalisation. Un tel tour de force est un jeu pour un grand artiste tel que l'était Norwid. Mais ce qui doit plutôt retenir le jugement, c'est l'effet que produit un tel paysage pour peu qu'il soit attentivement contemplé.

Ce sont des arbres comme les autres, et tel que tout grand dessinateur les saurait rendre, mais ces arbres, dépourvus d'aucun indice personnel, révèlent cependant avec une exceptionnelle intensité la vision personnelle de Norwid et surtout cette sorte de monde mystérieux qui par delà chaque personnalité rejoint tous les êtres en une espèce de source spirituelle commune.

Nommez une telle tendance à exprimer par le dessin cette intuition métaphysique : platonisme ou prébergsonisme comme il vous plaira, mais convenez qu'elle s'accuse étrangement dans le paysage de Norwid, le coin de forêt après la vue de peupliers et de prés.

Une analyse un peu plus poussée réussirait-elle à déceler la mystérieuse faculté qui permet à Norwid de dessiner en quelque sorte une vision métaphysique du monde. Peut-être si nous osions dire que cette métaphysique toute pénétrée de foi est essentiellement *Amour*.

Voilà le mot exact vers quoi nous acheminait cette puissance de sympathie que l'on reconnaît si ardente en Norwid. Sympathiser si profondément n'est possible qu'à la condition d'aimer.

Aimer, c'est posséder, faire sienne toute la vie d'un autre être, et chacun des arbres d'un coin de bois, chaque peuplier d'une lisière, ou, suivant les cas, l'ensemble de ces arbres est dessiné par Norwid avec un amour qui doue l'ensemble ou chacun de ses composants d'une vie véritable, — d'une vie véritable ou d'un prolongement extra-vital.

Cette alternance, dans l'œuvre picturale et poétique de Norwid, de caractères tour à tour classiques, romantiques et symbolistes, bien loin d'y marquer une continuité intime, en atteste au contraire la profonde unité. Unité elle aussi vitale et non pas obtenue d'une recomposition artificielle d'éléments définis par l'analyse. C'est intuitivement que s'offre à nous cette intuitive et puissante unité.

Il y a chez Norwid comme une marche directe vers un objet idéal de foi : foi de catholique, foi de mystique et, ce qui n'est pas inconciliable, foi néoplatonicienne dans le « monde intelligible » qui prolongerait jusqu'à notre perception infinie la splendeur de cet objet suprême. Mais aucune démarche humaine ne peut atteindre la certitude que sa volonté lui propose. La ligne droite pour notre effort n'est jamais qu'une ligne brisée qui tend vers sa rectification. Ainsi les apparentes hésitations de Norwid entre diverses formes de l'art révèlent en lui une démarche vers une option définitive.

Ramenée sur le plan concret de la biographie, cette faculté de sympathiser intuitivement avec le soleil des idées platoniciennes, avec ce que la beauté et la bonté unies peuvent présenter de plus inaccessible au commun des mortels, se traduit forcément en amour, mais forcément aussi en un amour platonique, en un amour qui ne s'arrête à une femme que pour adorer en elle la totalité du beau féminin, puis du beau artistique.

Nous avons dit quelle fut cette idole et que, pour comprendre l'œuvre poétique et artistique de Norwid, il n'y avait pas lieu d'en discuter la qualité réelle, mais l'image qu'en aima Norwid. Si une disproportion flagrante éclate entre cette image et la réalité, n'accusons ni le poète, ni

l'artiste d'inclairvoyance. Sa clairvoyance allait bien au delà de l'image terrestre d'aucune femme; il ne vit dans celle qu'il courtisa sans espoir qu'une occasion de contempler une idée platonicienne, une procession de l'unique.

Mais de la contempler en artiste aussi bien qu'en poète et en philosophe. Si nous avons si longuement insisté sur le caractère de l'artiste, c'est que sans lui poète et philosophe deviennent inintelligibles. Un artiste et un poète, un philosophe même parfois peuvent apporter dans l'amour le désintéressement total et finir par chérir dans un être plus que ce qu'il pourrait accorder. Tel fut le cas de Dante avec Béatrice, de Laure et de Pétrarque, d'Auguste Comte avec Clotilde, de Norwid par conséquent avec Marie. Mais chacun d'eux est obligé alors — quel que soit le culte voué à la femme choisie — de la transposer, de l'idéaliser. Ne disons pas de la sublimer, disons plus banalement de la généraliser.

De la généraliser et de l'abstraire, car c'est à cette condition seulement que l'intelligence trouvera son compte dans l'élan affectif et, loin de le contredire, le soutiendra et l'entretiendra. Béatrice devient toute une théologie, Clotilde une synthèse subjective; Marie Kalergis, inspirant la passion d'un artiste, n'a point à subir cette métamorphose en idée. La vision de l'artiste qui rejoint entre eux tous les aspects de la beauté est en elle-même une sorte de généralisation intuitive. C'est celle que subit Marie Kalergis dès sans doute que Norwid eut senti s'éveiller pour elle son amour absolu.

Marie Kalergis en ceci est une privilégiée. Elle peut plus aisément, plus facilement, peupler chaque instant de la vie de Norwid d'une présence qui n'est jamais importune ou d'un souvenir qui n'est jamais à contre-temps. Vue par un artiste, la beauté féminine porte en soi une sorte de lumière qui transfigure l'aspect des choses. Cette lumière, il la traduit plus aisément encore en idée, mais il n'a point besoin de l'y figer, de l'y étendre. Qu'il y ait eu un culte de la femme, en général dans la pensée de Norwid, c'est ce qui n'est point douteux, mais chaque

instant pouvait la servir en servant la seule Marie Kalergis. Honorer la femme dans toute femme, n'est-ce point le plus haut degré de tout amour, mais pousser un amour à son degré suprême, n'est-ce point substituer aux impuretés charnelles qui contristent toujours les plus nobles parties de nous-mêmes la chasteté d'un don sans désir qui seule réjouit le meilleur de l'esprit?

La biographie nous l'apprend, mais nous le devinerions sans elle, un tel amour ne va pas sans souffrance, même s'il est au demeurant celui qui satisfait le plus. Mais cette souffrance est celle du sacrifice, et nous pourrions discerner dans l'amour platonique de Norwid une volonté de sacrifice en effet, une façon de dérober à sa personne la joie banale qui risquerait d'obscurcir l'éclat du rêve. A ce moment du sacrifice, le chrétien qui est toujours un chaste, le philosophe néo-platonicien qui est plus ou moins un mystique, appellent, confisquent l'amoureux. En se privant de l'amour dans l'amour Cypryan Kamil Norwid découvrait l'amour de l'isolement, l'amour de la pauvreté, en un mot l'amour de Dieu.

Si tel est bien le véritable élan qui l'inspire, on en retrouvera le témoignage chez l'artiste comme chez le poète. Il faut maintenant rapprocher l'un de l'autre, harmoniser leur voix ou plutôt en savoir écouter l'harmonie naturelle.

La principale production picturale de Norwid, la principale par la qualité et l'originalité, est assez tardive. Elle se situe entre les années 1852-1860.

C'est à ce moment que s'accuse le plus puissamment en lui le souci d'originalité dans le procédé et l'originalité naturelle de son génie.

De 1848 à 1860, période qui correspond à cet épanouissement de sa production artistique, Norwid peut, par la vente de ses toiles et quelque concours de sa famille, mener sobrement sa vie d'artiste. Aussi dans cette période, tous les genres foisonnent-ils sous son crayon, sous son burin, sous son pinceau et sous sa plume. Il faut remarquer que dans l'ordre du temps, l'artiste prime en Norwid le littérateur et le soutient de son activité. Sans

vouloir diminuer le moins du monde l'immense génie du poète, précisons que le génie poétique prolonge en quelque sorte chez Cypryan Norwid le génie artistique qui est initial-originel.

A partir de 1849 environ, le poète du reste ne visait pas l'objet présenté par un hasard de la réalité, mais tout ce qui le doublait en pensée et en imagination. La beauté terrestre n'est entre autres ombres de la caverne que l'ombre de la beauté artistique totale, toute proche de la beauté divine.

La pensée artistique de Norwid reste donc la constante inspiratrice de sa pensée esthétique et philosophique. Si vraiment la découverte d'une réalité plus profonde que la réalité apparente est l'essentiel dessein de l'art en général et particulièrement de celui de Norwid, on conçoit que l'art ait été pour le précoce artiste le premier révélateur de la poésie philosophique qui est comme le couronnement de son œuvre.

Nourri de saint Augustin, épris, comme Norwid, de néoplatonisme chrétien, Ary Scheffer, quoi qu'on pense de ses insuffisantes réalisations, entretenait en Norwid les dessein d'unir peinture et poésie dans la même recherche d'une réalité spirituelle supérieure à toute réalité. Cette réalité spirituelle a le caractère d'un amour tendant vers la divinité.

En ce sentiment d'amour — amour de Marie Kalergis, amour de la beauté sous toutes ses formes, amour de la patrie, amour de Dieu — se résume, en effet, la force inspiratrice de l'œuvre tant picturale que poétique de Cypryan Kamil Norwid.

L'amour pour Plotin est l'une des voies qui mènent à Dieu. Une certaine sorte d'amour, cela va de soi. Mais précisément l'amour que ressentit Norwid était de cette sorte : bien peu terrestre en réalité, bien peu attaché à un objet humain, malgré les apparences. L'être que son amour touchait, priait, espérait, à travers tout amour profane, ne relève en réalité que de l'amour divin. La toile a essayé de le faire transparaître comme le poème de l'exprimer.

Si nos conclusions valent, l'art et la poésie de Norwid ne sont que deux moyens d'expression d'un même rêve de mystique. Ils sont donc complémentaires et l'un ne peut être étudié sans être confronté à l'autre. Ils s'appellent et s'éclairent réciproquement.

L'unité profonde du génie de Norwid apparaît donc finalement sous la diversité même de son œuvre qui ne fut qu'une recherche de moyens divers mise au service de l'expression d'une pensée une. Sa vie à son tour en montrant le sort d'un homme sacrifié à ce même rêve mystique, nous permet de rejoindre l'unité profonde de sa personne. Cette unité, drame de l'existence, élan du poème, perfection des toiles et des dessins, concourrait donc à nous l'exposer, mais à la condition qu'on sache les pénétrer jusqu'à leur source intime, jusqu'au moi fondamental de Cypryan Norwid qui ne fut vraiment orienté que par l'amour divin et ne réussit à l'approcher que dans la méditation de ses propres souffrances.

ÉDOUARD KRAKOWSKI.

PASQUINO
OU LA LIBERTÉ DE LA PENSÉE A ROME AU TEMPS DES PAPES

—

De Martin V (1492) à Pie IX (1870), quatre siècles d'autorité pontificale à Rome, quatre siècles d'une existence à nulle autre pareille dans aucune ville du monde, quatre siècles de haute culture raffinée et de spirituelle et joyeuse ignorance populaire. Qui donc nous en a conservé la Chronique? Où retrouver le souvenir des intrigues de cour et des luttes de partis pour l'élection des papes, des controverses religieuses et des querelles littéraires, des représentations théâtrales et des révolutions, des guerres et des occupations étrangères, des vexations des gouvernants et de l'indélicatesse des administrateurs; bref, la petite histoire de cette longue et importante période d'histoire? Les vrais chroniqueurs n'en furent ni les voyageurs curieux à la Montaigne, ni les mémorialistes, ni les épistoliers, ni les historiens officiels, ni même les ambassadeurs auprès du Saint-Siège, mais le peuple romain lui-même, dans la quintessence de son esprit satirique exprimée par les humanistes anonymes collaborateurs de *Pasquino.*

La *pasquinade,* écrit le Larousse, est « une raillerie bouffonne, triviale ». Cette définition est inexacte. Le langage de Pasquino est chose autrement profonde! La ramenant à son berceau tibérin, nous dirons de la pasquinade que c'est une façon de galéjade, d'observation crue et souvent cruelle, de calembour jouant sur les faits et les idées et non seulement sur les mots, de vengeance spirituelle, de réalisme grossier, de délivrance poétique, de

satire impitoyable, une manière de marquer le respect de la personne humaine, une « rouspétance » insolente envers un régime et des souverains qu'on blague, mais qu'au fond on aime bien. Quoi encore? Les pasquinades, ce sont d'audacieux pamphlets politiques, des vers d'humaniste, de gros et gras propos dans le parler *romanesco* cher à la plèbe du Transtévère, des déclarations impies, des élans patriotiques...

Et tout cela — tout un monde — s'exerce aux pieds d'une statue antique, mutilée, adossée contre un mur, non loin de la *piazza Navone* dont tous les visiteurs de la vieille Rome papale et romantique sont tombés amoureux.

Pasquino, dit l'histoire, naquit en l'an premier du seizième siècle, mais la légende, mieux informée, — Pasquino est à la fois un mythe et une réalité, — affirme qu'il vint au jour quelque peu auparavant. Un esprit paradoxal pourrait même soutenir que Pasquino a toujours existé, partout, hors de Rome et dans Rome, et que, en plein silence fasciste, sa voix ne s'est pas encore tue! Car, en vérité, Pasquino, c'est la *vox populi*, l'histoire parlée par le populaire.

Le Pasquino romain est toutefois profondément nationaliste. On n'a pu le contraindre à émigrer sous d'autres cieux, et les conquérants fugaces de la Ville Eternelle n'ont jamais pu l'acheter, même à prix d'or. Cela ne veut pas dire qu'il ne prenne à l'égard de ses souverains, les Papes, d'étranges libertés. Mais s'il entend être libre dans son franc parler, il ne permet pas aux étrangers de se mêler de ces querelles de famille.

Il est, par principe, anti-papal, puisque le Pape, c'est le Gouvernement, donc le fisc! De sa première manifestation où il dit du pape Martin V qu'il ne vaut pas un liard, *Martinus papa non valet quadrantem*, jusqu'à sa dernière, dite de l'« ombrelle » parce que la pasquinade fut attachée sur un parapluie malicieusement égaré dans Saint-Pierre, où il prédit à Pie IX la chute du pouvoir temporel trois jours avant la brèche de la Porta Pia, il ne cessera de taquiner, de critiquer, de juger, généralement avec beaucoup d'esprit. Et si les Papes entourent leurs parents

de trop de sollicitudes, il saura les rappeler à plus de modération dans leurs largesses : un jour, son copain *Marforio* s'aperçoit que *Pasquino* porte une chemise toute sale; étonné de cette négligence, il l'interpelle, et le candide Pasquino de répondre : « *Che vuoi che ti dica? La mia lavandaia è stata fatta principessa* (1)! » Sixte-Quint, en effet, pontife de très modeste extraction, avait fait venir à la Cour sa sœur, qui, de son métier, n'était que lavandière!

§

Cette histoire populaire de Rome, écrite au jour le jour sur des bouts de papier durant quatre siècles par les personnages les plus divers, authentiques grands écrivains ou scribouilleurs de foire, a été patiemment reconstituée par deux Romains du XX[e] siècle, deux aimables érudits passionnés pour « leur » ville, deux frères, Renato et Fernando Silenzi. En un magnifique volume édité, comme savent le faire les artisans italiens, par Valentino Bompiani, de Milan, ils ont recueilli la plus extraordinaire, la plus surprenante, la plus amusante des anthologies : cinq cents pasquinades qui mordent de leurs saillies corrosives quatre cents ans de vie romaine. Suivons donc ces guides excellents.

Que fut le véritable, l'authentique Pasquino? Une chose bien humble, en vérité : un bout de marbre mutilé, découvert dans la fange aux alentours du somptueux palais Orsini érigé par Sangallo. Lorsqu'il pleuvait, il servait de passerelle aux passants soucieux de ne pas se mouiller dans le ruisseau. Quand le cardinal de Naples, Oliviero Caraffa, fit l'acquisition du Palazzo Orsini, et qu'il se préoccupa de paver les rues adjacentes, la statue fut déterrée, posée sur un piédestal, et appuyée en guise d'embellissement sur un coin du palais. Ce torse tordu, ce visage sans nez et sans menton, cette ébauche ridicule, excitèrent la risée des Romains. Mais les humanistes accoururent au-devant du débris et ouvrirent à son sujet une

(1) « Que veux-tu que je te dise? ma blanchisseuse a été faite princesse! »

controverse d'érudition qui devait durer plusieurs siècles. Le marbre informe devint tantôt Hercule en lutte avec le Centaure, tantôt Ajax soutenant le cadavre d'Achille, tantôt Alexandre évanoui après avoir pris son bain dans le Cydnus... On inclina finalement à penser qu'il s'agit de Ménélas retirant de la mêlée le corps de Patrocle! Toujours est-il que de Michel-Ange au cavalier Bernin cette statue fut regardée comme la statue la plus remarquable de Rome!

Ces nobles origines, Pasquino ne les perdit qu'à moitié en rendant des oracles. Car les écrivains, les poètes et le peuple lui rendirent une gloire égale à celle que lui dressaient les humanistes. Le buste antique restauré devint d'abord le point de rencontre des joutes académiques. Des batailles rimées se livrèrent autour de son socle. Une année, trois mille étudiants se disputèrent des prix sous sa cocasse présidence. Les œuvres en compétition, écrites naturellement en latin, étaient suspendues aux murs avoisinants. A cette occasion, Pasquino se voyait revêtu de vêtements royaux et chargé des emblèmes de la magistrature.

Cependant la transformation de Pasquino de chaire académique en tribune populaire fut rapide. Déjà, une dizaine d'années après qu'il eut été mis sur pied, il donnait les premiers signes de cette gallophobie italienne qui, par un phénomène psychologique qu'il faudrait bien se donner la peine d'analyser amplement quelque jour, succède à des élans d'affection française indéniables et sincères, à moins qu'elle ne leur soit coexistante. On pourrait avancer que, politiquement, les Italiens sont aussi gallophobes qu'il sont, sentimentalement, francophiles. Il est vrai qu'ils pourraient tout aussi bien nous retourner le compliment!

Revenons prudemment à Pasquino pour constater que, sous Jules II, il s'écriera : « Fuori i barbari! », c'est-à-dire les Français de Louis XII, et que, lorsque Napoléon occupera Rome ou que les soldats de Lamoricière installeront leurs bivouacs dans la Ville Eternelle, il retrouvera son accent d'opposition du seizième siècle pour fustiger les maîtres étrangers. C'est un bel exemple de continuité!

Les invectives de Pasquino n'épargnent pas davantage les papes que les Français. Leur violence attire les foudres pontificales. Plus d'un libelliste eut la langue coupée en même temps que le col. L'influence de Pasquino est digne de sa témérité. Le pape Borgia, contre qui vivant ou mort Pasquino lutta sans trêve, prit une telle peur de huit distiques affichés à la porte de la Bibliothèque Vaticane, qu'il fit renforcer sa garde de huit cents hommes! D'autres fois, la statue que nul ne peut faire taire est entourée de sbires : malheur à celui qui l'approche! Parmi les papes, le plus terrible adversaire de Pasquino fut Urbain VII, qui coupa la tête à plus d'un auteur d'épigrammes.

Mais qui donc composait les pasquinades? Un peu tout le monde, et surtout le peuple. Les lettrés mettaient en vers âpres ou malicieux la verve de ces Romains implacables et fougueux dans leurs railleries. Les cardinaux de la Curie, ennemis du *papa* régnant, les poètes et les écrivains de l'époque, d'anonymes esprits originaux, furent les collaborateurs les plus réguliers de Pasquino. Le peuple reconnaissait dans ces satires son propre jugement : il riait et applaudissait. L'Arétin lui-même fut un fidèle de Pasquino et se servit de son éloquente entremise dans ses luttes politiques contre Adrien VI.

Pasquino prit naturellement part à la querelle des Indulgences et au mouvement de la Réforme. Mais l'une de ses préoccupations constantes la plus forte fut la défense tenace du peuple contre les taxes, gabelles et impositions de toutes sortes; parmi les pasquinades les mieux réussies figurent celles dirigées contre les percepteurs pontificaux! Frondeur de l'autorité, patriote profondément romain, ennemi de l'impôt, Pasquino, héros essentiellement local, appartient cependant aux types universels de l'humanité, ce qui rend ses satires intelligibles à tous.

Une des périodes les plus brillantes de la carrière de Pasquino fut celle de la Révolution française et de l'occupation napoléonienne. Double plaisir de braver le Pouvoir quand celui-ci est étranger! On n'est plus un perturbateur de l'ordre public, mais un vaillant défenseur des libertés nationales!

Voici l'oraison funèbre de Bonaparte par Pasquino. Elle est émouvante par sa sobriété classique et par le sentiment de la vanité humaine devant cette vaste tombe :

Fu genio onnipotente, — Fece tremare il mondo. — Ora è sparito in fondo — All'abisso del niente! — Ed è morto di male, — E' morto tal'e quale — Come muore un ciociaro — Un papa e un pifferaro.

C'est-à-dire :

Ce fut un génie tout-puissant, — Il fit trembler le monde. — Le voici maintenant disparu au fond — de l'abîme du néant! — Il est mort de maladie, — Il est mort exactement — comme meurt un paysan, un pape ou un joueur de fifre.

Ce langage populaire rejoint l'*Ode* de Manzoni et les pages célèbres de *Guerre et Paix,* de Tolstoï.

A deux reprises, la statue de Pasquino fut menacée d'un bain forcé dans le Tibre. La première fois, ce fut sur l'ordre d'Adrien VI : le Duc Lodovico di Sessa sauva Pasquino en disant au Pape que, même immergé, le fameux bavard continuerait à parler! A la seconde alerte, sous Clément VIII, Pasquino rencontra son sauveteur dans le Tasse lui-même. Les parents du Pape, Pietro et Cinzio Aldobrandini, souffletés de pasquinades féroces, voulurent abattre la statue et en disperser les restes. On demanda l'avis du Poète : « Non, de grâce, seigneurs, répondit-il, ne faites pas cela, car de la poussière de Pasquino un peuple infini de grenouilles naîtrait sur les rives du fleuve! » Et au Pape qui l'avait mandé pour la même raison : « Si Votre Béatitude veut que les statues ne s'expriment plus si mal, qu'Elle fasse en sorte que les hommes qu'Elle place au pouvoir œuvrent bien! » Ces paroles de Torquato Tasso expliquent en quelque sorte la philosophie de Pasquino et son extraordinaire longévité : la voix de Pasquino c'est l'éternelle protestation du peuple, de la *raison populaire* comme on disait autrefois, contre les excès du Pouvoir et les faiblesses des gouvernants.

§

La chute du Pouvoir temporel des Papes n'éteignit pas la verve de Pasquino. Les pasquinades pontificales devinrent simplement des pasquinades royales. Sans doute, sous le régime de la presse libérale qui succéda aux rigueurs de la censure ecclésiastique, son influence diminua, encore qu'il continuât à dire ce que, soigneusement, cache la Presse dans les pays où elle est libre! Mais avec l'avènement du Fascisme, son prestige est revenu, intact. Si l'on n'inscrit plus les pasquinades à ses pieds, elles courent sous le manteau. Or, les Romains du *Licteur* sont aussi caustiques et aussi malins contempteurs du pouvoir que leurs ancêtres, sujets du Pape. Aussi les pasquinades critiquant le régime des chemises noires poussent-elles à foison : ne dit-on pas que M. Mussolini lui-même les collectionne avec le sourire, et qu'elles sont dues parfois à ses collaborateurs les plus intimes?

PHILIPPE DE ZARA.

JOIES DU SKI ET PLAISIR D'AMOUR

—

En 1894, sur l'initiative d'un grand alpiniste, Henry Duhamel, quelques Grenoblois voulurent se procurer un nouvel engin à marcher sur la neige dont on commençait à parler chez nous : c'était le ski. Duhamel poussa même le scrupule jusqu'à aller lui-même se fournir en Norvège. Il en rapporta quinze paires. On peut croire que ce sont les premiers qu'on ait vus dans notre pays, quoique l'histoire des débuts du ski en France soit sujette à bien des controverses. Il existe encore, parait-il, quelques-uns de ces bois devenus vénérables, et ils seraient bien à leur place dans un musée montagnard. Ceux qui les premiers les chaussèrent étaient loin de se douter du succès qu'allaient connaître ces lattes de frêne ou d'hickory; ni surtout de l'usage qu'on en devait faire quelque trente ans plus tard. C'étaient essentiellement des alpinistes, et ils aimaient profondément la montagne. Le temps pendant lequel on peut la pratiquer est assez court. La saison des grandes courses va du mois de juin au mois de septembre; encore sont-ce là des dates extrêmes. La moyenne montagne, on peut y aller d'avril à novembre. Le reste du temps, la neige rend la marche très fatigante; et même parfois tout à fait impossible. Quand on était obligé d'y frayer son chemin, on se servait auparavant de raquettes qui empêchaient le pied d'enfoncer trop profondément; et cet instrument est resté malgré tout le plus sûr et le plus utilisable en n'importe quel terrain, quoique par neige molle l'usage en soit quand même fort pénible.

La montagne d'hiver comporte bien plus de danger que celle d'été; mais elle a aussi des attraits tout particuliers.

C'est pourquoi nos Grenoblois virent dans le ski un moyen de parcourir les monts en toute saison. En un terrain approprié, s'entend, car ils reconnurent vite qu'ainsi ils ne pouvaient aller ni bien haut, ni bien loin. Ils manquaient de technique. Ils ne connaissaient qu'un procédé qui devait un peu plus tard tirer son nom de notre première école de ski militaire : l'arrêt de Briançon. Lorsqu'on va trop vite et qu'on veut s'arrêter, on se laisse tomber plus ou moins élégamment sur son séant, et on demeure bloqué par ce coup de frein. Néanmoins, ils continuèrent à user de leurs planches; et petit à petit, des jeunes gens les imitèrent. Ce n'était pas très compliqué. Nos gens partaient à pied de la place Grenette, prenaient la route et les raccourcis du Sappey, et ils évoluaient dans les prairies de l'Emcindra. Ils étaient heureux de se trouver sur ces pentes entourées de forêts, à la vue des cimes; et, malgré tout, en montagne. Pendant leur journée, ils dépensaient la valeur d'un café ou d'un vin chaud. Le milieu restait fruste, sainement montagnard.

Comme nous sommes loin, aujourd'hui, de ces origines! Le ski était un divertissement peu coûteux, on en a fait un passe-temps de milliardaire; c'était un exercice simple et de tout repos, on l'a poussé à la plus dangereuse virtuosité; c'était une marche en terrain naturel, c'est devenu un sport tout à fait artificiel; ses premiers adeptes français avaient su lui donner un caractère alpin, un peu paysan même; et aujourd'hui, le ski est une des expressions les plus raffinées de la mode contemporaine.

Loin de moi la pensée de louer cela pour blâmer ceci, de dire que tout était bien alors et que tout va mal aujourd'hui; je voudrais, sans nulle prétention ni idée préconçue, étudier un point particulier et bien curieux de l'état des mœurs de notre époque.

Le ski, en France, garda quelque chose de ses origines tant qu'il demeura entre les mains du Club Alpin. Et puis un jour, on s'aperçut que les choses avaient petit à petit bien changé. Un groupe vint pour déclarer avec d'autant plus de véhémence que son action se rattachait à des rivalités entre sociétés alpines : « Le ski est devenu désor-

mais un sport, tout comme la bicyclette. Qui a plus travaillé que le Touring Club au succès de cette dernière? Et cependant, le Touring Club n'a jamais prétendu homologuer les championnats de cycles; il ne contrôle pas les Six Jours, ni le Tour de France ».

C'était vrai. La funeste compétition était venue tout gâter. Déjà l'escrime, bien qu'imprégnée d'un honneur tout militaire, en avait souffert. On ne pouvait plus faire assaut devant dix personnes sans être muni de licences et d'autorisations. Les gens d'épée étaient assimilés aux pousseurs de ballon, bien que leurs maîtres d'armes fussent l'objet d'un très grand respect. D'autres professionnels étaient également honorés : les guides montagnards dont la plupart étaient liés par une vive amitié aux alpinistes leurs clients. Il était à craindre que le ski sportif ne se rangeât pas à une aussi haute tenue. Il prit les allures et l'esprit de l'époque. Nous tendons, quoi que nous en ayons, vers le totalitarisme et la bureaucratie. Le ski y versa presque aussitôt. On sait que nous sommes en un moment de grande ferveur patriotique. Tous les groupes, chez nous, et toutes les associations, affirment qu'ils travaillent à la gloire de la France. Mais ils prétendent qu'on les aide, et ils font plus que solliciter ce que nous appellerons, selon une vieille formule qui gardait quelque pudeur, les pouvoirs publics. Un proverbe des temps arriérés disait que tous les plaisirs se paient. Nous avons renversé la formule: aujourd'hui, tous les plaisirs sont payés. Le ski fédéré montre de l'habileté à la mettre en pratique. Sa principale institution, l'Ecole Nationale du Ski Français, est organisée comme un ministère. Qui eût jamais pensé qu'il faudrait tout cet appareil officiel et budgétaire pour l'organisation d'un simple passe-temps? L'Ecole se vante de posséder à Val d'Isère, pour la formation de ses moniteurs, ce qu'il lui plaît d'appeler le Joinville du ski. Il faudrait bien plutôt dire le Saint-Sulpice, tant on y est *culotte*, pour reprendre l'expression en usage dans les séminaires sulpiciens pour désigner le zèle trop strict de certains disciples de M. Ollier. Il y a des pontifes, toute une hiérarchie, et une

Somme doctrinale qui s'intitule modestement *Ski Français;* œuvre collective en tête de laquelle sont inscrits un certain nombre de noms, les noms de gens qui l'ont signée, et d'autres qui même l'ont écrite.

Nous voilà déjà loin du vieil alpinisme traditionnel. Aussi bien convient-il de dissiper un malentendu. Le ski, en France, ne peut guère se pratiquer ailleurs qu'en pays de montagne, seul endroit où l'on soit assuré de trouver en hiver une neige persistante. D'où une confusion qui fait que le gros du public assimile skieurs et alpinistes. Ce n'est pas la même chose. Si vous voyez quelqu'un, dans la rue, avec des souliers ferrés, vous n'avez pas l'idée de dire : voici un alpiniste. De même, si vous admettez que les skis sont des espèces de chaussures, il ne suffit pas d'en chausser une paire pour devenir alpiniste. Il s'en faut; et la différence est aujourd'hui marquée le plus fortement qui soit. Demandez à un simple de bon sens, à un homme qui appelle les choses par leur nom, ce que c'est qu'un alpiniste, il vous répondra tout de go : c'est un homme qui monte. Tandis que maintenant, le skieur français est essentiellement un homme qui descend. Le ski de sport et de compétition est venu tout de suite à l'artificiel. Il ne pouvait faire autrement. Je me rappelle, dès les premiers temps de la compétition, avoir assisté à un concours qui comprenait une course de fond, un saut au tremplin, et ce qu'on appelle une épreuve de style. Comme je m'intéressais à certains des concurrents, je fus tout heureux, au déjeuner, de me trouver à côté du président du jury, de celui qui était chargé, en dernier ressort, d'homologuer les résultats pour attribuer à chacun sa place et ses mérites.

— Vous allez pouvoir me donner le classement tout de suite, lui dis-je.

— Détrompez-vous, me répondit-il. J'ai pour deux heures de calculs à faire!

Et il me montra le règlement officiel, un invraisemblable tableau de chiffres dont on ne pouvait se sortir qu'à force de racines carrées. J'y reconnus la fantaisie polytechnicienne. Et je sus, dans l'après-midi, qu'un

gaillard qui était arrivé le dixième à la course, qui avait sauté vingt-cinq mètres alors que d'autres étaient allés jusqu'à quarante, et qui avait était classé troisième au style, était proclamé vainqueur et premier au total sans contestation. Je m'étonnais. On m'expliqua. La précision et la clarté de ces chiffres avaient été imaginés pour donner le plus de chances aux élégants sportifs des villes qu'eût sans cela trop menacés la vigueur des gars de la vallée. Alors, je compris. Il s'agissait une fois de plus d'éliminer cette bonne grosse réalité paysanne, si gênante pour tous les sophismes citadins. La vanité de cette mathématique ne tarda pas à apparaître. Au bout de peu de temps, les jeunes montagnards parvenaient à battre en élégance ces Messieurs venus des plaines, et ils s'adjugeaient les plus brillants championnats, ainsi que des places de choix dans la hiérarchie du ski officiel. Et ce n'est certes pas moi qui le trouverai mauvais.

Mais les méthodes de facilité demeurèrent. Il n'était pas possible d'amener des amateurs, citadins et citadines, à un effort trop vigoureux. De plus en plus, le skieur se limita à la virtuosité d'une belle descente. Il arrive dans une station bien équipée; il prend le téléférique qui, en quelques minutes, le fait monter de trois cents, de cinq cents, de mille mètres parfois; et il redescend sur neige, en essayant de lutter de vitesse avec la cabine qui retourne dans le bas. Une fois arrivé, il recommence; et plusieurs fois ainsi dans la journée. Seule la descente a de l'importance. On ne la fait d'ailleurs pas en usant de toute la liberté des pentes. On choisit, on aménage. Le skieur qui sort de la station supérieure du téléférique voit des écriteaux plantés dans la neige qui lui indiquent très précisément les pistes à suivre. Il y en a de faciles et de difficiles, selon l'habileté de chacun. Elles sont jalonnées par de petits drapeaux. Il n'y a qu'à les suivre en tâchant de réussir les virages. Ainsi, skieurs et skieuses peuvent se lancer d'un cœur léger dans *l'ivresse blanche, en pleine joie du ski, sur le blanc manteau d'hermine,* selon le langage hardiment poétique qui est l'une des caractéristiques du nouveau sport.

C'est dire qu'on s'occupe peu de la belle nature; même pas de la nature tout court, parce que la neige de ces pistes est tassée, damée comme l'asphalte de l'avenue de l'Opéra. La plupart de ces gens ne savent pas, ne sauront jamais ce que c'est que de la vraie neige. Peu leur importe. Ils descendent. En certaines stations, ces pistes sont éclairées comme un boulevard, et on peut y descendre aussi de nuit. La neige n'est même plus nécessaire. On fait maintenant du ski sur les sables africains, sur les aiguilles de pin d'Arcachon, sur des tapis-brosses, sur toute sorte d'ersatz. Je crois d'ailleurs que ces contrefaçons arriveront à tuer le ski de mode, comme autrefois, pour un temps, le patin à roulettes tua le patin sur glace.

Quoi qu'il en soit, nous pouvons déjà saisir là un des traits caractéristiques de la nouvelle génération : elle est toute à l'*audace*, mais elle dédaigne l'*effort*. Elle prétend obtenir sans peine. Car il est indéniable qu'il faut de l'audace pour pratiquer le ski actuel. L'affaire ne va pas sans risques. Je me garde de lui en faire grief. Notre époque qui gaspille tant de valeurs spirituelles et matérielles affecte l'hypocrisie utilitaire. Quoi que vous fassiez, que vous pêchiez à la ligne ou que vous jouiez au billard, il faut légitimer votre plaisir en prétendant qu'il sert au bien de la patrie et de la société. Pour le ski, l'excuse est toute trouvée : ça fait du bien à la santé. Tant mieux, si c'est vrai. Je rappellerai simplement qu'il y a très peu de temps, la génération de nos premiers grands sportifs se trouva entre la quarantaine et la cinquantaine. La plupart moururent prématurément, d'une affection ou d'une autre. Seuls résistèrent les vrais costauds, les hommes à forte fibre. Il ne peut en être autrement pour le ski sportif. Il y a quelques années, personne n'eût osé poser la question. Récemment, des articles ont paru dans des revues médicales, et certains formulent plus que des réserves. Ils disent même que l'abus du ski peut avoir de graves inconvénients pour les femmes et pour les enfants. J'ai vu moi-même des cas navrants. Et je ne parle pas des jambes cassées, des articulations démanchées, et des crânes fortement contusionnés. Seules

les compagnies d'assurances peuvent dresser des statistiques précises, car elles surveillent cette affaire de très près; et selon le mouvement des années, elles sont larges ou serrées. En ce moment, elles connaissent une période d'optimisme, et elles assurent très facilement. D'autre part, les cliniques qui se sont établies dans les grandes stations ne chôment pas. Je ne mets à le constater aucune intention critique. Si le ski est une passion, ses amateurs ont les mêmes droits de la satisfaire que celle du jeu ou des stupéfiants.

Je voudrais simplement tâcher de montrer comment elle s'accorde avec nos mœurs actuelles. Certaines de ces indications peuvent être instructives. Quand je vois ces foules sur les champs de neige, et aujourd'hui ce ne peut plus être une aristocratie, ou pour mieux dire une foule de riches, je me souviens de ce Parisien type de bien avant la guerre qui passait le printemps à la campagne, l'été aux eaux, l'automne à la chasse et l'hiver à Nice. Quand donc ces gens-là peuvent-ils bien se trouver dans les endroits où ils sont censés travailler? Heureuse époque où les fils d'Adam ont enfin levé la malédiction qui les condamnait à gagner leur pain à la sueur de leur front! Il faut croire aussi qu'ils ont tous gagné le gros lot, sans quoi je ne vois guère comment ils arriveraient à équilibrer leur budget de skieur. Voyons d'abord le prix d'un équipement. Le plus bas prix d'une paire de skis en état de marche, c'est maintenant 158 francs. Si on veut la marque du grand champion avec tous les perfectionnements, il faut aller jusqu'à 665 francs. Les souliers les moins confortables coûtent 150 francs; et pour ce prix, on n'a déjà pas de bons souliers de ville. Les plus huppés peuvent s'en offrir à 450 francs. Bref, un équipement complet, au plus bas prix, arrive à coûter un billet de mille; et il en est bien peu qui s'en contentent. Ces prix n'ont, par le haut, aucune limite, si l'on tient compte des fantaisies de la mode. On peut admettre que la plupart des skieurs mettent quinze cents francs au bas mot à se procurer l'indispensable.

Et c'est la moindre dépense; car il faut encore main-

tenant, plus pour longtemps sans doute, aller skier en des lieux où il y a de la neige. C'est un déplacement qui coûte quelque argent même pour ceux qui habitent des villes assez proches des lieux d'enseignement, comme Grenoble, Lyon ou Toulouse. Si l'on vient de Marseille, de Bordeaux, de Paris, les frais seront plus élevés. Puis il y a les autres dépenses. Les téléfériques, dont on ne peut plus se passer, coûtent cher, dix à quinze francs le voyage au moins; et on en fait plusieurs dans la journée. Il faut aussi manger et boire; boire surtout si l'on est en la compagnie d'une skieuse qui tient à aller dans une boîte à jazz et dancing où la moindre soucoupe est tariffée à quinze francs. Le séjour à l'hôtel n'est pas non plus bon marché, sans qu'il soit licite de s'en prendre une fois de plus au coup de fusil et à la mitraillette, car une exploitation hôtelière dans de telles conditions est fort onéreuse. Bref, en un seul dimanche, on a vite fait de laisser deux cents francs sur le *moëlleux tapis de neige*. Comme c'est le cas de fort nombreux petits jeunots dont les traitements et salaires s'échelonnent de huit à quinze cents ou dix-huit cents francs, je me suis souvent demandé comment ils faisaient pour boucler leur budget. Un restaurateur de la ville me répondit en montrant les ardoises impayées de certains de ses clients qui font comme les Etats : ils vivent de dettes. Mais comment résisteraient-ils à la vogue du ski? Il faut bien qu'ils participent aussi à la ruée vers le *schuss*, selon l'un des termes qu'affectionne le plus le ski français.

Or, aujourd'hui, un tel mouvement ne s'expliquerait guère si les femmes ne s'en mêlaient pas. Autrefois, à l'âge héroïque de l'alpinisme, elles n'allaient pas en nombre à la montagne; et celles qu'on voyait dans les Clubs étaient plutôt des femmes mariées qu'amenaient leurs maris. Après la guerre, avec le grand afflux féminin qui envahit tout, cette proportion fut notablement inversée.

Ce n'est pas que les jeunes filles, auparavant, restassent tout à fait accrochées aux jupes de maman. Mais elles quittaient les leurs avec beaucoup moins de facilité. Je veux dire qu'on ne les voyait pas en culotte. S'habiller en

homme, quand on était encore à marier, était une liberté qui frisait l'indécence. Même les dames alpinistes ne le faisaient pas volontiers. On cite Miss Richardson qui fit toutes ses grandes courses en robe. Il est vrai qu'en fin de journée, ce n'étaient plus que des haillons; mais le principe était sauf. Les autres, et seulement lorsqu'on abordait les difficultés d'escalade, portaient des culottes de coupe à la zouave qui ne devaient pas être plus commodes. Avouons qu'elles étaient d'une rare inélégance. Le vieux *Manuel d'Alpinisme*, dans le chapitre que Mary Paillon y consacrait à l'alpinisme féminin, recommandait toutefois aux dames de mettre toujours une jupe dans leur sac de montagne pour s'en revêtir lorsqu'elles toucheraient les endroits habités. Cette époque de mœurs patriarcales, ce *tempus quantum actum*, nous l'avons pourtant connu, et point n'est besoin de remonter à plus de vingt-cinq ans en arrière.

C'était le temps de la digne Madame Dieulafoy. Ayant accompagné son mari dans des expéditions lointaines, elle prétendit ne plus pouvoir se passer du costume masculin. Celui qu'elle se mit à porter n'invitait nullement au badinage. Il était plein de respectabilité : une longue redingote curiale, doctorale, professorale, avec un gilet et un pantalon assortis. C'était aussi austère qu'une robe de religieuse. Il ne lui fallut pas moins obtenir une autorisation spéciale du ministre de l'Intérieur.

Nous avons aujourd'hui peine à le croire; car si les femmes qui se sont mises à porter culotte avaient besoin d'un visa ministériel, il serait nécessaire de créer exprès pour elles toute une administration. Il n'en est heureusement rien. Grâce au ski, la culotte est leur plus grande et leur plus récente conquête. Personne d'ailleurs ne lui fait plus obstacle. Dans la lutte qu'elle prétend mener pour s'attribuer ce qu'elle appelle les privilèges masculins, la femme, notre contemporaine, est au moins arrivée à l'égalité vestimentaire.

Elle s'est du reste vite aperçue que cette égalité ne saurait être pour elle qu'une infériorité. Véritablement, elle y perdait trop. Les premières skieuses eurent un

début timide. Je me souviens d'un article où on les engageait, pour leur équipement, à prendre conseil de leurs frères. Ce sont désormais choses d'un autre monde. Pour tout remettre à sa juste place, à mesure que le ski triomphait, intervint la suprême autorité, celle à laquelle la femme a été et sera toujours soumise : la mode. Le costume de ski, c'était inévitable, connut ses élégances, sa variété, sa sollicitation. Car si certaines vont au bal autant ou plus pour la robe que pour la danse, il en devait être de même pour le ski. Lorsque les élégantes virent des costumes dans les revues de mode, puis dans les vitrines des magasins chic, puis dans les présentations des mannequins des grandes maisons, même et surtout celles qui de leur vie n'avaient touché un ski en voulurent essayer. Ce qui accrut considérablement la vogue des sports d'hiver. Le menu trottin suivit la haute couture; avec cette différence qu'il se montra d'autant plus attaché à sa culotte qu'il lui était moins souvent permis de changer de modèle. Il n'est plus rare de voir de ces jeunes personnes s'en revêtir à longueur de journée dans des villes qui se trouvent bien à deux cents kilomètres de la neige la plus proche.

Reconnaissons que la satisfaction de porter pareil costume s'achète par l'observance de quelques obligations. La journée d'une skieuse élégante, en une station élégante, est chargée. Elle se lève, ou plutôt s'éveille, vers neuf heures ou neuf heures et demie. Déjeuner, toilette, correspondance décachetée, coups de téléphone, il est à peu près dix heures et demie lorsqu'elle va sur neige. A onze heures et quart, il y a bar, cocktail, apéritif, puis déjeuner, café, liqueurs, puis vers trois heures et demie, encore trois quarts d'heure de neige. On ne saurait, ces derniers, guère les allonger, car ensuite il fait nuit. On rentre pour le thé le bridge, le papotage; puis il faut, pour le soir, mettre une robe. C'est ensuite le dîner, continué par le champagne souvent, et toujours par le dancing. Il va de soi que le repos qui suit une telle journée de plein air a besoin d'être prolongé.

Heureusement, de décembre à mars, les jours sont

brefs. Et les nuits longues. Faut-il voir là une cause d'une certaine évolution de mœurs que nous sommes bien obligés de constater dans le monde mixte des skieurs et des skieuses? Sujet délicat, je n'en disconviens pas. Et pour l'aborder je me souviendrai du précepte de Fustel de Coulanges qui demandait à ses élèves : « Avez-vous un texte précis? » J'en ai un. Je l'ai cueilli récemment dans une petite revue très familiale où la censure de l'abbé Bethléem est tenue en grande considération. Et sans doute notre confrère, que je m'abstiendrai de désigner pour des raisons faciles à comprendre, n'a-t-il pas pensé à mal en publiant ce court morceau. Il le juge même très édifiant. Ce texte n'en est que plus curieux. Il est intitulé *Une Histoire vaie :*

Et parce qu'elle n'est pas méchante, je la dirai. C'est l'histoire de Michelle et de Nicolas arrivés tout droit de Paris pour faire du ski. Elle? dix-huit ans, le regard clair et droit, les cheveux bouclés sous un béret piqué d'une plume recroquevillée. Lui? souple, chevelu, fringant, pétulant, mais affligé, malgré ses vingt ans, du zézaiement de ses premières années.

Ils sont à Chambéry. Il y a de la neige dans le pays, ils feront donc du ski, mais ils sont aux abois, car il leur manque un toit. Ils ont traversé la France de bout en bout, certains de trouver dans cette Savoie où il y a tant d'hôtels — deux mille! — tant de lits — soixante mille! — une chambre pour lui, une chambre pour elle, car ils ne sont ni frère et sœur, ni époux et ils ont téléphoné partout... Des chambres il en reste, dans les hôtels, mais croyez-le ou non, dans tout le pays, on ne veut pas séparer Nicolas et Michelle durant la nuit. N'en croyant pas leurs oreilles, les deux chérubins prennent le train, vont frapper chez les hôteliers des hautes vallées, sont reconduits avec beaucoup de courtoisie, reviennent marris, ...téléphonent, retéléphonent, font le tour de la Savoie par téléphone... Partout des chambres à deux personnes, mais une chambre pour lui, tout seul, une chambre pour elle, toute seule, rien, rien, rien, trois fois rien! Ah! s'écrie-t-elle, je n'ai jamais rien vu de pareil, pourquoi n'y a-t-il dans ce pays que des chambres à plusieurs lits?

Vont-ils repartir pour Paris, sans avoir délié les skis, après avoir dépensé l'argent de leurs vacances blanches à téléphoner et à déguster, dans l'attente d'une réponse souhaitée, mille et un cafés? Qu'ils louent chacun une chambre à plusieurs lits, ils seront séparés, et qu'il n'en soit plus parlé? Non, leur budget est trop serré... Et c'est le 24 décembre au soir, c'est le moment, où il est prudent, si l'on veut dormir dans un lit, d'accepter sans barguigner ce que vous offre l'hôtelier... Il faut se décider.

Alors, acceptant de guerre lasse la chambre à deux lits, la seule, cette fois-ci, dont dispose l'hôtelier de la haute vallée, Michelle s'écrie, le cœur haletant : « Avez-vous au moins un paravent? »...

Ils partirent pour la montagne en riant : ils ont dix-huit et vingt ans. Michelle discuta longtemps, cependant, pour savoir s'il ne convenait pas d'acheter tout de suite un paravent... Il la rassura malgré son zézaiement : « il y a partout de ces affaires-là! »

Et le petit troubadour (1) au regard clair mais éploré, secouant dans un rire qui avait tout l'air de pleurer, cheveux bouclés, plume recroquevillée, lança, face au ciel, à la terre, à l'univers tout entier pris à témoin de sa bonne volonté : « Ah! si maman savait ça... »

A chacun de tirer la moralité de cette histoire que je n'ai pas inventée.

Ah! Si maman savait ça, tra la la! Nous chantions ça autrefois dans la compagnie de petits troubadours qui avaient jeté leur toque et leur mandoline par-dessus tous les moulins. Avouez que le morceau est joli. Il appellerait un long commentaire. On sait que les pères et les mères rejettent sur leur progéniture tout l'idéal que leur pauvre vie n'a pu atteindre. Ils ne se souviennent plus, ou ne veulent plus se souvenir de leur propre jeunesse. Pour eux, les filles sont toujours des anges; et les fils, des génies. Mais nous, nous sommes libre de juger que cette déformation sentimentale aboutit à l'immoralité. Un jeune homme et une jeune fille de vingt ans qui couchent dans

(1) Le petit troubadour, c'est la jeune personne, évidemment.

la même chambre, et en deux lits voisins que sépare un simple paravent, doivent inévitablement abattre ce fragile obstacle; sinon, ils sont déséquilibrés et anormaux. Ce paravent eût fait pouffer nos pères, de tradition gauloise. Si maman ne veut pas qu'il soit crevé, il faut qu'elle le remplace par la solidité d'un mur, avec un tour de clef à la porte, et le verrou tiré. C'est naturel; et le ski n'y changera rien.

Aussi bien, ces histoires de couchage mixte ont-elles amené plus d'une catastrophe dans les clubs de montagne. Les jeunes y poussaient à la politique dite des chalets. On employait les ressources sociales à installer ou à louer des chalets de montagne à l'usage des skieurs; ordinairement, des chalets d'alpage dont les montagnards ne se servent que pendant l'été. Les samedis soirs, on démarrait en bande dans une ou plusieurs autos surchargées; et là-haut, on faisait la cuisine, la dînette, et tout et tout. Une chaumière avec une collection de cœurs, Daphnis et Chloé en version nordique, Paul et Virginie sous les frimas. Maman, une fois ou l'autre, était bien obligée de savoir ça; et alors, avec pertes et fracas, c'était la liquidation du club par dissolution.

Dans les stations un peu lancées, on ne connait pas semblable promiscuité de dortoir. On y a de la tenue, voyons. Le professeur de ski est sur le même pied mondain que le professeur de danse. Il appartient même à ce que l'on appelait autrefois une bonne famille; c'est-à-dire de celles où s'exerçaient par tradition de ces charges jadis honorées. L'un de ces jeunes gens, aimable et distingué, donnait une fois des leçons de ski à une élève qui était d'un extérieur et aussi d'une conversation fort agréables. Il ne dédaignait pas de pareils charmes. C'est pourquoi le soir, les leçons terminées, il montait dans la chambre de la jeune femme,

pour causer avec elle une part de la nuit.

Cependant, il ne laissait pas que d'être inquiet; et vous allez juger de ses craintes. Il avait trop de vieille galanterie traditionnelle pour réclamer de l'argent à une

femme qui lui accordait ses faveurs; et d'autre part, il avait besoin de gagner sa vie et supportait mal volontiers la perte des cachets que son élève lui devait en qualité de skieuse. Celle-ci touchait à la fin de son séjour. Le matin du départ arriva. Le jeune professeur s'en alla sur les pistes pendant que la belle prenait le traîneau; et à midi, lorsqu'il rentra à l'hôtel, il trouva à son adresse une enveloppe qui contenait, recta, le prix intégral des leçons. Je ne saurais dire si un pourboire avait été ajouté. Cette histoire fut longtemps citée comme un bel exempl d'honneur et de tact donné par les deux côtés.

Elle date, cependant. A ces professionnels mondains vinrent s'en agréger d'autres plus frustes et qui ne saisissaient pas la subtilité de ces distinctions. Ainsi on se souvient d'un beau gars d'outre-monts venu en France pour exercer un métier, charpentier ou maçon, et qui se trouvant bon skieur entra au service d'un hôtel comme moniteur. Sa belle prestance y fut pour quelque chose.

L'économie moderne a des termes adéquats pour désigner chaque détail de sa multiple complexité Ainsi l'argent que les touristes laissent chez nous, c'est de l'exportation à l'intérieur, ou invisible. Mais il est compensé par la *remise* des émigrants, c'est-à-dire par les sommes que ceux-ci envoient dans leur pays d'origine. Notre transalpin avait laissé des vieux parents en son village natal. C'était un bon fils, laborieux, économe. Il remettait et remettait sans cesse, de jour, de nuit; si bien qu'il put rentrer chez lui après avoir amassé un pécule qui lui permit de s'établir à son compte et de se marier honorablement.

Qu'on ne croie d'ailleurs pas que le soin de remplir ces longues soirées d'hiver et de neige soit entièrement laissé à l'initiative individuelle. Certains établissements de grande ville, ce qu'on appelle communément des boîtes de nuit et qui fleurissaient autrefois surtout dans le bas de Montmartre, ont eu l'heureuse idée de monter des succursales dans quelques stations de neige. Avec du personnel. La décoration est toujours ingénieuse. Elle relève ordinairement du bric-à-brac folklorique. On y trouve de tout.

J'y vis même une pierre enlevée au piédestal d'une croix et dont l'inscription réclamait des prières pour l'âme d'un montagnard mort en ces quartiers deux siècles auparavant. Quelque opinion philosophique que l'on professe on ne peut que juger ignoble cette profanation. Car le local sert à toute autre chose qu'à la prière. Il y a naturellement jazz et dancing. Mais parfois on s'y livre aussi à des divertissements plus variés. Notamment à celui de la plume. C'est un de ces jeux innocents qui se recommandent tout à fait aux soirées de famille. Il se pratique en mixte. Les joueurs et les joueuses s'asseyent en rond avec une couverture tendue entre eux. Au milieu de cette couverture, on dépose une plume. Les concurrents doivent souffler dessus, et celui d'entre eux sur lequel elle vient se poser, homme ou femme, doit donner en gage une pièce de son vêtement. Quelque compliqué que soit l'habillement d'un skieur ou d'une skieuse, on en voit tout de même la fin; surtout quand on ne fait rien pour aider la chance. Il serait impropre de dire, comme au baccara, qu'on prend une culotte : on est au contraire dépouillé jusqu'à sa dernière chaussinette. Après quoi il ne reste plus qu'à procéder au rachat des gages, cérémonie trop connue pour que j'y insiste.

La présence des militaires, qui nous préparent là-haut une armée de skieurs, rend la gaîté de l'endroit encore plus gauloise. Mais j'ai un grand scrupule à parler d'eux. Les décrets sur les loisirs ne les ont jamais touchés, sinon pour leur imposer des corvées supplémentaires. Ils font un métier de plus en plus dur, de plus en plus absorbant; et pour des soldes que les différentes étapes de notre redressement ont faites les plus basses du monde. Qu'ils profitent aussi de la vogue et de la mode pour passer quelques jours de relative tranquillité sur la neige, il ne saurait y avoir d'inconvénient. C'est de l'exercice, du plein air, et les officiers y sont en contact plus direct avec leurs hommes. Mais on sait que nos guerriers ont un goût très vif pour la grâce féminine. C'est le seul cas où ils rendent leurs armes. Leur générosité naturelle les trahit :

Plus fort il sera né, mieux il sera vaincu.

Les indicatrices le savent. Il n'en manque pas dans nos stations, surtout près des frontières. Mais notre Deuxième Bureau qui, depuis quelques mois, fait montre d'une grande activité, ne l'ignore certainement pas, et il a dû prendre les mesures qu'il fallait.

Parfois sont organisées des sortes de prises d'armes où les insignes de tel ou tel corps de troupe sont conférés solennellement à de petites poulettes de caf' conc' ou de cinéma. Semblable honneur n'est jamais décerné à des types dans le genre de Maurice Ravel ou de Francis Jammes.

Mon Dieu, nous n'irons pas faire montre d'un rigorisme excessif. Chacun, chacune surtout sait ce qu'elle a à faire. L'essentiel est d'y voir clair, et de ne pas croire que la blancheur d'hermine que la métaphore courante attribue à la neige s'étend à tous ceux qui la foulent. En dehors de la morale, ces jeux mixtes comportent des dangers plus tangibles. Parfois, le flirt et les amours veulent s'élancer vers de plus libres espaces et tenter une excursion. Comme les skieurs de cette catégorie connaissent le plus souvent fort mal la neige, ou bien, par la distraction du moment, qu'ils ne se préoccupent guère de son état, on retrouve leur caravane sous les six ou huit pieds d'une avalanche.

Je compte pour moindres les inconvénients de salon. Ces dames skieuses sont obsédées par leur passion. Du moins s'en donnent-elles les airs en ayant, même en ville, la bouche remplie par les termes qui sont le fin du fin de cet art difficile. On sait ce que c'est qu'un mot technique : une expression serrée jusqu'à l'incompressible et qui ne laisse plus de place à la spéculation, ni même à la simple réflexion. Quand vous les avez entendues pendant un quart d'heure se gargariser à force de *christianias purs*, de *stem christiania*, de *christiania ciseaux*, de *dérapages* et autres merveilles, la conversation se trouve bloquée comme un chèque à Berlin, et on conçoit des doutes sur l'utilité du cerveau.

Je sais que beaucoup trouveront sévères ces quelques réflexions que j'ai essayé de présenter sur le ton le plus modéré. Aussi bien, convient-il, sur un pareil sujet, d'être prudent. On prétend chez nous que, dans les pays totalitaires, les revues et les journaux ne peuvent dire ce qu'ils veulent. Ce n'est pas tout à fait exact. Si les publicistes ne s'occupent pas des affaires privées, ni surtout publiques d'Adolphe ou de Benito, le reste est à peu près laissé à leur discrétion. Et je regarde comme fort piquant que ce soit justement à Sestrières que m'ait été montré et traduit, il y a trois semaines, le passage suivant qui est extrait du numéro de décembre d'une revue d'alpinisme intitulée *Montagna:*

« Primat d'altitude. — La plus haute commune d'Italie : Chamois en Valtournanche (m. 1815).

« Ainsi écrivait-on autrefois. — Plus maintenant. Pauvre Chamois, tu as perdu ton primat! Tu étais la plus haute; depuis quelque temps, il t'a fallu baisser la tête devant les fruits de l'époque : devant Sestrières qui, orgueilleusement, te bat avec ses 2.035. m.

« Une fleur de montagne foulée aux pieds par un tabarin. (Lisez : boîte de nuit.)

« A Chamois, la montagne est la Montagne; à Sestrières, la montagne n'est qu'un prétexte.

« Ne te désole pas, Chamois : ta défaite est de celles qui ennoblissent.

« Pour un véritable alpiniste, tu seras toujours la Commune montagnarde la plus haute d'Italie. Sestrières, avec tout son luxe éphémère et ostentatoire, n'est qu'un endroit à la mode! »

Personne n'a trouvé à redire à ces lignes un peu violentes, même pas le sénateur Agnelli, maître du lieu. Et je suis bien content que ce confrère et collègue étranger me les ait fournies en manière de conclusion; car si j'avais dû les trouver moi-même en les appliquant à une station française, je suis certain qu'il en adviendrait quelques inconvénients. C'est déjà bien assez de ce que j'ai dit.

LUCIEN D'ORGIÈRES.

SOUVENIRS DE MADAME DE NICOLAÏ

—

AVANT-PROPOS

L'original des Mémoires qu'on va lire a été confié par les descendants actuels de la Marquise de Nicolaï à M. l'abbé Lefèvre, ancien curé de l'Eglise Notre-Dame de Pontoise, avec prière de l'utiliser au mieux. M. l'abbé Lefèvre, archiviste de la Société historique et archéologique du Vexin, érudit de haut mérite, m'a remis, en me faisant la même prière, une exacte copie du manuscrit. Tous les lecteurs du Mercure seront heureux de sa publication. Je suis persuadé qu'ils iront, sans que leur intérêt faiblisse, jusqu'au bout de ces souvenirs que Mme de Nicolaï rédigea en 1866, *à l'âge de quatre-vingt-un ans. Ils verront que cette fille et nièce des Lameth — ces Lameth qui furent personnages de premier plan, ou presque, à l'aurore de la Révolution — trempait encore sa plume dans une encre que l'extrême vieillesse n'avait point altérée. C'était l'encre même du dix-huitième, toute faite de clarté, de naturel — avec un rien de nonchalance — d'ironie nuancée et d'un intense amour de la vie allié à beaucoup de courage.*

Mme de Nicolaï (nous adoptons l'orthographe d'aujourd'hui, mais elle-même orthographie toujours « Nicolay », sans doute parce que ay *se prononçait de son temps à peu près comme* aï), *Mme de Nicolaï commence son récit en* 1789 *et l'arrête à la fin de l'Empire, au moment où il fût devenu beaucoup moins attachant. Il s'étend donc sur une période de vingt-cinq années qui furent pour elle, comme pour la nation même, des années vibrantes, passionnées, tragiques. Ce qu'elle narre c'est précisément la répercussion d'une des plus mémo-*

rables crises qui aient agité la France et l'Europe, sur sa propre destinée et sur celle des siens. Elle rattache, d'un fil léger, la petite histoire à la grande. De sa narration elle exclut tout romantisme, tout romanesque, car elle est une tête solide, et si — comme le rapporte Marie Capelle, Mme Lafarge qui fut reçue à Osny dans le ménage Nicolaï — elle fit sous le Directoire figure d'incroyable et de merveilleuse, ce fut simple amusement de jeunesse qui ne lui enleva rien de son droit jugement. Ce jugement est celui d'une femme de son rang, mais raisonnable et humaine. La marquise écrit ce qu'elle a éprouvé de peines et de joies dans une époque bouleversée, du même ton qu'elle a dû le conter à ses enfants et petits-enfants, tout en tisonnant les braises du foyer. Oui, ces Mémoires, ce sont des contes du coin du feu, mais marqués aussi au coin de la bonne grâce quasi enjouée et de la sagesse : une jolie leçon de philosophie.

RENÉ-ALBERT FLEURY.

Mois de mars 1866.

Que peut-il jaillir de ce titre? Quelques réminiscences fugitives, quelques lueurs de vérité entrant bientôt dans les ténèbres. Sans doute si j'eusse dans ma jeunesse écrit un journal quotidien comme le font beaucoup de personnes, on pourrait y trouver des choses intéressantes, impressionnantes, car elles se passèrent dans un temps qui le fut étrangement, tout le monde en conviendra quand j'aurai dit que je suis née en 1785, dans le début de cette fermentation politique qui bouleversa tout et qui n'est malheureusement pas encore tout à fait apaisée. Ma fille aînée me tourmente depuis longtemps pour écrire ce dont je me souviens de ces temps orageux, mais mes premières idées sont si imparfaites, mes appréciations si peu raisonnées que je m'y suis toujours refusée; d'ailleurs il y a dans cette occupation quelque chose qui me répugne, c'est l'obligation de parler constamment de moi et je ne me suis jamais tenue en si grande valeur que j'y trouve du plaisir, ni que je trouve excusable d'en ennuyer les autres. Le moi m'est désagréable au parfait, par quelque bouche qu'il se prononce; laissons aux

autres le soin de parler de nous et il n' y a pas à craindre qu'on en dise trop de bien, mais au moins, celui qu'on en dira sera réel et par conséquent flatteur. Ce petit préambule terminé, j'entrerai donc en matière.

Je suis donc née en 85, à Paris, à midi, le jour de la Saint-Louis, au bruit du canon qui célébrait la fête du roi Louis XVI.

Pendant que ma mère était dans les douleurs de l'enfantement, mon grand-père maternel alla s'enfermer dans la Bastille chez M. de Launay dont il était l'ami et qui périt si malheureusement quelques années après. Je fus baptisée à Saint-Sulpice.

Il y avait sûrement déjà de la fermentation, mais un enfant ne pouvait guère s'en apercevoir. Ce fut en 89 lorsque l'Assemblée constituante fut établie que je me rendis compte parfois de choses qui me paraissaient singulières et où je vis des personnes que je n'avais jamais vues avant et qui laissèrent dans mon jeune souvenir des traces assez profondes, entre autres Robespierre, M. de Robespierre, nommé par les états d'Artois. Mon père s'était cru obligé d'admettre à sa table tous les députés du Tiers-Etat dont les ressources n'étaient pas assez considérables pour bien vivre à Paris. Robespierre venait donc dîner à peu près tous les jours, il s'occupait beaucoup de moi, il aimait les enfants, apparemment pour leur donner le temps de devenir hommes et pouvoir les égorger plus tard. Il me faisait sauter, je me rappelle sa figure comme si je la voyais encore; elle m'était antipathique et je me souviens que, quand il me faisait sauter en l'air, je cherchais toujours de mes petites mains à égratigner sa figure. Je me rappelle aussi Barnave, Duport mieux encore parce qu'il vécut plus longtemps et émigra avec mon père; mais tous ces personnages-là ne m'impressionnèrent pas comme celui dont j'ai parlé le premier.

Je ne dois pas omettre non plus de parler d'une femme bien jeune alors et qui venait souvent chez ma mère; elles étaient toutes deux de Bayonne, ce qui était la première cause de leurs relations. C'était Mme de Fontenay,

Mlle Cabarrus. A l'époque dont je parle, elle avait environ 20 ans; sa beauté était remarquable et le devint encore davantage, elle était destinée à jouer un grand rôle auquel tout le monde a été initié; on en conviendra quand on saura qu'elle devint Mme Tallien et qu'après une succession de péripéties extraordinaires dans lesquelles le mal l'emporta de beaucoup sur le bien, quoiqu'on ne puisse lui refuser d'avoir rendu de grands services, sauvé des existences menacées, disposé souvent à l'indulgence l'inexplicable mari qu'elle avait choisi, qu'après, dis-je, ces péripéties, elle finit par devenir la princesse de Chimay.

Je ne pourrais pas dire positivement quand on substitua la cocarde tricolore à la cocarde blanche. Mais ce que je me rappelle, c'est qu'on me fit faire un petit bonnet avec des rubans tricolores, que je trouvais ça charmant, que j'en étais ravie et que j'étais toute fière de paraître au dessert avec cet accoutrement. J'ai encore souvenance qu'à cette époque où mon pauvre père jouait un rôle et recevait par conséquent beaucoup de monde, j'étais accablée de bonbons, de jouets, de poupées. M. de La Borde, entre autres, m'en donna une d'une taille prodigieuse et avec un charmant trousseau; tout cela me faisait le plus grand plaisir et j'y pense encore avec satisfaction. Je ne puis pas non plus désigner au juste l'époque où, la Cour étant à Versailles et l'assemblée y siégeant, mon père qui en faisait partie fut s'y établir avec toute sa famille. Elle s'emballa toute dans une grande berline puce que ma mère avait encore en 1802 et nous nous acheminâmes à quatre chevaux avec Picard, cocher de mes parents et qui fut admirable d'attachement et de dévouement pendant tout le cours de la Révolution, par la rue de Sèvres pour gagner Versailles par la rive gauche; nous avions déjà fait assez de chemin lorsque quelques gens du peuple se rassemblèrent; d'autres s'y joignirent ainsi que beaucoup de poissardes; le rassemblement devint considérable et toute cette populace s'imagina que c'était le Roi et sa famille qui étaient dans cette voiture; alors les menaces, les injures,

les vociférations nous assaillirent, on nous montra les poings, j'avais une frayeur terrible, je pleurais à chaudes larmes et tremblais comme si j'avais la fièvre. Mon père eut beau se montrer à la portière, se nommer, cela ne produisit pas l'effet qu'il en attendait; il fit alors retourner son cocher, et engagea cette populace à le suivre chez M. Bailly, qui était alors maire de Paris. Arrivés là, nous descendîmes et entrâmes dans la maison; mon père nous y suivit, expliqua l'affaire à M. Bailly et lui demanda de vouloir bien surtout faire reconduire sa femme, son enfant et les femmes de chambre, qui étaient plus mortes que vives, dans la rue de Notre-Dame-des-Champs où nous habitions; on nous fit passer par une porte de derrière, parcourir des rues isolées, et nous rentrâmes chez nous sans être inquiétées. Une demi-heure ne se passa pas sans que nous vîmes rentrer mon père, rapporté en triomphe par ce même peuple qui voulait l'écharper et il nous conta qu'une fois chez M. Bailly, il s'était mis à la fenêtre, avait dit quelques paroles et que le revirement s'était fait instantanément. Je ne me rappelle plus ce qui s'ensuivit ni de quelle manière se fit notre voyage à Versailles. Je me rappelle pourtant que nous y avons été, parce que je couchais dans la chambre de mes parents, qu'une nuit je fus quinteuse et criarde, que mon père m'engagea à me taire, que je ne le fis pas et qu'il me fouetta. Après quoi, je m'endormis profondément.

Encore une chose qui frappa ma jeune imagination, dont je ne puis assigner l'époque. Ce fut le duel de mon père avec le duc de Castres. Mon père fut blessé et quoique sans gravité, il fut forcé de garder le lit pour plusieurs jours, j'étais presque constamment dans sa chambre et je me rappelle y avoir vu des députations de poissardes y apportant des bouquets. Je sus plus tard, beaucoup plus tard, que ce malheureux duel, qui n'avait été causé que par la susceptibilité très excitée dans ces temps de divergences politiques et entre gentilshommes qui ferraillaient volontiers, mais où nulle autre intention n'était venue se mêler de la part de mon père, avait

donné lieu à des bienfaits bien regrettables. A partir de ce moment, rien ne se représente bien clairement à mon esprit jusqu'à la nuit du 10 août 1792; nous étions à Osny; la duchesse d'Aiguillon y était avec son enfant appelé Emmanuel et qui avait trois ans de moins que moi. Apparemment, cette funeste journée parut à mon père décisive pour le sort de la France et lui fit voir qu'un honnête homme qui avait pu se laisser entraîner par l'espérance de réprimer des abus, mais qui ne voulait la mort de personne, ni la ruine de son pays, ne pouvait plus y rester; car lui qui avait toujours blâmé l'émigration à Coblentz se résolut cette nuit même à quitter la France avec ma mère, moi, la duchesse d'Aiguillon et son fils. Nous partîmes donc à minuit, ayant pour courrier ce même Picard dont j'ai parlé plus haut; nous prîmes la route du Havre, mon père voulant descendre chez M. de Lalanne, correspondant de ma famille pour les revenus de Saint-Domingue qui étaient une partie considérable de la fortune de ma mère. Cet honorable négociant était bien posé au Havre où il jouissait d'une grande considération. Mon père une fois chez lui comptait organiser son départ pour Londres, mais ses projets furent ajournés de plus de deux mois par un incident qui mit sa vie en danger; ayant appris qu'on avait arrêté son courrier à Barentin, que nous avions quitté avant que Picard eût enfourché son bidet de poste, il fit retourner la voiture pour l'aller réclamer, mais cette arrestation n'était qu'une feinte pour pouvoir se saisir de mon père lui-même; on l'arrêta donc. on le retint dans la prison de Rouen, dont je crois que M. de Fontenay était Maire alors; il y passa six semaines dans une position très précaire; on voulait instruire son procès, faire tomber sa tête; heureusement, mon oncle Théodore était membre de l'Assemblée Législative qui siégeait alors; il était très lié à Mme de Valence, amie de ma famille, femme excellente et ayant des relations dans tous les camps; elle seconda si bien mon oncle qu'on obtint l'ordre de mettre mon père en liberté. Le Maire de Rouen l'exécuta sans délai et mon pauvre père nous arriva au

Havre presque méconnaissable, changé par ses six semaines d'incarcération et sa mauvaise nourriture, sa longue barbe et le pitoyable état de ses vêtements. Ici, il se fait dans ma mémoire un imbroglio que je ne puis expliquer, mais que je compare à ces effets d'un rêve qui vous transporte sans que vous vous en aperceviez dans un lieu différent et change les individus qui vous entouraient. Ce n'était plus la duchesse d'Aiguillon qui était avec ma mère; je crois avoir entendu dire depuis que le duc son mari était venu la prendre pour la faire passer en Angleterre, et nous voyions constamment M. le Général Dumas, ami de mon père, sa femme et ses deux filles, Cornélie et Octavie, qui restèrent mes amies tout le temps qu'elles ont vécu; ce fut avec cette famille que mon père combina notre départ pour l'Angleterre. Ces Messieurs s'arrangèrent avec un Capitaine qui pour une somme assez considérable leur promit de relâcher dans un port d'Angleterre afin de nous y déposer. La difficulté était de nous embarquer sur ce bâtiment, il régnait une police très sévère pour empêcher l'émigration, il fallait trouver un moyen d'arriver là et de n'en point sortir. Le prétexte fut un bal d'enfants que le Capitaine donna à son bord. Beaucoup de dames et leurs enfants y furent invités, nos mères et nous étions du nombre; ces Messieurs étaient là comme spectateurs de cette fête, puis lorsqu'elle se termina tout le monde s'en fut, excepté nous; on avait apporté des déguisements. Ces dames prirent des habits de matelots, costume qui n'allait pas très bien à ma pauvre mère, puis on nous mit sur des chaises le long des parois du bâtiment. On construisit devant nous une petite barricade de planches recouverte de tapisserie, ayant eu soin de laisser dans le haut un large ventilateur; puis les commissaires du gouvernement vinrent faire leurs perquisitions. Durant ce temps, on se mit en mesure de faire sortir le bâtiment du port, mais la barre du Havre est très difficile et quelquefois même dangereuse à franchir quand le temps est mauvais; c'est ce qui arriva ce jour-là. Le bâtiment fut compromis. Les Commissaires du gouvernement furent pres-

sés de se retirer, tout l'équipage eut beaucoup à faire et le vaisseau fut singulièrement ballotté, ce qui rendit notre position vraiment lamentable, calfeutrés sans pouvoir même nous retourner, ayant déjà le mal de mer avec tous ses horribles résultats. Mon père et le Général Dumas parvinrent à force de coups de pied à abattre la petite cloison qui les abritait et vinrent à notre secours; il était temps, car nous souffrions beaucoup. Cependant, nous sortîmes du port sans avoir été découverts; mais une fois en pleine mer, le Capitaine déclara à ces Messieurs qu'il ne les conduirait pas en Angleterre, comme il l'avait promis, mais bien en Espagne qui était le but de son voyage. Grande fureur de ces Messieurs! Je ne sais quel moyen ils employèrent pour décider cet homme de mauvaise foi à approcher le plus possible du port de Deal qui était en vue, et comme il n'y avait pas assez d'eau pour pouvoir mettre une barque en mer, nous fûmes tous portés ainsi que nos bagages du vaisseau au port, sur le dos des matelots. Je me rappelle que j'avais très peur, mais enfin nous étions en Angleterre qui était le but que se proposaient mes parents. J'ai souvenir qu'avant d'arriver à Londres, nous nous arrêtâmes dans quelques grandes auberges; puis en arrivant à Londres, on nous arrêta à la porte d'une maison dans laquelle nous devions séjourner; ma mère avait emporté ses diamants, elle en avait pour soixante mille francs qui alimentèrent mon père pendant ses dix années d'émigration; elle avait aussi de fort belles dentelles qu'elle avait également emportées dans un sac de nuit renfermant aussi du linge et des effets. Ce sac de nuit ayant été déposé sur la borne pendant qu'on me prenait dans la voiture pour me mettre dans la maison fut subtilement volé, car c'est un genre dans lequel on excelle en Angleterre. Ma mère ne le retrouva jamais. Je crois que nous séjournâmes peu de temps à Londres dont je ne me rappelle que parce que je fus menée une fois chez un dentiste, ce qui m'était toujours désagréable. L'endroit où nous restâmes à peu près tout le temps de notre séjour en Angleterre qui ne fut que de six semaines,

ce fut dans un petit village près de Londres et que l'on appelait Hacquenay; nous avions une maison qui était près d'une grande mare entourée d'arbres et de gazon.

On nous envoyait à l'école, moi, les deux petites Dumas et le petit d'Aiguillon. Nous y passions toute la journée à notre grand déplaisir. On avait amené une de mes bonnes en Angleterre, on choisit juste l'instant où nous étions à la pension pour la renvoyer en France, ce qui me fit prendre l'école encore plus en grippe.

Enfin, il arriva un journal de France qui renfermait un décret nouvellement rendu par lequel les biens de toutes les personnes sorties de France seraient confisqués et celles qui essayeraient d'y rentrer guillotinées; à la lecture de ce décret, ma mère prit la courageuse résolution de l'affronter et de rentrer en France. Toute la fortune lui appartenant, elle pensait que si elle restait en émigration, elle, mon père et moi, serions ruinés.

Ce retour dans son pays ne compromettait qu'elle, j'étais trop jeune pour avoir des risques à courir et mon père devait rester en Angleterre; il fit tout ce qu'il put pour la détourner d'un projet si dangereux, elle persista et nous revînmes au Havre, escortées, pour tout domestique mâle et femelle, du bon Picard qui nous assista durant la traversée qui fut rude et durant laquelle je fus si malade que je me le rappelle encore.

Nous revînmes chez M. de Lalanne, nous fûmes censés ne l'avoir pas quitté depuis la première visite que nous lui avions faite; ma mère prolongea de quelques semaines son séjour au Havre, mais dans un appartement qu'elle avait loué en ville; au moyen de cette location elle obtint des certificats de résidence aussi en règle que possible. Je me rappelle que nous nous promenions tous les jours sur le port et dans les chantiers où se construisaient les vaisseaux : j'en vis lancer un, ce qui me frappa beaucoup.

Dans nos promenades, nous rencontrions presque quotidiennement M. et Mme de Vaublanc et leur fille Laure, qui avait sept ans de plus que moi, et un petit chien qu'elle tenait sous son bras, avantages qui excitaient

beaucoup ma convoitise; j'eus l'occasion de la revoir plus tard dans le monde et de la connaître assez intimement. Enfin, ma mère se décida à regagner Osny. Comment nous fîmes le voyage, je ne pourrais le dire; ce que je me rappelle seulement, comme si elles me les adressait à l'instant, ce sont ses paroles : « Rappelle-toi, me dit-elle, que tu ne dois dire, ni avouer à personne, que nous avons été en Angleterre, sans quoi, tu me ferais couper le cou ». Ce discours, tout bref qu'il fût, me fit une telle impression que bien des années après, l'ordre étant rétabli en France, étant mariée et mère de famille, je n'avouais encore qu'avec une extrême répugnance ces six semaines passées en Angleterre et dont les conséquences auraient pu être si funestes. Cette époque de désastres politiques qui fut si nuisible à l'éducation religieuse et scientifique des enfants donna pourtant un grand développement à leur cœur, à leur jugement et à leur raison. Sans doute, la jeunesse fut moins heureuse, car elle ne put être ni insouciante, ni gaie, ni imprévoyante; mais elle connut plus tôt les vissicitudes de la vie, qu'on est toujours destiné à connaître.

Je ne sais guère le temps que nous restâmes à Osny, sans que ma mère fut inquiétée. Je sais pourtant qu'elle y fut arrêtée et ces deux dames furent incarcérées dans la prison des Carmes, la plus dangereuse de toutes, où tant de massacres avaient eu lieu et d'où partirent tant de victimes illustres et innocentes.

Après le départ de ma mère je me trouvais donc seule dans ce grand château d'Osny avec un homme d'affaires et sa femme, qui s'appelait Branthaume, qui n'avaient guère mission de veiller sur moi. C'était principalement au bon Picard que ma mère avait confié ce soin et le pauvre homme était en grand souci à mon égard car les enfants des personnes arrêtées devaient être dépaysés, envoyés dans des communes éloignées et couraient risque de rester entièrement isolés. Cette perspective effrayait le pauvre homme. Il écrivit à Mme Dumas qui passait toujours beaucoup de temps à Osny chez ma mère, pour lui faire part de ma position et de ses craintes; elle fut aussi

dans un grand embarras, car son mari était émigré, mon nom était de ceux qui n'étaient pas sans inconvénient, et elle craignait de se compromettre. Cependant elle chercha et trouva une famille qui vivait à Montigny, village près de Pontoise, sur la route de Bezons, on parla de moi comme d'une petite fille très intéressante, sans dire mon nom, bien entendu; je passerais pour la nièce de la femme de chambre d'une de ces dames; elle s'appelait, je crois, Guichard, et là on laisserait couler l'eau.

Lorsque Picard eut reçu l'autorisation de me conduire dans cet abri protecteur, il me fit part de ce qu'il allait se passer. J'en eus le cœur bien gros, il me prêcha le courage, puis il sella un petit cheval qui était arrivé à Osny sans qu'on sût comment, attelé à une voiture qu'on appela la carriole pendant plus de quarante ans. On attribua pourtant le don de cette voiture à un jeune homme venu de province pour solliciter de l'avancement dans l'armée dont il faisait partie; une connaissance commune l'avait recommandé à ma mère; mon oncle Alexandre étant alors président du Comité de la Guerre pouvait être utile et ma mère lui recommanda son protégé qui obtint en effet le grade qu'il désirait. Il paraît que le pauvre jeune homme avait entendu dire dans sa province que les dames de la Cour rendaient volontiers des services, mais jamais gratis : en conséquence, ma mère vit arriver chez elle un matin une petite boîte renfermant 50 louis et, avec une lettre aussi bien tournée qu'il l'avait pu, le pauvre provincial. La fureur de ma mère fut grande; elle courut chez mon père, voulait qu'il allât demander raison à ce jeune homme de son impertinence; il eut bien de la peine à la calmer, mais cependant il lui fit comprendre qu'il suffisait de mettre avec les 50 louis un papier sur lequel elle écrirait : « Monsieur, vous vous êtes trompé », et de lui renvoyer le tout. Il n'en fut plus question; Criquet et la carriole étant arrivés comme je viens de dire, on crut d'abord qu'elle venait de mon oncle Augustin, mais comme il déclara positivement qu'il n'y était pour rien, on l'attribua à ce

pauvre jeune homme qui n'avait pas voulu en avoir le démenti.

Puis, Picard ayant enfourché le pauvre Criquet, m'ayant mise devant lui et attaché sur la croupe le petit paquet qui m'était destiné, il se mit en route, me pérorant tout le long du chemin, me recommandant de taire mon nom, de me soumettre avec docilité à ce qu'on exigerait de moi, à ne rien laisser percer des événement antérieurs de ma vie, et après avoir obtenu de moi la promesse de lui obéir, il me promit de revenir me voir souvent et de m'apporter des confitures si j'étais bien sage.

Arrivés à l'endroit de la route qu'on nomme maintenant la Patte d'Oie, il attacha son cheval, me prit par la main, mit mon paquet sous son bras et nous montâmes à pied la côte du village de Montigny, à l'entrée duquel se trouvait une grande maison blanche qui était celle où nous allions. A peu près à moitié de la côte, nous vîmes descendre une personne proprement mise avec un tablier, c'était la femme de chambre dont j'allais être la nièce. Picard et elle parlèrent un moment à l'écart, puis il me prit par la main, lui dit : « Voilà votre nièce; elle s'appelle Jenny, elle m'a promis d'être sage et obéissante, je vous prie d'en avoir grand soin. » La demoiselle me prit par la main; mon cœur se fendit en quittant ce bon Picard qui maintenant était tout pour moi.

Je pleurai amèrement, la demoiselle m'engagea à sécher mes larmes avant que d'arriver, car il fallait que j'eusse l'air très contente d'avoir retrouvé ma tante. En arrivant, elle me présenta à sa maîtresse qui n'était plus jeune, qui feignit de me prendre en grande amitié, aimant beaucoup les enfants, voulant me soigner et que je ne la quittasse pas. On était convenu, je crois, que je ne mangerais pas à l'office... Pendant une huitaine de jours, cela fut à merveille, je ne fus point méchante, je tâchai de me soumettre à cet abandon qui m'était pourtant bien pénible; mais au bout de ce temps, je ne sais comment on apprit mon nom, car je ne le dis pas; ce fut un effroi général dans cette paisible maison; on

me considérait comme un loup dans une bergerie; on écrivit à Mme Dumas qu'elle eût à me reprendre de suite, qu'on ne pouvait s'exposer plus longtemps à un aussi grand danger.

Grand fut l'embarras pour savoir où l'on me conduirait; heureusement l'excellente Mme d'Harville, amie de ma famille, en ayant entendu parler, quoiqu'elle eût son mari à la Conciergerie, déclara qu'elle voulait me prendre et me garder, quelles qu'en pussent être les suites. Alors pour que la chose se fît avec le moins d'éclat possible, Mme Dumas ayant renvoyé chercher à Osny un piano qu'elle y avait laissé, Picard profita de cette occasion; il vint me chercher à Montigny, me conduisit à Franconville où la charrette s'était arrêtée pour m'attendre, monta avec moi sur ce véhicule qui nous conduisit à Paris. Je n'oublierai jamais cette manière de voyager, tant mes os furent brisés par la dureté de la charrette. Mais une fois chez Mme d'Harville, je fus si bien soignée que je me remis facilement et me trouvai bien heureuse d'être entourée de figures amies.

Mme d'Harville ne resta pas longtemps à Paris, mais elle m'y laissa avec Mme Frantz, sa femme de chambre qui, étant grosse, devait faire ses couches dans quelques mois et aussi afin que je fusse plus près de ma mère et que je pusse la voir, s'il y avait moyen d'apprivoiser un peu les geôliers. Ce fut toujours le bon Picard qui se chargea de ce soin; tout excellent et honnête homme qu'il était, il aimait un peu la bouteille et c'est l'auxiliaire dont il se servit pour me faire quelquefois introduire dans la prison des Carmes; il y avait un geôlier qui s'appelait Roblâtre, il n'était pas féroce; il aimait le jus de la treille et grâce à cette circonstance, il consentait à m'introduire quelquefois près de ma mère où je passais une partie de la journée. Ce fut une grande joie de nous revoir; on avait eu soin de mettre dans mon corset une quantité de lettres et de journaux, car les pauvres prisonnières n'en pouvaient recevoir. On me demandait bien à la porte si je n'entrais rien de suspect et j'affirmais que non, car ce malheureux temps

rendait menteur. Il est vrai que la plupart des mensonges étaient officieux : Je me souviens qu'un jour Emmanuel d'Aiguillon étant admis avec moi dans la prison des Carmes, on lui fit la même question et, comme il était l'enfant le plus véridique au monde, il répondit : « Si, citoyen, j'ai un journal dans ma culotte »; on ne l'y laissa pas longtemps et je le grondai beaucoup de sa sincérité.

La première fois que je vis ma mère, cette prison des Carmes me fit une profonde impression; elle était sombre, les murs noirs et encore remplis de taches de sang, car les égorgeurs essuyaient leurs mains à la muraille quand elles étaient trop dégouttantes et on n'avait pas trouvé nécessaire de faire disparître ces marques de férocité aux yeux des nouveaux prisonniers. Je fus plusieurs fois dans cette prison; ma mère et Mme d'Aiguillon étaient dans la même chambre avec deux lits de sangle sans rideaux, non plus qu'aux fenêtres. Je me rappelle plusieurs des personnes enfermées avec elles, Mme de Custine entre autres (qui fut si connue par sa courageuse conduite dans le procès de son beau-père et de son mari au tribunal révolutionnaire, durant lequel elle resta toujours assise à leurs pieds jusqu'à leur condamnation), et M. de Beauharnais; il me semble que sa femme y fut aussi un moment, mais qu'elle en sortit promptement; lui n'en sortit que pour être guillotiné.

Il était extrêmement lié avec tous les prisonniers et ami intime de ces dames; par raffinement de cruauté, le jour de son supplice, on attacha un gros bouquet de fleurs devant leur fenêtre.

M. de Chancenay, auteur des *Actes des Apôtres*, pamphlet si spirituel et si méchant, le fut également. Enfin, ce fut une des prisons qui fournit le plus de victimes à la guillotine. Quand Roblâtre n'était pas de service, Picard trouvait encore moyen de me montrer à ma mère et de me faire voir, en offrant une bouteille au geôlier récalcitrant, et pendant qu'ils la buvaient, je me mettais à la fenêtre de ce cabaret qui donnait sur la petite cour où donnait également celle du corridor de ma mère; elle

se mettait là pour décrotter ses souliers qui ne devaient pas être bien salis puisqu'elle ne sortait jamais. Nous nous voyions, nous nous envoyions un baiser et nous savions que nous étions de ce monde. Mes visites à la prison étaient aussi fréquentes que les farouches gardiens le permettaient.

Il est à remarquer que ma mère et Mme d'Aiguillon, encore si jeunes toutes deux et si habituées aux raffinements de l'existence, supportaient cet emprisonnement avec un calme et une patience que rendait plus extraordinaire encore leur jeunesse et leurs habitudes; elles étaient d'une résignation surprenante. Parmi le peu de vêtements qu'on leur avait permis d'emporter, elles avaient glissé un caraco (nom d'un vêtement que portaient dans ce moment les femmes), plus élégant que les autres, dont elles se gardaient bien de se parer et qu'elles réservaient pour le jour qu'on les conduirait au supplice, s'attendant à être guillotinées à chaque instant. Il est bien remarquable que toutes les têtes innocentes qu'on fit tomber à cette funeste époque subirent avec un courage surprenant cette suprême épreuve. Toutes les femmes furent également courageuses. Une seule mourut avec pusillanimité : ce fut Mme Dubarry. Il y eut même des exemples d'une vertu poussée trop loin. Mme Archambaud de Périgord, à laquelle on conseillait ainsi qu'à une de ses amies de se faire passer pour grosse, parce qu'on n'exécutait pas les femmes qui se trouvaient en cet état, s'y refusa obstinément, ne voulant pas racheter sa vie par un déshonneur, même imaginaire, et comme Robespierre mourut peu après, son existence eût été conservée et sa pureté promptement reconnue. Ce fut pendant que ma mère était aux Carmes que les plus notables habitants d'Osny vinrent trouver Robespierre pour lui demander de la mettre en liberté; à quoi cet homme, qui avait été longtemps son commensal, répondit que ce qu'il y avait de mieux à faire pour la sauver était de ne plus jamais lui en parler.

Je n'apprécie pas combien dura cette première partie de la captivité de ma mère, je sais qu'on me menait sou-

vent chez Mme de Beauharnais qui me soignait à la recommandation de ma mère. J'étais en rapport d'amitié avec ses enfants, Hortense et Eugène, quoiqu'ils eussent quelques années de plus que moi. Mme Frantz, qui était alors au service de Mme d'Harville et qui passa comme femme de chambre à celui de ma mère, après sa mise en liberté, tandis que son mari qui avait été domestique de mon oncle Théodore y entra comme premier domestique aussi, était accouchée depuis deux ou trois jours à peine lorsque sauta la poudrière de Grenelle. J'étais dans mon lit, jouant avec ma poupée; il était sept ou huit heures du matin, la détonation fut effrayante, les fenêtres de ma chambre s'ouvrirent, tous les carreaux se cassant par la commotion, mon lit avança jusqu'au milieu de la chambre; je me jetai à bas, mes cheveux étaient tout hérissés et je me sauvai pieds nus, à travers les escaliers; la pauvre Mme Frantz, accouchée depuis deux ou trois jours, en faisait autant; il fallut qu'on la forçât à remonter dans sa chambre; peu après Mme de Beauharnais et ses enfants frappaient à la porte de la maison, ils étaient en pantoufles et à peine vêtus, dans un grand effroi, car on leur avait dit que c'était les sans-culottes qui avaient fait sauter la poudrière pour détruire le faubourg Saint-Germain, que le petit magasin seul était sauté, que le grand allait sauter incessamment et détruirait tout. On eut bien de la peine à les calmer et à les détourner de cette funeste pensée; le fait est que cette explosion n'était que le résultat d'un accident et n'avait jamais été préméditée. Il n'en résulta pas moins beaucoup de dégats et beaucoup d'effroi.

Quand Mme Frantz fut relevée de couches, Mme d'Harville me fit venir à Lizy, campagne qu'elle habitait et où elle s'était fait une existence assez excentrique, je crois pour éviter les dangers auxquels étaient exposées les personnes de sa classe qui restaient en France; bonne comme elle l'était, elle semblait se faire l'Apôtre des idées du jour, elle avait fondé dans sa basse-cour, assez éloignée de son château, une espèce d'Ecole civi-

que où étaient admis les enfants de gens du peuple qui avaient succombé en figurant dans la partie révolutionnaire de cette affreuse journée du 10 août; ces enfants étaient là, sans rien payer, nourris, habillés et instruits d'une manière même au-dessus de leur condition; elle se mettait à la tête de toutes les fêtes civiques, fournissait des ouvriers pour arranger le terrain et faisait même figurer les gens de son intérieur.

Je me rappelle pour mon compte avoir joué le rôle de Floréal, et sa nièce, Mlle de Caulaincourt, plus âgée que moi de dix ans, qui était alors dans la fleur de sa jeunesse et de sa beauté et qui était d'opinion diamétralement opposée, fut condamnée dans la même séance à jouer le rôle de l'Egalité. Quant à moi, qui avais une mémoire imperturbable, on me fit apprendre par cœur les droits de l'homme, je les récitai dans l'église qui s'appelait alors le temple et était occupée par le maire et la municipalité. Ils m'écoutèrent avec admiration et me donnèrent l'accolade fraternelle. On me donna même une place dans l'enceinte de cette honorable réunion; j'apprenais alors la Constitution et devais arriver à de plus grands honneurs encore quand je l'aurais eu récitée publiquement; mais la mort de Robespierre vint interrompre toutes ces démonstrations patriotiques. Toutes mes matinées, durant le temps que je passai là, étaient bien pénibles jusqu'au moment où le journal arrivait, car on y mettait la liste des personnes guillotinées; je craignais toujours d'y voir le nom de ma pauvre mère et chaque matin je priais Mme d'Harville de l'ouvrir pour voir s'il n'y était pas.

Après la mort de Robespierre qui eut lieu le 28 juillet 1794, on trouva plus convenable de me ramener à Paris, pensant que ma mère ne tarderait pas à sortir de prison et j'y revins avec Mme Frantz, demeurant dans l'appartement qu'avait conservé Mme d'Harville. Ma mère ne sortit pourtant pas encore et je crois que son arrestation se prolongea six semaines. Je n'ai plus bien présentes mes entrevues avec elle; à ce nouveau voyage, ce dont je me ressouviens, c'est qu'une dame qui avait loué une par-

tie de l'appartement de Mme d'Harville, qui s'appelait Mme de Forceville, ayant une fille de dix-huit ans qui me paraissait belle et très grande et qui avait beaucoup de relations avec des révolutionnaires assez marquants, me prit ou feignit de me prendre en grande amitié et de vouloir me rendre ma mère; elle persuada à Picard et à Frantz qu'il fallait que je donnasse un grand dîner à toutes ces connaissances influentes et qui pouvaient faire mettre ma mère en liberté. En conséquence, on fit venir d'Osny dindons, poulets, gibier, légumes et fruits et ces deux dames après avoir fait leurs invitations donnèrent un dîner splendide, dont j'étais censée être l'amphitryon, mais où par le fait je n'eus que la permission de m'asseoir et de manger, tandis que ces dames en faisaient les honneurs avec une hilarité charmante, à tous ces frères et amis.

Je ne crois pas que cette circonstance eut une grande influence sur la mise en liberté de ma mère; la manière dont elle eut lieu, les circonstances dont elle fut accompagnée restent si obscures dans mon souvenir que je ne puis rien spécifier. Il me semble qu'avant qu'elle eût lieu, je fus passer quelques jours chez Mme Dumas, dans une jolie maison qu'elle possédait à Soisy-sous-Etiole; je crois que ce fut là que j'appris la mise en liberté de ma mère, mais je ne me rappelle plus du tout comment s'effectua notre retour à Osny. Quoique le gros de la tourmente fût passé, les événements politiques étaient encore bien loin de rentrer dans un ordre tranquillisant. Il me semble qu'à dater de ce moment, mes souvenirs sont moins palpitants. probablement parce que les faits furent moins frappants. Il n'y avait plus de ces scènes sanglantes qui s'impriment dans l'imagination, mais la vie restait toujours hérissée de vexations auxquelles il fallait se soumettre sous peine d'être inquiété; par exemple, on était obligé d'inscrire à la porte de sa maison l'âge, le nom, le nombre des individus qui composaient votre famille et votre service; on s'appelait encore citoyen et on se tutoyait toujours; ces excentricités s'éteignirent cependant petit à petit; à Osny, ma

mère recommença à voir ses amis, la duchesse d'Aiguillon était le plus intime et y séjournait le plus constamment jusqu'au moment où elle perdit son fils unique à l'âge de dix ans et depuis lors elle n'y remit plus les pieds, même lorsque plusieurs années après, elle fut devenue Mme Louis de Girardin et eut des enfants de ce second mariage; mais j'anticipe sur des événements qui n'eurent lieu que plusieurs années plus tard.

J'en reviens donc au moment où ma mère recommença à voir des amis à Osny. Après Mme d'Aiguillon, une des personnes qui y venait le plus souvent était Mme Dumas et ses deux filles dont j'ai déjà parlé. Son mari avait émigré avec mon oncle Théodore je crois, en Suisse, pour commencer; puis il revint incognito, parut à Osny et fut forcé de retourner en pays étranger, en Allemagne, je crois. Il me semble qu'il n'en revint que vers 1801. Mon oncle Théodore qui, lui, subissait une émigration intermittente, revenait de temps à autre à Osny, mais toujours avec la crainte d'être découvert et usant des précautions indispensables quand on est en contravention quelconque. Lorsqu'il était à Osny, nous avions mission, nous autres enfants, d'observer les moindres individus étrangers qui se présentaient, les gendarmes surtout étaient des épouvantails; il est incroyable combien cette troupe qui rend maintenant de grands services était détestée alors; et cette impression a duré bien longtemps; nous nous regardions comme les gardes du corps, non seulement de mon oncle, mais encore du château auquel on ne donnait pas ce nom alors et nous arrivions à toutes jambes quand nous apercevions quelque chose de suspect; alors mon pauvre oncle allait se blottir dans la garenne et couchait même quelquefois dans des maisons du village. Cependant, il ne lui est jamais rien arrivé de fâcheux. Pendant plusieurs mois encore après le retour de ma mère à Osny, on usait de grandes précautions, on ne mangeait point dans la salle à manger, les appartements du bas étaient fermés, ma mère n'avait pas remis au jour son argenterie et l'on mangea quelque temps avec des couverts de buis.

Ce fut à cette époque que ma mère eut pendant plusieurs mois chez elle une de ses amies appelée Mme de Bershény qui venait avec sa fille qui quoique encore extrêmement jeune était pourtant mariée; elle avait épousé à l'âge de douze ans M. d'Henzel. Le jour même de son mariage elle avait été remise au couvent et son mari était parti pour l'émigration avec son beau-père, M. de Bershény, colonel des Hussards de ce nom. Les deux époux ne se revirent pour la première fois que dix ans plus tard. Mme de Bershény contracta l'habitude de venir tous les ans passer quelque temps à Osny. Je restai liée avec elle jusqu'à sa mort qui n'arriva que longtemps après celle de ma mère; c'était une excellente femme quoique ayant une tête un peu romanesque.

Je me souviens qu'on vint quelquefois de Pontoise, avec quelques gendarmes, beaucoup de monde et musique en tête, arracher des peupliers dans le parc d'Osny pour en faire des arbres de la Liberté; cela m'amusait beaucoup et je dois dire que ces démonstrations ne furent jamais accompagnées de vexations. Le temps en s'écoulant ramenait peu à peu le pays à un meilleur ordre de choses, mais bien lentement. Je me rappelle que mon oncle Augustin, marquis de Lameth, que j'aimais beaucoup et qui avait de grandes bontés pour moi, revint à Osny où il n'avait pas paru depuis longtemps, car lui aussi avait été arrêté; il avait été emprisonné à Amiens et n'éprouva pas de grandes vexations quoiqu'il fût dans une ligne d'opinion qui les attira plus que toute autre, car il n'avait jamais partagé la manière de voir de ses frères; il n'émigra point et ne fut point inquiété dans son château d'Enancourt où nous allions à partir de 95 passer un mois ou six semaines tous les ans. Sa femme était morte de la poitrine en émigration et il avait deux fils, Alfred et Adolphe, que j'aimais comme deux frères. J'aimais beaucoup ces petits séjours en Picardie; mon oncle me gâtait à cœur joie et cependant quand je revenais à Osny au bout de six semaines, j'étais bien aise, car l'eau me manquait. Enancourt était un charmant château, mais un pays plat quoique bien

boisé, mais n'ayant que des citernes et des puits à 150 pieds de profondeur.

C'est à un de ces retours de la Picardie que mon oncle nous fit arrêter à Amiens pour souper chez une personne de sa connaissance qui s'appelait M. de Landresse; il n'était déjà plus jeune, mais avait épousé récemment une femme très jeune et fort jolie; elle avait à cette époque 22 ans, car moi j'en avais 12. Ce M. de Landresse aurait été le père de sa femme dont il avait eu une assez jolie dot, mais n'en tira pas un parti avantageux pour sa femme et ses enfants. Il l'employa quelques années plus tard à acheter le château d'Auvers, peu éloigné de celui d'Osny, ce qui fait que les relations qui s'étaient établies au souper d'Amiens se resserrèrent tout naturellement quand il fut dans notre voisinage; mais c'est surtout avec sa femme qu'il ne rendait pas parfaitement heureuse et par la suite avec les deux enfants qui naquirent de ce mariage et qui s'élevèrent sous nos yeux, passant beaucoup de temps avec leur mère à Osny, chez mes parents, que ces rapports devinrent une véritable amitié qui dura constamment entre nous. La mère mourut à l'âge de plus de 80 ans dans un logement qu'occupait son fils Ernest de Landresse, à l'Institut où il était bibliothécaire; il avait été élevé tout à fait dans notre intimité; mon oncle Augustin, qui avait été son parrain, avait aidé sa famille pour le faire élever au lycée de Bruxelles. La place qu'il occupait était due principalement à la protection de ma famille. Cependant, il rompit avec nous sans que nous ayons jamais pu savoir pourquoi; mais il n'en fut pas de même de sa mère et de sa sœur avec lesquelles j'étais intimement liée, qui venaient tous les ans passer deux ou trois mois chez moi et qui me restèrent constamment attachées; et après la mort de sa mère, il en fut de même de la fille qui vit encore, étant toujours restée dans les mêmes relations que leur amabilité et l'honorabilité de leur caractère expliquaient suffisamment.

Ce fut à peu près à la même époque que ma mère se décida à prendre un appartement à Paris; le premier

qu'elle occupa était rue Taitbout, à l'entrée de ce qui devint plus tard la rue du Helder; c'était une belle maison ayant plusieurs appartements les uns sur la rue, les autres au fond de la cour; elle fut toute louée par gens de connaissance, l'entre-sol par Mme d'Aiguillon, le premier par ma mère et le second par M. Garique, dont la femme était nièce d'un excellent ami de ma famille appelé Gérard.

Cet excellent homme, qui avait de grandes propriétés à Saint-Domingue, s'y était marié et y passait presque toute sa vie, avait été l'ami du père de ma mère et ne revint se fixer en France qu'au moment des désastres de Saint-Domingue, ramenant avec lui sa famille ou pour mieux dire ce qui avait pu échapper au massacre de Saint-Domingue. Mon père fut assez heureux pour lui faire obtenir la recette particulière de Dreux; il fut le premier anneau d'une chaîne de sincère amitié qui s'établit entre nos deux familles, qui dura et dure encore. J'aurai occasion par la suite de parler de son fils Eugène qui fut un de nos meilleurs amis, dont l'affection ne se démentit jamais et qui ne nous a été enlevé qu'il y a peu de mois.

Il voulait bien lui servir de gérant à Saint-Domingue où il avait lui-même de riches propriétés, et qui pendant son absence avait recommandé sa nièce qu'il faisait élever dans un pensionnat de Paris, à sa mère qui la faisait sortir pendant les vacances. Ce fut pendant un de ces séjours de M. Gérard en France, où il fut appelé je crois comme député de Saint-Domingue, qu'il maria sa nièce à un Suisse nommé Garique. Le mariage se fit à Osny. Je me le rappelle parfaitement; la jeune fille était charmante de figure et avait dix-sept ans, et dix ans de plus que moi, ce qui me fait croire que ce mariage dut se faire avant le 10 août.

Les appartements du fond de la cour dans la maison dont je viens de parler furent loués par M. Stanislas de Girardin qui joua un assez grand rôle politique, homme d'esprit, de cœur et d'honneur s'il en fut jamais, quoique élève de Jean Jacques; son éducation avait peut-

être pu fausser un peu son jugement, mais n'avait point étouffé ces heureuses qualités. L'autre appartement fut occupé par son frère Alexandre de Girardin, bien connu par sa jeunesse orageuse, ses relations avec Mme Tallien et qui finit par épouser Mlle de Vintimille Dubuc, et qui fut grand Veneur sous la Restauration. Il n'eut d'autre enfant que cet Emile de Girardin qui fait tant parler de lui et qui ne porta ce nom qu'après sa majorité. Ma mère avait alors un neveu qu'elle affectionnait beaucoup, auquel elle donnait une chambre dans son appartement; il s'appelait Léon Picot, du même nom que ma mère, avait été dirigé par mon père dans son éducation et était entré fort jeune au service; mais quoiqu'il eût des sentiments bien anti-révolutionnaires, il n'émigra pourtant point, fit bravement toutes les guerres de la République et était capitaine au moment dont je parle. Il avait dix ans de plus que moi. Je l'aimais beaucoup, je le regardais comme un frère et je me soumettais même volontiers à ses observations; il m'était fort attaché et m'en donna une preuve bien positive puisque lorsqu'il mourut en 1822, il laissa la plus grande partie de sa fortune à moi et à mes enfants.

Ce fut également en 95 qu'eut lieu un mouvement politique qui s'appela le 13 Vendémiaire an IV, où les sections voulurent je crois s'opposer au pouvoir que Barras commençait à exercer, mais elles furent défaites par l'armée qui seconda Barras sous le commandement du général Bonaparte, qui eut depuis de si hautes destinées; nous étions à Paris alors; je me rappelle qu'on avait fait des barricades dans toutes les rues et que la nuit j'eus grand'peur parce qu'à chaque instant on criait: *Qui vive?* On espéra à partir de là jouir de plus de tranquillité et les personnes qui depuis plus de cinq ans vivaient dans les appréhensions, dans les craintes de péril continuel, commencèrent à respirer et à avoir besoin de se distraire un peu de tant de sombres pensées.

Ce fut à peu près dans ce temps qu'eut lieu le bal des Victimes qu'on trouva si bizarre parce que presque toutes les personnes qui y figuraient avaient eu des per-

tes à déplorer et avaient été elles-mêmes menacées dans leur personne; mais si l'on veut se rappeler que presque toutes ces personnes étaient encore jeunes, avaient passé des années dans la douleur et les appréhensions, on comprendra qu'elles eussent besoin de se soustraire enfin à cette horrible torpeur.

Ce bal des victimes dont les feuilletonnistes se sont emparés pour en dire des choses si absurdes et si fausses était tout simplement la réunion de plusieurs familles d'opinion très anti-révolutionnaire; elles se cotisèrent afin que le prix de la souscription pût payer les lumières, l'orchestre et les très modestes rafraîchissements; on tirait avant le bal la couleur qui serait portée à cette soirée et toutes les femmes devaient s'y présenter en robe blanche avec des rubans de la couleur indiquée. Rien n'était plus simple que les toilettes d'alors; du linon, de la mousseline, même de la percale suffisaient et je me rappelle que moi qui avais 10 ans alors figurai plusieurs fois à ce bal dont on a dit tant d'extravagance, avec une robe de basin ornée de rubans aux couleurs voulues. Mme Chénau, Mlle de Margensy, cousine de Mme Dumas, avait rue de Provence une charmante maison qu'elle prêta pour ces réunions; la pauvre jeune femme mourut en couches peu après.

Ma mère voyait beaucoup de monde, de positions et d'opinions différentes; je me rappelle beaucoup de noms qui finirent par n'être plus dans nos relations; un de ceux que je me rappelle le mieux, quoique je ne l'aie pas vu aussi fréquemment que les autres, c'est le général Hoche, charmant de sa personne, doué de grands talents militaires qui ne bannissaient pas chez lui les charmes de l'esprit et du caractère. J'ai encore présent un déjeuner d'huîtres qu'il vint faire chez ma mère, au moment où il partait pour commander l'armée de Sambre-et-Meuse; sa voiture attelée de chevaux de poste l'attendait même à la porte de maman; il fut victorieux là comme partout, mais n'en revint pas; on a attribué sa mort à l'empoisonnement; il donnait de l'ombrage à bien des partis, disait-on.

Ces différentes connaissances de ma mère n'empêchaient pas qu'elle n'eût conservé des relations suivies avec grand nombre des personnes de son ancienne société. La princesse de Broglie, dont le mari, cousin de mon père, avait été guillotiné, venait souvent chez nous et nous allions chez elle. Elle avait quatre enfants de ce premier mariage : trois filles avec deux desquelles je suis restée liée, dont l'une, Mme de Laigle, vit encore et un fils qui est le duc actuel de Broglie; elle se remaria en secondes noces avec M. d'Argenson et en eut aussi plusieurs enfants.

La politique semblait toujours s'adoucir et même quelques émigrés essayèrent de rentrer dans l'espérance de n'être plus inquiétés.

De ce nombre furent mon père et le duc d'Aiguillon qui vinrent sonder le terrain.

Mais un malheureux coup d'Etat qui eut lieu en septembre 1797 et qui se nomma républicainement parlant le 18 Fructidor, vint rendre la position encore plus tendue et obligea ces Messieurs à retourner en exil.

Je me rappelle qu'au moment où ils prirent ce parti, les deux familles se réunirent à Ruel si connue depuis le Cardinal de Richelieu et qui appartenait à Mme la duchesse d'Aiguillon, mère du duc émigré, mais qui n'avait pas émigré elle-même. Ce fut de là que ces Messieurs repartirent pour les pays étrangers.

En 98, ma mère changea d'appartement; elle prit une maison de moitié avec Mme d'Aiguillon, rue Saint-Lazare. Cette maison, entre cour et jardin, appartenait à M. et à Mme de Beaumé, qui se réservèrent deux petits pavillons à l'entrée; cela me mit en relation avec leur fille Zulma de Beaumé, qui devint une de mes meilleures amies et que j'eus le chagrin de perdre à l'âge de dix-sept ans. Je me rappelle la portière de cette maison qui s'appelait la mère Découp et qui était bien la plus laide, la plus sale et la plus grossière bonne femme qu'on peut trouver, car par le fait elle était excellente.

J'avais alors treize ans et outre les relations d'amitié d'enfance que j'ai déjà citées, j'en avais d'autres, entre

autres les demoiselles de Caulaincourt; j'ai déjà parlé de l'aînée, qui devint Mme de Mornay, puis de sa sœur Amici qui fut Mme de Théluson et plus tard Mme de Saint-Agnan. Ces deux dames étaient beaucoup plus âgées que moi, mais elles avaient une sœur qui était de mon âge, qui s'appelait Almérine, qui fut plus qu'elles mon amie, que j'aimais beaucoup et qui m'aimait je crois plus encore; mais elle mourut avant d'avoir atteint quinze ans. Cette famille de Caulaincourt était de nos parents, je ne saurais dire à quel degré; mais je me rappelle parfaitement avoir vu dans les tableaux de famille d'Hénancourt le portrait d'une Amicy de Caulaincourt qui était une brune piquante et avait épousé un de nos ancêtres de Lameth. Le vieux Comte de Caulaincourt, qui était aimable, un peu égoïste et très gourmand, dînait souvent chez ma mère et nous dînions aussi chez lui; sa femme était une grande personne, très religieuse et très respectable, mais moins amusante que son mari. Leur fils Armand de Caulaincourt qui fut grand écuyer et joua un rôle marquant sous l'Empire où sa conduite fut diversement et bien souvent injuste ment jugée, venait aussi souvent à la maison.

Nous voyions aussi souvent la duchesse de Lachâtre qui venait assez souvent à Osny avec son fils Alphonse de Lachâtre, de quelques années plus âgé que moi; il annonçait devoir être un garçon distingué; malheureusement il mourut à dix-sept ou dix-huit ans. Ce fut après sa mort que sa mère, profitant du bénéfice du divorce qui avait eu lieu pendant l'émigration entre elle et le duc de Lachâtre, épousa M. de Jeaucourt, objet d'une ancienne liaison, mariage qui ne fut pas parfaitement heureux.

A dater de ce moment, l'horizon politique sembla prendre une teinte moins sombre, on semblait cheminer vers le moment où l'ordre se rétablirait de façon ou d'autre. Les églises étaient encore fermées, mais quelques ecclésiastiques reparaissaient à Paris, sans porter les habits de leur profession et à l'aide de cet incognito pouvaient exercer leur ministère. Quelques congrégations de

femmes se réunirent aussi, mais non dans des maisons religieuses, dans des maisons particulières qu'elles louaient à cet effet où elles vivaient réunies, remplissant les mêmes devoirs que si elles eussent été en communauté, mais sans porter les habits de leur ordre et sans que leurs pratiques religieuses fussent connues.

Je me rappelle qu'à peu près à cette époque pendant le temps que nous passions à Osny, où il n'y avait plus de curé depuis longtemps, était resté un maître d'école qu'on appelait le père Jumeau; il prit toujours soin de l'église, comme si elle eût été en puissance de curé, la balayait, la nettoyait, en ouvrait les portes le dimanche et tous les habitants de cette commune qui maintenant sont si avares de leurs visites dans ce sanctuaire y arrivaient en foule. Le bon père Jumeau entonnait à haute voix toutes les prières qu'il pouvait dire et chacun y mêlait la sienne. C'était vraiment un bon homme, un peu faible sous le rapport du cabaret, n'ayant jamais eu de postérité parce qu'il chargeait toujours sa femme de sonner les cloches et que cet exercice lui faisait régulièrement faire une fausse couche tous les ans.

Tout le temps que j'étais à Osny, je ne manquai pas à ces réunions de l'église; je crois que j'avais au fond du cœur des idées de piété, qu'elles développaient, mais la vérité est que mon instruction religieuse avait été négligée et se réduisait à peu près à rien, qu'à faire mes prières soir et matin. Ce fut donc dans ce temps dont je viens de parler que l'on pensa à me faire faire ma première Communion. Ma mère, dirigée par le précepteur de mes cousins de Lameth, qui était un homme pieux et éclairé, choisit un prêtre qu'il lui indiqua, ce me semble. Ce prêtre dirigeait une communauté de femmes qui avaient loué autant que je puis me rappeler, l'hôtel du Lô; je fus un peu dirigée dans mes petites études théologiennes par ce même précepteur de mes cousins, qui était ecclésiastique, gardant encore l'incognito, Il s'appelait l'abbé Jeauffroi et fut plus tard évêque de Nancy. Et ce fut avec cette éducation imparfaite que

je fis ma première communion, ayant au moins 14 ans, mais toujours avec des pensées sincères de piété, qui me restèrent toujours depuis au fond du cœur, quoique ayant subi des variations dans les premières années de ma jeunesse jusqu'au moment où elles m'ont paru être la base de toutes les vertus, la consolation de tous les chagrins et l'espérance de l'éternité qu'elles nous promettent. Ce fut à l'hôtel du Lô que j'accomplis en cachette, pour la première fois de ma vie, cette sainte action de la Communion, que je pus quelques mois après renouveler sans mystère dans la chapelle souterraine de Saint-Roch.

Ce fut aussi à peu près à ce moment qu'eut lieu une nouvelle crise politique dont les suites furent immenses. On l'appela le 18 brumaire an VIII et qui correspond au 9 et 10 novembre 1799, époque à laquelle le général Bonaparte, après avoir dissous le Conseil des Cinq Cents dans la salle de Saint-Cloud où il siégeait, se mit à la tête de la politique, renversa le Directoire et créa un Consulat provisoire. La face des choses changea bien depuis ce moment; à ce Consulat provisoire en succéda un autre, composé de l'Empereur comme premier Consul, de Cambacérès et Lebrun comme second et troisième Consuls. A dater de ce moment, l'intérieur de la France tendit à se réorganiser.

Ce fut en 1800 que les Emigrés rentrèrent en foule; mon père revint le premier de l'an, ce me semble, et quoique n'étant pas encore rayé de la liste des émigrés, il put se montrer librement et faire toutes les démarches nécessaires pour arriver à ce but qui le faisait redevenir citoyen français. Le pauvre duc d'Aiguillon abîmé par la goutte ne put rentrer dans son pays et mourut quelque temps après. Cet été-là, nous fûmes passer quelque temps à Hénancourt, chez mon oncle; ma grand'mère de Lameth, mère de mon père, y vint en rentrant en France dont elle avait été absente au moins dix ou onze ans, ce qui fait que je n'en avais conservé aucun souvenir.

Quand je la vis, je la pris pour un siècle en habit de vieille femme et cependant elle avait au plus 70 ans. Il

est vrai que sa taille exiguë, que son excessive maigreur et que sa toilette à laquelle elle n'avait rien changé depuis qu'elle avait quitté la France et à laquelle elle ne changea rien jusqu'au moment où elle mourut à l'âge de 87 ans, lui donnait tout à fait l'apparence du siècle passé. C'était une femme de beaucoup d'esprit, de cœur et de noble caractère, mais positive dans ses volontés, plus disposée à la sévérité qu'à la bienveillance, d'une grande piété qui ne s'est jamais démentie durant tout le cours de sa vie; elle était sœur du maréchal de Broglie.

Son arrivée nous impressionna beaucoup, mes cousins et moi, car ils étaient là aussi pour la recevoir. Nos parents étaient là pour nous présenter, très fiers de leur progéniture. Mon oncle Augustin, comme chef de la famille et père de deux garçons, commença la présentation. Quand ils approchèrent, ma grand'mère cligna les yeux et dit en s'adressant à mon oncle : « Qu'est-ce que c'est que ça? » « Ma mère, dit mon oncle avec un certain amour-propre paternel, ce sont mes fils Alfred et Adolphe. » « Ah! dit-elle, ils sont drôlement vêtus! », puis elle approcha ses lèvres de leur front et tout fut dit.

Quand vint le tour de mon père, il me prit par la main et avec la bouche extrêmement en cœur, il lui dit : « Maman, c'est Jenny! ma fille! » Je dois ici entrer dans une petite explication qui fera comprendre pourquoi la réception qui me fut faite fut encore plus bizarre que celle de mes cousins. J'avais quinze ans! C'était au printemps : celui de ma jeunesse et celui de la saison fermentaient apparemment dans ma personne, car j'avais beaucoup de gros boutons sur le front. La mode heureusement voulait qu'on portât beaucoup de crochets bien pommadés sur cette partie de la figure; j'en avais multiplié le nombre autant que possible afin de mieux dissimuler ce qu'ils cachaient; mais quand je m'approchai de ma grand'mère, cette abondante chevelure lui parut incompréhensible, elle qui avait le front comme un genou. Afin de me donner le même baiser qu'à mes cousins, elle l'écarta donc impitoyablement, mais quand

elle vit ce qu'il y avait dessous, elle recula en disant : « Dieu! quelle horreur! » Voilà comment se termina cette solennelle présentation. Du reste, cela n'empêcha pas ma grand'mère d'être toujours très bonne pour moi, de me donner d'excellents conseils et de me montrer dans toutes les circonstances autant d'amitié qu'on en peut avoir pour une personne d'un âge aussi différent et qu'on n'a vue que peu d'années pendant le cours de sa longue carrière.

A dater de ce moment qui correspond à 1800, les vies de famille recommencèrent à se régulariser; la nôtre se partagea entre Osny et Paris, seulement nous ne passions que trois mois à Paris et neuf mois à la campagne. Ce fut dans cet hiver de 1800, le 24 décembre, correspondant au 9 nivose an IX, qu'eut lieu l'explosion de la Machine Infernale, consistant en une petite charrette remplie de poudre et stationnant rue Nicaise, que l'on fit sauter ou à laquelle on mit le feu, d'une manière combinée de façon à ce qu'elle éclatât au moment où la voiture du premier Consul, qui allait à l'Opéra, devait passer à cet endroit. Heureusement pour lui, son cocher était, dit-on, gris ce jour-là, il mena son maître si grand train qu'il touchait l'Opéra quand la bombe éclata. Sans cet incident, cet homme dont on a tant parlé eût été arrêté dans sa marche qui devait être si étendue et si remarquable.

Je me souviens que M. de Nicolay, qui fut depuis mon mari, allait aussi à l'Opéra le même jour. Il passa dans son modeste fiacre quelques instants avant Napoléon; mais comme il allait fort lentement il arriva après lui à l'Opéra et entendit mieux cette affreuse détonation qui retentit presque dans tous les quartiers de Paris. Dans ce moment, nous demeurions encore rue Saint-Lazare.. Je cherchais un ruban dans ma commode afin de terminer ma toilette, car nous allions en soirée; ce vacarme m'inpressionna tellement que je tombai le nez dans mon tiroir et que je fus très surprise quand je relevai la tête de voir que la maison était encore debout.

A partir de ce moment, la politique marcha grand

train et la société se réorganisa entièrement. Plus on avait été privé de joies et de plaisirs, plus on en était avide; il y avait partout des bals, chez les Ministres, chez les grands personnages. J'avais quinze ans, j'aimais la danse follement et quoique je fusse encore bien jeune, on me mena un peu dans le monde. Je dansais extrêmement bien; c'est une chose de si peu de mérite qu'on peut la dire sans se vanter. A seize ans, j'allais dans tous les grands bals, chez des Ministres aussi bien que chez des particuliers; dans les premiers, je voyais souvent la famille du premier Consul, ses sœurs dont l'une, qui fut d'abord Mme Leclerc et ensuite la princesse Borghèse, était je ne dirai pas d'une admirable beauté, mais bien certainement la personne la plus jolie et la plus attrayante qu'on pût trouver; elle fut trouvée telle par bien des personnes qui le lui dirent et qu'elle crut, s'il faut s'en rapporter à la Chronique.

Ma mère avait toujours conservé des relations assez intimes avec Mme de Beauharnais devenue femme du général Bonaparte; nous la voyions de temps en temps et j'étais restée en relations avec ses enfants, mais moins intimes que dans les années passées. Ce fut dans le courant de ces deux dernières années que je rencontrai souvent dans le monde M. de Nicolay; il me demanda en mariage et j'étais toute disposée à l'accepter; mes parents savaient qu'il n'était pas riche, mais qu'il était de la branche aînée des Nicolay; quant à moi qui n'étais pas aussi héraldique, il me suffisait de savoir qu'en l'épousant je ne faisais point un mariage déplacé sous le rapport de la naissance. Je ne lui demandai pas s'il avait de l'argent parce que ça m'était égal et qu'il me semblait que j'en avais pour deux; je ne lui demandai pas s'il m'aimait parce qu'il me semblait que ça ne pouvait pas être autrement puisque je l'aimais beaucoup. Ce mariage fut donc arrangé plusieurs mois avant de se conclure, mes parents ne voulant pas me marier avant que je n'eusse 17 ans et cependant il s'en fallait encore de six semaines que je les eusse quand nous fûmes mariés dans la chapelle d'Osny en 1802, le 14 juillet.

Quelques jours avant le mariage à la chapelle avait eu lieu le mariage à la municipalité, célébré dans le salon d'Osny où avait été fait également 48 heures plus tôt celui de mon père et de ma mère, car ils étaient divorcés au moment de l'Emigration pour la conservation de la fortune et ne s'étaient point encore remariés.

L'évêque de Versailles qui s'appelait Charier de La Roche vint me marier; c'était juste au moment où on s'occupait du Concordat, où on rétablissait de l'ordre dans les dignités ecclésiastiques et où l'on rendait des prêtres à chaque paroisse. Ce qui fait que le château d'Osny devint le rendez-vous d'une multitude de prêtres qui venaient se recommander auprès de Monseigneur. Mon père en engagea beaucoup à dîner le jour de mon mariage, aussi ce repas ressemblait-il bien plutôt à celui d'un enterrement qu'à un dîner de noce, ce qui n'empêcha pas que je fusse gaie, heureuse et que cette union contractée avec ce sévère entourage n'ait été heureuse et ne se soit prolongée pendant quarante années. En 1803, j'accouchai de mon premier enfant que j'eus le malheur de perdre en naissant; treize mois après j'eus une fille et à plusieurs années de distance j'eus un fils et une autre fille qui furent la totalité de mes enfants. Cette affection maternelle devint alors la plus puissante de mon existence. Dieu a permis qu'ils me soient conservés jusqu'à présent et m'accordera, je l'espère, de m'appeler à lui avant eux

MARIE DE NICOLAÏ.

(A suivre.)

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LITTÉRATURE

Yvonne Bézard : *Madame de Staël d'après ses portraits*, avec onze illustrations hors-texte, Edit. Victor Attinger. — Madame de Staël : *Lettres inédites à Juste Constant de Rebecque*, publiées par Gustave Rudler, Libr. E. Droz. — Paul-Emile Schazmann : *Bibliographie des Œuvres de Mme de Staël et Description d'après les exemplaires originaux des éditions françaises publiées de son vivant et des inédits posthumes*, avec 12 reproductions de titres d'éditions originales et 4 illustrations hors-texte. Préface de M. Fernand Baldensperger. Introduction de la comtesse Jean de Pange. Edit. Victor Attinger. — Etienne Aubré : *Le Chevalier de Caud, époux de Lucile de Chateaubriand*, Libr. académique Perrin. — Revues.

En tête d'une curieuse étude sur **Madame de Staël d'après ses portraits,** Mlle Yvonne Bézard assemble les témoignages d'une cinquantaine de contemporains sur les agréments physiques de son héroïne. Ces témoignages sont, hélas! concordants. Avec plus ou moins de courtoisie, quelquefois avec brutalité, ils affirment que la grande amoureuse était laide, laide irrémédiablement. « Peu jolie, pas du tout jolie », disait d'elle la grande-duchesse de Weimar. « A voir son visage et sa tournure, déclarait l'allemand Wiéland, on pourrait la prendre pour une domestique suisse ». D'une façon générale on voyait de son temps, en elle, un type de virago, un peu hommasse (un « homme-femme »! disait Benjamin Constant fort renseigné sur son sujet), au visage heureusement adouci par les lumières de l'intelligence.

Après avoir lu ces allégations caractéristiques, et bien d'autres qui les confirment, il semble difficile de soutenir que Mme de Staël put, autrement que par ses dons d'esprit et sa fortune, capter les hommes. Cependant Mlle Yvonne Bézard tente de plaider sa cause. Comment expliquer, nous dit-elle, tant de succès amoureux si Mme de Staël ajoutait aux disgrâces du visage celles du corps? Tant de succès amou-

reux? Hélas! L'auteur de *Corinne* n'enregistra-t-elle pas plus d'insuccès que de triomphes? Tout au plus, quand elle avait pris un imprudent dans ses rets, savait-elle le garder avec une force invincible, le retenant attaché à elle par son tempérament de feu, ses bienfaits, l'habitude et, au surplus, son prestige d'écrivain illustre.

Convaincue que son héroïne devait posséder, malgré toutes les déclarations contraires, ce qu'elle appelle « une sorte de beauté », Mlle Yvonne Bézard s'est mise, par monts et par vaux, en quête de ses portraits. Elle en a retrouvé et étudié beaucoup, peints, sculptés ou gravés, soit au château de Coppet, soit dans d'autres maisons, soit dans des musées et bibliothèques. Il se faut méfier des portraits. Les femmes qui posent devant les artistes sont naturellement coquettes, exigeantes, peu enclines à accepter leur laideur. Les artistes, de leur côté, sont naturellement flatteurs, car ils craignent, s'ils se montrent trop réalistes, les explosions de colère de leurs modèles.

Mlle Yvonne Bézard savait tout cela. Elle se méfiait, mais gardait sur les grâces et le bel air présumés de Mme de Staël quelque idée préconçue. Elle fait, dans son étude, avec beaucoup de clarté et de talent, la description des tableaux et estampes qu'elle a rencontrés dans sa pérégrination; elle nous donne, de plus, quelques reproductions de ces œuvres d'art.

Ainsi Mme de Staël nous apparaît de la jeunesse à la maturité. Sous le crayon de Carmontelle, à l'âge de treize ans, elle ressemble à quelque soubrette élégante de l'ancien régime, au type un peu nègre, aux grosses lèvres, au nez légèrement retroussé, aux épaules remontées, au torse qui bombe » et « donne une vision d'infirmité », dit Mlle Bézard qui, plus loin, contredisant sa description, vante sa « grâce enfantine... délicieuse à regarder ». Dans une gouache anonyme, datée de 1794, Mme de Staël, en robe blanche, mi-étendue dans un paysage de féerie », étale les séductions d'une nymphe un peu trop habillée, repue de bonheur et d'amour, mais on ne reconnaît sur son visage aucun de ses traits familiers. La voici, plus loin, à 31 ans, dessinée par Isabey avec plus de fidélité, portant un visage massif sur un buste opulent,

puis idéalisée, méconnaissable dans une peinture de Firmin Massot.

Son type réel, en définitive, de « bacchante de la Révolution », on le trouve surtout dans une peinture anonyme du château de Coppet et dans la toile de Mme Vigée-Lebrun. En ces deux œuvres, dont la seconde fournira le modèle de miniatures et de peintures postérieures, le visage aux boucles ébouriffées tire sa vulgarité du dessin déplaisant de la bouche. Le corps offre des formes amples et molles; les bras et les mains allongent d'agréables lignes. On ne peut décidément, si l'on se fie aux portraits, déclarer que Mme de Staël éloignait l'admiration. Elle n'était, en réalité, ni belle, ni laide. Les artistes ont fixé d'elle des images plutôt froides, parfois guindées; ils n'ont pas, ce semble, réussi à refléter la mobilité de ses traits; cette mobilité de traits était évidemment difficile à traduire; elle rendait cependant plus expressif le visage de Mme de Staël et en faisait oublier les imperfections.

Mlle Bézard a fondé son étude sur une riche documentation, situé les portraits dans la vie, sommairement évoquée, de son héroïne, fourni de nombreux détails sur les conditions dans lesquelles ils furent exécutés, enfin épuisé probablement la question de l'iconographie staëlienne.

M. Gustave Rudler, dans un travail d'un genre fort différent : **Lettres inédites de Mme de Staël à Juste Constant de Rebecque,** vient d'éclairer, avec bonheur, de quelques lumières nouvelles les relations que la fougueuse dame entretint, peut-être sans grand enthousiasme à l'origine, avec le père de Benjamin Constant. Au nombre d'une vingtaine, les lettres qu'ils sort de l'ombre où elles reposaient dans les archives de la famille d'Estournelles de Constant (à part les deux premières qui datent de 1795 et 1798), embrassent la période comprise entre 1809 et 1812. M. Gustave Rudler les a accompagnées d'un texte historique qui aide à mieux en saisir l'intérêt.

Jules Constant de Rebecque, en 1795, atteignait la soixante-douzième année. Il venait de traverser une période douloureuse au cours de laquelle il avait perdu sa situation de commandant d'un bataillon du régiment bernois, soutenu et

perdu des procès. Il ne disposait plus de ses biens qu'il avait dû céder à Benjamin, moyennant une rente médiocre, pour les soustraire aux « mains avides de la justice bernoise ». Chargé de famille, il voyait, avec une frayeur compréhensible, son fils spéculer périlleusement sur la fortune dont il lui avait abandonné la propriété. Craignant la misère, il fit part de ses perplexités à Mme de Staël, souhaitant d'elle qu'elle imposât quelque modération au spéculateur imprudent.

Il ne connaissait que trop sans doute la jeune femme, mais il ne l'avait jamais rencontrée. Leur commerce épistolaire commença dans ces conjonctures fâcheuses. Mme de Staël fut enchantée de l'engager. Elle profita de l'occasion pour se disculper d'avoir influencé les décisions de Benjamin. Avec une grande adresse ensuite, elle rassure le vieillard, et sur les sentiments de son fils à son égard et sur les résultats des opérations financières auxquelles il se livre.

Sans doute Juste Constant ajouta-t-il foi aux propos de chattemite de sa correspondante, car, en décembre 1796, il accepta de régler ses affaires avec Benjamin en présence de Mme de Staël, celle-ci faisant entre eux office de conciliatrice et obtenant pour lui une augmentation de la rente que lui servait le jeune homme. En 1797, nous dit M. Gustave Rudler, Juste Constant acheta à Mme de Staël une maison sise à Angervillers, près Limours. Ainsi les relations ont continué. En avril 1798, Mme de Staël, inquiète de voir son amant près de la ruine, réclame le secours du vieillard et le supplie d'intervenir.

Les lettres ensuite datent, comme nous le disons plus haut, de 1809 et années suivantes, période où Benjamin, las de son exigeante maîtresse, épouse en cachette Charlotte de Hardenberg et met Mme de Staël en présence du fait accompli. Celle-ci, pour rompre le mariage de son amant, cherche à faire de Juste Constant son allié. Pour mieux tenir le vieil homme, toujours impécunieux, elle lui fait des offres de service. Plus tard, elle s'occupera de placer l'un de ses fils. Le ton des lettres devient de plus en plus amical. Mme de Staël entre en rapports avec toute la maisonnée de son correspondant.

Ainsi peut-on constater que les documents mis au jour par M. Gustave Rudler, documents dont nous ne pouvons fournir qu'une sommaire analyse, comblent une lacune regrettable de la biographie staëlienne et contribueront à rendre celle-ci moins fragmentaire.

Tandis que M. Rudler enrichissait cette biographie, M. Paul-Emile Schazmann s'efforçait de réunir les éléments épars de la **Bibliographie des Œuvres de Mme de Staël.** Il vient de publier les résultats de ses recherches sous forme d'un opuscule d'une centaine de pages que M. Fernand Baldensperger et Mme Jean de Pange ont ensemble préfacé. Cet opuscule comprend soixante-trois articles et de nombreux fac-similés de titres. Il n'englobe que les ouvrages parus du vivant de Mme de Staël et les écrits inédits retrouvés et publiés après sa mort. Il eût été préférable, croyons-nous, d'y ajouter les réimpressions posthumes qui peuvent présenter grand intérêt, ne fût-ce que par leurs variantes de textes et les documents de différents ordres que des érudits consciencieux y ajoutèrent. M. Schazmann, pour accomplir son délicat travail, semble avoir puisé dans des bibliothèques privées particulièrement riches en œuvres staëliennes. Ses descriptions de volumes sont faites avec soin et selon les principes de la bibliographie scientifique. On rencontre, de ci, de là, au cours de ses pages, des informations et des références historiques, parfois des lettres inédites (1), se rapportant aux volumes décrits.

La *Bibliographie* staëlienne semble particulièrement curieuse parce qu'elle remet en mémoire, dans leur chronologie, tous les événements (ceux d'ordre sentimental exceptés) d'une vie agitée. On y peut même surprendre, au moins dans ses premiers articles, quelques aspects de la formation intellectuelle, sociale et politique du futur auteur de *Delphine*. De ci, de là, figurent des opuscules peu connus, comme la pièce en trois actes intitulée *Sophie ou les Sentiments secrets* et la tragédie *Jane Gray* que Mme de Staël écrivit dans sa jeunesse et publia plus tard à petit nombre, des brochures et des pamphlets politiques devenus rarissimes. M. Schaz-

(1) P. 62 et s. (*De l'Allemagne*, exemplaire annoté par Mme de Staël.) V. aussi. p. 83 (*Considérations sur les principaux événements de la Révolution française*), etc.

mann aurait rendu service aux érudits en complétant son travail d'un index alphabétique.

De M. Etienne Aubrée, nous avons reçu, voilà déjà quelque temps, un très curieux ouvrage portant le titre : **Le Chevalier de Caud, époux de Lucile de Chateaubriand,** qui complète heureusement son volume antérieur *Lucie et René de Chateaubriand chez leurs sœurs à Fougères.* Cet ouvrage, illustré de portraits et de vues de maisons ou châteaux, a la forme d'un recueil de documents originaux tirés d'archives publiques ou privées plutôt que d'un récit suivi. Il contribue singulièrement à élucider le mystère qui planait sur le mariage de Lucile et que des historiens, peu soucieux de se livrer à des recherches, avaient éclairci à leur manière.

On sait de quel ton méprisant Chateaubriand traitait, dans ses *Mémoires d'outre-tombe,* ce M. de Caud qui avait si bénévolement pris en charge sa sœur, intéressante pauvresse sortant des prisons révolutionnaires de Fougères et de Rennes. Ce M. de Caud méritait-il tel dédain? Rendit-il malheureuse, pendant le court délai où il l'abrita sous son toit, la chanoinesse désenchantée, la chassa-t-il, comme on l'a dit, de sa maison?

M. Etienne Aubrée répond, pour la première fois, et d'une façon péremptoire, à ces diverses questions. En premier lieu, après nous avoir indiqué, en dressant sa généalogie, quels droits le chevalier Jacques-Louis-René de Caud pouvait avoir à la noblesse, il nous retrace les faits saillants de sa carrière. Nous allons voir que l'homme méritait plus de sympathie et de respect que la postérité ne lui en a témoigné.

Fils de Pierre Caud, avocat au Parlement de Bretagne, et de Jeanne-Rose Baconnière, il naît à Rennes en 1727. Il appartient à une famille oscillant entre la noblesse et la bourgeoisie, possédant terres et manoirs. Il fait son droit, compte en 1749 au nombre des avocats au Parlement de Bretagne. La même année, il jette la robe aux orties, embrasse la carrière des armes, entre à titre de volontaire au régiment d'Egmont. En 1755, il fait partie des gardes du corps du roi. En 1758, il prend part contre les Anglais à la bataille de Saint-Cast où il est grièvement blessé. Il reçoit la croix de Saint-Louis pour sa belle conduite et une pension royale. De grade en grade,

dans la suite, il devient maréchal de camp. En 1779, il commande le château et la garnison de Fougères. En 1786, il abandonne ses fonctions et habite Rennes. En 1789, il prend celles de capitaine de la garde nationale rennaise. Il ne sera pas inquiété pendant toute la durée de la tourmente révolutionnaire, car il est fort estimé de ses compatriotes. En 1791, il se propose d'épouser Anne Aubry de Vildé qui meurt prématurément.

Il avait certainement connu Lucile de Chateaubriand à Fougères, où la jeune fille séjourna auprès de ses sœurs. Il offrait, au physique, bel aspect, visage attrayant, comme le prouve son portrait retrouvé par M. Etienne Aubrée. Il disposait de rentes avantageuses. Quand il offre à Lucile de l'épouser, il atteint la soixante-neuvième année; de son côté, elle dépasse la trente-deuxième. L'écart d'âge est grand. Le mariage se conclut malgré tout. C'est, de part et d'autre, un mariage de raison. Le chevalier de Caud, au contrat, fait donation de tous ses biens à sa future. Il tire celle-ci de sérieux embarras et d'une misère prochaine. Les avantages sont égaux d'un côté comme de l'autre.

D'où viennent dans la suite les discordes? M. Etienne Aubrée prouve qu'elles viennent de Lucile; un document dit, en effet, qu'elle était « violente, impérieuse, déraisonnable » et qu'elle témoignait à son époux une hostilité incompréhensible. Il ne semble pas cependant que le chevalier de Caud ait exercé le moindre sévice contre sa femme. Du moins, aucune accusation de violence de sa part ne subsiste dans les pièces que son biographe a pu consulter. L'homme paraît, toute sa vie, avoir témoigné de générosité et de courtoisie. Il faut donc détruire la légende qui fait de lui un méchant croquemitaine.

Revues. — *Revue des Cours et Conférences*, 30 janvier 1939. De M. Henri Guillemin : *Treize lettres inédites de Lamartine;* de M. J. Huizinga : *Le problème de la Renaissance;* de M. André Martinet : *La phonologie synchronique et diachronique.* — *L'Intermédiaire des Chercheurs et Curieux*, 30 janvier 1939. De M. Bernard Barbery : *Les Cendres de Marceau;* de M. C. L.: *Les îles anglo-normandes et le diocèse*

de Dol; de M. Pierre Dufay : *Les pantalons des femmes;* de M. Segusto : *Montaigne, ses origines.*

ÉMILE MAGNE.

LES POÈMES

Marthe Boissier : *Soirs de Septembre*, « Revue des Poètes ». — Thomas Braun : *Adieux à Francis Jammes*, « l'Edition Universelle ». — André Martel : *Solides*, « Editions Cariatides ». — Auguste Fontan : *Poèmes avec des Oiseaux*, « éditions des îles de Lérins ». — Francis Eon : *Champ-Noir*, Société française d'Imprimerie et de Librairie, Poitiers. — Colonel Godchot : *Œuvres de Jeunesse*, chez l'Auteur, Nice.

Il y a, dans le talent sain et personnel de Marthe Boissier, quelques éléments irréductibles, qui sont essentiellement sa marque. Elle vit à l'écart des coteries, des écoles, aucune mode, aucun snobisme n'agit sur elle. Sans doute **Soirs de Septembre,** comme *le Chant du Pèlerin* de 1936, et comme *les Musiques Incertaines* de 1935, semblent ignorer toutes les particularités de l'époque où le recueil a été écrit; chacun pourrait avoir paru en d'autres temps. Marthe Boissier sait une chose, c'est qu'elle aime le spectacle de la nature et des champs, qu'elle se retrempe dans la paix et dans l'air de sa province natale, qu'elle est sensible aux travaux agrestes, à l'amour qui est la loi des êtres comme de l'univers, et qu'elle est poussée à s'exalter dans la joie du rythme et à remercier le Créateur de toutes les belles choses qu'il a créées, parmi lesquelles elle vit et dont la contemplation incessante, elle le sent, l'agrandit. Elle admire, elle aime tous les poètes parce qu'ils sont les poètes, et que, plus ou moins, ils ont toujours été pénétrés des mêmes ferveurs qu'elle. Elle ne se soucie guère de savoir si sur ces chants s'exerce une influence classique, romantique, parnassienne, symboliste, réaliste. Elle est ce qu'elle est, et ne se laisse détourner de son chemin par nulle considération. Persuadée avec raison qu'elle donne toujours dans les poèmes qu'elle compose le mieux de ce qu'elle peut donner et de ce qui est en elle, il lui importe peu d'apprendre qu'elle se rapproche de tel ou tel maître réputé ou s'éloigne de tel autre. Elle s'acquitte de la tâche qu'elle s'est proposée. C'est tout. On la trouve au goût du jour? C'est bien. On ne la trouve pas au goût du jour? C'est bien aussi. Elle a apporté sa gerbe; rien n'y est factice ni falsifié.

J'aime cette droiture absolue, dans son art, j'aime cette fran-

chise si peu fanfaronne qu'elle ne se préoccupe pas de la faire ressortir aux yeux de son lecteur.

La nuit est descendue. Une flamme dans l'âtre
Rit, vive ballerine à la tunique d'or.
Le troupeau va rentrer, j'entends la voix du pâtre :
Pour qu'on ouvre l'étable il a sonné du cor.
Une chauve-souris effleure la muraille.
Moi, debout sur le seuil, les yeux rivés au ciel,
J'attends qu'un astre clair perce le sombre voile.
Qu'il est pur, le lever de la première étoile!

Ainsi s'ouvre le livre. Le sentiment du poète ne varie pas, s'étant, du premier coup, révélé et donné tout entier. L'expression est directe et juste, elle correspond avec une exactitude toujours parfaite à la pensée, qui résulte d'une grave et longue méditation.

Cependant, une *Attente* lui fait l'âme inquiète. Sans doute, elle a donné le meilleur de soi, mais valait-il la peine qu'elle élevât la voix? Elle ne ressent pas la plénitude de consentement que les plus grands poètes ont dû ressentir dans le passé; elle songe à Racine, à Corneille, à Molière, à ceux « dont le libre génie habitait les hauteurs »; elle oublie que le doute, ferment de tout progrès en art, les tourmentait, eux comme elle, eux plus qu'elle encore probablement, puisque, de par leur tempérament et la lucidité hardie de leur idéal, ils visaient plus haut. Elle, petite, obscure, « et dans l'ombre cherchant », ne découvre pas ce qu'elle voudrait réaliser dans ses chants futurs...

Muse! les mots humains ne sont que des haillons
Si tu n'y fais pleuvoir tes limpides rayons.
Mais le plomb devient or, l'azur sèche la fange
Quand la strophe s'enfuit sur l'aile de l'Archange!
Je travaille, j'espère et je te sens tout près :
Dans les rondes d'enfant, la rumeur des forêts,
L'haleine des jardins...

et elle a raison, elle le sent, la Muse répond à son appel bien des fois; son âme « peut », quoi qu'elle en pense, « retrouver son soleil »... Hélas! un deuil éprouvé l'attriste toujours; l'azur est annonciateur du bonheur,

Mais que l'aurore rie ou que le jour pâlisse
Ton ombre, mon enfant, près de mon cœur se glisse...

sanglote-t-elle. Ou plutôt non, elle ne sanglote pas, elle se raffermit, son courage n'est pas rompu, ni sa foi ardente en ce que la terre et la vie ont de beau, et elle dira à son « lecteur secret » :

Nos âmes s'en iront, pensives et pareilles,
Avides de musique et d'amour seulement.
Tout nous rira : l'oiseau, l'arbre, le firmament.
.. ..
Nous recréerons en nous le magique Matin
Où tout chantait, la fleur, la source, la rosée...

L'automne est là, septembre à son déclin? Non pas : le printemps est suscité sans cesse selon notre foi; deux ailes nous transportent en plein azur, l'Amour, qui est la Bonté, et la divine, omniprésente Poésie.

Thomas Braun chante, avec émotion, ses **Adieux à Francis Jammes,** et précisément nous éprouvons cette joie que le poète qui, je crois, est par la nature de sa foi catholique le plus rapproché de Francis Jammes songe moins à l'apologétique qu'à célébrer la sensibilité lyrique, la naïve et pure exaltation dont vibrait cette âme merveilleuse dès qu'elle entrait en communion avec l'âme des créatures les plus humbles aussi bien que lorsqu'elle remerciait de ses biens le Créateur. Catholique, nul ne le contestera, il le fut de toute la force de ses croyances, mais sensible à la souffrance, à la beauté originelle des choses terrestres... Qui ne se souvient comme d'un inestimable bienfait des heures passées aux côtés de Francis Jammes? Ce fut, pour moi, lorsqu'il habitait encore Orthez, nos longues promenades dans les campagnes environnantes, où, secrètes dans les buissons de novembre, il attirait mon attention sur les plus infimes promesses, déjà en germes, du printemps futur! Grand Francis Jammes, je me plaisais à vous entendre parler de choses que je connais bien peu, moi qui ne suis qu'un citadin, mais mes réflexions ou simplement mon attentif silence ne vous déplurent point, puisque j'en ai reçu ce témoignage, peu de jours après, lorsque me parvinrent *Rayons de Miel,* que vous envoyiez amicalement « Au

Poète André Fontainas, qui fait désormais partie de ces paysages amis ». Précieuse, chère dédicace! — Et vous voilà parti, si tôt, après Vielé-Griffin, Gustave Kahn, Henri de Régnier — tant d'autres déjà, que j'admire et qui me furent, comme vous, bienveillants et cordiaux!... Du moins Thomas Braun a su mettre toute l'émotion de son cœur à vous évoquer dans ses pieux adieux.

André Martel chante les **Solides** : *les Humbles*, les pierres, le sable, le granit et le marbre; les Souples, pour le fer ou contre l'or, le fil de cuivre, et le chandelier de cuivre et le trombone,

Beau Trombone, puissant, vêtu de clarté blonde,
Brève embouchure et pavillon large et mouvant,
Tu modules du rêve en modulant du vent,
Par tes variétés lestes de longueurs d'ondes,
Pouvant, ô phénomène acrobatique, t'al-
longer ou raccourcir ton tube instrumental...

enfin *les Lumineux*, cristal, rubis, diamant, émeraude. Un poème conclut en définissant de ces solides la diversité géométrique, à partir du point, de la ligne qui commence, se meut en courbe, engendre la surface et le volume, enfin la sphère, depuis la goutte de mercure qui s'enfuit sur la pente la plus minime jusqu'au globe terrestre et celui qui « enfermant dans son orbe et l'étoile et le ciel », est l'infini du champ matériel. Et le livre se clôt sur un hymne magnifique à la Matière. Comme précédemment aux *Trois Chansons de l'Homme:* du Verbe (1927), de la Chair (1929), de l'Ame (1935), le poème nouveau, fervent et rapide, est un hommage serein et pur à la vérité et à la science.

Lorsque Victor Hugo écrivait à l'orfèvre Froment-Meurice que « la miette de Cellini vaut le bloc de Michel-Ange », sans doute pensait-il aussi, comme je le pense à mon tour, que maint poète sertit avec soin une strophe, sans viser à des ambitions hautaines ou grandioses. Peut-être pourraient-ils plus? ce serait, je crois, le cas d'Auguste Fontan, mais ils ne pourraient pas mieux faire. **Poèmes avec des Oiseaux** est un recueil délicieux à la gloire, ou plutôt à la louange de tous les oiseaux familiers, sédentaires ou migrateurs, dont le

poète suit le vol, écoute le gazouillis, le chant ou le cri, sous son beau ciel d'Alger, et ces brefs et charmants poèmes ajustent à ses impressions d'observateur les mouvements secrets de son cœur, ses ressouvenances d'amour. Voici, en raison de sa perfection, un petit chef-d'œuvre que bien d'autres, plus huppés que lui, seraient fiers d'avoir réussi, « les Grues » :

Sur la plaine de la mer
S'attriste le cri des grues...
Des souffrances reparues
Font saigner mon cœur amer...

Je rêve des jours passés,
Des grâces de ton visage...
Montant aux astres glacés
Le brouillard couvre la plage...

Mais tous les morceaux ne sont pas aussi menus dans la perfection. Non seulement *l'Alouette,* poème en prose, empli d'élan au sortilège de la joie des campagnes françaises : « Vive Ronsard! Vive Verlaine! Vive la gloire de Paul Fort! » répète le refrain, mais *Coucher d'Oiseaux,* mélancolique et frissonnant, mais *Envol de Colombes, les Grives,* etc... et cette *Dédicace* en alexandrins contre-rimés, si délicate, si grave, vraiment émouvante, quand elle conclut :

Comme il est émouvant, mienne, que nous unisse
Ce rappel âcre et doux de lointaine jeunesse...

De son côté Francis Eon, selon un goût qui lui est coutumier, assemble sous le titre **Champ-Noir** une douzaine de brefs poèmes où il évoque les paysages qu'il aime et, discrètement, ses amours. Perfection aussi délicate que dans ses « suites » précédentes, et une amusante « botanique » qui va de l'*Amanite :*

Voici l'oronge au sombre feu, le cèpe noir,
La clavaire en fuseaux, la pâturelle grise,
Les roses innocents dans le pré du lavoir,
Les petits mousserons qu'on cueille sans méprise;

Comme nos sentiments ceux-là sont bons et sûrs,
Comme mon franc désir et que rien n'adultère,
Fuyez l'ombre douteuse où croît près des vieux murs
L'amanite-panthère.

qui va, de l'amanite ou du colchique aux cyclamens, « humbles feux de septembre » et jusqu'au « papillon rouge » parmi les brumes de l'aurore, dont le poète ne sait pas le nom de fleur, une papillonacée, évidemment, c'est-à-dire une « légumineuse »... Petit volume vraiment exquis.

Moins encore qu'il ne m'appartient de rendre compte des livres de vers belges, je ne suis autorisé à parler dans mes chroniques de «*théâtre*» ; cependant, en raison de la fraîcheur de jeunesse et de passion, de la vigueur de la plupart des vers dont il se forme, ne puis-je signaler ici le recueil d'**Œuvres de Jeunesse** du Colonel Godchot, qui, avec de charmantes *Lettres à Georgette,* nous présente un « drame kabyle en quatre actes et cinq tableaux » — à Alger, en 1890-1891, *Nedjema,* en vers, mais qui n'a, je le crains, jamais été joué sur aucun théâtre. J'y vois de la force, une admirable ardeur juvénile, un sûr amour de la vie coloniale et de l'art poétique, que le Colonel Godchot a conservé, je pense, jusqu'à ce jour.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

François Mauriac : *Les chemins de la mer,* « Le Trentenaire » ; Grasset. — Albéric Cahuet : *Les Abeilles d'or, île d'Elbe,* Fasquelle. — Paul Morand : *Isabeau de Bavière,* Les Editions de France. — Henry Poulaille : ***Les Rescapés,*** Grasset. — Mémento.

Le succès que M. François Mauriac a remporté à la scène avec sa fort belle pièce, *Asmodée,* semble avoir exercé une influence profonde sur son art de romancier. Elle l'a rendu plus *dramatique,* au sens particulier de ce mot. Par sa volonté constante d'extériorisation, le nouveau récit qu'il vient de publier, **Les Chemins de la mer,** se rapproche du théâtre en s'éloignant du roman. Les cent premières pages de ce récit, d'un relief et d'un mouvement admirables, sont beaucoup plus scéniques que romanesques, il est vrai. Tout est présentation, dialogues, *action* dans *Les Chemins de la mer.* La narration, cursive, ne ménage pas au lecteur ces temps d'arrêt, d'apparent piétinement, à tout le moins, qui laissent une marge à sa méditation. La grand'route sur laquelle « l'autre » disait que le rôle du romancier est de promener un miroir, s'est changée en rivière rapide, et qui ne déborde pas ses rives, ne s'étale jamais pour former des marais ou

des mares. Singulier retour des choses! Presque tout ce que le roman avait gagné sur la pièce, au XVIIIe siècle, aussitôt close l'époque classique, il le reperd, ici. Nous voyons plus les protagonistes des *Chemins de la mer* que nous ne vivons avec eux, en eux. Ils gardent leur mystère, ils nous demeurent secrets pour l'essentiel : plus interprétables qu'expliqués (je ne dis pas commentés, *disséqués* comme des cadavres.) C'est le grand mérite, certes, la merveilleuse vertu des chefs-d'œuvre de la scène, comme *Hamlet, Phèdre, Lorenzaccio,* de proposer à l'imagination à la sensibilité du spectateur toute sorte de motifs de rêverie. Des images passent devant ses yeux, il voit se composer une fresque en mouvement. Mais il ne fait pas le tour des personnages qui lui sont présentés sous une lumière spéciale. L'art du théâtre est plus pictural, à cet égard, que sculptural. La pièce ne nous introduit pas dans la pensée de ses protagonistes; elle ne nous installe pas au centre de celle-ci; elle les présente par le dehors, et pratique seulement quelques ouvertures, aussitôt refermées, sur leur univers intérieur. A peu près tout ce que la vie du monde matériel apporte d'aide à leur déchiffrement étant supprimé, ils échappent, pour une part considérable, à la prise de notre familiarité, nous demeurent lointains, je dirais presque étrangers n'était la curiosité de divination qu'ils excitent en nous... Enfin, cette musique que le romancier orchestre autour de ses héros, le dramaturge s'en prive. Il n'use que du chant dans la coulisse. Ces descriptions, ces surcharges, ces réflexions, cet arbitraire par quoi se crée le climat du roman, et qui constituent l'essentiel, peut-être, de sa magie, comme le savent si bien les Anglais, tout ou presque tout cela M. Mauriac l'a délibérément sacrifié dans *Les Chemins de la mer,* à la volonté constante d'être elliptique ou suggestif. C'est par courts instants seulement que le moraliste chrétien reparaît en lui dans ce récit très attachant, émouvant, certes, mais qui nécessitait de longs développements, un fourmillement de voies ou de sentiers divers, à cause de l'idée même qu'il inclut, et qui me paraît une exception sinon un accident au milieu de ses autres œuvres. *Les Chemins de la mer* ont un caractère hybride, au surplus : on y trouve, il me semble, un roman social et un roman psychologique, l'un et l'autre restent moins

approfondis qu'ébauchés. Les Révolou sont ruinés par la faute du père, un notaire qui a dilapidé les fonds de ses clients. La fille, Rose, verra son fiancé Robert Costadot, d'une famille amie, rompre avec elle, à cause de sa déchéance, par lâcheté, après lui avoir, par scrupule, confirmé sa promesse. Elle essaye, d'abord, de gagner sa vie dans une librairie; mais son cadet, Denis, l'ayant déçue en épousant une fille vulgaire — c'est le sacrifice à Mammon — elle entrera, enfin, en religion... Celle-ci n'ira pas se perdre dans l'abîme, où aboutissent les chemins de la mer, pour certains, si, pour tant d'autres, ils ne conduisent à rien. Réduit, ainsi, à son squelette, le roman de M. Mauriac paraît encore plus près du théâtre que je ne l'ai dit. Mais il nous montre, à côté de Rose, un jeune garçon, un poète (il fait de bien beaux vers sensuels!) qui l'a aimée et qui, parallèlement à elle, fait retour pour s'engager dans la voie du sacrifice. M. Mauriac projette, en outre, sur le drame, l'ombre d'un misérable qui est, sans doute, à l'origine du désastre de la famille, un certain Landin, le principal clerc de Me Révolou. C'est grâce à un moyen purement scénique, par parenthèse, que cet homme, qui ignorait son caractère satanique, apprend quel il est. Mais c'est le seul qui s'accommode, à cause de cette ignorance même, de l'incertitude dans laquelle M. Mauriac nous laisse, quant à la nature profonde, aux secrets mobiles de ses personnages. Il nous permet seulement de nous livrer, à leur propos, à des conjectures, quand il ne nous surprend pas par ce qu'il nous révèle d'eux, tout soudain. (Je pense, en particulier, à Robert Costadot qui ne nous paraissait que faible, et que nous découvrons brusquement pervers...) Mais je ne voudrais pas, ceci dit, que l'on crût, un instant, que *Les Chemins de la mer* m'ont déçu. Ce récit m'attache et force mon admiration sans me combler. Il me paraît, surtout, marquer un tournant dans la carrière de l'auteur de *Thérèse Desqueyroux*. Je ne serais pas surpris si ce romancier se muait définitivement en auteur dramatique.

M. Albéric Cahuet excelle à romancer l'histoire ou, plus exactement à se servir du roman pour intégrer à l'histoire les éléments qu'en bannissent la seule narration des faits, le commentaire des événements. Il écrit, à proprement parler,

l'histoire de ceux qui n'en ont pas, et il recompose l'atmosphère dans laquelle ces héros obscurs ont vécu. Aussi est-ce à bon droit qu'il intitule **Les Abeilles d'or,** *Ile d'Elbe,* son nouveau récit, qui a pour théâtre le lambeau de terre où Napoléon résida entre le retour de Louis XVIII et les Cent jours. L'illustre exilé n'apparaît qu'au second plan, et comme en marge de ce nouveau récit, tout plein, cependant, de sa présence. Il préside, en quelque sorte, comme la divinité antique, au destin des personnages mêmes que des circonstances particulières ont amenés à partager sa relégation, et qui attendent de lui l'acte dont dépendra leur avenir. Il y a « les fidèles », sans doute; les petits profiteurs; les espions. Mais, il y a, aussi, cet officier qu'un duel obligea de s'éloigner de sa maîtresse, et la jeune elboise qui s'éprend de lui, se donne à lui, avec un noble désintéressement, à la veille de son retour en France, à la suite de l'Aigle... Rarement ouvrage m'a donné une idée plus précise et plus complète, plus pittoresque en ses moindres détails, de l'île d'Elbe, que ce roman évocateur de la vie ensemble si active et si dérisoire de l'Empereur vaincu. Une petite marchande de modes, parisienne déchue d'une situation brillante, et qui tente de « se refaire » en bricolant avec les dames de la cour, les officiers, etc..., figure, on dirait symboliquement, la projection, sur le plan inférieur, de ce microcosme. On y voit s'épanouir, déjà touchée, cependant, par les rayons alanguis du soleil, la beauté de la princesse Borghèse; et Pontcarral, le prestigieux protagoniste d'un précédent récit de M. Albéric Cahuet, projette son ombre héroïque sur le dernier acte de l'épopée.

« Histoire tragique », c'est ainsi que M. Paul Morand, qualifie la pièce qu'il consacre à **Isabeau de Bavière,** *femme de Charles VI,* et qui parce qu'elle appartient à ce qu'on est convenu d'appeler le « théâtre impossible », relève du genre romanesque. Elle met en action les faits, selon le vœu du président Hénault, que cite M. Morand dans sa préface, mais le choix est si large qu'elle opère parmi eux, qu'elle est plus narrative, à tout prendre que scénique (Je songe, notamment, à une lettre citée, qui n'a pas moins de trois pages...) Acceptons-là, telle qu'elle, sans nous plaindre, car elle est fort instructive, et dans sa richesse, révèle une perspicacité

qui confère un mérite rare à son évocation. Très humaine, au surplus. Pitoyable au malheureux Charles VI, qui se montrait lucide par intermittences, M. Morand a fort bien vu qu'Isabeau de Bavière ne fut pas le monstre qu'on en a fait, mais une faible femme, avec des passions, et que la fatalité a rendue funeste, à cause des circonstances exceptionnelles où elle s'est trouvée placée. Avait-elle le mauvais œil, le *mal-occhio*, comme il le dit, mi-sérieusement, mi-ironiquement? Ce serait dans le caractère des croyances du temps, en tout cas. Mais il suffit, pour nous émouvoir, des scènes d'un réalisme si pittoresque que déroule M. Morand, et qui composent l'équivalent des manuscrits enluminés du XV[e] siècle. M. Morand prouve, ici, qu'un historien double souvent le moraliste; car il y a chez l'auteur d'*Ouvert la nuit* un moraliste; comme je l'ai écrit, voilà déjà longtemps. Cette particularité de son esprit s'accuse avec force, ici, où on le verra porter sur le rôle de Jeanne d'Arc, en particulier, un jugement d'une remarquable intelligence. Je recommande *Isabeau de Bavière,* qui a été à peine signalée par la critique, à ce qu'il m'a semblé. C'est une œuvre importante et qui honore son auteur.

Les Rescapés, par Henry Poulaille font suite à *Pain des Pauvres* dont j'ai dit, naguère, les mérites; ces mérites sont surtout ceux de la sincérité. Rien d'artificiel ni de convenu il est vrai, dans ce roman, où l'on sent que l'auteur a voulu faire « une déposition de témoin sous serment ». Aussi bien, par le truchement de son humble héros, Magneux, parlant d'Emile Zola, M. Poulaille nous dit-il qu'on ne saurait décrire la vie de seconde main; et qu'on ne doit parler que de ce qu'on a vu — de l'extérieur, même, ne suffit pas... Je ne serais pas aussi affirmatif que M. Poulaille. Mais il est bien certain qu'on n'est jamais plus assuré de « faire faux » qu'en se servant de documents puisés dans les encyclopédies, selon la méthode de l'auteur de *Pot-Bouille* et de *La bête humaine*. On n'a chance d'atteindre la réalité que par l'intuition (la réalité supérieure, s'entend). L'intuition demeure encore nécessaire à celui qui observe de près. La photographie déforme, ne l'oublions pas. Seule, une vue de l'esprit peut mettre les choses en place, dans leur perspective idéale. Mais, parce qu'elle est probe, dans sa modestie, l'ambition de

M. Poulaille de nous dire ce qu'il sait, *comme il le sait,* se trouve récompensée. On se lie d'amitié avec lui, de la même façon que Mlle Hélène, l'infirmière, avec Magneux. C'est qu'il y a une âme sous les documents que nous fournit M. Poulaille. Une sensibilité se révèle dans les moindres détails, si triviaux soient-ils, de son récit, au ton familier, simple, cordial, qui nous emmène sur le front d'Alsace, nous fait accompagner à Paris les permissionnaires, etc..., et qui n'est jamais fastidieux, malgré son abondance.

Mémento. — Certains esrits chagrins — qui n'aiment point, apparemment, les œuvres dont on s'est efforcé de bannir l'ennui — m'ont reproché, à propos de ma *George Sand,* de mon *Voltaire* et de mon récent *Alfred de Musset* (Tallandier), d'avoir écrit des biographies en utilisant les documents de l'érudition, et sans apporter moi-même des éléments inédits d'information. Sans me mettre en cause, on me permettra de m'élever, au nom des droits du critique et du psychologue, contre le singulier interdit qu'ils semblent vouloir prononcer. De quelle utilité seraient les découvertes des chercheurs, si elles devaient rester leur propriété exclusive? Et pourquoi jugerait-on frivole un historien de lettres de reparler de Corneille ou de La Fontaine, un historien tout court — ou un essayiste — de reparler de Napoléon, quand on prend au sérieux le romancier qui nous entretient infatigablement de l'amour ou de l'argent?... Les grands hommes, d'autre part, sont-ils « tabou », et criera-t-on au scandale, sinon au sacrilège, chaque fois que quelqu'un entreprendra de secouer la poussière vénérable de leurs bustes?... Ce n'est point dans cette revue, où Remy de Gourmont affirmait la nécessité de reviser, de temps en temps, les valeurs, et parlait de « dissociations », que l'on condamnera la curiosité qui pousse un auteur à l'examen d'un écrivain représentatif ou dont la personnalité l'a séduit, la complexité intrigué. Si *la présence* de tel poète, de tel penseur, de tel artiste, est pour lui *réelle,* qui pourra trouver mauvais que cet auteur fasse de son étude un stimulant spirituel? S'aviserait-on, par exemple, de demander à M. Paul Valéry de quel droit il s'est attaché à Léonard de Vinci, n'ayant rien de nouveau — que ce qu'il en pensait lui-même — à nous apporter sur lui?... Hé! n'est-ce donc pas assez qu'il ait choisi ce *prétexte,* comme disait M. André Gide? Récrire la biographie d'un homme illustre, c'est se livrer sur lui à des commentaires dont il arrive à son œuvre de bénéficier. Mais, lors même qu'ils trouveraient ces commentaires irrespectueux, quelle autorité les cen-

seurs pourraient-ils invoquer, pour en condamner les auteurs, qui ne serait point arbitraire? Superstition du « petit fait », de l'anecdote, ici, idolâtrie doctrinale, là, c'est ce qu'il faut, je crois, discerner dans le dédain des uns, l'indignation des autres. Mais de libéralisme, point. La diversité des jugements, des opinions, entretient pourtant l'activité de la vie littéraire, car la nouveauté du fait matériel ne change pas, *seul*, l'aspect d'un problème esthétique, psychologique ou philosophique. Le point de vue sous lequel on l'envisage a bien, aussi, son importance... Le jour où l'on décidera que la physionomie des personnages célèbres est à jamais fixée; où l'on ne permettra de les aborder qu'avec des pièces, non encore produites, à verser à leur dossier, c'en sera fini des droits imprescriptibles de l'esprit. Nous n'en sommes pas encore là, en France, heureusement.

JOHN CHARPENTIER.

CHRONIQUE DE L'ÉCRAN

Films nouveaux. — L'activité des producteurs, un instant suspendue ou tout au moins ralentie par des événements, semble reprendre, et il est possible de signaler actuellement deux ou trois films d'un intérêt véritable, que je ne crains point de signaler à l'attention de nos lecteurs. C'est d'abord, au Cinéma des Champs-Elysées, *La Citadelle* qui a offert à Robert Donat une très remarquable création, à côté de sa charmante partenaire, Russel. Cette Citadelle est celle des erreurs, des préjugés, de la routine, qui paralysent encore, paraît-il, la Médecine et la Chirurgie. King Widor a tiré d'un roman sans grand intérêt un film d'une qualité et d'une signification vraiment exceptionnelles, car avec cette œuvre l'écran se rapproche de cette formule intéressante de la pièce à thèse trop négligée sur notre théâtre actuel. Le protagoniste est un jeune interne, en révolte vis-à-vis de ses maîtres, qui pousse l'audace jusqu'à opérer lui-même un sujet que ceux-ci déclaraient perdu; or il réussira à le sauver. Tout cela est traité avec une puissance et une éloquence inhabituelles, et l'on ne s'étonnera pas que la *Citadelle* ait accompli une carrière extrêmement brillante en Angleterre et en Amérique.

Autre film, peut-être moins important, mais fort intéressant : *Métropolitain*, a tenté son metteur en scène, par la pos-

sibilité d'établir une sorte de documentaire sur la voie souterraine de Paris, en y intercalant, bien entendu, une histoire, qui vaut ce qu'elle vaut, mais fort supportable. Préjean, qui incarne un excellent garçon, un peu vagabond, aperçoit, au passage, de la plate-forme extérieure du Métro, un drame qui lui semble sérieux, car à travers la vitre il distingue nettement un individu en train de poignarder une femme. Persuadé qu'il vient de surprendre un crime, descendu à la première station, aidé de la police, il recherche la maison, et découvre en effet Brulé et une compagne qui éclatent de rire, car comédiens tous les deux, ils étaient en train de répéter un rôle. Cependant, l'homme, Brulé, deviendra jaloux, et un beau jour, il fait le geste tragique, qui lui était imputé à tort, en premier lieu. L'interprétation de Brulé est extrêmement curieuse, car, sortant de l'emploi où il a tant triomphé, cet excellent comédien campe un personnage dramatique de la façon la plus saisissante.

§

Je ne vois pas d'autres films qui vaillent la peine d'être nommés, mais je ne veux pas laisser passer le spectacle de l'*Apollo,* sans noter l'intérêt qu'il a offert avec *La Vallée des Géants,* américaine bien entendu; où l'on assiste aux démêlés tragiques de deux groupements de bûcherons qui se disputent des forêts magnifiques; il y a des visions d'arbres gigantesques abattus, vraiment très belles. Claire Trebor, Jacques Laru, Weyn Morris et Alan Hale, s'y montrent de premier ordre.

La seconde partie du spectacle, *Les Secrets d'une Actrice,* n'offre pas grand intérêt, et les scènes de théâtre qu'elle nous montre sont de vieilles connaissances. Heureusement, Kay Francis, toujours si séduisante, tient le rôle principal, avec George Brent, et le talent de l'étoile américaine reste toujours aussi séduisant.

§

En attendant, le fameux conflit, entre le Fisc et les producteurs de l'Ecran, n'a pas encore été résolu; après un premier geste énergique, mais vite écourté, des protestataires contre cette nouvelle taxe abusive, le calme est revenu, et les Etablis-

sements ont simplement rouvert leurs portes, ce qui n'a pas empêché, bien entendu, l'Administration de percevoir l'impôt contesté, et pour s'être laissé trop facilement manœuvrer par l'Administration, les entrepreneurs n'ont rien gagné. Ils parlent bien d'une campagne de résistance, mais qui semble bien enfantine; ils ont commencé par supprimer toutes les affiches et les éclairages de leurs façades, sans s'apercevoir qu'ils affaiblissent eux-mêmes la publicité de leurs spectacles; sur quoi, l'Administration, qui semble complètement indifférente, continue à percevoir. Tant que ces Messieurs ne recourront pas sérieusement à la seule risposte assurée de réussite, c'est-à-dire la fermeture aussi prolongée qu'il sera nécessaire, ils n'obtiendront absolument rien.

ANTOINE.

PHILOSOPHIE

ORIENTALISME. — Albert Schweitzer : *Les grands penseurs de l'Inde*, Payot, 1936. — Maurice Magre : *Inde, magie*, Gallimard, 1936. — Jean Marquès-Rivière : *Le Bouddhisme au Thibet*, Baudinière, 1936. — Publications de Jean Herbert sur les maîtres spirituels de l'Inde contemporaine, Frameries (Belgique); dépôt chez A. Maisonneuve, Paris.

Le livre de M. **A. Schweitzer** n'apporte pas ce qu'il semble annoncer, car la plus sommaire histoire de la philosophie indienne envisage beaucoup plus de penseurs et de systèmes que l'ouvrage n'en considère. Il n'est traité ici que des aspects les plus connus de l'orthodoxie brahmanique; et l'auteur l'étudie surtout pour lui reprocher de n'avoir pas assez porté d'intérêt à la morale. De là, croit-il, un préjugé anti-réaliste; car le primat de la pratique exclurait l' « acosmisme ». On peut certes voir l'indianité de ce biais, mais il ne s'impose pas, et il n'a sans aucun doute qu'une valeur partielle. L'ouvrage ne mérite pas moins d'être accueilli avec sympathie, car son auteur commande à maints égards respect et admiration. Organiste émérite, analyste de J. S. Bach, il est docteur en théologie protestante et en médecine; Alsacien très attaché à sa petite patrie, il consacre l'intégrité de ses ressources à entretenir un hôpital au Gabon, et toutes ses énergies à soigner les malades. Ce désintéressement absolu, cette pitié pour la souffrance mettent en œuvre les plus hautes vertus des Hindous, celles en tout cas que les Européens ne leur jalousent guère.

Des divers ouvrages de M. **Maurice Magre,** où à travers le talent littéraire rivalisent d'ordinaire ascétisme et volupté, voici celui que nous préférons. Le style en est sobre et plein; certes, il n'y perd rien de sa couleur. L'imagination s'y déploie, mais à l'unisson de l'imagination indienne : elle s'exerce à faire comprendre les faits les plus étranges, au lieu de s'élancer dans l'arbitraire. Sans doute il n'existe de merveilleux que pour qui le cherche, mais comme l'Inde s'y complaît, on ne saurait sympathiser avec elle qu'en l'admettant; non pas même comme concession apparente ou provisoire à une mentalité « prélogique », mais comme témoignage à l'appui de données encore mal élucidées par notre science — milieux physiques imprégnés de passions humaines, donc réconfortants ou accablants; affinités secrètes entre animaux et plantes d'une part, hommes d'autre part; influence pour le bien ou le mal de la pensée concentrée, magie redoutable entre toutes... Deux sortes de lecteurs se tromperont sur ce livre : ceux qui prendront tout à la lettre, et ceux qui n'accepteront rien, sauf, bien entendu, l'intérêt des récits, car lui, il s'impose.

Le prestige du Thibet, voilà certes un prestige merveilleux. Il n'y a cependant que de la dogmatique sévère et de la technicité rituelle dans ce bouddhisme thibétain que résume **J. Marquès-Rivière.** Les valeurs transcendantes qui s'obtiennent si l'on est « délivré-vivant », elles n'ont rien à faire avec la sensibilité ou l'imagination, telles du moins que nous en usons dans l'existence actuelle. D'ailleurs, à part le lamaïsme et quelques autre détails, le bouddhisme en question, bien que particulièrement conservé dans ce « frigorifique », le plateau thibétain, n'est que le grand véhicule et le Tantra népalais ou cachemirien. L'originalité de ces pages est d'insister plus que ne font les coutumiers vulgarisateurs sur les classifications scolastiques et les instruments du culte, tels les mandalas.

A l'époque actuelle où l'édition, toujours plus difficile et plus dispendieuse, est plus timorée que jamais, il faut honorer une entreprise à la fois généreuse et hardie, qui met à la portée du public de langue française quelques-uns des grands

penseurs de l'Inde contemporaine. Cette initiative obtient par bonheur un vif succès; espérons que le contact de nos contemporains et compatriotes avec une spiritualité fervente, contact désormais à la porté de tous, intellectuelllement et matériellement, nous inclinera vers une régénération morale.

Les solennités indiennes de 1936, commémorant le centenaire de la naissance de Râmakrishna — qui n'a rien écrit — concentrèrent l'attention sur les œuvres de son disciple, Vivekânanda (1863-1902); M. **Jean Herbert** assuma la grosse charge de les traduire sur l'édition anglaise et de les publier. Il faut savoir que Râmakrishna vécut une expérience religieuse hors pair. Il n'a pas seulement, comme tous les mystiques, voulu vivre Dieu, mais vivre tous les aspects du divin. Prêtre de Kâli, la mère universelle, il se fit Çiva, il se fit Vishnou; tous les avatars de l'absolu, Râma, Krishna, le Bouddha, il les assimila du dedans, refaisant leur œuvre salvatrice ou créatrice. Il se rendit non pas musulman, mais Mohammed; puis mieux que chrétien, le Christ-Jésus. Il découvrit au bout de ces expériences diverses un absolu — au fond le même — et qui mérite ce nom de Dieu. Ces réalisations de l'absolu en une même vie humaine, c'est la dernière prouesse de l'indienne génialité religieuse; aussi le monde entier a-t-il, l'an dernier, rendu hommage à la mémoire de Râmakrishna.

Vivekânanda paraissait se situer à l'autre pôle de l'indianité moderne. Se targuant plutôt de matérialisme que d'ascèse, taillé en athlète et formé à l'anglo-saxonne, il était le plus européanisé ou américanisé des produits de la « Jeune Inde ». Or il se convertit à la ferveur de Râmakrishna et voulut dès lors opérer la synthèse entre l'Orient le plus fanatique et l'Occident le plus évolué. On comprendra par là l'intérêt de ses œuvres, car s'il manque à l'Asie le sens exact de la science et de l'économique d'Occident, notre crise morale montre assez combien nous autres, Européens, perdons notre « âme ».

Jean Herbert vient donc de publier coup sur coup : *Jñâna-Yoga* (547p.), méthode de la connaissance selon l'orthodoxie védânta, — *Râja-Yoga* (287p.), entraînement à la maîtrise de soi par la concentration (avec la traduction, révisée par le signataire de ces lignes, des *Yoga-Sûtras* de Patañjali), —

Bhakti-Yoga (133 p.), piétisme et dévotion, — *Karma-Yoga,* méthode de l'acte : exempts de servitude à l'égard de la nature, exempts même de toute obligation, réalisons cette liberté dans l'effort et le travail, sans attachement à l'œuvre et voyant Dieu en chaque être. Tels furent les ouvrages capitaux de Vivekânanda; mais furent traduits et nous sont présentés ses *Entretiens inspirés* (249 p.), où l'on trouve de façon encore plus directe l'homme même, *l'homme réel et l'homme apparent,* ainsi que *Mon maître* (Râmakrishna), deux plaquettes susceptibles de secouer bien des indifférences.

Stimulé par l'accueil que ces publications rencontraient, leur traducteur-éditeur a conçu un dessein plus vaste encore. Il se prépare à nous présenter d'autres Hindous; déjà ont vu le jour des *Lettres à l'Ashram* par Gandhi; des *Aperçus et Pensées* par Aurobindo Glosh, le saint qui a choisi pour résidence notre Pondichéry; un recueil de causeries, *Quelques grands penseurs de l'Inde moderne,* avec portraits que dévore le feu de la mysticité. Espérons que maintes œuvres d'Aurobindo verront ainsi le jour. Ce sage ne connaît pas moins l'Occident que le connaissait Vivekânanda, et il vit avec une ferveur peut-être plus directe, quoique exempte de fanatisme, la carrière de maîtrise et de béatitude. Sa méthode pour réaliser le divin dans l'humain, par sublimation des énergies du corps physiologique, l'érige parmi les plus puissants inspirés de tous les temps. Pour les résultats obtenus et pour l'œuvre encore de présentation, rendons grâces à M. Herbert.

PAUL MASSON-OURSEL.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Pierre-Maxime Schuhl : *Machinisme et philosophie,* Alcan.

Machinisme et philosophie fait partie de la « Nouvelle Encyclopédie philosophique », dont nous avons jadis (1) examiné un volume. Le récent ouvrage intéresse notre rubrique, en ce sens qu'il constitue un tableau saisissant de l'*évolution du machinisme* ou, si l'on veut, des défaites successives de la rhétorique aux prises avec la réalité; son auteur, normalien 1921, maître de conférences à la Faculté des Lettres

(1) Gaston Bachelard, *Le nouvel esprit scientifique.* (*Mercure de France,* 15 juillet 1934, pp. 362-364.)

de Toulouse, se place à un point de vue assez différent, mais sa plaquette d'une centaine de pages ne nous en offre pas moins des notations vivantes, impartiales et bien documentées sur le rôle de la science appliquée dans le développement de la civilisation.

En ce qui concerne l'antiquité, P. M. Schuhl reprend une thèse du sociologue anglais Julien Huxley, que nous avons rappelée dans une de nos dernières chroniques (2) :

L'abondance de la main-d'œuvre servile rend inutile la construction des machines; et l'argument d'ailleurs se retourne, formant un cercle dont l'antiquité ne parvint pas à sortir : car, à son tour, l'absence de machines fait que l'on ne peut se passer d'esclaves. On le peut d'autant moins que [...] le harnachement antique était tel que la force motrice animale n'avait qu'un rendement très réduit; le collier du cheval portait sur la gorge de l'animal, comme un collier de chien, menaçant de l'étrangler au moindre effort (pp. 8-9).

Deux exemples caractérisent bien cette mentalité primitive, que nous nous entêtons à proposer à l'admiration des jeunes :

1° Le grand savant Héron d'Alexandrie (IIe siècle) décrit un appareil, qui porte en germe les moteurs thermiques :

Quelles applications les anciens ont-ils tirées de ce dispositif? Aucune : ils nous l'ont présenté comme une curiosité amusante, un jeu, auquel ils donnaient le nom de balle d'Eole ou *éolipile,* comme une de ces merveilles dont ils étaient aussi friands que des tours de passe-passe des prestidigitateurs et qu'ils mettaient à peu près sur le même plan (pp. 5-6).

2° En voyant une catapulte amenée de Sicile, le fils du roi Agésilas (IVe siècle avant notre ère) se serait exclamé: «A quoi servira la bravoure maintenant?» Bien mauvais prophète! puisque l'héroïsme sanguinaire devait se perpétuer pendant de longs siècles...

La routine ne le cède en rien à l'héroïsme; l'auteur cite (p. 23) Laurent Joubert (1529-1583), qui survit dans nos « humanistes » contemporains et qui se félicite, en tant que médecin, d'être « nourri d'enfance et jeunesse ès bonnes lettres d'humanité, artz liberaulx et toute espèce de philosophie ».

(2) « Dans la Grèce ancienne, où le système économique était fondé sur l'esclavage, l'application industrielle de la science ne se trouvait d'aucune utilité. » (*Mercure de France*, 15 septembre 1938, p. 671.)

Les médecins « méprisent les chirurgiens, qui exercent un art mécanique, et qui demeureront confondus avec les barbiers jusqu'en 1743 ».

Les premiers symptômes de désintoxication se manifestent avec Léonard de Vinci, au XVe siècle :

Léonard proteste contre le discrédit de la mécanique : « S'il faut les en croire, est mécanique la connaissance qui naît de l'expérience, est scientifique celle qui naît et finit dans l'esprit... mais il me paraît à moi que ces sciences sont vaines et pleines d'erreurs qui ne sont pas nées de l'expérience, mère de toute certitude, et qui ne se terminent pas par une expérience définie... La science de la mécanique est, de toutes, la plus noble et la plus utile... La mécanique est le paradis des sciences mathématiques, car, avec elle, on en vient au fruit des mathématiques » (p. 26). Jérôme Cardan, non seulement fait l'éloge des machines, mais classe Archimède, en raison même des mécaniques qu'il inventa, au premier rang des grands génies, avant Aristote (p. 26). Aristote opposait les progrès de la science pure à la stagnation des routines, Francis Bacon adopte l'attitude opposée : tandis que les problèmes philosophiques en sont restés au même point depuis des siècles, les techniques ont progressé et transformé le monde (p. 27). L'originalité de Bacon fut de concevoir, à la lumière des découvertes et des inventions des derniers siècles, la possibilité d'autres inventions, destinées à modifier les conditions pratiques de la vie humaine; de vouloir doter l'humanité, par la science, d'une puissance nouvelle (p. 34). Bacon, puis Descartes ont voulu construire une science capable de produire « la diminution et le soulagement des travaux des hommes »... John Locke et Voltaire affirment que c'est « à un instinct mécanique, qui est chez la plupart des hommes, que nous devons tous les arts, et nullement à la *saine* philosophie » (p. 42). « C'est de la mécanique, toute idiote et méprisée qu'elle est (car ce nom est disgracié dans le monde), c'est de la mécanique, dis-je, exercée par des gens *sans lettres*, que nous viennent ces arts si utiles à la vie, qu'on perfectionne tous les jours » (p. 28).

De telle sorte que, s'il eût fallu, à toute force, opter entre le cuistre et le contremaître, le choix du XVIIIe siècle n'aurait pas été douteux : la mentalité du contremaître est bien moins éloignée de celle du savant et du philosophe scientifique.

D'Alembert faisait remarquer que « c'est peut-être chez les

artisans qu'il faut aller chercher les preuves les plus admirables de la sagacité de l'esprit, de sa patience et de ses ressources » (p. 62). Saint-Simon, l'élève de D'Alembert, exprime la même idée, au début du siècle dernier, dans sa célèbre parabole des abeilles et des frelons (3). Mais la rhétorique se défend âprement : Adolphe Thiers, en 1833, considère la locomotive comme « une simple construction d'amusette scientifique » (p. 43) — ce qui était excusable pour les anciens Grecs devant l'éolipile — et son contemporain Alphonse de Lamartine renchérissait en ces termes :

Si toutes les vérités scientifiques se perdaient, le monde matériel subirait sans doute un immense dommage, mais si l'homme perdait une seule (*sic*) des vérités (re-*sic*) morales dont les études littéraires sont le véhicule, ce serait l'humanité tout entière qui périrait (4).

P. M. Schuhl examine alors *les origines de la grande industrie,* notamment « le fil et le fer » en Angleterre (p. 45), la thermodynamique (p. 51), et conclut avec Paul Mantoux :

Le jeu alternatif du besoin économique et de l'invention technique imprime à l'industrie une série d'oscillations, dont chacune est un progrès (p. 46).

(3) « Si la France perdait subitement ses 3.000 premiers savants, physiciens, chimistes, mécaniciens, ingénieurs, artisans... *elle deviendrait un corps sans âme à l'instant où elle les perdrait.* Par contre, admettons que *la France conserve tous les hommes de génie qu'elle possède dans les sciences, dans les arts et métiers, mais qu'elle ait le malheur de perdre le même jour : Monsieur, frère du Roi, Monseigneur le duc d'Angoulême, Monseigneur le duc d'Orléans... et, en sus de cela, les 10.000 propriétaires les plus riches parmi ceux qui vivent noblement; cet accident affligerait certainement les Français, parce qu'ils sont bons... Mais cette perte de 30.000 individus, réputés les plus importants de l'Etat, ne leur causerait de chagrin que sous un rapport purement sentimental, car il n'en résulterait aucun mal politique pour l'Etat. D'abord par la raison qu'il serait très facile de remplir les places qui seraient devenues vacantes; il existe un grand nombre de Français en état d'exercer les fonctions de frère du Roi aussi bien que Monsieur...* Le loisir, la vie *noble* ont perdu leur prestige; ils ne sont plus qu'oisiveté et paresse. » (P. 64.)

(4) Dans une plaquette, que nous avons examinée en son temps (*Mercure de France*, 15 juin 1938, pp. 433-435), Régis Messac signale que cette *phrase* fut proposée récemment comme sujet de composition française (expliquez et justifiez... en évitant avant tout le bavardage...) à un concours d'admission à une grande Ecole : « *Eviter le bavardage* est assez humoristique à propos d'un sujet qui invite surtout le candidat à bavarder... Les jeunes bourgeois, qui s'escrimèrent congrûment à justifier cette *profonde* pensée, se qualifièrent pour faire de belles carrières et prendre place parmi les équipes dirigeantes. Mais ce n'est pas trop dire, cependant, que de dire que le sujet était d'une stupidité et d'une fausseté remarquables. »

La fin de l'ouvrage est consacrée aux répercussions — encore actuelles, hélas! — du machinisme. La discussion s'étendit tout le long du XIXe siècle et se poursuit aujourd'hui :

Chaptal écrivait (1819) : « des personnes peu éclairées craignent toujours qu'elles provoquent du chômage (5), mais cette crainte est vaine; la raison en est que les machines, en diminuant le prix de la main-d'œuvre, font baisser celui du produit, et que la consommation augmente par le bas prix, dans une mesure plus forte que celle de la diminution des bras ». De même, Jean-Baptiste Say estime que l'on ne saurait songer à réduire la production, alors que « les sept huitièmes de la population manquent d'une multitude de produits regardés comme nécessaires, je ne dirai pas dans une famille opulente, mais dans un ménage modeste » (p. 60). Constantin Pecqueur reproche aux grands propriétaires et aux manufacturiers d'avoir perdu le sens des choses sociales et de n'avoir d'autre but dans la vie que de faire fortune à tout prix (pp. 65-66) ; Louis-René Villermé, de ne s'occuper « ni des sentiments, ni des mœurs, ni du sort de leurs ouvriers », de ne les regarder que « comme de simples machines à produire » (p. 70). L'économiste suisse Sismondi écrit : « Ce n'est point le perfectionnement des machines qui est la vraie calamité, c'est le partage injuste que nous faisons de leur produit... C'est notre organisation actuelle, c'est la servitude de l'ouvrier qui le réduit, lorsqu'une machine a augmenté ses pouvoirs, à travailler, non pas moins, mais plus d'heures par jour pour le même salaire » (p. 79). L'Ecossais Thomas Carlyle demande, en 1843 : « A quoi servent les chemises que vous filez? Elles sont là pendues par millions, tandis que vont tout nus des êtres laborieux qui n'ont pas de quoi se les mettre sur le dos. Les chemises sont utiles pour couvrir des dos humains; elles sont sans utilité, elles ne sont qu'une intolérable moquerie s'il en est autrement... Les visages humains échangent des regards découragés, où ne se lisent ni l'accord, ni l'honnêteté... Les chefs d'industrie doivent cesser d'être des boucaniers pour devenir des chevaliers, conscients de leur devoir féodal, et plus préoccupés du sort de leurs vassaux que de la gestion de leur

(5) Vers 1790, « les machines se multiplient rapidement en Angleterre, et on en ressent déjà cruellement les effets : un grand nombre d'ouvriers sont sans travail et sans pain (p. 57) ». (Notre génération n'a donc pas le monopole de la cupidité et de l'incompréhension.) En 1813, Richard Owen note que « le manque de travail dont souffre actuellement la classe ouvrière est causé par la surabondance des produits de toute espèce qui ne trouve pas de débouchés (p. 76) ». L'auteur revient plus loin (p. 101) sur les deux types de chômages : le chômage technologique (ou structurel), auquel il vient d'être fait allusion, et le chômage conjoncturel, dû à la diminution de la production en période de crise.

fortune. Cette fortune ensorcelée, dont ils ne peuvent même pas jouir, ne saurait leur donner le bonheur : ils ne le trouveront que dans la confiance et l'amour de leurs troupes » (pp. 80-81). Enfin Proudhon (6) s'écrie ironiquement : « Quel dommage que la mécanique ne puisse délivrer le capital de l'oppression des consommateurs! Quel malheur que les machines n'achètent pas les tissus qu'elles fabriquent! Ce serait l'idéal de la société, si le commerce, l'agriculture et l'industrie pouvaient marcher sans qu'il y eût un homme sur la Terre! » (pp. 82-83).

Une vingtaine de pages de conclusion s'efforce de démêler *les leçons de la guerre* et *les leçons de la crise.* Certes, la machine risque d'avilir et de gâcher « les loisirs mêmes qu'elle crée, les livrant à des distractions vulgaires, criardes ou brutales : attractions foraines perfectionnées, haut-parleurs tonitruants et implacables, films absurdes, vitesse sans contrôle de l'auto et de la moto...; toutefois, ici encore, en même temps que le mal, la machine apporte le remède (p. 106) ». Mais c'est une absurdité de revenir, comme on l'a proposé, au rouet de Gandhi (7) :

La chose paraît irréalisable, car c'est en vain que l'on voudrait faire tourner en sens inverse la roue du devenir; peu souhaitable aussi, car imposer un terme à la recherche serait rejeter, avec beaucoup de maux, trop de bienfaits (p. 103).

C'est une autre absurdité que d'accuser le progrès technique de nos maux :

Ce serait imiter ces prêtres d'Athènes qui, après avoir sacrifié un bœuf, le jour de la fête des Bouphonies, instruisaient le procès du couteau qui l'avait tué et le condamnaient à être jeté dans la mer comme responsable de sa mort.... L'avion se prête aussi bien au transport rapide des malades qu'à celui des bombes; on peut commettre un crime avec un scalpel; glaives et socs sont faits du même métal, et ce n'est pas d'aujourd'hui que date le grand rêve de transformer les lances en faux, et en serpes les poignards (pp. 97-98).

(6) L'auteur parle également de Karl Marx et de ses polémiques avec Proudhon.

(7) On se souvient de cet utopiste, maire d'une ville importante de la Charente-Maritime, qui, pour enrayer le chômage, avait proposé la suppression des machines pour la construction et la réfection des routes. Mais il tolérait ces machines simples que sont la pelle et la pioche : la logique eût exigé qu'il forçât les ouvriers à se servir exclusivement de leurs ongles...

Pierre-Maxime Schuhl se rencontre ainsi avec l'astronome Paul Couderc, dont nous rappelions une opinion analogue (8). L'humanité doit lutter à la fois contre la lenteur d'adaptation de ses membres aux conditions actuelles (9), et contre l'immense (et fatal) décalage des sciences de l'homme par rapport à celles du monde matériel : reprocher à la science les horreurs de la guerre et les désastres qui la suivent inévitablement, c'est aussi stupide que de rendre l'arithmétique responsable d'une baisse des valeurs mobilières, sous prétexte qu'il n'y aurait pas eu de *cote,* si l'on avait eu « la sagesse » de s'en tenir à la numération sommaire (un deux, trois, beaucoup) des peuplades primitives...

MARCEL BOLL.

SCIENCE SOCIALE

Walter Lippmann : *La Cité libre (The Good society),* Librairie de Médicis. — Mémento.

Le livre de M. Walter Lippmann, **La Cité libre,** continue la série de livres remarquables qui paraissent depuis quelque temps en faveur du libéralisme et en défaveur du socialisme, et il faut, tout d'abord, se réjouir de ce revirement des esprits dans le monde des économistes et des sociologues.

Le socialisme, comme je l'ai souvent dit, est l'erreur par excellence et aussi le danger par excellence; tous les maux dont nous souffrons viennent de lui. Toutefois, et par souci d'exactitude, il ne faudrait pas mettre sur le même pied le socialisme prolétarien qui, par sa haine de toutes les élites sociales, détruit fatalement la civilisation, et le socialisme aristarien (créons le mot) qui en maintenant et renforçant, même artificiellement, ces élites, maintient et renforce la civilisation, mais jusqu'à un certain point seulement, puisque c'est au détriment des autres catégories sociales, et que

(8) « Un marteau n'a pas de valeur morale : qu'il enfonce un clou ou qu'il défonce un crâne, il n'en saurait être tenu pour responsable » (*Mercure de France,* 15 janvier 1939, p. 409).

(9) Cette thèse, que nous avons maintes fois développée, est reprise par Paul Elbel (*L'Œuvre,* du 10 janvier 1939) : « A la source de nos principales difficultés, il y a notre impuissance à nous adapter aux conditions toutes nouvelles dans lesquelles nous sommes désormais plongés. Alors que le monde, depuis un quart de siècle, a subi une évolution formidable, la plupart d'entre nous continuent à vivre, à agir, à raisonner avec les idées qu'ils ont acquises des générations précédentes. »

la vraie civilisation consiste dans l'harmonie concordiale de toutes les catégories de la société, ce qui fait que même les socialismes conservateurs de Mussolini et d'Hitler sont dangereux, eux aussi, et que nos maux viennent un peu d'eux, comme ils viennent beaucoup des socialismes destructeurs de Staline et de Léon Blum.

Le libéralisme s'oppose louablement à ces deux tendances socialistes; il combat aussi bien les propriétaires agrariens, les protectionnistes industriels et les syndicalistes ou corporatistes ouvriers, tous exploiteurs du capitalisme, que les collectivistes et communistes, ses étrangleurs. Et même quand les libéraux se laissent aller à certaines indulgences pour le socialisme, car celui-ci a tellement intoxiqué les cerveaux que beaucoup en restent sophistiqués, d'autant qu'il fait si habilement sonner certaines cordes attendrissantes qui ont toujours de la résonance dans les âmes! ces libéraux, dis-je, par cela seul qu'ils maintiennent le culte de la liberté, et par conséquent de la moralité, de la responsabilité et de la dignité humaine, constituent la grande force salvatrice de la civilisation.

En effet, au sein du libéralisme, il y a des courants obscurs qui circulent, et certains de ses avocats, ne pouvant pas s'expliquer comment une doctrine, si exacte en théorie et si bienfaisante en pratique puisque l'admirable prospérité du monde depuis le milieu du XVIIIe siècle en vient, s'est heurtée à de terribles obstacles à partir de la grande guerre, en accusent la façon dont elle a été déformée au cours du XIXe siècle. D'après ces avocats, dont M. Walter Lippmann est le plus insistant, le libéralisme a eu le tort de prendre pour mot d'ordre le fameux : « Laissez faire, laisser passer » de nos économistes d'ancien régime. Cette devise qui, au début, avait, nous assure-t-on, un cachet révolutionnaire, constituant un cri de guerre contre d'abusives réglementations, a pris peu à peu un caractère conservateur pour ne pas dire réactionnaire, et le libéralisme est devenu une doctrine d'égoïsme, refusant de se préoccuper de la misère des pauvres gens, ce qui, nous dit-on toujours, explique le discrédit dans lequel elle est tombée quand a paru une autre doctrine, celle du socialisme, mettant l'accent sur cette misère et jurant d'y re-

médier. Ceci, concluent ces avocats, légitime la formation d'un nouveau libéralisme qui, sans gêner le travail ni restreindre sa productivité, flagellera cet égoïsme et ce conservatisme, et reprendra la lutte contre la misère en réussissant là où l'autre a échoué.

Ce programme est, en principe, très louable, et je me bornerai à soumettre à ses partisans quelques remarques de détail.

Les libéraux classiques n'ont jamais dénié à l'Etat le droit d'intervenir dans le domaine économique pour rendre le travail plus sain, plus aisé, plus humain, et il ne faudrait pas attacher ici trop d'importance à certains paradoxes d'Herbert Spencer. Je ne sais plus qui disait, chez nous, qu'il aimait mieux avoir son mouchoir volé dans sa poche qu'avoir sur son dos tout le temps un sergent de ville sauvegardant ledit mouchoir; la plaisanterie est amusante, mais ne prouve rien contre la police. Paul Leroy-Beaulieu que l'on peut considérer comme le porte-parole de l'économie politique libérale n'a jamais refusé aux pouvoirs publics le droit de protection ouvrière, et la première de nos lois sociales sur la durée du travail des enfants a été l'œuvre de l'Assemblée de Versailles où dominaient les conservateurs. Il est donc souverainement injuste d'expliquer la poussée du socialisme par la carence philanthropique du libéralisme. Cette poussée vient, avant tout, de l'esprit de violence qui a toujours suscité les révoltes des pauvres contre les riches et qui n'a pas attendu l'ère libérale pour se manifester. Cet esprit est d'ailleurs complexe, et des sentiments de pitié, de charité, de justice s'y trouvent, mais s'y rencontrent aussi des sentiments de colère, d'envie, de haine et de paresse parasitive qui ont fait la force victorieuse du mouvement. Les économistes purs comme Walter Lippmann ne le voient peut-être pas, mais les sociologues complets, qui sont des moralistes autant que des économistes, le savent.

La montée étonnante du socialisme chambardeur n'est une conséquence du libéralisme qu'en ceci que le libéralisme, en un siècle et demi, a énormément augmenté la richesse mondiale, et tout en relevant très haut le niveau des pauvres, a pourtant hissé beaucoup plus haut encore celui des riches;

et comme ce progrès général semblait chose très naturelle et même fatale, les pauvres en ont conçu des sentiments d'âcre hostilité contre les riches. Au moment de la Révolution, Rivarol disait des humbles de son temps : « La maladie du bonheur les gagne. » C'est un des mots les plus profonds que l'on connaisse.

Je disais que le programme de ce nouveau libéralisme était très louable; rétablissement de la liberté des échanges, de la division du travail, de la loyauté des affaires, et sur ce dernier point j'insiterai, plus encore que l'auteur, sur l'assainissement du domaine bancaire. Ce qu'il dit de la réforme des lois sur les sociétés anonymes et sur le contrôle des crédits privés (pp. 264-265) est juste mais insuffisant. Le grand reproche qu'on peut faire aux profiteurs du libéralisme (car toute doctrine, même juste, a ses profiteurs) c'est le développement excessif, d'abord, des sociétés anonymes qui, trop souvent, ne sont que des machines à détrousser les actionnaires, y compris quelquefois les membres des Conseils d'administration, personnages décoratifs et honnêtes mais naïfs et roulés, jusqu'en justice, par les financiers vrais meneurs de l'affaire, et ensuite des inflations de crédits qui, s'échafaudant les uns sur les autres, disposent de vraie monnaie métallique et finissent par faire vivre les gens sur des revenus gonflés comme des bulles de savon et qui éclatent comme elles, avec quel fracas, on l'a vu lors du cyclone de Wall stree en 1929. Ajoutez que s'il y a quelque chose qui légitime la colère des pauvres contre les riches, c'est bien le spectacle de l'opulence des banquiers. Qu'un écrivain à grand tirage, ou un savant à grande découverte, gagne des millions, rien de plus juste; et qu'un grand capitaine d'industrie, créateur d'usines, de barrages, de puits et de *pipe-line*, amasse des dizaines de millions, parfait encore; mais qu'un financier rafle d'autres millions, et alors par centaines, peut-être simplement en émettant, plaçant, rachetant et multipliant des papiers bancaires, c'est ce qui est inadmissible. M. Walter Lippmann aurait pu insister sur ceci, au risque de déplaire à tels ou tels de ses coreligionnaires, magnats des Bourses internationales.

La partie du programme de cet auteur qui concerne les

riches de toutes catégories montre que sa Cité libre ne sacrifiera pas au conservatisme. Tous les revenus qui pourront être considérés comme non gagnés (donc, semble-t-il, ceux de toutes les valeurs mobilières et immobilières) et toutes les épargnes en excédent (celles, semble-t-il, qui sont au-delà de la consommation journalière) seront confisqués et investis en placements d'Etat ne rapportant aucun intérêt parce qu'affectés à des dépenses d'hygiène, d'eugénisme, d'éducation, de travaux publics, etc., et de ce fait il n'y aura pas plus de riches ou même de demi-riches dans la Cité libre de M. Lippmann que dans les diverses cités totalitaires de Staline, d'Hitler et de Mussolini. Or, sera-ce un bien, finalement parlant? Les riches jouent dans une société humaine et même dans la civilisation, un rôle que les économistes purs, même se prétendant libéraux, ne voient pas, mais que les sociologues voient. Ce qui fait la richesse générale ce n'est pas tant la division du travail que la bonne volonté au travail; et ce n'est pas tant la liberté des échanges que la liberté de tirer de ces produits du travail tout le bénéfice honnête possible. Si les néo-libéraux à la mode de M. Walter Lippmann suppriment l'intérêt personnel, ils supprimeront toute force de progrès économique.

Donc, quoique ce livre soit écrit dans un louable esprit au départ, on voit qu'à l'arrivée il se trouve très inférieur à d'autres dont j'ai rendu compte ici, et notamment au très remarquable *Socialisme* de M. Louis de Misès.

Mémento. — Michel Huber, *Cours de démographie et de statistique sanitaire.* Tome I. *Introduction à l'étude des statistiques démographiques et sanitaires.* Tome II. *Méthodes d'élaboration des statistiques démographiques (recensement, état civil, migrations)*, Hermann, 6, rue de la Sorbonne. Le titre de ces publications de l'Institut de statistique de l'Université de Paris qui occupent les n°s 598 et 599 dans la série des Actualités scientifiques et industrielles, suffit à en dire l'intérêt très considérable. On ne peut malheureusement que les signaler. Dans le tome I je note la part qu'a prise la France à la constitution de la science statistique; le premier recensement de population digne de ce nom a été fait chez nous, en 1801, sous le Consulat et le premier bureau de statistique générale a été créé par Thiers en 1833 (ou 1835, les deux dates sont données); par

contre c'est à Londres qu'a été fondé en 1885 l'Institution internationale de statistique (avec Office permanent créé en 1911). — Divers : *L'homme, la technique et la nature.* Collection Europe, Editions Rieder. Une trentaine de contributions à l'étude d'un problème dont nul ne contestera l'importance; je ne peux citer tous les noms propres et me contente de dire celui du préfacier Jean Cassou expliquant la question qu'il a posée à ses collaborateurs : L'homme a-t-il conscience du rôle de la technique? et l'idée de transformation vit-elle vraiment en nous au point de dominer les sophismes de l'immobilité ou de la régression? La réponse, en vérité, ne pouvait être qu'affirmative. — Renaud de Jouvenel : *Commune mesure, chroniques.* Editions sociales internationales. L'auteur est sans doute un parent d'Henri de Jouvenel ou de Robert de Jouvenel et a voulu faire à son tour une « République des camarades », mais d'inspiration marxiste. Le livre qui devait être dédié d'abord à la princesse Bibesco s'est trouvé l'être finalement à la mémoire de Vaillant Couturier. Tour à tour l'auteur parle de Ceux qui vivent et de Ceux qui souffrent et termine par des pages âcres : « Il y a des raisons de ne pas s'entendre... » Quand donc les gens découvriront-ils qu'au contraire il y a des raisons de s'entendre? — Céline Lhotte et Elisabeth Dupeyrat. *Le jardin flétri, enfance délinquante et malheureuse*, Bloud et Gay. Ici l'esprit est tout différent, heureusement, et les pages que les deux dames ont écrites sont pleines d'émotion et d'affection charitable. — Georges Mossé : *Assises du monde*, Rieder. Cet auteur qui a déjà publié un livre curieux mais sortant de cette rubrique : *L'histoire inconnue du peuple hébreu* où il rapproche curieusement la race sémite de la race celte, toutes deux mélanges de sang blanc et de sang noir (est-ce bien exact?) donne dans cet autre volume qui ressortit mieux à la science sociale une panacée qui ne convaincra pas tout le monde : la constitution d'une douzaine de zollvereins dans le monde. Qu'on prône le libre échange universel aussi complet que possible, soit! mais qu'on pense que les protectionnismes seront avantageux parce que peu nombreux cela paraît discutable. — Dans la *France active*, 6, quai de Gesvres, ma revue des *Activités économiques* développe cette thèse que le redressement financier-bancaire actuel sera vain s'il n'est pas complété par un redressement politico-budgétaire. Il faut, avant tout, colmater par des économies rigoureuses notre déficit chronique de cinquante milliards par an. — La *Revue de la plus grande famille* insiste sur l'insuffisance des avantages d'ordre fiscal accordés aux familles nombreuses et qui sont très inférieurs au chiffre de 5 milliards inexactement donné par l'ancien ministre des finances Vincent Auriol. — A propos des événements d'Espagne certains journaux don-

nent le chiffre des victimes civiles du Frente popular en deux ans : 470.000, non compris, bien entendu les décès de guerre ; il ne s'agit là que d'otages ou suspects massacrés. — Un numéro spécial de l'*Espoir français*, 38, rue de Liége, *Cinq ans de propagande pour la vérité*, établit que toutes les prévisions de cet excellent hebdomadaire se sont trouvées réalisées (les quotidiens de Léon Blum et Cachin ne peuvent pas en dire autant) et qu'aucun démenti ne lui a jamais été infligé, ce qui prouve incontestablement le sérieux de sa documentation.

HENRI MAZEL.

ETHNOGRAPHIE

Daisy Bates : *The passing of the Aborigines; a lifetime spent among the Natives of Australia.* London, John Murray, in-8°, 258 p., XVII pl. — Reginald Le May : *Buddhist art in Siam; a concise history.* Cambridge University Press, 4°, XX-165 p., 2 cartes, 205 photos.

Dans l'histoire de l'ethnographie Mrs. Daisy Bates est célèbre et compte parmi les héroïnes de la lignée de Mary Kingsley (Nigerie), de Gertrud Bell (Palestine et désert arabe) de Dora Earthy (Mozambique) et de plusieurs autres encore qui ont vécu seules pendant des dizaines d'années au milieu de tribus indigènes, obtenant leur confiance, étudiant leurs mœurs, s'adaptant à leurs formes de vie, sans rien perdre de leur « britannisme », si je puis dire, au grand sens du mot, de leur respect de soi-même et des autres. Les Australiens, en voie rapide de disparition, constituent l'une des races les plus primitives du monde : nous autres les regardons un peu comme des sujets de laboratoire. Tout primitifs qu'ils soient comme civilisation matérielle, leur civilisation sociale est d'une complexité inouïe et a toujours été, est encore un problème ethnographique dont on risque de ne jamais trouver la solution. Même au point de vue linguistique, les difficultés sont considérables puisque Mrs. Bates a dû apprendre 188 dialectes pour se faire comprendre rien que dans l'Australie occidentale, pour laquelle elle est notre témoin le plus précieux.

Son nouveau livre décrit surtout la **Disparition des Indigènes de l'Australie** occidentale désertique, et partiellement celle des Australiens du Centre sur lesquels nous ont renseignés Spencer et Gillen, Strehlow et d'autres savants, sur lesquels aussi Durkheim a fondé sa théorie des origines du

clan et de la société. Dans la préface, il est dit que Mrs. Bates a maintenant plus de 80 ans, continue à vivre sous une hutte de branchages, qui est devenue pour les indigènes une sorte de Mekke, et qu'elle a solennellement reçu le nom de *Kabbarli*, la Grand'Mère, ce qui fait d'elle comme une sorte d'impératrice de toutes les tribus nomades de cet immense territoire. Des centaines de fois elle a assisté aux cérémonies d'initiation, à celles du mariage et des funérailles, aux vendette sanglantes, et en donne ici des descriptions d'un haut intérêt.

Il faut remarquer que cette femme, dont on doit admirer l'esprit humanitaire, n'appartient à aucune confession religieuse et n'admet aucun credo; ceci est dit expressément dans la préface. D'ailleurs elle montre dans un chapitre spécial que les tentatives d'introduire le christianisme chez les Indigènes n'ont causé que des malheurs, la disparition des éléments autochtones de cohésion sociale, et en définitive ont abouti à un échec. Au lieu que son action personnelle, dénuée de critique et de fausse pudeur, a permis d'éliminer certaines brutalités sauvages et donné du self-respect à des noirs que les Blancs qui valaient moins qu'eux méprisaient et pourchassaient. L'ouvrage a été écrit surtout pour attirer l'attention du monde civilisé sur cette race manifestement douée d'un sens poétique et dramatique extraordinaire.

Qui veut s'en assurer n'a qu'à lire la description que Mrs Bates donne de sa propre sacralisation lorsque, après avoir été déjà intégrée dans plusieurs clans totémiques, on lui fit l'honneur de l'associer à « la Liberté de Tous les Totems », c'est-à-dire au grade intertribal le plus élevé. Elle dit que la gravité des assistants, la beauté dramatique de la scène, valait l'élévation de l'hostie dans l'Eglise catholique et le symbolisme de Moïse élevant le serpent dans le désert (p. 129). Le tableau tracé par Mrs Bates des indigènes diffère sur certains points de ceux qu'on doit à d'autres explorateurs, non pas tant parce qu'il ne s'agit pas des mêmes tribus, que parce qu'elle est une femme. J'ai dit souvent ici que les explorateurs masculins ne peuvent voir et connaître qu'une partie, sûrement pas la plus intime, la plus tenace, vitalement la plus importante, de la vie sociale des indigènes, et ceci dans n'importe quelle partie du monde. Par exemple devant Mrs Bates,

les Australiens ne se gênèrent pas pour se livrer au cannibalisme, soit par faim, soit surtout par vendetta. En soignant les hommes et les femmes, en assistant aux mariages, dont la consommation se fait parfois en public, en aidant aux accouchements, en considérant aussi le mécanisme des dichotomies de clans et de tribus exogamiques et endogamiques du côté femmes et non comme les missionnaires anglais et allemands du côté hommes, elle a mieux vu le sens interne des sociétés australiennes.

Du point de vue scientifique comme du point de vue humain, Mrs Bates, qui a reçu le grade civilisé de Commandeur de l'ordre du Bain, mérite que nous l'appelions plus simplement : *Kabbarli.*

L'Histoire concise de l'art bouddhiste au Siam, la première je crois comme synthèse, fournit des éléments documentaires nouveaux et parfaits à un problème auquel, n'était que je suis trop pris par d'autres travaux, j'aurais volontiers consacré plusieurs années, celui des influences ethniques sur les représentations figurées dans l'art dit bouddhique. Etant donné un type iconographique, dans quelle mesure les origines raciales et ethniques de l'artiste, ou d'une école d'artistes, influent-elles pour modifier ce qui dans ce type iconographique peut présenter un caractère ethnique? La formule générale est un peu trop brève, mais quelques exemples suffiront. Prenons les représentations de la Vierge : en gros, les peintres et sculpteurs italiens l'ont représentée à l'italienne, les Allemands à l'allemande, et ainsi de suite. Mais dans le détail, les termes italien, allemand ne signifient rien; il y a des Vierges napolitaines, siciliennes, romaines, florentines, etc. Deux éléments interviennent : la race du peintre ou sculpteur; et la race du modèle vivant; et par là-dessus l'influence des caractères du type stéréotypé. De même, il y a des Bouddhas de type grec, et de type javanais, de type chinois et de type japonais. Mais ces termes aussi, comme celui d'italien, sont trop vagues.

Le beau livre, très bien illustré, de Reginald Le May va nous permettre d'étudier mieux le type des Bouddhas siamois. L'auteur a été commissaire économique au Siam et grâce à un séjour assez long est arrivé à distinguer parmi les Siamois

divers types ethniques. Mais au Siam se sont aussi produites des influences étrangères. Ainsi se sont formées plusieurs écoles; et comme l'auteur a passé 25 ans en Orient et Extrême-Orient, pendant lesquels il a étudié à fond les arts locaux, il est bien placé pour y discerner les caractères spécifiquement hindous, cingalais, chinois, cambodgiens, siamois, japonais et javanais. C'est grâce à cette connaissance personnelle des races et civilisations extrême-orientales que son livre est tout autre chose qu'un catalogue accompagné de commentaires plus ou moins détaillés, ou une histoire d'un certain art géographiquement localisé; c'est vraiment une introduction à l'intelligence directe d'arts qui à première vue nous semblent inaccessibles. L'auteur éprouva aussi la même impression et dit (p. 3-4) comment, habitué à l'art grec et européen, qui tient à l'exactitude des détails, il en est arrivé à constater que cet art européen est incomplet, laisse en nous un vide, ou la sensation d'un manque, au lieu que l'art extrême-oriental fait éprouver une plénitude à la fois sensorielle et mentale. Toute son *Introduction* est à lire avec soin; elle crée l'atmosphère qui permettra ensuite de voir en quoi l'art siamois correspond à ce désir de plénitude en travaillant des masses, des plans, sans comme chez nous copier la nature et les êtres vivants avec une précision dogmatique.

Pour en revenir au problème formulé ci-dessus : l'auteur constaste lui-même que pour expliquer les diverses écoles artistiques du Siam il faut en connaître le mode de peuplement et « tenir compte des mouvements raciaux. » Les Siamois appartiennent à la grande famille Tai; mais le Siam a aussi été colonisé par des Môn et des Shan. Bien que les Tai soient venus du Yunnan occidental, M. Le May dit que l'influence chinoise est peu visible dans l'art siamois. Ceci se comprend si l'on considère d'abord que l'art dit chinois n'est pas une sorte de bloc amorphe, mais très différencié selon les périodes, les peuples et les provinces; et surtout si l'on admet que les Tai colonisateurs du Siam n'étaient pas nécessairement très civilisés; on doit suposer au contraire que c'étaient de pauvres gens, sinon des brutes, en quête d'un pays plus riche et plus habitable.

Quoi qu'il en soit, M. Le May, après des études comparatives

étendues, comme je l'ai dit, distingue dans l'art siamois : une école purement hindoue; une école mixte indo-môn; une école indo-javanaise; une école khmer (cambodgienne); une école dite Chiengsen; une école dite Suk'ôt'ai; et d'autres moins importantes. Pour chacune, l'auteur donne des renseignements historiques qui intéresseront les spécialistes. Ne l'étant pas, mais ethnographe seulement, j'ai étudié surtout les planches et j'ai comparé les statues représentées aux photos de Siamois, de Cambodgiens, etc. qu'on trouve dans les traités d'ethnographie. C'est bien là, dira peut-être M. Le May, l'état d'esprit d'un Occidental, qui veut l'exactitude du détail et la recherche même là où elle n'a que faire, et même en principe est exclue.

Sans doute : mais ce qui m'intrigue c'est de savoir si, quels que soient les principe généraux, les règles d'école, les buts mystiques et non pas réalistes, le subconscient de l'artiste, né dans un certain pays, issu d'une certaine race, élevé parmi des gens de même type et tendances que lui, réagit ou non dans la production d'une œuvre d'art, en sculpture surtout, comme de juste; un peu moins en peinture, mais tout de même encore. Une visite dans un grand musée permet à nous autres Européens de reconnaître la race des modèles utilisés par les peintres hollandais; des lorrains et d'autres provinciaux dans les portraits des grands pastellistes de notre XVIIIe siècle... C'était voulu, soit. Est-ce que sans le vouloir certains sculpteurs tai ont siamisé, d'autres khmérisé, les types bouddhistes conventionnels? Je crois que oui, témoin les fig. 66 et 67; la belle tête fig. 81. Le profil du Bouddha en bronze de la fig. 147 donne l'impression d'un portrait au sens européen du terme. Et la tête en grès, fig. 186? J'ai l'impression que les Extrêmes-Orientaux distinguent la race des modèles et des artistes aussi bien que nous distinguons les nôtre dans nos arts; et qu'eux aussi n'éprouvent pas plus dans l'art que chez les vivants une sensation d'uniformité ethnique, interprétée ensuite par les Occidentaux comme un dédain voulu de l'exactitude.

A. VAN GENNEP.

LES REVUES

Europe : Vincent van Gogh et Paul Gauguin, d'après des lettres inédites où l'un et l'autre confessent l'insuffisante connaissance qu'ils avaient du métier de leur art. — *Revue bleue :* ce que gagnait à Tournon Stéphane Mallarmé, professeur au lycée. — *La Revue Universelle :* un amant étoilé de Mata-Hari; une seule balle au cœur aurait atteint l'espionne. — *Volontés :* le public et la menace de guerre. — Naissance : *Le Carnet des Dix :* pour la prosodie française; à propos du prix de la Ville de Paris et du lauréat, M. André Dumas. — Mémento.

M. Claude-Roger Marx donne à **Europe** (15 février) quelques lettres inédites de Gauguin et de Vincent van Gogh adressées à Emile Schuffenecker, leur ami, peintre de talent lui-même et le plus enthousiaste partisan de leur esthétique. L'intérêt de cette correspondance consiste dans les confessions qu'elle contient. On y voit ces âmes à nu.

On ne peut qu'admirer l'effort de ces hommes pour créer une nouvelle peinture. Ils avouent ce qui leur manque et qui, par suite de leur influence sur la peinture actuelle, manque à cette peinture et menace de destruction ce qui fut une des plus brillantes manifestations du génie français, de Clouet à Degas.

S'il y a chez Gauguin et van Gogh — celui-ci, en tout cas, possédait un goût intense, barbare, de la couleur — une passion de créer digne d'admiration, leur impatience de produire des œuvres, si désintéressée, si noble qu'elle ait été, a légué à leurs cadets l'exemple de toiles qui n'étaient que des recherches en vue de tableaux qu'ils ne purent jamais exécuter, faute d'avoir appris le double métier indispensable du dessin et de la composition des tons. Ces aînés sont devenus des maîtres suivis, à raison même de leur ignorance ou de leur imparfaite instruction. La criminelle spéculation des marchands de tableaux a fait le reste, en poussant à une production intensive des barbouilleurs qui sous prétexte d'ingénuité, d'obéissance à l'instinct, ont cru découvrir l'emploi de la brosse et du crayon. Sans apprentissage, on ne devient pas artiste.

De son propre portrait qu'il vient d'exécuter à la demande de van Gogh, Gauguin écrit, en août 1888 :

C'est je crois une de mes meilleures choses : absolument incompréhensible (par exemple) tellement il est abstrait. Tête de bandit

au premier abord, un Jean Valjean (*les Misérables*) personnifiant ainsi un peintre impressionniste, déconsidéré et portant toujours une chaîne pour le monde. Le dessin en est tout à fait spécial (abstraction complète). Les yeux, la bouche, le nez sont comme des fleurs de tapis persans, personnifiant ainsi le côté symbolique. La couleur est une couleur assez loin de la nature; figurez-vous un vague souvenir de ma poterie tordue par le grand feu. Tous les rouges, les violets, rayés par des éclats de feu comme une fournaise rayonnant aux yeux, siège des luttes de la pensée du peintre — le tout sur un fond chrome pur parsemé de bouquets enfantins — chambre de jeune fille pure. L'impressionniste est un pur non souillé encore par le baiser putride des beaux-arts (école).

Ce qui suit maintenant est extrait d'une lettre de van Gogh à Gauguin :

Je trouve excessivement communes mes conceptions artistiques en comparaison des vôtres.

J'ai toujours des appétits grossiers de bête.

J'oublie tout pour la beauté extérieure des choses *que je ne sais pas rendre*, car je la rends laide dans mon tableau et grossière, alors que la nature me semble parfaite.

Maintenant pourtant l'élan de ma carcasse osseuse est tel qu'il va droit au but; de là il résulte une sincérité quelquefois originale peut-être dans ce que je sens, si toutefois le motif puisse se prêter à mon exécution brutale et inhabile.

Je crois que si dès maintenant vous commenciez à vous sentir le chef de cet atelier, dont nous chercherons à faire un abri pour plusieurs, peu à peu au fur et à mesure que notre travail acharné nous fournisse les moyens de compléter la chose — je crois qu'alors vous vous sentirez relativement consolé des malheurs présents de gêne et de maladie, en considérant que probablement nous donnons nos vies pour une génération de peintres qui durera encore longtemps.

A côté de cet aveu d' « exécution brutale et malhabile » — c'est aussi celle de Cézanne — il y a l'application à l'art, de cet altruisme généreux qui, auparavant, avait poussé van Gogh à évangéliser les mineurs dans les corons flamands.

Et voici Paul Gauguin qui, le 26 juillet 1894, confie à Schuffenecker :

Je n'ai pas eu assez de temps et d'éducation picturale : de là provient certain empêchement à réaliser mon rêve.

Deux ans après, en septembre, de Tahiti, Gauguin mande à son ami :

...Je suis victime de mon talent, et c'est je crois le seul reproche qu'on puisse me faire. J'ai ma conscience nette. Mais en ce moment, qu'importe tout cela. Je suis à moitié crevé sans aucune ressource, dans un pays nul au point de vue commerce art. Comment cela finira-t-il, je ne sais. Je prie le Seigneur d'en finir le plus tôt avec moi.

La grandeur de ces peintres consiste dans la faillite même de leur existence d'artistes passionnés de recherche et impuissants à réaliser les tableaux qu'ils rêvaient. Ils ne sont pas responsables, certes, du rôle posthume qu'on leur fait jouer : passés maîtres malgré eux, l'exemple de leurs œuvres et des prix où l'agiotage frauduleux les a portées a commencé le déclin et peut-être la perdition de l'école française.

§

M. Raoul Stéphan qui fut lui-même six années professeur au lycée de Tournon, donne à la **Revue bleue** (février) un article sur Stéphane Mallarmé, son prédécesseur illustre dans le même lycée. Il apporte ces précisions sur les conditions de vie de Mallarmé, jeune marié, quand il enseignait là-bas l'anglais à de turbulents élèves :

L'existence qu'il mène est d'ailleurs très ingrate. J'ai trouvé, dans les états de paiement du lycée, qu'en 1863 il avait un traitement annuel de 1.200 francs, plus 800 francs d'indemnités. Le proviseur réussit toutefois à faire porter en 1864 son traitement à 2.000, traitement normal d'un certifié à cette date. Aussi ne peut-il s'octroyer des villégiatures coûteuses. Pendant ces trois ans, il n'a guère quitté Tournon que pour aller voir Aubanel à Avignon, ou pour assister à l'enterrement d'un grand-père. Le 3 janvier 1866, il ne rougit pas d'écrire à son ami qu'il ne peut aller le voir : « Un motif futile, d'abord, est qu'il y a si peu d'argent à la maison que je n'oserais pas toucher à la petite sacoche qu'il va falloir fragmenter tout le mois en acomptes pour ceux de mes fournisseurs qui sont de braves gens et qui le méritent ». Cette médiocrité toutefois n'empêche pas le jeune ménage de recevoir cordialement leurs amis à l'occasion : Aubanel, Emmanuel des Essarts, Villiers de l'Isle-Adam. A Tournon, il s'est lié avec son collègue d'allemand Fournel, curieux homme, épris du moyen âge et poète à ses heures.

C'est que ce douloureux est un tendre. Son œuvre ne le séquestre pas dans l'irréel. Il cultive passionnément l'amitié, cet homme qui, vieilli, recevra rue de Rome avec tant de grâce enveloppante qu'on parlera de lui comme d'une sirène.

§

La Revue universelle (15 février) insère un fragment des mémoires de M. P.-B. Gheusi, qui traite de Bolo et de Mata-Hari. Sur celle-ci, le mémorialiste raconte qu'un de ses parents, « capitaine-greffier », interrogea un général sur ses relations avec l'espionne :

Il avait eu, à l'hôtel, pour voisine de palier, au quatrième étage, une brune accueillante qui n'avait pas longtemps résisté aux avances de l'avantageux barbon. Il l'avait emmenée, au Bois, dans une promenade à cheval où elle se révéla bonne écuyère. Très liés tout de suite, ils avaient passé leurs soirées ensemble.

Prévenu par le trembleur du greffe, le général ne convint point qu'il avait, sur l'oreiller, fait des confidences graves à celle en qui sa vanité n'avait pas flairé une espionne cosmopolite. Sa naïveté de soldat lui faisait penser qu'il séduisait une grande dame.

— Pourquoi repartir si vite? lui avait-elle dit : restez donc avec moi quelques jours encore!

— Impossible! avait-il expliqué : j'embarque, après-demain matin, deux de mes bataillons, à Marseille, pour Salonique.

Le transport qui les portait fut torpillé, par un sous-marin allemand une heure après avoir quitté le port français. Mata-Hari ne contestait pas qu'elle avait réussi à le faire avertir du départ des troupes de renfort.

Le général, se retranchant derrière les questions immuables de la commission rogatoire, ne reconnut que sa liaison passagère avec l'inconnue; car il prétendit ignorer le nom même de Mata-Hari, ce qui, au demeurant, n'était pas impossible, la Zell ayant toujours disposé, surtout envers les militaires qu'elle prenait au piège, d'un clavier de pseudonymes divers.

Le chef, coupable tout au moins d'une imprudence, fut relevé de son commandement. J'oublie volontairement son nom d'Alsacien, évocateur d'un verger ombreux.

M. Gheusi confirme, d'après une conversation de M. le conseiller Bouchardon, que l'on persuada Mata-Hari que, condamnée à mort, elle ne serait pas exécutée parce « qu'on ne

fusillait pas les femmes ». Et il raconte ainsi la fin de la coupable :

Jusqu'au dernier moment, elle avait cru à un simulacre. Quand elle vit le peloton d'exécution préparer ses armes devant elle, elle chercha du regard, par-dessus la haie d'infanterie, le cavalier de dernier acte, l'émissaire suprême qui allait venir apporter sa grâce écrite dans un galop libérateur.

— Mes enfants, soufflait son vieil adorateur aux jeunes soldats désignés pour lui ôter la vie, fusillerez-vous une innocente?

— Maître Clunet, enjoignit une voix de commandement, un mot de plus, et je vous fais arrêter!

Alors seulement, la Zell, l'ancienne « danseuse nue », la Mac Leod du faux culte d'Isis que nous avions entrevue jadis, dans des soirées mondaines au Cours-la-Reine, un thryse de grands lis à la main, s'éveilla à la réalité. Terrifiée, elle hurla son désespoir de mourir et se révolta. Il fallut l'attacher par la taille au poteau de la caponnière tragique. Et cette femme, qui n'était plus belle, défleurie, au grand jour, de toute jeunesse, atteinte, d'ailleurs, profondément par la triste maladie qu'elle avait contractée en prison — peut-être en essayant de séduire encore quelque geôlier indélicat — garda jusque dans la mort une sorte d'ascendant étrange...

Le sous-officier qui commanda le feu a constaté avec étonnement — le fait fut unique durant les exécutions de la guerre — que la majorité des tireurs avait égaré, volontairement sans aucun doute, ses coups de fusil autour d'elle : une seule balle l'avait frappée au cœur.

§

Cette curieuse revue : **Volontés,** la seule au monde où l'on puisse lire des phrases écrites en trois langues à la fois, donne (février) le témoignage d'un Anglais, M. Henry Miller, sur la physionomie de la rue, à Bordeaux, fin septembre dernier, quand l'Europe respirait si mal sous la menace de la guerre. Le titre de ce témoignage est : « Paix et Putréfaction ». L'auteur s'y exprime en ces termes :

Durant les quelques derniers jours d'angoisse, et plus particulièrement ceux qui suivirent la mobilisation, presque tous les Français s'étaient réconciliés avec l'inévitable, prêts à sacrifier leur vie, celles de leurs enfants, et ce qu'ils possédaient. Tout serait porté en offrande à la défense du pays. *Soit.* Une heure environ (au figuré) avant la grande *détente,* un misérable mendiant s'ap-

procha d'un fermier, riche, assis à côté de moi, et qui, depuis une heure ou plus, n'avait cessé de discuter *ad libitum* la situation politique et économique. Le mendiant implorait quelques sous. Le fermier ne fit qu'un tour, vengeur, sur lui-même, et le chassa, mêlant les cris et les imprécations. Une heure environ (au figuré) après que l'on eut annoncé « la paix », — terrasses bondées de visages souriants et flambant d'émotion; chacun se payant une bonne consommation et se félicitant de l'avoir échappé belle, — arrive un vieux clochard, un vrai de vrai, un cas désespéré de pied en cap, — et désirant sans aucun doute s'exprimer à sa manière, n'ayant ni le moyen de se payer un apéritif ni même le privilège de prendre place avec les autres... que fait-il? que se cogner la tête jovialement au tronc d'un arbre, et face à la terrasse. Et vas-y donc! je te cogne contre cet arbre; la voix épaisse et marmottant : *la paix! la paix!* Croyez-vous qu'il se trouva une seule bonne âme sur cette terrasse pour broncher, pour verser un pleur silencieux sur cet incident? Un seul homme pour se lever et glisser un peu d'argent dans la main de ce vieux, ou l'inviter à s'asseoir et à boire? Pas un. Mais la terrasse entière se secoua d'un tremblement de rire. Il est marrant, le vieux, semblaient-ils se dire à eux-mêmes. Tu parles d'une façon de célébrer l'événement! Tels étaient mes sentiments pour la race humaine, en cet instant, que j'aurais bien sombré au plus noir de la terre, que je me serais évanoui à jamais de l'histoire et du temps. D'un trait je me levai, fourrai cinquante francs dans la main du vieillard et me sauvai, courant presque. Je marchai et marchai, suffoquant d'émotion, de rage, de haine, de pitié, de dégoût. *La paix!* Merde! Mieux eût valu, me disais-je en cet instant, que les bombes eussent frappé, que nous ayons été balayés, tous, et que seul fût resté : le vieillard et son arbre...

L'anecdote est vraisemblable. Si elle était une invention, ce serait mieux, surtout si son auteur lui avait donné pour décor quelque bonne cité du Royaume-Uni.

§

NAISSANCE :

Le Carnet des Dix « paraît aux solstices ». Il est né à celui de l'hiver 1939, square Grangé, 7, à Paris, sous la direction de M. Marc-George Mallet qui écrit :

Nous fondons LE CARNET DES DIX, pour déniaiser l'opinion qui ne s'en fait une que par la lecture de quelques folliculaires qui

n'ont rien à dire. La populacerie est entrée jusque dans les lectures, et comme il fallait s'y attendre, le journal à cinquante centimes a accompli ses bienfaits dans les profondeurs mêmes des classes bourgeoises.

M. Yves-Gérard Le Dantec y publie des « Propos sur le vers français » où l'on a la joie de lire cette heureuse protestation :

...Il faut le dire, puisque nul poète justement célèbre, nul critique généralement écouté n'en a le courage, — il n'y a pas deux prosodies françaises, pas plus qu'il n'existe deux langues françaises. Mais cette prosodie a évolué à partir du jour où les poètes se sont senti le droit de « faire de la musique », au lieu d'élire le vers uniquement comme interprète jugé plus noble d'une pensée directrice, en un mot, ont cessé d'être des littérateurs. Hugo, presque à son insu, a commencé la révolution métrique; Rimbaud, puis Verlaine à sa suite l'ont systématiquement poursuivie; enfin les grands symbolistes l'ont poussée à son extrême limite : Laforgue, Régnier, Vielé-Griffin et plusieurs poètes belges, dont le plus important, Van Lerberghe, est méconnu chez nous. Il y a, en effet, un *nec plus ultra* en matière lyrique comme en matière musicale; les poètes savants, même les plus hardis, le savent bien, et nos plus « modernes » compositeurs ne les démentiront pas. On n'empêchera pas que la langue française, fixée depuis plus de trois siècles, obéisse à un accent tonique assez bien déterminé, du moins à des règles générales...

Immédiatement après ces « propos », on peut lire « Civilisation nouvelle » de M. Jean-Luc Dunoyer, trois pages de lignes inégales qui justifient tout ce qu'on a pu lire ci-dessus.

Mais ce que rien ne justifie, c'est, citant des vers pour en attaquer l'auteur, de les défigurer par des citations inexactes. Le rédacteur anonyme de l'articulet concernant M. André Dumas a commis cette erreur. Car, nous ne pouvons croire à une falsification volontaire. En reconnaissant sa faute, le rédacteur anonyme du *Carnet des Dix* pourrait informer ses lecteurs que M. André Dumas, excellent poète et fort galant homme, a entièrement donné à des œuvres de bienfaisance les 25.000 francs du prix que lui a décerné, au nom de la ville de Paris, un jury dont il déclare n'avoir sollicité nul votant.

MÉMENTO. — *Æsculape* (janvier) : M. le Dr J. Giroux : « Le monument de Quinton, par Dardé ».

Le Banquet (31 janvier) : M. L. Villadary : « Le problème ouvrier en Tunisie ». — M. L. Croisard : « France et Maghreb ». — M. Alphonse Germain : « Maisons populaires ».

Le Cocktail littéraire (février) : « Pascal et la Sorbonne », par M. Ed. Charton. — « Dédicaces », par M. L.-N. Persson. — « L'hirondelle », par M. G. Villeneuve.

Commune (février) : numéro spécial consacré à « l'Humanisme allemand ».

Le Divan (février) : « Le spleen de Lucien Leuwen » par M. Vermale. — « L'anxiété littéraire », par M. J.-F. Cahen. — Poèmes de M. J. Laroche.

Esprit (1er février) : M. N. Spoulber : « La poussée vers l'est ». — M. de Gandillac : « Le mythe de la tradition catholique en Espagne ».

Etudes (5 février) : M. Ivan Pouzyna : George Sand et Dostoïevski ». — « Avec trois jeunes nazis », par M. R. Josbin.

La Grande Revue (janvier) : M. F. Demeure : « Martyre et Béatification de saint Paul Cézanne ». — M. Louis d'Icard : « Cyrano ou 40 ans après ». — M. E. Delivet : « Le monde de demain ».

Les Humbles (nov.-décembre) : « Résistance », poèmes de M. Victor Serge.

Le Lys Rouge (janvier) : « Et le temps passa... », souvenirs sur Anatole France, de Mme Sandor Kéméri. — « A propos de la Béchellerie », un article rectificatif de M. Lucien Psichari.

Le Mois (5 février) : M. le Commandant Chateauneuf : « Les flottes de guerre ».

Marsyas (février) : Poèmes très beaux de Mme Jeanne Perdriel-Vaissière.

La Nouvelle Revue française (1er février) : « M. François Mauriac et la liberté », par M. J.-P. Sartre, article violent qui conclut ainsi :

Dieu n'est pas un artiste; M. Mauriac non plus.

« Mort d'un arbre », un beau poème de M. Armand Robin.

Revue des Deux Mondes (15 février) : « Comment j'ai connu le général Boulanger », par feu Mme la duchesse d'Uzès. — « Le problème religieux de la Catalogne », par M. J. de Saint-Chamant. — « Mme de Vence », par M. Ed. Pilon.

Le Revue hebdomadaire (4 février) : M. Z. Lvovsky : « La fin tragique de Lénine ».

Revue de Paris (15 février) : M. Jean Rostand : « Les virus-protéines ». — M. S. Benoist-Méchin : « Le soldat contre la guerre ». — M. Emile Magne : « La Gastronomie sous Louis XIV ».

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES HEBDOMADAIRES

Boccace : Discours de réception à Boccace. — Jules Renard, par Hugues Rebell. — Le Douanier au Louvre. — *Gringoire :* Une visite à Franco. — *Je suis partout :* Les Juifs et la France. — La fleur au fusil... des autres.

Boccace (février) a la chance d'offrir à ses lecteurs le *Discours de réception à Boccace,* de Paul Léautaud. Sa langue nette et directe est un régal pour ceux dont l'oreille n'est pas uniquement ravie par de longues et belles périodes bien balancées, si j'ose dire, à la manière académique. C'est beaucoup plus difficile et plus rare que les morceaux de bravoure : c'est naturel.

Il n'y a pas de vertus. Il y a pas de mérites. Il y a longtemps que je le pense. Notre tempérament, notre caractère, nos passions, sont nos maîtres. Nos actions, nos goûts, notre conduite, sont commandés par eux. J'ai de l'antipathie pour les ivrognes qui compromettent, qui perdent le seul bien que nous ayons vraiment hors des atteintes du fisc : la raison (1). J'ai tort. Je suis éberlué de ceux qui mangent comme des ogres, qui sortent de table congestionnés, lourds, soufflants. J'ai tort encore. Si j'aimais les vins, les liqueurs, les alcools, etc., les victuailles, je serais comme eux, je ne pourrais pas ne pas être comme eux. Je n'ai que la chance, car c'est une chance, de n'être intéréssé ni par les liquides ni par la table. Des écrivains courent après les honneurs avec la plus adroite application pour en parcourir tous les grades. Je ne les blâme pas du tout. C'est dans leur nature. Ils ne pourraient faire autrement. Si c'était dans la mienne, je ne pourrais pas ne pas faire comme eux. Et à ne pas faire comme eux, je n'ai aucun mérite : ces affaires ne m'intéressent pas, et, renversant la proposition, je me mettrais (artificiellement), en tête de les imiter, je ne le pourrais pas, comme un homme à qui on offrirait de faire une grande randonnée et qui répondrait : j'aime mieux rester assis. Car, enfin, tout de même il me semble que, si j'avais voulu, j'aurais pu être au moins... officier d'académie. C'est ce que j'ai dit à Georges Duhamel, quand il eut la gentillesse, au lendemain de son élection à l'Académie, de passer me voir dans mon bureau, me disant : « Eh ! bien, Léautaud, ça y est. — C'est parfait, lui ai-je répondu. Cela vous fait plaisir, — et l'honneur vous était du reste dû. Vous l'avez. Tout est pour le mieux. Il faut toujours tâcher d'avoir ce qui fait envie ».

(1) A moins qu'un jour on établisse une échelle de taxes selon les degrés d'intelligence. Il y aura beaucoup d'exonérés.

Des gens écrivent des livres, des livres, des livres... Je trouve cela fort bien, si cela les amuse. (Surtout que je ne lis pas les dits livres). Moi, j'écris quand cela me chante, et encore, souvent, je trouve que c'est bien inutile. Je défends en pareil cas qu'on les blâme et qu'on me félicite, encore que j'aurais quelque droit à des félicitations, pour mon soin à ne pas encombrer la littérature française, ce qui serait d'ailleurs complètement hors de mes moyens. J'ai recueilli dans ma vie pas mal de chiens et de chats, perdus dans les rues ou jetés à l'abandon çà et là. On me dit quelquefois : « Comme c'est bien, ce que vous faites. Vous êtes un grand cœur. » Je me récrie en me moquant : « Mais non! Pas du tout. Aucun mérite.On ne fait que ce qui fait plaisir à faire. J'ai fait cela uniquement parce que cela me faisait plaisir. Pas autre chose. » Je suis même un grand égoïste, un homme pas généreux, un individu plutôt désagréable : je ne fais (autant que possible), que ce qui m'est agréable à faire, je fuis (autant que possible), ce qui m'ennuierait à faire. Je suis dans l'impossibilité presque maladive de dire des paroles aimables par politesse, — alors que les pointes désagréables me sont d'une facilité extrême, — et les gens qui, pour une raison ou pour une autre, ne me plaisent pas ou m'embêtent par leurs propos, n'ont pas de doute à cet égard, par la façon dont je leur tourne le dos ou les prie d'aller plus vite dans leur histoire.

Ce qui n'empêche pas que je présente mes compliments aux lecteurs de « Boccace » qui auront accordé dix minutes de leur temps à la lecture de ce petit écrit.

La suite de la série de portraits inédits d'Hugues Rebell, retrouvés par Auriant : *Mes amis,* dont je détache ce Jules Renard :

On se place au-dessus de son temps, quand on est capable d'en percer l'hypocrisie. Ainsi Jules Renard ne se mêle point à la foule des grotesques, gardant son poste d'observation — au balcon, dirais-je. Il me semble que tout l'artificiel des âmes modernes, que ce soit celle de l'Ecornifleur, de Mme Vernit ou du symboliste, a été surpris, fixé en des pages d'ironie par ce philosophe. Jules Renard dans les livres me donne une impression d'honnêteté. Tous ses petits chapitres sont composés et écrits. Il sait la valeur d'une description, d'un dialogue, d'un mot. Son style, c'est fait. Il ne cherche point à vous en faire accroire, il ne vous livre point de la besogne négligée, sous prétexte de vous fournir de la passion plus sincère. Cet ensemble de petits chapitres forme une très grande œuvre. On est surpris en achevant la lecture d'un de ses livres de voir le monstre

qui se dresse devant vous. Cette logique dans la création et dans l'exécution demeure le plus sûr moyen de nous émouvoir, le seul moyen littéraire en tout cas. Jules Renard est en effet un artiste. Etre artiste, ce n'est point chevaucher des images, interpeller la foudre et crier aux étoiles, c'est s'intéresser à chaque chose de la vie, à la faire sienne, en y mettant son amour ou sa haine ou son mépris, c'est la faire belle, en la recomposant non pour étonner et épouvanter les hommes, mais pour leur donner une noble jouissance.

Enfin, des réflexions du peintre Emile Bernard sur l'entrée du Douanier Rousseau au Louvre :

Faut-il voir dans l'entrée du douanier Rousseau au Musée du Louvre un signe des temps, et ajouter à cette manifestation un sens qui serait à peu près celui-ci : *La peinture se meurt, la peinture est morte?* Comme je le demandais à quelques personnes compétentes en fait de conservation, il me fut répondu que c'était un tort de ma part de considérer le Musée du Louvre comme une école de chefs-d'œuvre; que l'on *avait changé tout cela,* et que désormais le Louvre serait une école de l'Art, où toutes les manifestations d'une époque *devaient entrer.* J'ignorais cette transformation de la mentalité présente, et je m'en excusai assez retardataire pour croire qu'un Musée n'était qu'un conservatoire d'œuvres remarquables offertes à l'étude des artistes comme au plaisir du public. Cette *nouvelle* manière de voir me conduisit à examiner avec attention les derniers échantillons de notre temps mis dans nos galeries, et à aller voir la femme au Serpent, non plus attraction de la Foire aux pains d'épices, mais manifestation du génie instinctif du *Maître* Henri Rousseau.

Véritablement il fallait créer de nouvelles salles en notre grand musée afin d'éviter le contact du passé à cette œuvre essentiellement moderne par toutes ses ignorances et en particulier par sa bizarre nullité. J'ai connu autrefois un marchand de tableaux qui riait fort de son ami Rousseau; il me disait : « ce qu'il y a de plus singulier dans son cas, c'est qu'il croit qu'un jour il deviendra célèbre; et il m'affirme avec assurance que sa peinture *montera* et ira dans les Musées auprès de Rubens, de Rembrandt et de Léonard de Vinci... »

Les temps prévus par le prophète-douanier sont arrivés, et, malgré l'indignation de beaucoup d'artistes, une grand peinture, enfantine et grossière, représente au Louvre l'illustre barbouilleur. Démonstration évidemment démocratique, qui a fait murmurer à tous les

« bistrots » et les marchands de frites : « Anche io son pittore » ! et moi aussi je suis peintre ! Par quels mystères impénétrables notre grand musée a-t-il l'honneur d'être le propagateur d'une telle gloire? Car il ne faut pas se dissimuler que cet exemple sera suivi et que tous les musées de l'étranger se pourvoieront au plus vite d'un modèle du *génie instinctif* (le seul qui compte en art aujourd'hui) du Grand Rousseau. Reste à savoir si cette gloire sera donnée au peintre ou au douanier, au barbouilleur du dimanche ou au fidèle employé de la R. F.

M. Léon Degrelle a été voir le général Franco et il rapporte dans **Gringoire** du 16 février les paroles pleines de mesure qu'il a recueillies auprès du vainqueur. Il en note, à plusieurs reprises, la modestie.

— La jeunesse aura gagné la guerre, commence-t-il.

« Vous l'avez vue, la jeunesse espagnole? me dit-il en me prenant fraternellement le bras. C'étaient des jeunes gens inutiles parfois. Ils ne se souvenaient plus de ces vieilles vertus indomptables que l'Espagne impériale leur avait léguées. Ils ne connaissaient plus leur patrie. Notre peuple s'est purifié, s'est grandi, s'est retrouvé, en souffrant et en se sacrifiant. Nous aurons des plaies atroces à panser. Mais nos âmes sont guéries. Et grâce à elles, nous sommes sûrs de gagner la paix après avoir gagné la guerre.

« Il ne suffit pas de triompher grâce aux armes. Je tiens à gagner les cœurs. Je ne veux pas seulement dominer, mais convaincre, je veux élever au lieu d'effrayer.

« Notre peuple est redevenu héroïque. Notre jeunesse, plus que toute autre, s'est jetée dans le sacrifice comme dans une libération. A vingt ans, elle a tout vécu et tout gagné. Ces enfants sont devenus des hommes. Ils sont mûrs pour faire de l'Espagne un grand pays qui pourra reprendre sa mission impériale à travers le monde et, comme au temps d'Isabelle la Catholique, de Charles-Quint et de Philippe II, redevenir un bastion de l'ordre et de la foi parmi le désordre de l'Europe matérialiste. »

A ce mot de Philippe II, le visage de Franco s'est relevé, flamboyant.

— Oui, lui dis-je, celui-là, au moins, a eu le courage de la vérité, il a fait face à l'erreur avec l'intransigeance qu'elle mérite. Et, en face de la poussée barbare d'alors, il a sauvé la civilisation et l'âme de l'Europe.

Franco a eu un sourire. Il va me parler, naturellement, du catholicisme des Espagnols. Il me dit la sottise de certains catholiques

étrangers qui mettent dans le même sac tous les nationalismes, les plus respectueux de la vie spirituelle comme ceux qui sont les plus païens.

Bien curieux. Qui pensez-vous que le généralissime vise ainsi? S'agit-il des grands catholiques rouges ou de plus petits messieurs?

— Nous aurons un Etat fort, me dit-il, mais nous savons les limites de l'Etat. Nous ne sommes pas tout. Nous ne prétendons pas soumettre à la politique ce qui est le domaine de Dieu. Notre Espagne étonnera l'Europe si prompte à tout confondre.

Je suis partout (17 février) consacre un numéro entier à la question juive, sous le titre : *Les Juifs et la France.* Après un article de Robert Brasillach, fort bien établi, c'est-à-dire partant d'une base inattaquable et se déroulant dans l'ordre et la mesure, on arrive aux notations réunies par P.-A. Cousteau sous le titre *La Fleur au fusil... des autres*, que les honnêtes cervelles devraient avoir lu pour se faire un jugement sain.

La guerre est déclarée

Ci-dessous un échantillon :

Buts de guerre

M. Bernard Lecache, le providentiel gaffeur des légions de plume d'Israël, nous le confirme dans le *Droit de Vivre* (19 novembre 1938) :

« *Notre affaire c'est d'organiser le blocus moral et matériel de l'Allemagne... d'obtenir la mise en quarantaine d'une nation... Notre affaire, c'est de défendre tous les Grynspan de la terre... c'est d'être implacablement, irréductiblement ennemis du racisme, ennemis donc de l'Allemagne « telle qu'elle est » et de l'Italie « telle qu'elle est ». Notre affaire, c'est de dire aux voyous de la Wilhelmstrasse : « Vous êtes des gangsters, ayez le destin des gangsters. » Notre affaire, c'est de déclarer une guerre sans merci à l'ennemi public n° 1.* »

C'est net, c'est clair, et devant un texte aussi précis on est tenté de penser que de tels alliés pourraient bien, après tout, n'être pas à dédaigner. Si les Juifs parvenaient à prendre leur revanche sur l'Allemagne hitlérienne, s'ils pouvaient, par exemple, proclamer la république à Berlin (la république est le pire des fléaux que l'on puisse souhaiter à son adversaire présumé), on pourrait discuter. Seulement, le bellicisme juif ne tend pas au morcellement de l'Alle-

magne, mais à sa reconquête. Israël veut reprendre la direction d'un Reich intact qui, sous l'étiquette bolcheviste ou démocratique, serait aussi dangereux pour nous, sinon plus, que le Reich hitlérien.

SYLVAIN FORESTIER.

LES JOURNAUX

Hymne des gendarmes (*l'Intransigeant*, 4 février). — **Deux soleils dont un noir** (*le Temps*, 10 février). — La guerre des deux Espagnes (*l'Intransigeant*, 7 février; *le Journal*, 11, 15 et 16 février; *le Petit Parisien*, 10 et 13 février; *le Courrier du Centre*, 12 février; *l'Humanité*, 13 février). — Hommage au Pape de la Paix (*le Populaire*, 12 février; *la Croix*, 12 février). — Le souvenir de Marguerite Audoux (*Ce Soir*, 14 février); de René Caillié (*le Figaro*, 11 février). — La maman de Charlot (*Paris-Soir*, 4 février). — Les enfants au poulailler; le premier repas de Bobby. — La guerre à tout prix (*le Populaire*, 15 février).

Il y a des nouvelles plus sensationnelles. Y en a-t-il de plus heureuses? Comment! la Gendarmerie n'avait pas son hymne? Pareille lacune explique, au moins pour une part, que le monde respire mal : nos gendarmes sans hymne!... Voit-on les chiens — et pas seulement les chiens policiers — sans flair, les femmes sans fard, les hommes sans querelles? Pas d'hymne pour les gendarmes, mais à quoi pensait-on?

Gendarme de son état et poète à ses heures, dit M. J. C. dans **l'Intransigeant**, le commandant Dubled [de Grenoble] — en littérature Maurice Debled — fit un jour cette constatation : de toutes les armes d'élite, seule la Gendarmerie n'avait pas d'hymne à sa gloire. Le poète et le soldat décidèrent de combler cette lacune. Maurice Debled bâtit les strophes qui chantaient au cœur du commandant Dubled.

Le poème fut lu à Paris et confié, pour la musique, à Pierre Dupont, chef de la musique de la Garde républicaine.

— Commandant, vous avez raison! s'écria le chef de la musique.

Et la musique fut bientôt faite.

— Je me suis efforcé, écrivit Pierre Dupont à Maurice Debled, de la faire à l'image de vos beaux vers, simple surtout, pour que votre hymne devienne populaire.

Voilà qui promet aux gendarmes de beaux dimanches. Puisse cette musique adoucir les mœurs; puisse-t-elle verser la paix au cœur du monde.

Du coup les présages mauvais s'effacent. Il ne faut pas

tellement croire aux présages, d'ailleurs. C'est faire comme ces excellentes gens de Bazayid qui avaient vu deux soleils, qui trouvaient qu'un suffisait, qui lisaient dans l'autre la fin des haricots. Vous rappelez-vous le « soleil noir » nervalien? **Le Temps** l'ayant évoqué, un fidèle lecteur, directeur de la Dette ottomane, signale que l'année 1897 — l'année du « soleil noir », — comme il se trouvait à Bazayid, mutes-sariflèch (sous-préfecture) frontière de la Perse et de la Russie, et qu'il était chez les sous-préfets, ces messieurs furent envahis par une foule de villageois, visages effarés,

> qui certifiaient avoir vu se lever au sommet de la grande montagne deux soleils, l'un « Siah gunech », soleil noir, et l'autre « attech gunech », soleil de feu. Les pires présages, disaient-ils, étaient à craindre!

Le sous-préfet ne se troubla pas. Il fit offrir

> une tasse de café turc à cette délégation qui apaisée retourna dans ses villages situés sur les chaînons de l'Ararat.

Le café n'était peut-être pas très bon : la délégation ne revint jamais. Le « soleil noir » non plus.

§

Adieu « soleil noir »! Adieu jeux de lumière sur les crêtes dentelées et sur les eaux du lac, ô poésie! Adieu hallucination! Si seulement notre « soleil noir » quotidien pouvait s'éteindre avec cette vélocité... Mais quand l'homme 39 sourit, c'est de toutes ses dents, qui sont longues. Et des taches de sang apparaissent, qui vouent le « soleil noir » au rouge. Le Pape est mort. Pourvu qu'il n'ait pas emporté la Paix avec lui! Mais ce serait offenser la mémoire encore chaude de Pie XI, que de voir dans sa mort le présage du pire : il avait offert sa vie pour la Paix. De fait, le départ sans retour du Pape de la Paix a coïncidé avec la fin — relative — de la guerre des deux Espagnes.

Les épisodes qui ont marqué la chute de la Catalogne furent-ils très chrétiens? Caïn aura trouvé à se retourner sur son gril, mais de plaisir, à lire par exemple ceci, que nous empruntons à *l'Intransigeant :*

Agullana, 6 février.

Toute la journée les avions, par groupes de 12 ou 20 appareils, avaient soumis Figueras à un bombardement intensif.

Les réfugiés de Gérone, venus par milliers, avaient soudainement grossi encore la population de Figueras, déjà incalculable. Plus de 300.000 personnes se pressaient dans les rues étroites, sur la place des Ramblas, où la circulation devenait un problème impossible à résoudre. C'est dans cette foule fiévreuse que plus de 200 bombes sont venues semer la terreur et la mort. L'unique refuge sérieux de la ville, qui avait souffert lors du dernier bombardement, était empli jusqu'aux portes de femmes et d'enfants en pleurs. Les injures se mêlaient aux invocations ferventes. Le fracas des bombes couvrait les cris, les jurons et les prières, et les hommes qui d'abord avaient tenté de combattre la peur collective qui montait de cette foule s'étaient tus, eux-mêmes dévorés par l'angoisse.

Au total : trois cents cadavres; les blessés ne se comptent pas.

Il y a aussi l'affaire de Minorque ou les surprises de l'intervention :

Des aviateurs italiens s'efforcèrent en bombardant l'île, de faire échouer les négociations de paix engagées à bord du *Devonshire*,

informe **le Journal.** Ce n'est pas tout-à-fait ce que souhaitait le Pape.

Le Journal informait, quelques jours plus tard :

500.000 catholiques ont été massacrés par les rouges dans les six premiers mois de la révolution espagnole, déclare le chanoine Poliman.

Massacrés ou torturés, les sueurs d'agonie en témoignent, dont les chambres, les cellules de la « Tchéka » catalane gardent l'affreux souvenir.

Tout cela veut-il dire que tout Espagnol... La scène a de l'allure, la scène est sympathique, de la rencontre, à la frontière, des officiers de Franco et de nos officiers, telle que l'a relatée dans **le Petit Parisien** M. Léon Groc :

Du côté français arrive le colonel Gauthier, commandant la garde mobile de la région. Il salue le général espagnol et, après un bref colloque, le guide sur le trottoir espagnol du Perthus dont les maisons sont rapidement occupées jusqu'à la borne 576 qui délimite exactement la frontière.

Les commandants Bombo et Ruiz, des deux bataillons d'avant-garde, accompagnent le général, tandis que celui-ci hisse le drapeau rouge et or sur la dernière maison espagnole avant la borne 576.

Le général en chef Solchaga s'arrête à son tour vers 15 h. 30, presque à la même minute que le général français Fagalde, commandant la 6e région.

A l'arrivée de ce dernier, les gardes mobiles et les soldats du 32e d'infanterie rendent les honneurs dans un style impeccable. Il y a un silence. Puis le général français et les généraux espagnols se saluent et échangent quelques paroles, avec le commandant Feliu comme interprète.

— Je vous remercie, dit le général Fagalde, de l'humanité qui a marqué cette dernière opération, accomplie sans avions, sans unités motorisées, sans un coup de feu.

Le général Solchaga s'incline et répond :

— Nous avons agi ainsi de propos délibéré, pour éviter tout malentendu à la frontière.

On aurait aimé que ce fût, aussi, pour éviter toute perte de sang. Le Pape l'eût remarqué. Mais poursuivons.

Et le général Solchaga renchérit :

— La France est parmi nos amis.

Tout cela est très simple et d'apparence spontanée. Des Espagnols, évidemment émus par cette brève rencontre, crient :

— Vive la France!

Et la musique reprend la Marche des phalanges,

qui n'a rien de commun avec l'hymne des gendarmes.

Et bien plus que sympathique : pitoyable, la scène, l'épisode plutôt, des réfugiés qui s'empressent. Il y a cependant de bonnes âmes pour ne voir dans le troupeau misérable que des brebis galeuses. Est-ce une pétroleuse, cette mère qui a perdu son petit, par une bombe d'avion tout déchiré? Est-ce un bourreau, ce soldat tout barbouillé d'un sang qui est le sien? Serions-nous tous des monstres si demain il fallait que Paris la grand'ville déversât le diable sait où un flot d'habitants à la hâte évacués, et pêle-mêle? Mais tout le monde n'a pas les sentiments humains, raisonnables, dont Alida et Pierre Calel par exemple font tout logiquement montre dans **le Courrier du Centre.** A l'entendement des esprits simplistes, les « rouges » — comme si des blancs ne s'y trouvaient pas mélangés, et la grand'maman qui préférait son bouilli à la politique, et les

enfants qui seraient bien embarrassés de choisir, et l'idiot de village qui lui n'a jamais haï personne, et cette jolie fille qui n'eut jamais de pensée que pour l'amour, — à l'entendement des esprits simplistes, disions-nous, les réfugiés seraient, très exactement, les fous hideux, les sadiques qui, tout comme nos ancêtres de 89 dans leurs mauvais jours, déterraient des sœurs — ou des religieux — pour mieux les profaner; les exécuteurs patentés qui à la manière des sbires de l'Inquisition suppliciaient les « prévenus ». Sur la route du Perthus à Perpignan, note M. Albert Charles-Morice dans *le Journal*,

des hommes qui se traînent, même des hommes blessés, cela va encore. Mais ce qui vraiment recule les bornes de la pitié humaine, c'est le spectacle de ces longues théories de femmes écrasées sous des fardeaux pesants, de vieilles valises, de couvertures nouées à la diable. Et puis, surtout, les pauvres gosses, qui titubent dans la nuit, ivres de fatigue, de peur, de désespoir. Dans chaque grange, des femmes, des enfants sont à loger, et grelottent, car si la journée a été radieuse et quasi chaude, la nuit est glacée.

Au Perthus même,

on tombe dans le comble de l'horreur. Des femmes, des enfants, des fuyards se pressent par milliers et par milliers devant la chaîne qui marque l'entrée de la terre de France.

Quel accueil ont-ils trouvé? Oh! **l'Humanité** n'hésite pas, qui enregistre ces déclarations de ses députés :

Allez au camp de Saint-Cyprien et vous verrez comment, la trique à la main, on frappe sur les soldats et sur les officiers espagnols.

Les fascistes espagnols démolissent ouvertement le matériel militaire comme les lentilles de télémètres. On vole les montres, les portefeuilles au passage. Des policiers achètent pour 10 francs une machine à écrire. Hier, un officier des gardes mobiles s'est précipité, la cravache haute, sur un civil qui ne circulait pas : c'était Barel, député des Alpes-Maritimes.

Les internationaux sont l'objet de la haine et des provocations les plus inouïes. Tout est détruit devant eux. Un camion chargé de leurs valises était arrivé dans la matinée. C'était ce qu'ils avaient acheté dans les dernières semaines de leur séjour en Espagne. Des gardes mobiles et des Sénégalais les ont éventrées à coups de baïonnette.

Nourriture : un pain pour six : deux sacs de riz pour 400 hommes, s'ils ne veulent pas aller chez Franco.

On se refuse à enlever du camp les malades et les blessés.

Journal de parti... Mais journal d'information — et si c'est d'un parti, c'est d'un parti tout autre — *le Petit Parisien* constate, par la plume de son envoyé, qui était à Prats-de-Mollo :

Arrivera-t-on jamais à restituer la détresse, le chagrin et aussi la discrétion résignée de ces vaincus qui ont tenu à rabattre vers la France tout ce qu'ils ont pu sauver de matériel, d'armes et de troupeaux? Il leur eût été facile d'abandonner dans leur retraite ces canons et tout ce bétail qui dans les vallées rôde comme aux temps préhistoriques.

Ces internés, qui dira leur misère? Ces boules de pain, qu'accompagne parfois un morceau de chocolat, peuvent fournir un goûter d'écolier. Pour des hommes, c'est maigre. A la longue, ce pain sec passe mal. Çà et là, des campements plus favorisés reçoivent quelques pommes de terre.

Au camp d'Amélie-les-Bains,

où il n'ont même pas la place de s'étendre, tant la terre nue leur est mesurée, aucun tri, aucun recensement n'a été tenté. Les officiers, comme les hommes, passent le jour et la nuit assis dans une pauvreté animale. L'un de ces hommes, hier, me montrant le ciel très pur et très bleu, me dit avec un sourire à peine amer : « La France fait vraiment bien les choses. »

Et *le Journal*, en conclusion :

Un jour affluèrent en France des dizaines de milliers d'hommes qu'il fallut recueillir, alimenter, soigner: il y a unanimité — quand la passion partisane n'aveugle point — à rendre hommage aux autorités françaises pour une improvisation qui, du reste, s'améliore chaque jour.

§

Tout cela, tout cela qui aurait été évité, si les taureaux ne se déchiraient entre eux. Et le spectacle est si horrible, que tout autour de l'arène et bien au delà, les menaces de guerre — civile ou incivile — reculent. Non sans à-coups toutefois, et ce n'était pas seulement devant la grande tuerie d'Espagne, toute société des nations en armes, que Pie XI priait Dieu qu'en échange de sa vie il fît fleurir, croître et se multiplier les rameaux d'olivier.

Aussitôt après son élévation, il apparut à un balcon du Vatican, il harangua la foule massée sur la place Saint-Pierre. Je n'ai pas le texte de ce discours sous les yeux, mais le sens en est présent à mon esprit. Pie XI disait en substance : « Je serai le Pape de la paix... »

Voilà ce qu'il déclarait au début de son pontificat. J'ai lu dans les journaux d'hier que les derniers mots intelligibles qu'il ait prononcés dans son agonie étaient encore « *pace, pace*... la paix, la paix »,

note Léon Blum dans **le Populaire.**

§

La Paix reléguée aux caves du Vatican, à ces grottes où dans son triple cercueil le Souverain Pontife, comme on dit, « repose », ne serait plus la Paix création permanente, la Paix vivante. La Paix au tombeau, ce n'est pas ce que Pie XI a voulu. Vous avez suivi les obsèques du Pape à la *T. S. F.* — qui prend là tout son caractère, toute sa signification, qui atteint à la grandeur. Vous avez entendu le ronronnement des lampes au moment de la soudure, la flamme mordant le plomb du cercueil, vous avez entendu le roulis du charriot qui acheminait la sainte dépouille vers sa retraite souterraine. Mais ce n'est pas en bas que se règle le sort du monde, c'est là-haut, c'est bien au-dessus de Saint-Pierre de Rome. Pierre l'Ermite rappelait dans **la Croix,** parlant du disparu :

Il a gravi le mont Blanc... vaincu le terrible Cervin... trouvé, seul, une route nouvelle pour le sommet du mont Rose.

Ce ciel aussi s'escalade, se gagne. Le Pape est mort, vive la Paix!

§

Sans doute nous mourrons tous. M. Prudhomme le disait, et il était fort au courant des choses. Mais sans parler de la vie éternelle, les humains sont beaucoup à vivre de cette seconde vie que la célébration des anniversaires grands et petits leur assure.

J'avoue n'avoir guère le sens des anniversaires, écrit M. Francis Jourdain. Je ne rencontre pas mes fantômes à dates fixes et ce n'est pas toujours exactement 365 ou 730 jours après la mort d'un ami que j'écoute son appel avec le plus de ferveur.

C'est cependant tout juste deux années après la mort de Marguerite Audoux que le collaborateur de **Ce Soir** salue l'auteur de *Marie-Claire*.

Il y a cent ans, René Caillié entrait le premier à Tombouctou, remarque M. F. de Vaux de Foletier dans **le Figaro**.

Ce René Caillié dont André Lamandé, Mme Antoinette Lamandé, Jacques Nanteuil et quelques autres ont retracé la vie.

Né à Mauzé-d'Aunis, au bord de la grande route que suivent les diligences de Paris à La Rochelle, René Caillié vécut une enfance triste à Rochefort. Mais il lisait *Robinson Crusoé*. A l'école, il apprend la géographie — c'est-à-dire qu'on lui fait ressasser de ces pauvres vers que tous les écoliers doivent réciter en chœur :

> *L'Afrique a douze parts, le Caire, Alexandrie*
> *Et Damiette et Suez, en Egypte; Barca,*
> *Tripoli, près Tunis, Alger et puis Ceuta.*
> *Fez, Maroc sous l'Atlas sont de la Barbarie;*
>
> *Le Bileduljerid, le Désert ou Zara,*
> *Nigritie et Guinée, Cafres, Ethiopie.*
> *On trouve à l'Orient le Monomotapa,*
> *Le Zanguebar, l'Ajam, enfin l'Abyssinie.*

Eh bien! le croiriez-vous? après cela, notre écolier n'est pas écœuré de la géographie, et à travers cette kyrielle de noms et ces rimes, l'Afrique lui parle.

René Caillié, en écho, parla à l'Afrique. Dialogue pacifique, honnête dialogue.

Charlot a cinquante ans, informe M. Marcel Lapierre dans **Paris-Soir**.

Charlot!
Un diminutif qui est un grand nom.
Toute une époque.
Tout un âge : l'âge du cinéma muet.

Le cinéma bavard étant venu, Charlot « recommence sa carrière en réalisant son premier film parlant, *le Dictateur* ». Mais, là-dessus, la parole est à Antoine.

Cinquante ans, entré vivant dans l'immortalité (fichtre!), Charlie Chaplin a eu bien des femmes. Précisons : des femmes légitimes. M. Sacha Guitry en compte trois; Charlot peut-il

les dénombrer, qui n'a jamais que dix doigts. Autant de stars lasses de jouer les figurantes. Et qui avaient bien leurs qualités. Comme la ... et unième femme à Charlot a les siennes. Mais s'il y a une femme que Charlot préfère, c'est sa maman, sa bonne vieille maman. Entendez-le :

Elle était bien au-dessus de ce que je serai jamais. Elle fut une grande artiste. Je n'ai jamais vu quelqu'un comme elle. Elle fut toute bonté pour moi quand j'étais gosse. Elle me donna tout ce qu'elle avait et ne demanda rien en retour. Elle fut un bon camarade.

Elle n'avait pas sa pareille pour se débrouiller. En quelques heures elle savait dénicher un logement, elle trouvait à louer une machine à coudre, elle se faisait prêter du tissu et, le soir même, elle avait gagné de quoi nous nourrir. Enfin, dès qu'elle avait quelques sous de trop, vite elle nous promenait, nous, ses gosses. Jamais je n'oublierai cela.

Ces sentiments ne sont pas particuliers à M. Charlie Chaplin. Ils s'exprimaient tout récemment encore dans le roman de M. Joseph Budin — la plume passe à John Charpentier — *Sous le toit des tristes* : hommage à la mère française.

§

Mais quelle mère, cette femme Dumont, qui mère de cinq enfants en a placés trois à l'Assistance publique et qui, cela se passait près de Saint-Germain-en-Laye, faisait la vie si cruellement dure aux deux autres que le petit Gilbert, la petite Reine « devaient se nourrir de chats et de corbeaux et couchaient dans un poulailler » ! Plus heureux, mais après quelle attente, le petit Bobby Jordan qui à l'âge de onze ans « a pu se nourrir par la bouche pour la première fois » ! Une affection de la gorge, au moment du sevrage, avait provoqué dans son organisme de tels ravages qu'on n'avait pu lui faire absorber aucun aliment solide. Un instrument de laryngologie, importé d'Amérique, permit sa délivrance.

Car il reste des savants pour désirer autre chose que le malheur, l'embarras ou la mort du prochain. Rien du : « c'est d'un cœur léger... » ; rien du : « ... fraîche et joyeuse ». Citons ceci, d'autre part, qui a paru dans *le Populaire* sous la signature de M. Zyromski :

La République espagnole n'est pas vaincue. Il faut lui assurer un approvisionnement massif, permanent, régulier en matériel de guerre. Il faut faire convoyer les navires qui assureront ce ravitaillement. Il faut offrir à l'armée républicaine un point d'appui pour sa reconstitution en vue de la lutte. Il faut occuper certains points stratégiques au Maroc espagnol et sur la côte méditerranéenne. Certains diront : « Mais c'est la guerre ! » La République espagnole doit être sauvée, sauvée à tout prix.

A tout prix : au prix de la vie humaine. M. Zyromski dit plus loin :

Cela comporte un risque de guerre.

Sans doute une coquille. Il fallait lire une certitude, le lecteur aura rectifié de lui-même.

Mais si la France, à provoquer la bagarre, périssait?

« La France, périr? Mais par qui la remplacerait-on? » s'écriait Léon XIII, et le Père Sanson le rappelait récemment. Par qui? Sais pas. Par quoi alors? Par la boue, par le sang, par la... Merci beaucoup. Nous n'avons que faire de ce pain-là.

La France est irremplaçable, le mot de Léon XIII demeurera toujours vrai. Mais encore faut-il que nous ne la laissions pas mourir.

dit le Père Sanson.

Encore faut-il qu'on ne la précipite pas à la mort.

GASTON PICARD.

MUSIQUE

Ouvrages nouveaux : Concerts Lamoureux, *Poème des Champs et Villages*, de M. Philippe Gaubert; *Chants frivoles*, et *Monodie*, de M. Robert Bergmann. — Société des Concerts : *Concertino pour saxophone*, de M. E. Bozza. — Echanges d'Art internationaux. — Le Français a-t-il la tête et l'oreille musicales? »

M. **Philippe Gaubert** doit beaucoup à la nature : il est un artiste pour qui le monde extérieur existe; il sait voir, il sait écouter les voix de la mer et de la plaine, et il sait aussi — jusque dans les ouvrages qui ne sont nullement descriptifs, comme son *Concert en fa* ou sa *Symphonie*, nourrir sa musique de ces confidences que font seulement à ceux qui les entendent un paysage calme, un soir d'orage, un crépuscule d'automne ou un clair de lune sur les flots. La musique se nourrit de ces aliments subtils. Cette fois, l'auteur des

Chants de la mer s'est donné pour objet d'évoquer dans une suite de petits tableaux inspirés de quelques-unes des plus jolies ballades de Paul Fort la vie des Champs et Villages; ce sont des Géorgiques musicales, et l'illustration des poèmes est précise et fidèle, mais tout aussi bien libre et indépendante en ce qu'elle se suffit à soi-même et ne s'appuie sur le texte que pour mieux s'élever. Voici d'abord un court prélude symphonique, « le printemps court par les prés », dont la signification s'impose; vient ensuite la « complainte du soldat » — vous vous souvenez : « Quand ils sont revenus chez eux, avaient le chef tout saigneux... » Et puis après la misère de l'homme, celle de son compagnon de souffrance dans la guerre et dans la paix; après la complainte des soldats, la « complainte du petit cheval blanc » : « Le petit cheval, dans le mauvais temps, qu'il avait donc du courage! C'était un petit cheval blanc, tous derrière et lui devant... Il est mort sans voir le printemps, ni derrière ni devant. » L'« Abreuvoir », une halte fraîche devant l'eau qui coule et murmure, sous les fleurs qui embaument le silence de la nuit approchante; les bêtes lasses boivent à longs traits. Et vient ensuite un tableau symphonique, où les cordes chantent; un duo du violon solo et du violoncelle qui montent dans le « calme du soir ». « L'idiot du village » — une complainte d'une poignante mélancolie; et puis la ronde, « si toutes les filles du monde voulaient s'donner la main, tout autour de la mer, elles pourraient faire une ronde... » et un *finale,* sur des rythmes de danse, qui termine l'œuvre en joie. L'instrumentation de M. Philippe Gaubert — est-il besoin de le dire? — est d'une richesse de couleurs qu'on admire, mais moins cependant que l'invention mélodique et rythmique de cette suite variée et poétique. L'auteur conduisait l'orchestre; M. Martial Singher était « la voix », avec toute l'autorité et toute la perfection qui lui sont habituelles. Il a partagé le succès du compositeur et il a dû, après plusieurs rappels, bisser la complainte du petit cheval blanc.

Les Chants frivoles de M. Robert Bergmann sont, eux aussi, fort divers; le premier, *Rêve pour l'hiver,* sur le texte de Rimbaud : « L'hiver, nous irons dans un petit wagon rose — Avec des coussins bleus — Nous serons bien. Un nid

de baisers fous repose — Dans chaque coin moelleux... » Et la musique exprime le mouvement qui conduit le couple vers une Cythère charmante. Le deuxième, *Minute*, de M. Camille Mauclair (*Sonatines d'Automne*) oppose deux âges et deux caractères, cruelle indifférence et compassion, dédain de la jeunesse envers la vieillesse; le troisième, *Les Cloches* (*Alcools*, de Guillaume Apollinaire), débute joyeusement, et s'achemine, accompagné par le chant des cloches, vers la mélancolie. **Monodie,** enfin (sur le poème *Une nuit qu'on entendait...*, des *Voix intérieures*), imprime aux vers de Victor Hugo un dessin mélodique que le talent de Mme Stappen qui l'a chanté, ni l'habileté du compositeur (qui est certaine), n'ont pu empêcher de paraître alourdir le poème.

Il faut remercier M. Eugène Bigot de nous avoir fait entendre à ce concert la *Symphonie inachevée* de Borodine — et de nous l'avoir donnée avec toute la séduction d'un orchestre admirablement « au point ». Cette « inachevée », pourquoi ne la joue-t-on jamais, alors que l'autre, celle de Schubert, paraît chaque dimanche et plutôt deux fois qu'une? Elle est fort belle, et tout aussi digne d'être entendue...

L'autre « inachevée » — première du nom, et hebdomadaire — était au programme de la Société des Concerts. Elle eut, M. Charles Münch la conduisant, une interprétation sensible, vigoureuse et, pour tout dire, parfaite. La présentation du **Concertino pour saxophone et orchestre** de M. E. Bozza fut dirigée par l'auteur qui put ainsi partager avec son interprète principal, M. Mule, l'ovation qui en salua le dernier mouvement. Il est charmant, ce concertino; plein de malice et d'habileté, plein de finesse. Composé l'année dernière à Rome — M. E. Bozza y était encore, je crois, l'hôte de la Villa Médicis — ce concertino encadre entre deux mouvements vifs, selon la formule classique, un andante qui fait entendre une cantilène dont la mélodie semble se railler elle-même. Cette musique utilise à merveille la sonorité de l'instrument principal, soit en l'opposant, soit en l'unissant aux timbres de l'orchestre.

§

Sur l'initiative de M. Hermann Scherchen, chef d'orchestre à Winterthur, fort apprécié en France où l'on garde le souvenir de concerts dirigés avec maîtrise, diverses associations étrangères ont décidé de procéder à des **échanges artistiques dans** le domaine musical. Un premier concert a été donné à la Légation de Suisse, sous le patronage de M. Stucki, ministre de Suisse à Paris. Consacré uniquement à des ouvrages suisses, il nous a révélé un musicien genevois du XVII[e] siècle, Albicastro, dont la biographie reste fort obscure (on sait seulement qu'il fit la guerre de Succession d'Espagne), mais dont nous n'ignorerons plus que ses Sonates sont d'une grâce dont l'archaïsme même est charmant; vinrent ensuite des œuvres modernes de MM. Walther Schultess dont on applaudit deux mouvements d'une belle sonate de piano et violon, Albert Moeschinger, Willy Burhkard, Othmar Schoeck (tous trois auteurs de mélodies), et Marescotti, qui confia à l'éminente pianiste qu'est Mme Jacqueline Blancard l'interprétation d'une *Suite en ut,* très réussie. Mmes Elsa Scherz-Meister, soprano, et Stefi Geyer, violoniste, ont eu leur juste part de succès. Il est prévu que pendant les mois de mars et d'avril, des musiciens français iront présenter en Suisse des œuvres de leurs compatriotes; initiative heureuse et qui mérite les meilleurs encouragements.

§

Dans *L'Instrumental,* M. Paul Le Flem, constatant que, chez nous, la musique est en péril, mène une enquête sur les causes et les remèdes de ce mal et demande s'il faut espérer de le guérir, ou si tout est perdu, car, décidément, « le Français n'aurait point la tête et l'oreille musicales ». A certains moments de leur histoire, les Français ont été un peuple très musicien : Rabelais reconnaît à la musique même importance qu'aux mathématiques et lui donne même place dans l'éducation de Pantagruel. En son temps, d'ailleurs, tout Français et toute Française de bonne maison apprenait à lire les notes avec les caractères d'imprimerie, et il n'en était

guère qui ne fussent capables de tenir leur partie dans un quatuor vocal. Le poète s'accompagnait « du pouce sur le luth », et c'est au propre qu'il faut entendre le mot *chanter* quand l'emploient Ronsard et ceux de la Pléiade. Le peuple de France n'a pas dégénéré; mais à partir du XVIIe siècle, la musique a commencé de perdre dans ce pays le rang qu'elle tenait et qui la faisait l'égale des autres arts. Les pédagogues l'ont rabaissée; elle n'est, au début du XIXe siècle, qu'une parente pauvre, et ne trouve plus asile qu'au théâtre : Berlioz, alors, est le seul musicien français qui laisse une œuvre symphonique, et il faudra attendre les Gounod, Lalo, Bizet, Chabrier — d'ailleurs musiciens de théâtre aussi — pour assister à un renouveau de la musique pure en France, et préparer l'étonnante floraison de l'école française moderne, de 1870 à nos jours.

Or ce qui étonne, c'est précisément cette incomparable richesse musicale de la France en un temps où le public français se désintéresse de plus en plus de la musique. C'est un fait. La raison n'en est pas mystérieuse : la musique n'est pas seule en péril, mais tout notre patrimoine spirituel avec elle. Ne comptent aux yeux des hommes politiques (qui tiennent les cordons de la bourse et font les programmes scolaires) que les « matières » offrant un intérêt électoral. La musique n'en a point beaucoup; le sport, ou ce qu'on nomme abusivement ainsi, en a bien davantage. Je le disais il y a quinze jours — mais ce sont des choses qu'il faut rabâcher. Un coureur cycliste ou un boxeur prend donc une importance que n'a pas un compositeur ou un poète. La presse y trouve son compte; la démagogie et le « bistro » ont fait alliance, et il est bien difficile de lutter contre ces forces obscures mais puissantes, unies par l'égoïsme. Voyez quelle place occupent dans nos « grands » quotidiens les comptes rendus du Tour de France ou des championnats de ballon, et comparez-la avec les quelques lignes dédaigneusement accordées à des ouvrages de musique pure qui cependant honoreront notre époque alors que les champions de ballon rond ou ovale seront rendus à l'obscurité d'où ils n'auraient jamais dû sortir si le monde moderne n'était pas un monde à l'envers. Voyez le scandale — j'emploie le mot à dessein —

d'une mort comme celle de Maurice Emmanuel, à peine annoncée, le jour même où on lit sur trois colonnes, en caractères d'affiche, le nom d'un assassin... Et concluez.

Tout sera sauvé quand on voudra faire pour les œuvres de l'esprit ce que l'on a fait pour les sports (je dis sports, et non éducation physique, car je voudrais savoir quel profit la race tire d'une réunion de dix mille badauds exposés aux intempéries sur les gradins d'un stade pour regarder tourner des cyclistes en rond). Mais on ne fera rien ou pas grand' chose : Une sonate ou un drame lyrique ne font pas les affaires des limonadiers ni ne font pas élire un député. La musique est une mauvaise monnaie électorale et c'est tant pis pour elle. Est-ce une raison pour ne rien faire que se lamenter? Non, au contraire. La devise du Taciturne reste la meilleure règle de sagesse : il faut toujours entreprendre, même sans espoir, et persévérer, même sans succès. Cela aide à vivre d'abord : cela empêche de crever de rage.

La radio, à condition qu'on ne la laisse pas aux mains des « nombreux », à condition qu'elle soit vraiment dirigée par des hommes compétents, soucieux de lutter contre la bassesse, indifférents aux attaques auxquelles ils s'exposent quand ils refusent de répandre à travers les ondes les sons de l'accordéon et les flonflons des bastringues, peut beaucoup. Elle a pour premier — j'allais dire pour unique devoir — de former le goût du public, et d'abord de lui prouver que la vraie musique est, beaucoup plus que la mauvaise, récréative, et même gaie. Il serait absolument injuste de ne pas reconnaître le très gros effort fait par les postes d'Etat français. Tout n'y est pas parfait, sans doute, mais quand on voit les programmes de l'Orchestre National, quand on constate ce qui a été fait dans le domaine de la musique de chambre et des émissions lyriques, on admire, simplement. Et puis il faudrait encourager le chant choral, prendre modèle sur ce qui est accompli dans certains de nos départements du Nord. Et alors, il y aurait de l'espoir...

RENÉ DUMESNIL.

LA MUSIQUE DES DISQUES

Fauré : *Requiem* (Columbia RFX 63 à 67). — Mozart, Berlioz et divers : Chorale de Strasbourg (d° RFX 56 à 60). — C. Franck : *Laudate Dominum et Dextera Domini* (Lumen 32.055). — J. S. Bach : *Messe en Si Mineur* (Lumen 32.051), *Magnificat* (D°) ; *Passion selon saint Jean* (et *Stabat Mater*, Pergolèse) (d° 32.052) ; *Toccata et Fugue en ré mineur* (Columbia DFX 218). — Buxtehude : *Cantate N° 2* (Lumen 32.050). — Dufay : *Hymnes à trois voix*, Palestrina : *Lamentation à six voix* (d° 32.054). — Liszt : *Légende de saint François de Paule marchant sur les eaux* (d° 35.020). — Haendel : *Récitatif et Largo: Dignare Domine* (d° 32.053). — Fr. Poulenc : *Messe en Sol Majeur* (Columbia RFX 61 et 62). — *Cloches de Saint-Front de Périgueux* (Lumen 30.069). — Wagner : *Prélude, et mort d'Iseut* (Gramophone DB 3419 et 20). — *Parsifal : Prélude et Enchantement du Vendredi-Saint* (d° DB 3445, 46, 47).

Musique sacrée. Le temps d'entre Noël et Pâques est bien celui de la musique sacrée. Mais le concert religieux qui vient, dans ces quelques semaines, de nous être donné, est d'une ampleur et d'une beauté pour quoi on ne saurait dire assez d'actions de grâce. Quand je dis concert, il est à la mesure du temps dont je parlais, et ce sont de nombreuses, pleines et longues heures de musique dont il faudrait écrire.

Je viens de réentendre le **Requiem** de Fauré. La magnifique élévation! On ne découvre pas le Requiem? — Eh! bien, si. D'abord la musique se découvre et se conquiert chaque jour. Et puis je ne pense pas qu'il existe d'interprétation comparable à celle-ci. Est-il beaucoup de parisiens amis de la musique qui connaissent les chanteurs de Lyon? — Dirigés par M. Bourmauck ces chœurs sont remarquables par le sentiment musical, l'équilibre, la force nuancée; de même du tringintuor lyonnais. L'enregistrement a été fait dans la cathédrale Saint-Jean, Edouard Commette étant à l'orgue; du point de vue technique, il est sans reproche. Et quoi de plus émouvant que cette sonorité de la voûte où la voix monte et se répand, et qu'on entend, les yeux fermés, dans une chambre? Miracle du disque! — Je voudrais communiquer mon enthousiasme et ma joie, non point conseiller mais adjurer d'entendre ces disques. Tout musicien devrait les posséder. C'est avoir toujours présente une sublime consolation.

A aucun moment ce chant de mort n'est dramatique. Fauré s'est élevé d'un élan au-dessus des inquiétudes de l'âme et de la chair. Le choix des moyens est, à cet égard, très significatif. La trinité des instruments à cordes qui doivent au

paradis soutenir les chœurs célestes : violon, alto, violoncelle. Et puis surtout, le plus beau de tous : la voix humaine. Avec elle dialogue l'orgue, la voix divine. « L'orgue entend un soupir et soupire alarmé ». Ainsi l'Introït s'ouvre sur une grave réponse de l'orgue, à la supplication initiale des voix; celles-ci, tout de suite, atteignent à la fermeté et à la plénitude. L'élan mystique de l'Offertoire est tempéré, baigné de sérénité grave, de confiance paisible. La large et profonde invocation que chante M. Didier, dont l'organe est fort beau, s'achève sur le tendre répons des voix de femmes. Après le Sanctus où les cordes seules préludent, le Pie Jesu qui est à mon sens le sommet de l'œuvre. C'est l'appel, le cri confiant et pur de l'âme solitaire. La soliste est Mlle Suzanne Dupont. C'est la première fois que je l'entends. J'ai perdu du temps. Elle est admirable. Elle chante comme on prie. Ni effort, ni effet, rien de matériel dans cette voix; une voix de la nature et du ciel, ample, puissante bien que douce, et, dans la force même, d'une suavité délicieuse, enfin véritablement angélique.

Au Liberame, M. Didier fait entendre comme un hymne de la délivrance, après quoi s'étendent et planent les harmonies célestes de l'In Paradisum.

On peut se demander si Jean-Sébastien lui-même a aimé, connu Dieu, s'est élevé à Dieu, avec plus de fervente et sereine certitude. Ce Requiem n'a pas un seul accent funèbre, il est beau comme un chant d'espérance. Mais Fauré a voulu qu'il fût cela. Fauré! Je ne suis pas sûr qu'on le voie aussi grand qu'il est, le plus grand musicien français moderne avec Debussy. Fauré, génie de la pureté. Nul doute qu'il ne soit assis, « in paradisum », entre Bach et Mozart.

Cette fraternité (qui n'a pas évidemment pour corollaire l'égalité) est rendue plus sensible quand on écoute après le Requiem un simple motet de Mozart comme l'*Ave Verur*. L'inpiration coule de la même source. Ce disque fait partie d'une belle suite enregistrée par la Chorale de Strasbourg dans sa cathédrale. La lumière nous vient encore de la province. On se réjouit à chaque découverte. La France n'est pas si pauvre en chœurs qu'on craignait, et ceux qu'elle possède sont exemplaires. Chacun d'eux devrait être une école et une pépinière. Les cent cinquante choristes de Strasbourg ont

d'ailleurs été applaudis cet hiver à Paris. Grâce à cet enregistrement ils voyageront loin et longtemps; ils éveilleront des vocations; le disque est un grand essaimeur de musique. L'abbé Hoch qui dirige la chorale a fait un choix heureux et libre de chants et de motets, généralement a cappella, de Josquin de Près et Palestrina, à Mozart et Berlioz (à l'envers de l'*Ave Verum*, le très bel « Adieu des Bergers » de l'*Enfance du Christ*), en passant par des Noëls anciens.

Enfin, d'un autre horizon provincial s'élèvent pour nous les chœurs de la cathédrale de Périgueux qui avec une ampleur remarquable chantent le *Laudate Dominum* et le *Dextera Domini* de César Franck.

Et voici le maître. *L'Agnus Dei* de la **Messe en Si mineur** est un des plus beaux fragments de ce grand monument, le seul qui nous reste avec les Messes brèves, de tous ceux qu'éleva **Bach** à Dresde. A voir ce qui nous a été conservé, on ne songe jamais sans douleur que Jean-Sébastien composa une messe pour chaque jour. Les cordes et clavecin dirigés par M. Gerlin et le chaud contralto de Mme Lina Falk nous révèlent une nouvelle fois cette musique séraphique. C'est encore Mme Lina Falk qui chante l'*Esurientes* du **Magnificat** *en Ré majeur;* l'œuvre qui fut écrite pour les vêpres de la Nativité est tout imprégnée de candeur et de grâce pastorale. Un disque dont on ne saurait se passer.

Mais j'en dois dire autant de celui-ci. C'est une gravure irréprochable d'un air de contralto de la **Passion selon saint Jean.** Mme Lina Falk en donne une expression intensément pathétique. Ecoutez-la dans l'admirable phrase du : « tout est accompli », soutenue par les accords déchirants des cordes. Déchirants, mais d'une telle simplicité. Quelle mesure dans l'expression de la plus grande souffrance! La douloureuse et sublime musique! — Il faut louer M. Clerget à la viole de gambe, et Noëlie Pierpont à l'orgue. Sur l'autre face, le très émouvant *Stabat Mater*, testament musical et religieux de Pergolèse qui mourut à 26 ans au moment qu'il achevait ce chant fervent et poignant, pour soprano, contralto, archets et orgue.

De la **Toccata et fugue en Ré mineur,** il existait déjà quelques enregistrements, dont un, fort beau également, de Gustave

Bret dans la cathédrale de Fréjus, et un autre je crois, plus confus et d'ailleurs ancien, de l'orchestre de Philadelphie. Au reste, la Toccata est écrite pour l'orgue. C'est même ce qui a fait d'elle une œuvre religieuse par destination, si — comme on pourrait l'objecter — elle n'est pas à proprement parler une composition liturgique. Mais il y a mieux. La Toccata nous fait remonter aux sources mêmes de la musique religieuse allemande, c'est-à-dire aux *Psaumes* de Schütz. Dans cette œuvre de sa maturité Bach laisse encore paraître la connaissance et le goût de la musique italienne qu'il montrait dans ses œuvres de jeunesse, et qu'il avait pris directement peut-être, mais surtout chez Schütz. C'est, nul ne l'ignore, ce curieux musicien malgré lui, dont il fut parlé pour la première fois dans le *Mercure François* du 4 août 1617, qui, deux ans plus tard créait ou adaptait en Allemagne les formes de la musique religieuse. Bach les prendra telles qu'il les trouvera et se bornera à les emplir de son inspiration, de ses idées, et, pour tout dire, de son génie. C'est un classique.

Ce génie architectural devait être séduit par les problèmes rigoureux que posait la Fugue. On s'est étonné parfois que Bach se soit plu à monter cette grande machinerie compliquée, cet exercice de virtuosité pure; mais à travers lui, la virtuosité, la « technique », deviennent « expression ». La Fugue a tenté Bach justement par ce qui éloigne et rebute : son apparence scholastique. Il y a vu un objet pour cette « application » qui était à ses yeux son essentielle vertu. Une chose est sûre : pour Bach, la Fugue a été le couronnement et l'aboutissement — aboutissement volontaire — de sa création.

La *Toccata et Fugue en ré mineur* a probablement été composé à Weimar pendant le temps où Jean-Sébastien était organiste de cette ville. Qu'elle soit d'inspiration, de sentiment chrétiens, on n'a guère de mérite à n'en pas douter. Edouard Commette, dans l'interprétation puissante qu'il en donne en la Primatiale St-Jean, anime cet orage, ce combat de la lumière et des ténèbres, que voulait Jean-Sébastien Bach quand il écrivait en traits de feu le crescendo haletant des grands accords fulgurants.

Nous ne ferons pas — faut-il le regretter? — dix lieues à

pied comme Jean-Sébastien pour entendre Buxtehude, puisque c'est Buxtehude qui vient à nous. Mais on conçoit l'enthousiasme de Bach, et la vénération dont il entourait le vieux maître. Il faut entendre la *Cantate N° 2* pour savoir ce qu'est un hymne à la joie. Et quelle liberté dans l'emploi des instruments et des voix, dans le choix des thèmes, quel éclat dans ce début de la deuxième partie qui commence en 6/8 sur un thème franchement populaire; puis la gambe parle seule avec une allègre tendresse, et l'on revient au premier mouvement à quatre temps qui s'achève largement.

C'est le même sentiment de plénitude et de simplicité qu'on éprouve avec les moyens si différents, si nus, de la musique médiévale. Le candide génie de Dufay est déjà, il est vrai, éclairé par l'aurore prochaine de la Renaissance. Ce reflet qui monte au ciel de la musique, il baigne singulièrement les trois **Hymnes** à trois voix chantés avec une science et un sentiment parfaits par les Paraphonistes de saint Jean des Matines. Le souple rosaire des voix s'égrène avec une pureté, un calme ravissants. Dans ce cadre rigide et en dépit de l'intervalle de quarte dont Dufay, qui est encore du Moyen-Age, ne se départit pas, que de richesse, de diversité et d'abandon, d'originalité merveilleuse! C'est la marque même du génie.

Plus savante — mais un siècle a passé — et peut-être aussi jaillie d'un fond moins pur, à coup sûr moins vierge, la **Lamentation à Six Voix** de Palestrina. Mais quelle perfection dans la recherche, et l'éblouissant « métier»! C'est une illustration exemplaire du style liturgique.

On ne saurait trop louer le mérite de telles éditions; elles témoignent d'un goût, d'une culture, d'un respect et d'un souci des textes et de l'instrumentation qui commandent l'estime et la gratitude.

Je voudrais parler plus longuement de la **Légende de saint François de Paule** *marchant sur les eaux*, étonnante évocation où Liszt, nouvel abbé, unit le sentiment religieux à l'inspiration romantique, et qu'interprète avec fougue Vlado Perlemuter; du *Récitatif et Largo* (le célèbre largo qui est, entre parenthèses, un larghettino d'opéra), et du *Dignare Domine*, de Haendel, tous enregistrements remarquables.

On est heureux de trouver au bout de cette longue et admi-

rable tradition de la musique religieuse une œuvre comme la **Messe en Sol Majeur** de Francis Poulenc. Je ne la connaissais pas. Peut-être ai-je quelque excuse, et j'aimerais pour ma confusion être assuré qu'on l'exécute souvent au concert et à l'église. J'ai parlé de tradition. Je ne me démens point. A l'entendre après Bach, Mozart, Franck et Fauré, après (et j'y insiste) Dufay, on voit clairement qu'il n'y a pas rupture, que cela sort de ceci. Je ne sais rien de Francis Poulenc, hors sa musique, mais ce que je sais bien c'est que l'œuvre est d'un authentique sentiment religieux. (Mais Bach, qui n'était pas catholique, écrivait pour la liturgie romaine, — et peu importe!) Il y a dans ce sentiment, comme dans l'écriture, une sorte de contraction et même de violence qui sont l'apport moderne. Mais comme l'inspiration se détend et s'élève! Dès le Kyrie, d'une pensée très neuve, c'est la trouvaille spontanée de l'exquis et bref jaillissement de la voix féminine, qui se brise et s'évapore comme une bulle; et le chant aussitôt monte et plane dans l'espace avec une transparence vraiment céleste. Entre les amples phrases du « miserere nobis » et du « sanctus in excelsis » se développent largement les mouvements du Gloria et du Sanctus. Puis c'est l'infiniment douce et ravissante invocation de l'Agnus Dei. Je ne recommence pas mes louanges aux chœurs lyonnais de M. Bourmauck. Ici la soliste est Mlle de Pomaret. Sa voix d'une impalpable légèreté a moins d'étendue et de profondeur que celle de Mlle Dupont, mais c'est encore une voix déliée; c'est encore ce murmure intérieur qui s'élève, s'éteint, renaît, sans effort, la même aérienne simplicité et, d'un mot, la même innocence. Lyon est-elle la patrie des anges musiciens?

Et pour clore ce grand concert spirituel, l'office étant dit, je vous convie à écouter les cloches de la cathédrale Saint-Front de Périgueux. C'est le plus bel enregistrement de cloches que je connaisse. Le bourdon s'ébranle et gronde, puis au second plan sonore, les cloches d'une autre église éloignent l'horizon; puis toutes les cloches des cinq coupoles sonnent à toute volée, tandis que le bourdon, après s'être tu, de nouveau élève la voix; le chant du bronze résonne dans une atmosphère extraordinairement pure et large, monte, plane au-dessus des campagnes — on sent la campagne pré-

sente, et l'espace — et s'étend sur les forêts du Périgord, les sauvages forêts chères à mon cœur.

§

Je n'ai pas le sentiment d'être très profane en séparant à peine, toute liturgie à part, **Tristan et Iseut** de la musique religieuse. J'écoute le Prélude, et la Mort d'Iseut après le Requiem. D'où vient leur mystérieuse parenté? Un monde les sépare peut-être, mais ce n'est que le monde terrestre. Ici et là, même aspiration, même perfection et accomplissement dans la mort. Je ne fais que signaler en passant — mais c'est indispensable — le récent enregistrement de Furtwangler; mon intention est de revenir longuement sur les enregistrements de *Tristan*.

Pour **Parsifal,** aucun doute. Le sentiment religieux et même mystique de ce « drame sacré » est profond autant qu'il est trouble. Si *Parsifal* occupe une place à part (et pour moi la plus haute avec *Tristan*) dans l'œuvre de Wagner, cela vaut de s'expliquer pourquoi; on sait de reste à quel point la pensée wagnérienne est inséparable de la musique.

Wagner n'était pas catholique; il était même athée; il disait ne croire qu'à l'Humanité et à la Nature. Pourtant, *Parsifal* est mystique d'inspiration, et de forme presque liturgique. Ce n'est en rien du théâtre. Wagner l'a dit expressément : « Je crois avoir mis le pied dans un domaine absolument étranger au théâtre d'opéra ». Et le sous-titre de l'œuvre : *Buhnenweihfestpiel* indique que, dans l'esprit de son créateur, elle est moins un drame, un spectacle, qu'une solennité sacrée.

Assiste-t-on à l'aboutissement d'une métamorphose, presque inconsciente, de la foi? Il est troublant de voir le chemin parcouru par Wagner, de la première grande œuvre, le *Vaisseau Fantôme*, exaltation de la rédemption par l'amour humain, à la dernière, exaltation de la rédemption par l'amour divin. « C'est le triomphe, la chose la plus sainte, la rédemption complète », écrit Wagner à Liszt. Peut-on prétendre que Wagner n'a vu et cherché là qu'un thème, un mythe, après d'autres mythes, d'autres thèmes? Autre signe : l'idée de pureté qui, avec celle de rédemption, domine la pensée wagné-

rienne, prend ici un sens nouveau. La nécessité de la pureté naît de la connaissance chrétienne de *péché*. Liszt, d'ailleurs, dira : « L'esquisse de *Parsifal* que Wagner m'a lue est toute remplie et pénétrée de la plus pure essence du christianisme. »

Métamorphose, sans aucun doute. Le sentiment chrétien (à quoi se superpose la métaphysique hindoue) sort des limbes et des ombres de la mythologie païenne. Rien de plus significatif, au reste, que la genèse de l'œuvre. Wagner avait songé à faire apparaître Parsifal à la fin de *Tristan;* et d'autre part *Lohengrin* contient la première allusion au Graal. Parsifal est né de la rencontre de deux mondes primitifs, l'un à demi-chrétien déjà, l'autre plus qu'à moitié païen : le monde celtique et le monde germanique. On assiste en quelque sorte à la transmutation des symboles païens en symboles du christianisme. Peut-être à son insu, peut-être contre une partie de lui-même, Wagner a fait que son dernier message fût un message chrétien. Le mot que Liszt lui adressait jadis, soudain s'illumine : « la parole de Dieu se révèle dans les créations du génie. »

L'interprétation de Furtwangler (Orchestre philharmonique de Berlin) éclaire avec une intelligence et une piété admirables cette éclosion mystique. Le Prélude s'ouvre par la large phrase qui sera celle de la Cène; d'abord sans accompagnement, elle est répétée quatre fois par les trompettes et les bois, accompagnés d'arpèges de cordes. Cette musique infiniment mystérieuse se lève des brumes comme une montée de lumière. Les cuivres exposent le thème du Graal, qui vient directement de la musique liturgique; à celui-ci succède le thème de la Foi; les deux thèmes alternent; puis le thème de la Cène (rédemption par le sacrifice) conclut cette synthèse du drame.

La mélodie de l'*Enchantement du Vendredi Saint* est dessinée par les flûtes et les bois, dans la pénombre suffisamment tempérée des cordes. Elle est traversée par les thèmes généraux qui, peu à peu, se fondent en elle.

Furtwangler, on le sait, est le seul grand chef d'orchestre qui soit demeuré en Allemagne. Il est beau que s'élève à Berlin, aux yeux et aux oreilles des aveugles et des sourds, toute

mêlée encore, il est vrai et heureusement, d'ombres païennes, cette glorification mystique du Sang du Christ.

Dans la forêt germanique, miracle encore inaperçu, Wotan se transfigure.

Mémento. — Discographie de Musique religieuse : J. S. Bach : *Choral et Prélude* (Gram. DBR 1789) : *Toccata en ré majeur*, W. Landowska (d° DB 5047 et 48) ; *Petits Préludes*, orgue, Bret (DB 4949) ; *Choral en sol majeur, Ch. en mi bémol*, orgue, Bret, (d° DA 4802) ; *Fugue et Prélude en sol maj.*, orgue, Dupré (d° W 1146) ; *Clavecin bien tempéré*, et *Choral* (d° K 7502). *Chants spirituels* (D° K 7344) ; *Magnificat* (d° W 882, 83). *Qui tollis de la Messe brève* en La maj. (Lumen 32.044). — *Choral-Prélude* (d° 32.026). — *Motets* pour double chœur (32.046 à 49). — *Cantate* N° 53, *Oratorio de Noël* (extr. D° 32.028). — Mozart : *Alleluia*, El. Schumann (d° DA 845). *Messe en do min.* (Col. LFX 422) ; *Messe en ut min.* (d° LFX 144). Couperin : 3e *Leçon de Ténèbres* (d° DB 5010, II). Haendel : *Le Messie* (Col. 9068). *Ch. grég.*, abbaye de Solesmes (Gram. W. 1115 à 1126). *Ch. grégor. pour le temps pascal* (Lumen 32.037, 38 et 42). — C. Franck : *Prélude, Fugue et Variation*, Dupré (Gram. W 1165). — Palestrina : *Messe* DB 4896, 97). Wagner : *Parsifal : Enchantement du Vendredi-Saint* (Col. L. 2013 et 14) ; *Prélude* (3 acte) (d° L. 2012), à Bayreuth. — Debussy : *Ballade, Les Cloches, les Angelus* (Lumen 32.045). — Spirituals nègres américains (d° 33.060, 61). — Musique polyphonique du XIIIe siècle (d° 32.027, 30.057 et 58). — Sept siècles de Musique sacrée (de Maître Léonin à Mozart : (d° 32.011 à 16 et 32.017 à 22). — Chant grégorien, maîtr. de Soissons (d° 32.031 à 42).

YVES FLORENNE.

ART

Art autrichien. — Suzanne Valadon. — Les Solitaires. — Paysages de Venise. — Salvador Dali et quelques surréalistes.

La Galerie Saint-Etienne, galerie autrichienne, vient d'être inaugurée à Paris, de façon émouvante, en présence d'Otto de Habsbourg et aux accents du célèbre Quatuor de l'Empereur de Haydn. Quelques grandes œuvres de l'**art autrichien** du XIXe et du XXe siècle donnent son sens à cette manifestation. Nous y remarquons des toiles de Waldmuller, de Klint, du somptueux coloriste Oscar Kokoschkà, de très jolis paysages d'Anton Faistauer et un petit ensemble du plus haut intérêt de Schiele. Ce peintre, mort à vingt-six ans, était marqué de quelques traits de génie. Le portrait de son père, traité avec

une grande économie de moyen, est une œuvre intensément dramatique et d'une rare puissance. On la préfère à ses paysages vigoureux mais trop décoratifs. L'artiste aurait pu trouver sa mesure dans la peinture murale.

L'Exposition de vingt tableaux de **Suzanne Valadon** (Galerie Bernier) est curieuse parce qu'on peut y suivre (de 1892 à 1932) l'évolution d'une artiste dont l'autorité ne fait que grandir. Ses fleurs, ses natures-mortes, marquent au fur et à mesure qu'elle avançait en âge une sorte de délassement et de béatitude dans une forme d'art d'abord volontaire et tendue. Une nature-morte aux couleurs opulentes et admirablement composée comme *Le Canard*, une figure grave et assurée comme le *Nu au lit blanc* atteignent à l'émotion à force de conscience et de précision. Valadon n'a que peu de points communs avec Cézanne, mais on sent qu'elle peint avec la même ferveur, le même sérieux. Il semble bien que ces compositions solides, parfois magistrales, situées en dehors des influences, doivent défier les atteintes de la mode et du temps.

C'était un beau programme que celui de la Société des Amateurs d'Art et des Collectionneurs avec son exposition des **Solitaires** (Galerie Bernheim jeune). Ces Solitaires sont les artistes « dont la forte individualité s'accommode mal des camaraderies envahissantes et décourage les suiveurs... qui poursuivent dans la solitude et par les chemins souvent difficiles leur effort vers le but qu'ils se sont fixé et qu'eux seuls connaissent. » On est évidemment un peu étonné de trouver, parmi ces « solitaires », Van Dongen, dont la figure est inséparable de toutes les réjouissances de la vie parisienne. Mais les toiles anciennes qui sont exposées ici nous montrent quel fut toujours son extraordinaire talent et quel peintre étonnant il eût pu devenir.

Un panneau est réservé aux toiles mystérieuses et raffinées, à peine lisibles, de Georges Bouche en même temps qu'à quelques œuvres, dont deux admirables, de Rouault, le seul fauve du temps présent, qui pourrait être qualifié de « roi des solitaires ». Nous trouvons aussi trois grandes compositions de Bissière, des toiles de Charles Dufrêne qui ne sont pas de ses meilleures, le Christ émouvant de Fautrier, d'abstraites

géométries de Frank Kupka, des compositions fulgurantes de Valentine Prax.

On s'étonne de ne pas trouver là des solitaires plus authentiques comme Auguste Chabaud qui expose en ce moment (Galerie Katia Granoff) ses paysages lourds de mystère tragique, ou comme Gernez, le maître retiré dans sa solitude de Honfleur, qui ne montre plus jamais son œuvre à Paris — cette œuvre dont l'ascension est si extraordinaire et qui gagne toujours en richesses de métier, en rayonnement et en magie secrète.

Trois peintres exposent côte à côte à la Galerie Charpentier des paysages de **Venise.** Charles Blanc, qui montre aussi de bons portraits, ne paraissait pas désigné pour peindre la ville des ciels lumineux et des architectures aristocratiques. Ses envois vénétiens sont d'ailleurs peu nombreux. Yves Brayer, au contraire, semble pouvoir s'amuser indéfiniment aux scènes pittoresques qui prennent là tant de couleur et de vivacité. Grouillement des gondoles, processions, enterrements, matelots et carabiniers, sont traités d'un pinceau alerte, comme des petits personnages de théâtre, les eaux et les monuments servant d'agréables décors de fond. N'y cherchons pas autre chose qu'une habile imagerie et d'un goût très sûr. C'est Mac Avoy qui sait nous restituer l'atmosphère de Venise, sa grandeur, ses changeantes féeries. Il lui suffit d'une fenêtre entr'ouverte, d'un balustre au premier plan, pour nous communiquer l'enchantement. Direct, allègre, tendrement ému, il n'insiste jamais; et ses toiles ne restent pourtant point des esquisses. Mac Avoy a trouvé à Venise sa plus heureuse inspiration.

Avant de partir pour l'Amérique, où on le considère comme un dieu, **Salvador Dali** a présenté ses œuvres dans son atelier. Nous ne connaissons pas de peintre contemporain dont l'emprise, presque physique, soit aussi violente que la sienne.

Cette force vient évidemment pour une bonne part de certains artifices cruels, de toute une série de procédés empruntés au domaine de la pathologie mentale — mais aussi, c'est l'évidence, au talent, à la sûreté du métier et à une sorte d'autorité dominatrice qui ne peut être que le fait d'un peintre-né. J'entends dire : « Si Dali ne cherchait pas à nous

choquer, à nous secouer par ses interventions insolites, s'il ne peignait pas ces monstres, qui parlerait de lui?... » Eh! bien, justement, je crois que Dali passerait pour un bon peintre, même s'il peignait « comme tout le monde ». Il suffit de voir la grandeur désolée de ses horizons, la valeur que prend dans sa toile le moindre objet, pour en être convaincu. Certes! Ni Jérôme Bosh, ni Pierre Breughel n'ont évoqué que des visions de cauchemar : *l'Enfant prodigue* allait de pair avec la *Tentation de Saint-Antoine* et *La Rentrée des Troupeaux* avec le *Triomphe de la Mort*. Mais c'est sans doute une des caractéristiques de notre temps : l'artiste ne peut se dégager des formules apprises ou imposées. Car on ne fera croire à personne que Dali, et d'autres, ne puissent peindre qu'en délirant.

Je ne compare d'ailleurs point Salvador Dali aux vieux artistes flamands, ni par le sens plastique, ni par l'inspiration. Ce qui chez les anciens était fantaisie ou exubérance d'imagination, apparaît chez les surréalistes comme une volonté appliquée, comme l'illustration des théories philosophiques de l'instinct et de l'inconscient. Ce qui est moins drôle, assurément.

Quelques artistes se sont groupés (Galerie Henriette) qui ont plus ou moins subi son influence. Nous remarquerons particulièrement Vulliamy et Nina Négri.

BERNARD CHAMPIGNEULLE.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

Villiers de l'Isle-Adam et « La Vie pour rire ». — Baudelaire et Courbet.

Villiers de l'Isle-Adam et « La Vie pour rire ». — Ce pourrait être le titre d'un *Conte cruel*, atrocement ironique; ce n'est qu'une *histoire insolite* et qui, jusqu'à présent, n'a été révélée par aucun des biographes de Villiers de l'Isle-Adam. M. Marcel Longuet, lui-même, si averti de tout ce qui touche la bibliographie de l'auteur d'*Axël* et qui, depuis quarante ans, a découvert dans les feuilles les plus invraisemblables et les plus insoupçonnées la prose du magicien d'*Akëdysséril*, n'avait aucune précision sur sa collaboration à *La Vie pour rire*. Car il s'agit d'une collaboration et d'un périodique.

Il y a des hommes qui peuvent, sans déchoir, affronter

toutes les promiscuités. Villiers de l'Isle-Adam était de ces êtres qui ont assez de noblesse dans le sang et dans l'esprit pour que leur dignité ne soit à la merci ni de l'ambiance ni du milieu. Il était « de la race de ceux qui font l'honneur des autres hommes ». Sans logis, sans pain, vêtu comme les plus pauvres, il demeura le comte Jean-Marie-Mathias-Philippe-Auguste de Villiers de l'Isle-Adam et l'un des plus prestigieux artistes de son temps. Aussi, put-il se permettre une magnifique indifférence, un absolu mépris pour les contingences. Quand il extériorisait, par la parole et par le geste, les merveilleuses conceptions de son cerveau, il ne se soucia jamais de la composition de son auditoire; il créait avec la même verve, la même animation, le même soin de l'harmonie de la phrase et du choix de l'épithète, devant des joueurs de manille, la caissière et les garçons d'un café ou devant une assemblée de lettrés. Enfermé dans sa personnalité, prisonnier de son rêve, l'auditoire lui était un excitant, un adjuvant nécessaires, mais à la façon d'un accessoire dont la qualité importe peu. De même, lorsque la nécessité le contraignit à réaliser ses rêves par la plume et à les livrer à la presse, il ne s'embarrassa jamais du choix de la publication qui devait les insérer, dussent les lecteurs habituels en être frappés d'hébétude. C'est ainsi qu'*Azraël* parut, par surprise, sans doute, dans *La Liberté* d'Emile de Girardin, dont les abonnés durent se demander très sérieusement si leur honneur n'exigeait pas qu'ils intentassent une action en dommages et intérêts au directeur de leur journal. Celui-ci, d'ailleurs, comprit le danger et ne récidiva pas. La seule inquiétude qui étreignit jamais Villiers, en ce qui concerne l'impression de ses œuvres, ce fut une inquiétude d'artiste jamais satisfait de la forme donnée à sa pensée et il dut impatienter plus d'un éditeur par ses corrections perpétuelles et son évidente répugnance à signer le définitif « bon à tirer » qui, d'un trait de plume, faisait, d'un rêve vivant, en continuelle puissance d'épanouissement et de perfection, un cadavre figé dans l'immobilité et le froid de la mort. Dès lors, on comprend l'indifférence professée par Villiers à l'endroit de ce qu'il considérait comme les tombeaux de ses rêves, c'est-à-dire les journaux et les revues où la nécessité de subsister l'obligeait

à les ensevelir. Cette indifférence s'étendait même à ses propres livres dont il eût été vain de rechercher un exemplaire chez lui. Quand il en avait besoin, il les empruntait à ses amis et les égarait avec une désolante régularité, témoin cet exemplaire d'*Elën* déniché sur les quais par Huysmans qui le prêta à Léon Bloy, lequel eut l'imprudence de le communiquer, sur sa demande, à Villiers qui, au grand désespoir du légitime propriétaire, ne sut jamais ce qu'il avait pu en faire.

J'ai l'air de m'éloigner de *La Vie pour rire;* mais ce préambule était nécessaire pour établir qu'en dépit des apparences, un texte de Villiers n'est déplacé nulle part et que cette copie, semée avec la désinvolture que j'ai dite, dans les recueils les plus inattendus est, parfois, comme on va le voir, de première importance et, d'aventure, la seule conforme aux corrections définitives de l'auteur.

§

A la vérité, *La Vie pour rire* n'était pas ce qu'on est convenu d'appeler une revue. C'était un recueil de contes croustillants, de poésies légères, de chroniques boulevardières, dont les livraisons périodiques publiées par la maison Dentu offraient pour trente centimes de lecture réacréative à un public dédaigneux de la politique ou des faits-divers et désireux de combattre l'ennui d'une attente ou d'un séjour sur l'impériale d'un omnibus. Pas de directeur, pas de rédacteur en chef, du moins officiellement, simplement un administrateur-gérant, dont le nom, H. Gougis, est imprimé au bas de la dernière page de chaque fascicule. De format in-16, commode pour la poche, les livraisons sont assez coquettement imprimées, avce un filet noir encadrant le texte, des bandeaux et des culs-de-lampe, signés Ferdinand Bac, Fernand Besnier, Méaulle etc., en tête et à la fin de chaque pièce du recueil. Les livraisons comprenaient d'abord 32 pages, puis, elle se réduisirent à 24 pages. La première parut le mercredi 19 mai 1888 et la publication se poursuivit hebdomadairement jusqu'au 25 mai 1889. Trente littérateurs de l'époque collaborèrent à *La Vie pour rire;* mais les plus assidus furent Armand Silvestre et Catulle Mendès. Les fantaisies pétomaniaques du premier, les histoires fortement faisandées et épi-

cées du second donnent le ton général du recueil qui, dans l'ensemble, n'est pas précisément de ceux qu'une mère recommande à sa fille.

Villiers de l'Isle-Adam est représenté à *La Vie pour rire* par quatre pièces qui parurent aux dates suivantes :

23 juin 1888 : *Nouveaux contes cruels : Les amies de pension.*
11 août 1888 : *Nouveaux contes cruels : Sylvanire.*
6 octobre 1888 : *Songe d'opium.*
17 novembre 1888 : *L'étonnant couple Moutonnet.*

Trois de ces textes étaient absolument inédits. Seul, *Songe d'opium* était un extrait d'*Elën*. Le choix de cette pièce suffit à attester la superbe indifférence de Villiers pour l'esprit du lieu, car rien n'était plus incompatible avec cet esprit que le « magnifique *Songe d'opium* » (Verlaine dixit), par-dessus lequel durent, d'un doigt agacé, sauter les habituels lecteurs de la publication. Et, pour aggraver le cas, semble-t-il, il avait été, spécialement pour cette occasion, adorné d'une épigraphe composée des deux premiers quatrains du poème de Baudelaire : *Correspondances.*

Jusqu'à présent, on croyait que *Les amies de pension* avaient paru pour la première fois dans le *Gil Blas* du 27 août 1888 sous le titre de *L'estime laïque*. La preuve est faite que *La Vie pour rire* arrive bonne première, avec une avance de deux mois et le titre définitif du conte, tel qu'il paraîtra dans les *Nouveaux contes cruels* (Paris. A la Librairie illustrée [1888]).

Quant à *Sylvanire*, ce conte a été recueilli également dans les *Nouveaux contes cruels*, sous le titre de *Sylvabel* que tous les bibliographes donnaient comme la version originale. En tout cas, on serait fondé à croire que *Sylvabel* est la version définitive, puisque les *Nouveaux contes cruels* ont paru le 13 novembre 1888, alors que *Sylvanire* avait vu le jour le 11 août précédent. Or, il n'en est rien : dans son catalogue de juin-juillet 1938, la librairie Ronald Davis offre un jeu d'épreuves des *Nouveaux contes cruels* avec le « bon à tirer » signé par l'auteur et daté du 5 novembre 1888. Ces épreuves portent les dernières corrections de Villiers, entre autres celle

qui change le titre de *Sylvabel* en *Sylvanire* avec toutes les modifications de texte qui en découlent. Cependant, l'éditeur, probablement fatigué d'attendre et pressé de voir paraître le volume avant la fin de l'année, le fit tirer sans tenir compte de ces dernières modifications et c'est ainsi que toutes les éditions des *Nouveaux contes cruels* sont fautives. Mais, dans l'intervalle, Villiers avait donné *Sylvanire* à *La Vie pour rire* qui, de ce fait, se trouva investie de l'exclusif privilège d'offrir le seul texte correct de ce conte sous son titre définitif. Et il faut convenir que le nom de Sylvanire s'ajuste bien mieux à l'héroïne, « fille brisante, indomptable, ennuyée, très virile sous des dehors charmeurs », que celui de Sylvabel dont la finale légère, aérienne, évoque un être gracile et frêle. Les « balances en toile d'araignée » devaient pencher du côté de Sylvanire.

Enfin, *L'étonnant couple Moutonnet* fut recueilli dans *Chez les Passants,* ouvrage posthume publié en 1890 par le Comptoir d'édition.

Il est probable que les précisions qui précèdent seraient demeurées ignorées si *La Vie pour rire* n'avait pas eu d'autre existence que celle d'un périodique, somme toute assez éphémère, puisqu'il ne vécut qu'une année. Les acheteurs au numéro de cette publication ne constituaient pas précisément un public de bibliophiles, de collectionneurs ou de lettrés et, les livraisons lues, elles subissaient le sort des papiers inutiles et encombrants. Mais, deux ans seulement après sa mort, *La Vie pour rire* renaissait dans un corps plus vivace et c'est grâce à cette métempsycose que j'ai pu me faire le Cuvier d'une espèce livresque à jamais disparue, car en dépit de ses deux apparitions successives dans le monde imprimé, *La Vie pour rire* a déserté depuis longtemps la vie régulière de l'édition et de la librairie courante pour ne plus offrir que de rares, et souvent incomplets, spécimens de sa race, enfouis sous les sédiments accumulés de la bouquinerie, le plus communément le long de certaines rives séquanaises.

Cependant, qui dira les migrations mystérieuses et imprévues des livres? C'est ainsi qu'un jour, en ma lointaine province, entré d'aventure dans une salle des ventes, mes yeux s'arrêtèrent sur un petit in-16 portant ce titre : *La Vie pour*

rire, au-dessous d'un dessin de José Roy, représentant une petite femme en robe de soirée, racontant visiblement des histoires égrillardes à un potache et à un vieux Monsieur émoustillés dont, à droite et à gauche, elle caressait la nuque de ses bras long-gantés. L'enseigne annonçait suffisamment le genre de la boutique pour m'éviter de pousser plus loin mon inspection; mais, au-dessus du dessin s'étalaient des noms, semés à la volée : Armand Silvestre, Catulle Mendès, Octave Mirbeau, Grosclaude, Théodore de Banville, Paul Arène, Paul Bonnetain, Emile Bergerat, Maurice Montégut. Deux ou trois de ceux-ci m'invitèrent à entr'ouvrir le volume et, dès le titre, dessiné par Lucien Métivet, je retrouvai, dans un cartouche, les noms précédents avec, en plus, ceux de Villiers de l'Isle-Adam, Jean Richepin et René Maizeroy. J'établissais alors la bibliographie de l'auteur des *Contes cruels* (1). On pense sans peine que je feuilletai fiévreusement le bouquin et je découvris qu'il contenait *Songe d'opium* et *L'étonnant couple Moutonnet*. J'avais mis la main sur un fragmentaire témoin de la seconde incarnation de *La Vie pour rire*, mais en dépit des fouilles les plus minutieuses, je dus reconnaître que les alluvions amenées là par on ne sait quelles convulsions sociales ou individuelles, ne recélaient pas d'autre débris de l'espèce à laquelle, soudainement, je m'intéressais. M'étant rendu acquéreur de ce fossile incomplet, je l'examinai à loisir et je constatai bientôt qu'il conservait des traces très nettes et évidentes d'une existence antérieure à sa date de naissance — 1891 — pourtant inscrite au bas du dos, heureusement conservé. Chaque cahier de la brochure portait, imprimé à la partie inférieure de la dernière page : « L'administrateur-gérant : H. Gougis », signe à peu près certain d'une préalable publication sous forme de périodique. Me confirmait dans cette opinion un roman de Catulle Mendès : *Conseils à un jeune homme qui se destine à l'amour* dont l'insertion fragmentaire, de cahier en cahier, avec la mention (*sera continué*) était anormale, dans un ouvrage paru en une seule fois. Enfin, le choix des textes de Villiers n'avait pu être fait

(1) Joseph Bollery : *Biblio-Iconographie de Villiers de l'Isle-Adam*, avec un portrait inédit de Villiers de l'Isle-Adam, par Puvis de Chavannes. Editions du *Mercure de France*, 1939. 1 vol. in-8° de 60 pages. Prix : 8 fr.

que par l'auteur lui-même. Quel autre, en effet, que le sublime irréaliste aurait osé introduire, parmi ces histoires à désopiler la rate et à chatouiller les muqueuses, le magnifique *Songe d'opium* avec son épigraphe empruntée aux *Fleurs du Mal?* Or, Villiers était mort le 18 août 1889. La date de 1891 était donc visiblement celle d'une seconde naissance. Restait à établir l'époque de la première. Lors d'un passage à Paris, je me rendis à la Bibliothèque Nationale où, facilement, je trouvai *La Vie pour rire...* sur le catalogue; j'en fis la demande, mais au bout de deux heures, ma fiche me revint avec mention que l'ouvrage était à la reliure. C'est alors que, m'étant ouvert de mon échec à mon ami et collaborateur, A.-L. Laquerrière, ce dévoué entre les dévoués, à mon insu, au cours de la période la plus glaciale de l'exceptionnel décembre 1938, entreprit la tournée des bibliothèques publiques et privées de Paris et, à la neuvième bibliopole, il découvrit enfin les renseignements grâce auxquels j'ai pu reconstituer l'histoire de la collaboration de Villiers de l'Isle-Adam à *La Vie pour rire.* Laquerrière, mon fraternel ami, je te prie de trouver ici l'expression de toute mon affectueuse reconnaissance.

Quant à la seconde naissance de *La Vie pour rire,* elle demeure encore un peu mystérieuse. La collection se compose de trois volumes, divisés en six tomes paginés deux par deux :

Tome I : 1 à 260
Tome II : 261 à 500
Tome III : 1 à 240
Tome IV : 241 à 480
Tome V : 481 à 576 et 1 à 144
Tome VI : 145 à 384

Chaque tome possède la couverture que j'ai décrite, un faux-titre, un titre et une table des matières, en tout 4 feuillets non chiffrés et non compris dans la pagination. La table n'indique que les noms des auteurs et les titres des articles sans report à la pagination. Chaque tome est marqué, au dos: 0,60. Les textes de Villiers sont répartis ainsi :

Nouveaux contes cruels : Les amies de pension : Tome I, pages 172 à 181.

Nouveaux contes cruels : Sylvanire : Tome II, pages 381 à 389.

Songe d'opium : Tome III, pages 73 à 80.

L'étonnant couple Moutonnet : Tome III, pages 217 à 224.

Mais quelle est l'origine des cahiers composant les six brochures? Le maintien du nom de l'administrateur-gérant à la fin de chacune d'elles semblerait indiquer qu'il s'agit des invendus des livraisons primitives. Or, en comparant deux exemplaires du même tome, on peut remarquer des dissemblances; notamment des en-têtes et culs-de-lampe ne sont pas les mêmes dans l'un et l'autre exemplaire. Il y eut donc plusieurs tirages au cours desquels on dut changer les clichés de certaines vignettes, fatigués par les tirages antérieurs. En regardant de plus près, apparaissent des variantes typographiques : c'est ainsi que, dans *Songe d'opium*, à la 11e ligne de la dernière page, le mot *opium* est imprimé tantôt avec une initiale majuscule, tantôt avec un o bas-de-casse. Ce seul détail révèle un remaniement de la composition typographique. Il en est d'autres. Ces diverses opérations d'imprimerie ont-elles été effectuées au cours de la publication en livraisons périodiques, en 1888-89, ou bien ont-elles été nécessitées par l'édition en librairie de 1891 qui constituerait ainsi une véritable *nouvelle édition?* La maison Dentu ayant disparu, il sera assez difficile d'élucider le mystère de la seconde naissance de *La Vie pour rire.*

Quoi qu'il en soit, pour ma part, je me déclare satisfait d'avoir signalé à l'attention des admirateurs de Villiers de l'Isle-Adam que la *Vie pour rire* eut l'honneur de publier pour la première fois trois de ces contes et que, depuis un demi-siècle, elle est demeurée l'unique dépositaire fidèle de l'un d'eux.

JOSEPH BOLLERY.

§

Baudelaire et Courbet. — Ils sont assez nombreux, les Parisiens qui n'ont pas visité le Musée Fabre, à Montpellier. Actuellement ils ont la chance de pouvoir admirer à Paris les pièces essentielles, peintures et dessins, de la célèbre collection Bruyas, exposées à l'Orangerie des Tuileries.

On est satisfait de voir le portrait où Baudelaire, peint par Courbet, lit, rêveur, assis devant une table. Ce portrait, acquis en 1874 par Alfred Bruyas, et légué au Musée de Montpellier en 1877, n'a oncques été déplacé depuis. Jamais on ne le vit dans une exposition en France ou à l'étranger.

A propos de ce portrait, on a parlé bien légèrement des relations de Courbet et de Baudelaire, « sujet d'étonnement » a écrit Georges Riat, en 1906, dans son livre sur Courbet. (Voir p. 56 et 110). En bref, il parut tout simple d'adopter cette opinion. Dans le *Catalogue du Musée de Montpellier* (1926), la notice consacrée au portrait de Baudelaire se termine ainsi : « Ce magnifique portrait déplut à Baudelaire qui ne tarda pas à détester Courbet et sa peinture. »

Voyons cela. A l'époque où Baudelaire fait la connaissance de Courbet, en 1842-1843, il habite, dans l'île Saint-Louis, le seigneurial hôtel Pimodan, sous les combles. « Entre l'alcôve et la cheminée », rapporte Asselineau, « je revois encore le portrait peint par Emile Deroy, en 1843, et sur le mur opposé, au-dessus d'un divan toujours encombré de livres, la copie réduite des *Femmes d'Alger,* œuvre du même peintre, faite pour Baudelaire, et qu'il montrait avec orgueil. Qu'est devenue », poursuit Asselineau, « cette copie, restée, elle, dans mon souvenir, je l'ignore, et Baudelaire lui-même n'a jamais su me le dire... Quant au portrait, Baudelaire, après l'avoir promené longtemps de logement en logement, s'en était dégoûté. *Je n'aime plus ces rapinades,* disait-il. Et il en fit cadeau à un ami qui l'a gardé. » Ajoutons que ce portrait de Baudelaire, par Deroy, est maintenant au musée de Versailles.

Baudelaire est attiré par Courbet, grand diable efflanqué, au teint jaune, pâle, qui a un aplomb imperturbable. Le jeune peintre traite ni plus ni moins Titien et Léonard de « filous », il admet la qualité de quelques Raphaël, mais admire Ribera, Zurbaran, Vélasquez, vénère Holbein et surtout Rembrandt. Chez les modernes, il n'y a vraiment que Géricault et Delacroix. Baudelaire fréquente l'atelier de Courbet, rue de la Harpe, où il a croqué son profil assyrien. Il pressent son talent, son génie peut-être, et souffle sans doute à Champfleury son sentiment sur l'avenir de l'ami commun.

Nous sommes empêché de fixer une date, quant au « plan

d'un article » de Baudelaire sur Courbet, plan retrouvé dans les papiers de Champfleury, faisant partie de sa collection d'autographes, vendue en 1891. Par ailleurs, nous pouvons certifier que Baudelaire mit sa plume au service du peintre, notamment pour solliciter l'admission de ce dernier au Salon de 1845. Date mémorable! car, cette année, Baudelaire fait imprimer sa première brochure, son premier *Salon*. Quelle âpre critique de la peinture dite classique, en regard de « la vie moderne qui nous entoure et nous presse »! Partant, il faut souhaiter l'avènement d'un peintre vigoureux qui sache rendre le caractère de son époque.

Air nouveau, qui devait combler d'aise Courbet, encore incertain sur la voie à suivre, car l'effervescence romantique fit long feu.

Un bon jour, le peintre d'Ornans termine le portrait de Baudelaire. C'est en 1848, — et non « vers 1853 » comme le croyait Georges Riat — 1848! Une vignette de Courbet, « Insurgés sur une barricade » est mise comme une cocarde au frontispice du second et dernier numéro du *Salut public*, feuille fondée par Baudelaire, Champfleury et le franc-comtois Charles Toubin.

En 1855, on va voir une variante du portrait de Baudelaire, dans la grande toile intitulée : *L'atelier du peintre*, où Courbet a réuni tous ses amis. En son compte rendu de l'Exposition universelle de 1855, Baudelaire n'a garde d'oublier Courbet : « ce jeune peintre, dont les débuts remarquables se sont produits récemment avec l'allure d'une insurrection... » Retenez que le jury international avait refusé deux chefs-d'œuvre : *L'Enterrement* et *l'Atelier*, que Courbet montra cependant au public dans une exposition particulière.

Lors de la publication des *Fleurs du mal*, et ce qui s'en suivit : la comparution en police correctionnelle et la condamnation de l'auteur (1857), Courbet provoque un autre scandale, au Salon, en exposant *Les Demoiselles des bords de la Seine*. Sont-elles nues, ces grosses filles nonchalamment étendues sur l'herbe, un jour d'été très chaud? Ont-elles des attitudes indécentes? Eh bien! ces *Demoiselles* « sont un défi » aux yeux du critique de la *Revue des Deux-Mondes*. Un autre critique affirme qu'on doit reconnaître à Courbet

la vocation « de peindre des enseignes. » Vous avez compris? Voilà comment on jugeait cet autre chef-d'œuvre.

Le premier jour de l'an 1859, Baudelaire est enfin auprès de sa mère, — veuve du général Aupick — qui s'était retirée à Honfleur. Le poète fait bientôt la connaissance d'un jeune artiste du pays, Eugène Boudin, lequel loge non loin de la villa Aupick, dans le « pavillon des trente-six marches. » Baudelaire examine chez lui une quantité d'études « improvisées en face de la mer et du ciel. » Il le dit dans son *Salon de* 1859.

Dans ses *Souvenirs de Schaunard,* A. Schanne a certainement voulu donner un caractère piquant à la rencontre d'Eugène Boudin, au Havre, quand Courbet et lui-même arrivent de Paris, dans un train rempli de botanistes. L'arrangement est visible. En admettant que Boudin ait conduit Courbet dans la ferme de la mère Toutain, « presque contiguë » assure G. Jean-Aubry (*Baudelaire et Honfleur*) à la villa de Mme Aupick, il est surprenant qu'il n'ait point parlé de Baudelaire, son voisin, le poète des *Fleurs du mal;* de Baudelaire, le critique d'art si attentif à ses études au pastel. C'est même incroyable de la part d'un peintre. Et puis, le séjour d'un homme tel que Courbet ne pouvait laisser d'être remarqué dans une petite ville. Ce serait seulement quelques heures avant le départ du maître d'Ornans et de son compagnon, qui ont terminé leur séjour en Normandie, que ceux-ci abordent Baudelaire, sur le port, et font des oh! et des ah! N'importe, Baudelaire invite tout de suite ses amis à dîner chez sa mère et pousse la courtoisie, en les reconduisant à la gare et jusqu'à Paris.

Ne serait-ce pas en souvenir de ce séjour à Honfleur que le peintre tint à offrir au poète ce *Bouquet d'asters,* avec cette dédicace? :

A mon ami Baudelaire
G. Courbet 59.

Ce tableau est au Musée de Bâle.

Tout cela n'implique guère le mécontentement, la détestation, « l'amertume ». Avouons qu'il y a des amitiés plus fragiles.

Encore une citation. Elle vient à propos de la publication, en septembre 1862, de la nouvelle *Société des Aquafortistes*. Le premier fascicule comprend des œuvres d'Alphonse Legros (qui fit une copie, en 1862, du portrait de Baudelaire, par Courbet, copie appartenant à M. Armand Godoy), de Ribot, de Bracquemond, de Manet... « Il faut », écrit Baudelaire, « rendre à Courbet cette justice, qu'il n'a pas peu contribué à rétablir le goût de la simplicité et de la franchise, et l'amour désintéressé, absolu, de la peinture ».

§

Reste la question du portrait. Vraisemblablement, il demeura dans l'atelier de Courbet, une Hautefeuille, à Paris. Pourquoi s'en étonner, quand on sait que Baudelaire, depuis 1844, jusqu'à son départ pour la Belgique, même jusqu'au jour de sa mort, en 1867, fuit ses créanciers et vit « dans le décor ignominieux de mauvaises chambres d'hôtel?—il en changera trente ou quarante fois », dit Jacques Crépet, biographe très averti. Baudelaire, en détresse, plongé dans les plus noirs ennuis, devait penser à tout autre chose qu'à ses portraits, voire à la belle copie des *Femmes d'Alger*. Zacharie Astruc, en août 1859, a vu le « petit portrait de M. Baudelaire, fort beau de couleur », dans l'atelier de Courbet (*Les 14 stations du Salon* (p. 389). Cette année 1859, Courbet propose à l'éditeur de Baudelaire et de Zacharie Astruc, nous voulons nommer Poulet-Malassis, le portrait du poète, pour la somme de cinq cents francs. La somme n'était pas exagérée. Et voilà Poulet-Malassis en possession du portrait. Il a son temps pour s'acquitter. Bien. Mais en septembre 1865, Baudelaire, de Bruxelles, écrit à Edouard Manet, pour lui offrir son portrait, qui est à vendre...

« Je ne peux malheureusement pas me rendre possesseur de votre portrait par Courbet, et je le regrette fort, » répond Manet. Toutefois, il en parlera à un amateur de sa connaissance.

Poulet-Malassis avait de grands embarras financiers. Baudelaire demandait une somme assez ronde, qui eût diminué d'autant sa dette envers son éditeur.

Baudelaire meurt. Les années passent. Poulet-Malassis se débat comme il peut. Enfin, en 1874, Théophile Silvestre signale à Bruyas, de Montpellier, le portrait, et invite Poulet-Malassis à faire sa proposition lui-même, ce qui fut fait. Poulet-Malassis tient au portrait; deux fois, il a refusé de le céder pour trois mille francs, mais il s'agit « de le placer dans une galerie célèbre, dans un musée, au musée Bruyas, à Montpellier ». C'est cela qui le décide. Il expédie le portrait à Montpellier. L'affaire est conclue.

« Je trouve le tableau un peu cher », écrit Théophile Silvestre à Bruyas, « mais enfin le portrait est rare, beau, et le seul vrai et bien peint qui existe de Baudelaire... Le portrait de Baudelaire vous donnera la sympathie de tous les hommes de talent, et la jeunesse vous en fera grand honneur. »

Il y a encore un portrait de Baudelaire, par Courbet, mais ce dernier a une toute petite histoire, et d'ailleurs il n'a été vu que des intimes, à Ornans, où le peintre était revenu au printemps de 1865.

Dans une composition satirique, que Courbet dénommait *La source d'Hippocrène,* « messieurs les poètes étaient rassemblés dans le sacré vallon, arrosé par les eaux de Castalie et du Permesse, « je les faisais boire à la source », disait Courbet. L'ami Baudelaire ne buvait pas, il prenait des notes, Lamartine était représenté, avec sa besace et sa lyre; le chansonnier Gustave Mathieu avec sa guitare, le joyeux Monselet entonnait... Pierre Dupont, buvait, naturellement, ainsi que d'autres petits rimeurs. Au milieu du tableau une femme nue, très belle, couchée sur un rocher couvert de mousse, crachait dans une vasque, pour empoisonner l'onde pure et les infortunés poètes. Déjà, certains étaient noyés. Théophile Gautier assistait au spectacle en fumant un chibouck, en compagnie d'une almée. Le travail avançait, et Gustave, de temps en temps, caressait sa barbe, en riant.

— Quel potin, mes amis, quand on verra cela au Salon! La Providence veillait. Un matin, patatras ! sa jeune sœur, Mlle Juliette, bouscule le chevalet, renverse la toile, qui se crève sur un dossier de chaise. Courbet renonce à son projet. Il se sert de la toile pour *La remise des chevreuils.*

Courbet et Baudelaire furent l'objet de poursuites. Nous

aurons à revenir sur le monstrueux procès intenté au Maître d'Ornans et dont il mourut. En tout cas, ses tableaux, refusés ou honnis, sont dans les grands musées du monde. Quant au malheureux Baudelaire quel sarcasme eût-il proféré, si on lui avait dit qu'un jour ses *œuvres complètes* seraient tirées par l'Imprimerie nationale « en vertu d'une autorisation de M. le Ministre des Finances » ?

CHARLES LÉGER.

CHRONIQUE DE BELGIQUE

In Memoriam : Louis Delattre et Hubert Stiernet. — Evelyne Pollet : *La Maison carrée* (Ed. du Cercle d'Art). — Paul Pochet : *Connaissance d'Urbain* (Ed. du Centaure). — Marcel Thiry :*La Mer de la tranquillité* (Ed. Georges Thône). — Mémento.

Louis Delattre, médecin, romancier et homme d'œuvres, est mort inopinément à Bruxelles le 18 décembre 1938, au retour d'un voyage en Ardenne où il était allé prêcher la croisade de la santé. Il avait soixante-huit ans et ne paraissait pas son âge, tant il demeurait pétri de juvénile curiosité devant les spectacles de plus en plus passionnants de l'univers actuel. Mais comme l'inquiétude n'habitait point en lui, rien ne troublait sa joie de vivre qu'il tenait d'ailleurs pour son plus bel apanage.

Nourris de bonhomie, ses écrits et ses propos ruisselaient d'optimisme et l'on peut dire qu'aux yeux de tous ceux qui eurent la faveur de le lire ou de l'entendre, il incarnait dans toute sa splendeur tranquille le type même de l'homme heureux.

Comment, du reste, en eût-il pu être autrement? Né et élevé dans un des coins les plus délicieux de la campagne wallonne, il s'était de bonne heure familiarisé avec sa terre natale, l'observant dans ses mystères comme dans ses réalités et partageant avec les paysans auxquels il se sentait fraternellement uni, l'amour qu'elle entretient au cœur de ceux qui la servent avec simplicité. D'où la tenace odeur d'humus qu'exhalent aussi bien ses romans et ses contes que ses ouvrages scientifiques. D'où aussi leur philosophie tendre et narquoise, empruntée, à n'en point douter, au dieu Pan lui-même, qu'en païen intégral il conviait de temps en

temps à sa table, autour d'un lièvre à la royale, d'un Musigny chambré à point et d'une salade de son cru.

C'est, de toute évidence, aux conseils et aux leçons de l'immortel chèvre-pied, qu'il dut, entre autres, de connaître les vertus des simples, le dit des oiseaux et des petites gens, la succulence insoupçonnée de certains légumes, les sortilèges de maints vins ignorés et le sens caché des saisons qui se donnaient rendez-vous dans son *Petit Verger* tout retentissant de rires d'enfants.

Ainsi, voué à de précises méditations, ne le verra-t-on jamais s'abandonner aux périls enivrants de la rêverie? S'il lui advient de lever les yeux au ciel, c'est moins en pascalien qu'en météorologiste. Car ce grand émerveillé qui, comme tant d'autres de ses pairs, pourrait quelquefois commenter d'une alarme ou d'une oraison l'inconnu qui l'environne, n'a que faire de s'encombrer l'esprit d'angoissants points d'interrogation. Pour cet arrière-petit neveu de Montaigne, la terre immense et maternelle demeure la plus belle des récompenses et ses tangibles merveilles suffisent à flatter la chair et l'esprit d'un homme qui comme lui se sent on ne peut plus satisfait de son humaine condition. D'autant plus que cet homme si candidement épris de soi prodigue autour de lui toutes les richesses d'un cœur incomparable. Il n'est point de plus généreux conteur, de plus émouvant romancier, de médecin plus épris de son pathétique métier et durant près de cinquante ans, par le livre et par la parole, il participera sous sa triple incarnation, à tous les combats où le destin de l'homme paraît engagé. D'une main compatissante et légère, le médecin pansera les blessures, distribuera les drogues salutaires et réglera, par le menu, le régime des maigres et des gras. L'homme d'œuvres guidera les premiers pas des âmes convalescentes et le romancier contera de belles histoires aux petits et grands enfants qui lui viennent de toute part.

Dans les *Carnets d'un médecin de village,* sous le masque transparent du Docteur Rose, il nous livre la clef de son âme et illustre d'incomparable manière cette pensée de Frédéric Nietzsche qui sert d'ailleurs d'épigraphe à son livre :

Le plus haut point de culture d'un médecin n'est pas atteint

quand il connaît les méthodes modernes, qu'il y est exercé et qu'il sait faire des conclusions rapides par quoi les diagnosticiens sont célèbres, il lui faut, en outre, avoir une éloquence qui s'accommode à chaque individu et lui tire le cœur du ventre. . . .

Cet art de « tirer le cœur du ventre », Louis Delattre, romancier et médecin l'a toujours pratiqué avec une ferveur exemplaire et soit qu'il se penche sur une âme ou sur un corps, sur une joie ou sur un chagrin, sur une fleur ou sur un cloaque, il connaît mieux qu'aucun autre les mots qu'il faut dire et les gestes qu'il importe de faire.

Si bien que de la conjonction de cet artiste, de ce clinicien et de cet homme d'œuvres, tous trois également attachés à la vie dont jusqu'à leur dernier souffle ils n'auront cessé de louer les quotidiennes beautés, se dégage la haute figure d'un sage illuminant la route où il nous convie à le suivre, d'une claire lumière qui peut quelquefois donner l'illusion du bonheur.

Quelques jours après la disparition de Louis Delattre, les lettres belges subissaient un nouveau deuil en perdant dans la soixante-quatorzième année de son âge, le bon conteur et l'homme charmant qu'était **Hubert Stiernet.** Avec Hubert Krains, Hubert Stiernet comptait parmi nos meilleurs écrivains régionalistes et sa mort prive la Hesbaye d'où, comme Krains, il était originaire, d'un chantre aussi éloquent que pieux. Mais si Krains, qu'Emile Zola avait marqué de son empreinte, ne consacre à son pays natal que des œuvres amères et douloureuses comme cet admirable *Pain noir*, jadis édité par le *Mercure de France*, Stiernet, moins pessimiste et qui, en même temps qu'à Alphonse Daudet, gardait à Paul Arène et à André Theuriet une admiration d'autant plus profonde qu'il était quasi seul à l'oser proclamer, pare ses romans et ses contes d'une constante gentillesse à laquelle, fût-on le plus rigoureux des critiques, il n'est pas permis de rester indifférent.

Il va sans dire que par le temps qui court, un livre comme *Le Roman du Tonnelier* où Stiernet raconte, de la meilleure façon qui soit, une poignante histoire d'amour, risque avant longtemps, de ne plus trouver audience auprès du public. Car sans l'intervention de deux ou trois invertis, d'une Mes-

saline en herbe, de quelques Pasiphaës expertes aux jeux les plus divers et surtout, pour être tout à fait à la page, d'un quatuor de refoulés plus ou moins ahuris de leurs complexes, il n'est plus possible aujourd'hui de mener à bien un roman à succès. Pour s'être adaptés assez tard à cette manière de faire, nos romanciers n'y ont mis que plus de zèle et, comme de juste, ce sont les femmes qui ont donné l'exemple. Hier, Mme Berson et aujourd'hui Mme Bodart dont *Les Roseaux noirs*, éloquemment préfacés par M. Charles Plisnier, rencontrent, à ce que l'on dit, la grande vogue dans les milieux littéraires de Paris. Seulement, *Les Roseaux noirs*, édités chez Corréa, appartiennent à M. John Charpentier et force nous est d'élire une autre de nos femmes écrivains, Mme Evelyne Pollet qui, moins téméraire que sa consœur, s'est contentée de courir sa chance en publiant *La Maison carrée,* chez un éditeur bruxellois.

Celui qu'elle a choisi n'est guère connu puisque **La Maison carrée** inaugure sa firme. Mais pour ses débuts, il a bien fait les choses. Beau papier, typographie parfaite et brochage impeccable assurent au livre de Mme Evelyne Pollet une présentation excellente dont on ne peut que louer le nouvel éditeur.

La Maison carrée mérite d'ailleurs ces égards. Sans prétendre au grand roman, il n'en est pas moins un livre dont on traîne longtemps après soi les relents. Non pas que les héros en soient particulièrement attachants.

Bien au contraire, ils ne s'imposent par aucune qualité majeure et à tout prendre, du strict point de vue humain, ne nous intéressent que médiocrement. Il n'empêche que joué au milieu de décors assez médiocres par des comparses sans grand relief, le drame qui se déroule dans *La Maison carrée* sous le regard glacé d'un Valmont de province, ne cesse jamais d'être commenté de maîtresse manière par Mme Evelyne Pollet dont il faut admirer sans réserve, à travers de pittoresques maladresses de langage, les dons analytiques, le lyrisme sensuel, voire le cynisme ingénu.

C'est par d'autres qualités que s'impose **Connaissance d'Urbain** de M. Paul Pochet. Publié il y a deux ans, s'il n'en fut point parlé jusqu'ici dans la *Chronique de Belgique,* c'est

parce que dix fois ouvert et refermé, commencé et interrompu, rejeté avec agacement et reparcouru non sans plaisir, enfin lu tout d'une traite comme on boit un vin tenu pour revêche et qui révèle tout à coup son bouquet, ce petit roman terriblement tendu et auquel Gide et Barrès ont chacun apporté leur pierre, appartient à une catégorie d'ouvrages qui se plaisent à ne pas révéler d'emblée leur secret. Sans doute, le secret que nous propose M. Paul Pochet n'est-il ni redoutable, ni difficile à percer, Urbain, son héros, malgré la rigidité apparente de ses attitudes, ne s'avérant en fin de compte qu'un assez piètre dandy farci de manies et de tics et qui après s'être plus ou moins longtemps donné la comédie, rentre délibérément dans la vie dont, mieux et plus vite que n'importe quel petit bourgeois, il adoptera les pires conventions. **Connaissance d'Urbain,** dit M. Jean Milo dans sa charmante préface, n'est pas à lire en chemin de fer. Non certes, puisque gourmé comme il sied à ce genre d'écrits, il prétend uniquement flatter de ses ambitieuses antennes le vieux fond d'esthétisme qui survit au fond de chacun de nous.

M. Giraudoux, dont il procède, doit l'aimer aujourd'hui comme l'eût chéri jadis le rare et précieux Francis Poictevin de qui, sans le savoir, il a hérité les pires défauts et, s'il lui a été donné de le lire, gageons que M. Marcel Thiry que l'on tient avec raison pour un des plus subtils poètes contemporains, ne le dédaignerait pas non plus. Depuis *Toi qui pâlis au nom de Vancouver* qui marqua ses débuts, jusqu'à **La Mer de la Tranquillité** qui date d'hier, M. Marcel Thiry est, en effet, demeuré obstinément fidèle au thème de l'évasion célébré par M. Pochet et il lui a dédié nombre de poèmes admirables.

Révolte et résignation, l'une aussitôt réprimée par l'autre mais perpétuant leur alternance dans des strophes d'une transparence de cristal quoique par instants nimbées d'on ne sait quel mystère, sont à la base de cet art singulier où toujours, « le précis à l'imprécis se joint ».

Mais au fur et à mesure qu'il se dépouille en notre faveur des rares trésors dont il a la garde, M. Marcel Thiry devient, semble-t-il, de plus en plus sévère envers lui-même. Soucieux, avant tout, de sa sauvegarde spirituelle, c'est à

peine si au cours de ses récentes méditations, il effleure encore d'un orteil distrait le sol auquel il doit cependant la splendide efflorescence de ses poèmes d'antan. Sans doute, la mer de la tranquillité à laquelle il aspire se trouve dans la lune et requiert de tout ce qui s'abandonne aux charmes de ses bords une relative désincarnation.

Mais, de même que Jules Laforgue qui, partant des *Complaintes* pour aboutir aux *Fleurs de bonne volonté,* entreprit dans l'intervalle un pèlerinage à Notre-Dame la lune, M. Marcel Thiry, de plus en plus harcelé d'appels mystérieux et désireux d'en capter les moindres échos, renonce, semble-t-il, dans sa dernière œuvre, au truchement trop direct de l'image pour adopter celui plus sensible mais aussi plus redoutable, de la divagation transcendentale.

Si bien que presque entièrement détachée de la terre et toute miroitante déjà d'étoiles cueillies au cours de son périple, son âme, exempte, cette fois, de complicité corporelle, s'abandonne délibérément dans *La Mer de la Tranquillité* à ce que le poète des *Complaintes* avait baptisé « les blanches voluptés du nihil ».

Et cela nous vaut un chef-d'œuvre de plus.

Mémento. — M. Maurice Carême, l'émouvant poète de *Mère,* vient d'obtenir le prix triennal de poésie.

On annonce la mort du bon poète Philippe Pirotte.

Dans la *Revue Nationale,* M. Sosset signe de remarquables pages de critique.

GEORGES MARLOW.

LETTRES RUSSES

La revue *Russie et Chrétienté,* son intérêt et son importance au point de vue de nos connaissances du passé et du présent de la Russie. — Mémento.

Je voudrais consacrer une partie au moins de cette chronique à la revue **Russie et Chrétienté,** éditée par le centre dominicain d'études russes. Cette revue, qui est déjà dans la deuxième année de sa nouvelle série, est un puits de renseignements sur tout ce qui touche la Russie Soviétique, sa vie religieuse, intellectuelle, sociale et économique. Mais en même temps elle donne de substantiels articles littéraires et

historiques, signés par des auteurs russes émigrés. C'est ainsi que, dans les deux derniers numéros de *Russie et Chrétienté* (octobre-décembre 1938 et janvier 1939) je trouve l'étude de J. Danzas sur les « sources de la pensée théologique en Russie » et un autre article du même auteur consacré à « Saint Vladimir et les origines du christianisme en Russie ». Ceci à l'occasion du 950[e] anniversaire de l'introduction officielle du christianisme dans ce pays, anniversaire qui a été solennellement fêté l'année dernière par l'Eglise russe « hors-frontières », c'est-à-dire émigrée.

Dans les mêmes numéros, je trouve encore l'article du professeur M. Timachev sur « les moyens de transport en Russie », et celui de Gamayoun consacré à l'étude de la spiritualité populaire russe telle qu'elle s'est manifestée au cours des âges dans le mouvement mystique des « fous pour le Christ ».

La place me manque pour analyser chacun des articles dont je viens de citer les titres. Je ne parlerai donc en particulier que de l'étude de M. Gamayoun parce que son sujet, particulièrement curieux, est des moins connus, non seulement du public étranger, mais de la plupart des Russes eux-mêmes. Malheureusement, l'auteur omet de nous renseigner sur les lointaines origines de ce mouvement mystique, ce qui prive son article, intéressant par ailleurs, d'une base solide. Essayons de combler cette lacune.

La « folie pour le Christ » ou se qu'on appelle en Russie *yourodstvo o Khristé* ou *yourodstvo Khrista radi* désignait cette sorte d'ascèse qui consistait à singer l'idiot, à passer pour fou, à s'exposer aux railleries, aux injures et aux coups pour l'amour du Seigneur, pour lui être agréable et gagner à coup sûr la vie éternelle. Le *Yourodstvo* se fondait principalement sur certaines paroles et versets des épitres de saint Paul. Ainsi l'apôtre Paul avait parlé de la « folie de la Croix » et dans la première épitre aux Corinthiens (III, 18) il dit : « Si quelqu'un d'entre vous pense à être sage dans ce siècle, qu'il devienne fou pour devenir sage ».

La « folie pour le Christ » naquit dans l'Orient hellénistique aux premiers siècles du christianisme (en Grèce les *yourodivyé,* c'est-à-dire les « innocents » ou encore les

« hommes de Dieu » étaient appelés *salos* (1)), mais c'est en Russie qu'elle trouva sa terre de prédilection, probablement à cause de la tendance « extrémiste » de l'âme russe en matière religieuse, comme en toute autre chose. Cependant le nombre d'*yourodivyé* (qu'on appelait au pays de Kiev *pokhabé*, et leurs actions *pokhabstvo*, c'est-à-dire « impudents » et « impudences ») durant la période prémongole de l'histoire russe fut assez restreint. Du reste, ils se recrutaient alors presque exclusivement parmi les cénobites. Ce n'est qu'à partir du XIVe siècle que leur nombre commença à progresser et qu'ils surent attirer sur eux l'estime et la considération du peuple et la bienveillance de l'Eglise qui béatifia et même canonisa quelques-uns d'entre eux (2). Rappelons-nous que c'est sous l'invocation d'un yourod appelé Vassily (Basile) que la dévotion populaire a placé l'une des églises les plus remarquables de la Russie : *Vassily Blagenny*, de Moscou.

La plupart des yourods russes se contentaient, en général, de commettre des extravagances et des excentricités : marcher tout nus ou dans des accoutrements bizarres, imiter les cris des bêtes, se faire passer pour sourds et muets ou ne prononcer que des mots vides de sens, manger des détritus, dormir avec des chiens errants, etc. Mais il y en avait quelques-uns — tel ce Nicolas Salos, qui tint tête à Ivan le Terrible, — qui, se croyant les porte-paroles de la conscience populaire, passaient leur temps à dire des choses désagréables aux tsars et à leurs conseillers ou à ameuter les foules pendant les disettes contre les profiteurs et les exploiteurs du pauvre peuple. Au XVIIIe siècle, au temps de Pierre le Grand et de ses successeurs immédiats, les *yourodivyé* perdirent tout leur prestige en haut lieu et dans la société. Ils durent donc se rabattre sur le menu fretin et se perdre dans la grande masse du peuple. Mais, au siècle suivant, ils relevèrent la tête. Un Alexandre Ier et un Nicolas Ier en connaissaient quelques-uns. Enfin le règne des tsars moscovites ne s'acheva point sans la réapparition, à la cour de Nicolas II, de yourods authentiques : un certain moine Antoine et un

(1) Sophocles, *Greek Lexicon of the Roman and Byzantine periode*, Boston, 1870.

(2) Goloubinsky, *Istoria kanonizatsii sviatykh v rousskoï Tserkvi*, Moscou, 1903.

gnome affreux, appelé Mitia Kouliaba, qui ne savait que pousser des beuglements inarticulés, qu'un autre « innocent » de la bande se chargeait d'interpréter.

M. Gamayoun nous parle dans son article d'un grand nombre d'autres yourods. Il mentionne, entre autres, une certaine recluse d'un couvent de Novgorod qu'on appelait Véra la silencieuse, sans que personne ait jamais su son vrai nom. Elle avait fait vœu de silence et ne proféra pas une parole pendant les vingt-cinq dernières années de sa vie. Elle s'exprimait seulement par gestes ou écrivait de petits billets. Son écriture soignée et la distinction de tous ses mouvements prouvaient qu'elle sortait d'un milieu raffiné. Ce n'était certainement pas une fille du peuple. Mais qui était-elle? On ne le sut jamais, mais la légende s'empara de cette mystérieuse figure et on crut voir en elle une souveraine, la veuve de l'empereur Alexandre Ier.

Le lecteur français, écrit M. Gamayoun, sait généralement qu'Alexandre Ier a aussi sa légende en Russie; il y a toute une littérature de polémique au sujet de cette légende, et nombreux sont encore ceux qui croient que l'empereur, désabusé de tout et plongé dans le mysticisme, simula la mort pour s'évader de sa grandeur et devenir un vagabond sacré sous le nom de Fedor Kouzmitch [...] L'impératrice Elisabeth avait assisté aux derniers moments de son époux, à Taganrog, et accompagnait le convoi funèbre qui ramenait le corps de l'empereur, à travers toute la Russie, à Saint-Pétersbourg. L'impératrice, déjà brisée par tant d'émotions et de fatigues, mourut à mi-chemin dans une petite ville du centre de la Russie, et ce ne fut pas un, mais deux cercueils impériaux qu'on ramena à Saint-Pétersbourg au terme du long et pénible trajet. Ces deux morts se succédant à deux mois de distance, si loin de la capitale, dans les recoins obscurs de l'immense pays, impressionnèrent vivement les imaginations. Quand se fut créée la légende de la mort simulée d'Alexandre Ier, elle donna lieu à supposer que l'impératrice avait partagé son secret et probablement suivi son exemple (on ne pouvait expliquer autrement son rôle au chevet de son mari mourant, si la mort de ce dernier n'avait été qu'un simulacre). Mais qu'était-elle devenue, si le cercueil solennellement inhumé à Saint-Pétersbourg ne contenait pas son corps? On ne saurait dire où et par qui fut lancée l'hypothèse que la mystérieuse Véra la silencieuse aurait bien pu être l'impératrice disparue; l'idée était assez romanesque pour séduire bien des gens.

On sait combien sont tenaces les légendes les plus invraisemblables, précisément en raison de leur invraisemblance. Celle de l'impératrice Elisabeth devenue Véra la silencieuse s'accrédita sans peine; le tombeau de Véra à Novgorod, toujours assidûment fréquenté par les pèlerins, attira encore plus de monde quand il s'auréola de cette légende, et bien nombreux étaient jusqu'à nos jours les gens qui allaient y saluer avec dévotion l'ombre mystérieuse de la douce et poétique impératrice Elisabeth.

Il y a encore beaucoup de choses intéressantes à glaner dans la revue *Russie et Chrétienté*. Ainsi sous la rubrique : « notes et documents » je trouve la traduction d'un article paru dans la *Komsomolskaïa Pravda*, organe des Jeunesses communistes d'U. R. S. S. (N° 150, 14 juillet 1938) sur la morale communiste. La morale communiste se ramène, comme il fallait s'y attendre en bonne logique marxiste, à l'ensemble des procédés aptes à assurer le triomphe le plus complet et le plus rapide du communisme. Elle prescrit à l'individu de se détourner de tout ce qui pourrait affaiblir son potentiel de lutte et elle lui enseigne que :

L'amour de l'homme doit s'unir à la haine de l'ennemi. Ce n'est pas une sentimentalité bourgeoise, mais l'extirpation et l'extermination de tous les ennemis du peuple et de l'humanité en progrès, qui doivent être le principe premier de la morale prolétarienne, de l'humanisme socialiste.

Le plus grand humaniste de tous les temps et de tous les peuples, Maxime Gorki, a formulé la loi de la morale prolétarienne : « Si l'ennemi ne se rend pas, — on l'extermine ». Nourrir en soi et dans les autres la morale communiste, ce n'est pas seulement jouir des droits accordés par la constitution stalinienne, mais c'est remplir sainement toutes les obligations des citoyens de l'U. R. S. S.

Il est probable que c'est en raison de son manquement à la morale communiste que l'édition *Academia* a été fermée au début de l'année 1938, quoique officiellement on lui ait reproché de publier des ouvrages absolument inutiles au public soviétique, entre autres les tragédies de Racine. Il est certain qu'on voit difficilement un élève de l'école soviétique se passionner pour l'œuvre racinienne. Cependant, s'il est défendu de publier dorénavant des traductions de ces œuvres, il est encore permis d'en parler, — oh! évidemment, sous l'angle communiste. Mais enfin on en parle, et j'en vois la

preuve dans l'article qu'a publié le *Literatournoié Obozrenié* (Revue Littéraire). L'auteur tente de montrer en Racine un précurseur lointain de la Révolution. Selon lui, ce qui sépare l'œuvre de Corneille de celle de Racine, c'est « la dernière lutte du féodalisme contre l'absolutisme, dans les années 1649-1653, — lutte à laquelle prenaient part parfois les masses, à Paris et à Bordeaux ». L'aristocratie féodale avait démontré alors « toute sa vénalité et son absence de principes », et la bourgeoisie « n'était pas encore mûre pour se proclamer dépositaire des valeurs sociales ». Aussi, Racine exprime-t-il un profond désenchantement et une condamnation amère du monde où il n'a pas su comprendre le rôle de ces « masses » déjà ébranlées. « Ceux qui ne sentent pas cette amertume critique dans les œuvres du classicisme français ne comprennent rien à ce classicisme ». Les héros de Racine périssent tous victimes de l'égoïsme, de la cupidité, de l'inhumanité : « Racine ne devine pas la relation étroite de ces traits avec les étapes de la formation de la société de classe ». Mais ce qu'il ne sait pas préciser, il l'exprime inconsciemment, et c'est pourquoi Herzen a pu dire que « c'est de Racine que se nourrissaient ces hommes si forts du XVIIIe siècle », et faisait observer que Robespierre lisait *Britannicus* à son Eléonore. On a parlé de Racine comme d'un grand psychologue; c'est exact, mais il faut souligner énergiquement qu'il ne s'agit pas ici de la psychologie de « l'homme en général », de ses traits éternels, — quoi qu'en aient dit les interprétateurs réactionnaires de Racine. Non, nous voyons chez lui des hommes d'une époque déterminée, des hommes qui considèrent d'autres hommes comme leur propriété. Et ceci, ajoute le critique soviétique, se rapporte au monde des courtisans de Louis XIV, — mais quand ce monde est remplacé par la bourgeoisie, Balzac découvre « des passions raciniennes dans une personnalité bourgeoise telle que la cousine Bette ». « Racine croyait encore que sa critique s'adressait à la nature humaine; mais le siècle suivant, en continuant cette ligne de critique, la dirige consciemment contre les rapports sociaux ».

A signaler aussi une violente critique du *Byron* de M. André Maurois dans la même revue.

MÉMENTO. — Une très intéressante exposition a lieu actuellement à Moscou, au musée littéraire. Elle est consacrée à tout ce qui touche de près ou de loin au célèbre poème épique médiéval russe *Le Dit de la campagne d'Igor* (*Slovo o polkou Igorévé*) dont nous avons déjà entretenu maintes fois les lecteurs du *Mercure de France*. L'exposition est répartie en trois salles. Dans la première est exposé dans des vitrines l'unique exemplaire du poème parvenu jusqu'à nous dans son texte original, à côté de la première et de la dernière édition du poème en russe moderne. Vient ensuite une collection de tous les principaux ouvrages qui furent consacrés au *Dit de la Campagne d'Igor*, ainsi que des exemplaires de travaux de savants russes modernes sur la langue du poème et son époque. Enfin, aux murs de cette première salle sont suspendus une grande reconstitution picturale de la steppe au XIIe siècle, due au pinceau de Gerasimov, des cartes montrant le chemin qu'avait parcouru le prince Igor lors de son expédition malheureuse contre les Polovtzy nomades, et d'autres indiquant la topographie de la Russie à l'époque grand-ducale.

Les murs de la seconde salle sont couverts de peintures prêtées par la Galerie Trétiakov, qui illustrent ou interprètent par le pinceau de différents peintres la Russie kiévienne. Sont exposées aussi les copies des fresques récemment découvertes dans la cathédrale Sainte-Sophie de Kiev et au monastère Saint-Michel. Un intérêt tout particulier est présenté par les mosaïques provenant du monastère Saint-Michel qui se rapportent au temps du grand-prince Izeslav Iaroslavovitch, de 1054 à 1078.

La troisième salle contient les œuvres de différents peintres russes modernes, qui avaient prit pour thèmes divers épisodes du *Dit*, ainsi que les maquettes de costumes et de décors pour l'opéra de Borodine, *Le Prince Igor*, depuis sa première représentation en 1890 jusqu'à nos jours.

Un groupe de professeurs russes, réfugiés en France, justement émus de la difficulté dans laquelle se trouvent les savants russes vivant à l'étranger pour faire paraître leurs travaux, vient de créer pour leur venir en aide une sorte de maison d'édition sous le vocable : *Bibliothèque scientifique russe* (*Rousskaïa naoutchnaïa bibliothèka*).

Cette bibliothèque aura pour mission d'accueillir toute œuvre susceptible d'apporter une contribution à l'ensemble des travaux des savants russes dans le domaine de l'histoire, de la philosophie, de l'économique, de la jurisprudence, de l'histoire littéraire, etc., et de sauver ainsi la tradition scientifique russe, terriblement com-

promise, ces temps derniers, par l'abolition de la liberté de la parole et des recherches dans la Russie soviétique. Les ouvrages que la *Bibliothèque scientifique* va faire paraître en premier lieu sont les suivants : Zelinsky, *Religuia rimskoï respoubliki* (« Les Religions de la république romaine »). Milioukov, *Otcherki rousskoï koultouri* (Esquisse de la culture russe). Tchigevrun, *Hegel v Rossii* (Hegel en Russie).

NICOLAS BRIAN-CHANINOV.

PETITE HISTOIRE LITTÉRAIRE ET ANECDOTES

Une espèce disparue : l'érudit. Sa physiologie et sa physionomie au siècle dernier. Un cousin germain du *Cousin Pons :* Lorédan Larchey, amateur et collectionneur d'excentricités en tous genres, soit d'histoire, ou de mœurs et de langage, redresseur de torts, de surcroît, et défenseur de Sainte-Beuve. Où on le voit loué en vers jolis par Théodore de Banville, et prié à dîner en prose familière et charmante par Mme de Banville. De la science des noms patronymiques. Où on voit Jules-Arsène Claretie, Léon Cahun, Ludovic Al-Lévy, ou Halévy, préciser et commenter l'origine du leur et Georges Cavalier prier le savant M. Larchey de l'éclairer sur quelques-uns de ses ancêtres. Comment Lorédan Larchey fit la connaissance du ci-devant « Pipe-en-bois ». Les *Carnets du Capitaine Coignet*. Paul Bert s'attendrit sur papier à en-tête de la *Chambre des Députés* au souvenir de ce grognard, qu'il connut personnellement en son enfance, et traite ses mémoires posthumes de chef-d'œuvre, d'accord en cela avec Léon Hennique. Les *Excentricités du Langage* deviennent le *Dictionnaire historique de l'Argot*, lequel obtient un succès mérité de curiosité qui oblige l'auteur à l'augmenter en 1880 d'un supplément, avec le gracieux concours de Richepin, Zola et J.-K. Huysmans qui écrivent à Larchey pour le documenter et le remercier en le félicitant.

Le sort des érudits professionnels n'est pas digne d'envie. Ils se donnent beaucoup de mal, pour bien peu de profit. Ils furent à la peine, ils ne seront jamais à l'honneur. On ne les lit pas, on les feuillette, on les pille effrontément; pour tout remerciement, on les dénigre quand on ne pousse pas la goujaterie jusqu'à les insulter. Etonnez-vous que l'espèce en soit à peu près disparue. Ce serait tant pis pour l'histoire, dont ils sont les plus précieux auxiliaires, si l'histoire n'agonisait pas sous les coups que lui ont portés depuis la fin de la « grande guerre » les faiseurs de « vies romancées » ou « ranimées », de « grands récits » et de « grandes études » qui fallacieusement se recommandent de son nom. L'érudit du siècle dernier était tout à la fois un honnête homme et un homme honnête, laborieux, passionné, scrupuleux, méticuleux, méthodique et rangé. Ce n'était pas, pour l'ordinaire, un écrivain, sa modestie n'y prétendait pas, mais, au premier chef, par essence et par définition, un indiscret. Il voulait connaître le pourquoi

et le comment des choses passées; voulant la fin, il voulait les moyens, furetant, s'étonnant en furetant, cherchant des pistes effacées ou perdues, les trouvant, servi par le hasard tout autant que par son flair, interrogeant les témoins survivants, ou leurs fils et petits-fils, ou leurs notaires, fouillant l'état-civil, les archives, les demeures et les tombes, à la recherche parfois de choses infiniment petites, à quoi n'eût pas perdu son temps et ses peines un homme de sens rassis. Amateur de raretés, l'érudit était, souvent, un maniaque, un cousin germain du cousin Pons, une variété de ce grand type balzacien. Egoïste, comme tous les amateurs, qui trouvent leur volupté dans leur passion, il arrivait que l'amour-propre l'emportât en lui sur l'amour de sa collection; d'ailleurs ces curieux déterminés, ces chercheurs acharnés furent, généralement, de très braves gens, fort civils et obligeants, heureux, en toute circonstance, de faire profiter autrui de leur savoir et de leurs trouvailles. Se considérant un peu comme des ouvriers maçons, ils apportaient leur contingent de briques ou de pierres de taille à la reconstruction de cet édifice vieux de tant de siècles, ruiné par l'injure du temps et celle des hommes, qu'est l'histoire, ils donnaient, car ce n'était pas les vendre que de les proposer sous forme d'in-8° à 3 fr. 50, leurs trésors à ceux qui en avaient besoin pour l'élaboration de leur œuvre personnelle. Des historiens, des grammairiens, des romanciers, des critiques, des peintres, des poètes furent leurs tributaires, ou leurs obligés. **Lorédan Larchey** fut, de surcroît, et par occasion, un redresseur de torts, comme l'atteste cette lettre :

Cher monsieur,

Je vous remercie de votre bonne sympathie et de votre sentiment d'honnête indignation. Mon histoire avec M. Alfred Assollant est bien simple : il y a des années déjà, j'étais dans la boutique de Michel Lévy; il y était aussi, et m'entendant nommer, il se jeta à ma tête. Compliments, avances, rien n'y manqua. Le lendemain je recevais tous ses livres. Il est vrai que je n'ai jamais pu trouver l'occasion d'en parler. Cet ancien élève de l'Ecole Normale n'a rien de solide; il n'a rien gardé de sa première éducation et n'a aucun des mérites de ses autres camarades sécularisés et émancipés; il est inexact, léger, parlant de ce qu'il sait peu, et somme toute ayant

peu réussi à marquer sa place dans cette pléiade des About, Paradol, Weiss, Claveau, Sarcey, etc. Un peu de mauvaise humeur est bien pardonnable, et je conviens avoir tout fait par mon silence pour la mériter.

Mais encore une fois merci de prendre ainsi en main la cause de ceux qui vous paraissent attaqués injustement.

Tout à vous,

SAINTE-BEUVE.

Les gens de lettres, en général, et les faux écrivains, en particulier, sont vaniteux, chatouilleux et irascibles comme l'Assollant que méprisa **Sainte-Beuve.** On voit encore aujourd'hui de ces grotesques qui s'ignorent, gonflés à bloc de hargne fanfaronne, exhaler leur mauvaise humeur contre les critiques trop peu empressées à prendre au sérieux leur personne ridicule et feindre d'admirer leur prétendu génie qui n'en impose qu'à leur sottise cabotine.

Le nom de la plupart des érudits s'est effacé; même quand, par reconnaissance, on prend la peine de le citer, c'est un nom mort, que les fabricants de dictionnaires radient comme indigne d'intérêt. Si vous voulez vous faire une idée de l'œuvre — un érudit n'a pas de vie : absorbé par sa passion, il n'a pas le temps ni le loisir de vivre pour soi — de celui qui fait ce mois-ci les frais de cette petite histoire, consultez le *Dictionnaire des Contemporains*, entre 1870 et 1880, Vapereau vous renseignera sur l'activité diverse de **Lorédan Larchey.** Mais peut-être connaissez-vous ces vers charmants que rima à sa louange le poète des *Odes funambulesques :*

RÉFLEXION AMÈRE
à Lorédan Larcher

Grâce à l'archer Eros qui nous prêtait ses flèches,
Les belles aux rougeurs de roses et de pêches
Nous adoraient jadis et dédaignaient Mirès,
Quand même, plus à sec que le Mançanarès,
Nous tirions vaillamment le diable par la queue,
Et n'avions d'autre abri dessous la voûte bleue
Que le dais étoilé du ciel aérien.
Contre elles aujourd'hui nous ne pouvons plus rien
A moins qu'un vrai papier-joseph ne nous décore,

Et s'il nous est permis de les séduire encore
A l'heure où je vous vois, ô Lorédan Larcher,
Ce n'est qu'argent comptant et l'or aidant l'archer.

Bellevue, 15 décembre 1858.

Théodore de Banville.

Les années passèrent sans altérer les liens d'amitié qui unissaient le poète et l'érudit. Le 1[er] dimanche de chaque mois, qui était le jour où **Mme de Banville** recevait les amis de son mari, ceux d'hier, les vétérans de la Révolution (de 1848) et de l'Empire (le second), et ceux d'aujourd'hui, les jeunes, venus aux lettres et aux arts avec la III[e] République, Lorédan Larchey allait passer sa soirée, 10, rue de l'Eperon. On le priait parfois à dîner; si occupé qu'il fût par quelque travail de recherches, il ne se sentait pas la force de décliner une invitation tournée avec une aussi gentille insistance que celle-ci :

Cher Monsieur Larchey,

Voulez-vous être le meilleur et le plus aimable des hommes? Oui, n'est-ce pas? Eh bien! venez dîner avec nous demain ou plutôt ce soir jeudi à 6 h. 30. Madame Charpentier, que j'ai été supplier de manger avec nous un gigot de chevreuil lorrain, m'a dit qu'elle vous avait à dîner, j'ai été jalouse d'elle et je lui ai dit qu'elle pouvait me donner sa parole, car j'allais vous écrire et que vous ne pourriez pas me refuser, à moi, une *compatriote!*, la soupe, le bouilli, le gigot de chevreuil, les écrevisses et le plat de riz meringué de l'amitié et l'amitié bien chaude, bien grande, bien vraie et sans embarras d'une vraie Lorraine et de son bon cher homme, bon comme un vrai Lorrain, quoique, par aventure, il soit Bourbonnais.

Oui, oui, n'est-ce pas? On vient en vareuse, il n'y a pas de belle dame. Mme Charpentier, Mme Richepin et moi, voilà pour le sexe trompeur, quant au sexe *dit fidèle*, vous, M. Barbey d'Aurevilly, M. d'Artois, M. Richepin, tout le monde en robe de chambre et en vareuse, comme à la campagne. Sans cérémonie surtout.

Oui, oui, n'est-ce pas? Je n'accepte pas de défaite et je me dit déjà votre très reconnaissante et si vous voulez le permettre votre affectueuse payse.

Elisabeth de Banville.

Mon mari et mon fils (1) espèrent que vous n'*oserez* pas me refuser!

(1) Le peintre Georges Rochegrosse.

L'or aidant l'archer, c'était une transcription poétique du nom de Larchey (2), qui connaissait l'origine de celui de 20.200 contemporains figurant sur les annuaires de Paris. Quand sa science là-dessus se trouvait en défaut, il s'adressait aux intéressés et plus d'un s'empressa de le renseigner avec précision.

Ma famille est périgourdine de Saint-Alverès (environs de Bergerac) lui écrivait **Jules Claretie** le 4 juin 1875 (3). Je suis né à Limoges, mais mon père est du Périgord. Cette science des noms est tout à fait curieuse. Campardon m'a dit avoir trouvé dans une pièce reproduite dans le gros volume que Plon a publié sur les *Archives nationales* un acte qu'il serait facile de revoir et où se trouve la signature d'un Jean de la Claretie. C'est le seul nom de ce genre ou plutôt le seul nom identique au mien que j'aie jamais rencontré au dehors de ma famille. L'acte en question est daté de Bretagne. Voilà qui rend la chose un peu trouble. Enfin j'ai chez moi des livres où le grand-père de mon grand-père est appelé Claretius, sans que cette latinisation puisse vous éclairer beaucoup.

Léon Cahun, l'oncle de Marcel Schwob, de qui Jules Renard, à en croire G. W. Byvanck,tenait en grande estime les « vies ranimées », qu'en ce temps-là on appelait tout bonnement romans historiques, écrivit très complaisamment à Larchey, le 5 janvier 1878 :

Mon père a publié un commencement de la Bible à Strasbourg, en 1841, et à Metz, en 1842, une Grammaire hébraïque élémentaire. D'autre part, il est possible qu'il ait (*sic*) passé à Metz en 1840, mes descendants paternels étaient originaires de Metz, et antérieurement de Verdun, et y ayant toujours gardé des relations. Autant que je me souviens de ce que me racontait mon père, sa famille se serait établie en Alsace, dans le village de Rosheim, vers le milieu du siècle dernier. Une généalogie de la famille, conservée à la synagogue de Metz, disparut dans un incendie de ce monument dont je ne saurais vous préciser la date. Un fragment de cette généalogie fut sauvé et transporté en Alsace : il est actuellement entre mes mains. Il est donc possible, Monsieur, que le Cahun dont

(2) La « scientifique » étant celle-ci : « *Larchey, Larchier.* P. de Larcher. La première est comtoise et suisse; la seconde est aussi bien du Midi que du Nord... »

(3) L'année précédente, demeurant 8, rue Paradis, Claretie avait épousé Mlle Eugénie Waill, fille de M. et Mme Adelson Waill. La bénédiction nuptiale fut donnée au couple le lundi 23 février 1874, à midi, en l'église Saint-Roch.

vous parlez dans votre lettre de ce matin soit réellement feu mon père, M. H. Cahun. Je sais qu'il avait gardé pour la ville de Metz une affection toute filiale et qu'au premier voyage qu'il me fit faire, ce fut à Metz qu'il me conduisit d'abord...

Léon Cahun n'oubliait que l'essentiel, à savoir que Cahun = « Cahen, Prêtre, lévite, chef », en hébreu.

Se fiant à sa seule intuition, il advint à Larchey d'imaginer des définitions fantaisistes de quelques noms, surtout de ceux d'origine étrangère. Ainsi pour celui de l'auteur de la *Juive* :

Halévy : Nom porté par la seule famille de l'éminent compositeur, qui s'appelait d'abord Henry Aron Lévy, écrivait-il. Ne conservant que les initiales des deux premiers noms, il se fit par leur adjonction le pseudonyme *Halévy*, que ses succès conservèrent en nom définitif. Cela rentre dans la classe des cas que la science ne saurait expliquer sans information particulière.

L'auteur de la *Famille Cardinal* (en collaboration non avouée avec Degas) et de l'*Abbé Constantin*, **Ludovic Halévy**, qui ne rougissait pas de sa race et se fût cru déshonoré en reniant sa religion, fût-ce pour se rendre digne de passer l'habit vert sous la Coupole, adressa à Lorédan une lettre, que M. Daniel Halévy, son propre fils, eût pu écrire, en la contresignant, pour protester à M. Charles Maurras qu'il n'est point un portestant-né :

Vous n'avez pas été exactement renseigné en ce qui concerne notre famille, et mon oncle, l'auteur de la *Juive*, ne s'appelait pas Henry Aron Lévy... écrivait Ludovic, ses prénoms étaient *Fromental Elie*... Son père, mon grand-père, s'appelait Elie Lévy. En vous écrivant, j'ai sous les yeux une brochure intitulée : *Hymne à l'occasion de la paix par le citoyen Elie Lévy, chantée en hébreu et lue en français dans la grande synagogue de Paris, le* 17 *Brumaire, an X*. Mon père, M. Léon Halévy, dans une notice biographique sur F. Halévy a expliqué la transformation du nom de notre famille et je n'ai qu'à copier le passage suivant de cette notice :

« Le vrai nom de notre père était Lévy, Elie Lévy. En 1807, les Israélites de France furent invités par mesure gouvernementale, prise de concert avec une décision du grand Sanhédrin, convoqué à Paris, à changer ou reviser leurs noms de famille pour éviter la confusion qui résultait sur le registre de l'état civil de la similitude

d'un grand nombre de noms. Notre père ajouta à son nom l'affixe hébraïque ou article *hal* et s'appela dès lors Halévy, qui avait été le nom de plusieurs talmudistes célèbres et notamment du poète Jédécias Halévy, au treizième siècle de notre ère.

Son dictionnaire des noms valut à Lorédan Larchey le plaisir de faire la connaissance d'un personnage très sympathique et quasi historique, ayant été singulièrement mêlé au tumulte suscité par la première représentation d'*Henriette Maréchal*. Il reçut un jour cette lettre assez imprévue :

Monsieur,

Ami de *Louis Noir*, trop paresseux pour me présenter à vous, je m'autorise de son nom pour vous adresser une demande d'intérêt tout personnel, à laquelle nul ne peut mieux répondre que l'historien des anecdotiers de l'Empire. Il y a eu sous l'Empire un général nommé *Cavalier*, ancien colonel des *dromadaires* en Egypte, protestant et dont la famille était des environs de Nîmes. Je porte le même nom que lui, je suis également protestant et mon père, de la famille de *Jean Cavalier le Camisard*, est d'origine d'*Anduze*, près d'Alais, comme toute ma famille depuis Louis XIV au moins. J'aurais un intérêt puissant à savoir si nos deux familles n'en font qu'une, ce qui me paraît quelque peu probable; d'un autre côté, resté seul des miens, sans avoir de rapports avec ce qui reste de ma famille dans le Midi, je prends la liberté de vous demander ces renseignements que vous pouvez avoir entre les mains. Mon grand-père Cavalier fut du reste attaché aux fournitures de l'armée de l'Empire, puis magistrat municipal à Alais. Je dois vous prévenir qu'il s'agit tout simplement d'une question d'héritage.

Recevez d'avance mes excuses et mes remerciements.

G. CAVALIER

Ce que répondit Larchey, je l'ignore, mais j'imagine qu'il s'empressa d'entrer en relations avec l'ex « **Pipe-en-bois** », lequel sous son vrai nom de **G. Cavalier** était ingénieur, 15, passage Masséna, à Neuilly, afin d'obtenir de lui, ou grâce à lui, communication du journal que son grand-père avait peut-être tenu à l'exemple du sergent Fricasse, de la 127e demi-brigade, et du **Capitaine Coignet,** de qui Lorédan Larchey avait publié les carnets à la grande joie de **Paul Bert** qui lui avait écrit, le 21 mai 1884 :

Jean-Roch Coignet! Peu de gens l'ont aussi bien connu que moi! Que de fois il m'a fait sauter sur ses genoux me racontant ses histoires que je sais encore par cœur, avec un inimitable accent, et des épices qui ont disparu par respect pour le papier! Il était très lié avec mon père et ils étaient espionnés ensemble sous la Restauration. C'est à la maison que faisant des armes sans masque avec le major Euvrard, autre vieux guerrier en demi-solde, il eut un œil crevé d'un coup de fleuret. C'est la seule blessure sérieuse qu'il ait jamais reçue. Il n'en parlait jamais et n'en souffle mot dans ses mémoires par un sentiment d'amour-propre blessé. Je suis très content que vous ayez tiré de l'obscurité l'œuvre de ce vieux soldat, figure bien intéressante, justement pour ce qu'elle est une moyenne et représente 100.000 autres figures. Gambetta était tout à fait enthousiaste de son récit de la bataille de Marengo que je lui avais lu : c'est en effet un pur chef-d'œuvre.

C'était également l'opinion de **Léon Hennique.**

Coignet est un chef-d'œuvre, disait-il. Je ne connais pas d'époque plus vibrante que celle de ce brave homme. On n'en fait plus de cette pâte-là.

Dès sa jeunesse, Larchey s'était mis à faire la chasse aux excentricités de langage, non pour les honnir et les détruire, comme chenilles et mauvaise herbe, mais pour les colliger diligemment et les fixer, avec leur origine, dans un recueil, ainsi que dans un herbier. Etrange, mais utile lubie que celle-là qui germa sous la calotte de ce lettré bourgeois, bien élevé et qui, soit qu'il parlât ou qu'il écrivît, se fut cru déshonoré en se servant d'expressions vulgaires ou grossières, dont le bon goût, la décence et la syntaxe s'offensaient effroyablement. Ce n'est point qu'il comptât en user, mais pour la rareté de la chose, en clinicien qui s'éprend du cas qu'il étudie, et l'argot pour Larchey était une maladie du langage, comme le phylloxéra ou la lèpre. Cette curieuse canaille, qui n'avait rien que de hautement spéculatif, Larchey put la satisfaire dans le silence de son cabinet, défendu contre les bruits et les tentations du dehors par les rangées de bouquins qui le tapissaient en augmentant l'épaisseur des murs. Il échenillait là livres et journaux, en pantoufles et robe de chambre douillette, tout à la poursuite acharnée des locutions au double sens du mot vicieuses, qu'il avait dessein de codifier, voulant se consti-

tuer le Littré de cet argot qui de plus en plus se glissait dans les livres, surtout dans les romans, lesquels depuis quelque temps avaient tendance à n'être plus romanesques, mais à figurer des tableaux de mœurs. L'histoire des mœurs, c'était un autre dada du bon Larchey, qui avait publié à ses frais une multitude de brochurettes in-12 : *Le carnet de la comtesse de L...*, « avec fac-similé du récit de la perte de sa dernière dent », *Autographes sérieux et comiques*. I. *Les Gastronomes*. II. *Les Amoureux :* déclarations, rendez-vous, plaintes, ruptures et provocations. III. *Les Demandeurs :* Places, honneurs, argent, mariage, etc. etc., *Les Grands jours du petit Lazari* par un de ses artistes, *Tribulations d'une muse académique* (*Adèle Caldelar*), *les Tuileries en* 1848; *Notes d'un agent*, etc., etc... Le roman des mœurs populaires ou cyniques avait fleuri au XVIIIe siècle, et même à tous les siècles; Larchey était trop entendu dans la littérature de l'un et des autres, pour naïvement s'étonner de cette floraison parasite et se scandaliser d'un langage malsain dans les ruelles, les salons précieux, les journaux et une foule de parlottes et de pétaudières bourgeoisement hypocrites, mais partout ailleurs pittoresque et réjouissant en son imprévu cocasse et sa verte crudité. Ces mœurs de la rue, de l'atelier, des lupanars, cette vie naturelle, brute et brutale, en marge de la vue sociale, officielle et mi-jaurée, aussi excentrique que les faubourgs l'étaient par rapport à la capitale, finissait toujours par s'imposer à un moment donné, et un très grand écrivain comme Balzac ne dédaignait pas d'accueillir l'argot dans ses livres. Zola qui, avec ses *Rougon-Macquart*, semblait vouloir prendre la suite du démiurge de la *Comédie humaine*, en faisait naturellement autant, exagérant quelque peu, comme l'y portait son tempérament méridional (« Zola. Gazon, et par extension terrain gazonné: *Zolla*, italien »). Son dernier roman était à ce point de vue une mine. *Le Bien Public* en ayant, sur la réclamation de quelques abonnés imbéciles, interrompu la publication, Lorédan Larchey en était bien marri pour ses recherches, mais ayant appris qu'une revue avait recueilli Lantier, Gervaise et Cie honteusement expulsés du n° 5 de la rue du Coq-Héron..., il écrivit à leur historien pour le prier de lui dire où il pourrait se procurer cette suite si passionnante pour ses

recherches. Il reçut en réponse cette lettre (1) bien faite pour le réjouir :

Paris, 10 septembre 1876

Monsieur et cher confrère,

Votre lettre m'arrive à Paris où je viens de rentrer. La revue qui publie l'*Assommoir* est la *République des Lettres* (2 rue de Châteaudun). Mais je vous conseille d'attendre le volume qui paraîtra cet hiver, à la Bibliothèque Charpentier. Le texte sera plus pur et définitif.

J'ai beaucoup à vous remercier, d'ailleurs; car je me suis souvent servi de vos travaux sur l'argot parisien pour ce roman de pure curiosité littéraire qu'on a accueilli d'une si étrange façon.

Veuillez me croire votre bien dévoué confrère

ÉMILE ZOLA

21, rue Saint-Georges (Batignolles).

Un autre que Larchey se fût enorgueilli d'avoir contribué, au même titre que Denys Poulot, à la création d'un chef-d'œuvre naturaliste, mais Lorédan était modeste et ne prétendait pas tout connaître du langage populaire. Il se faisait l'élève de ceux qui y étaient passés maîtres. Richepin à qui il avait adressé un exemplaire de son *dictionnaire historique d'argot* accompagné d'une carte de visite sur laquelle il avait écrit :

(1) Quelques années plus tard, répondant à une question de Larchey, Zola lui écrivit :

Médan, 8 novembre 89.

Mon cher Confrère,

Je n'ai malheureusement pas ici les documents exacts pour vous répondre. Mais, de mémoire, je puis vous renseigner à peu près, et je vous renvoie pour le reste à Charpentier lui-même.

1° C'est *Nana* qui m'a rapporté le plus, vingt mille francs dans le journal, et environ soixante-quinze mille chez l'éditeur, sans compter les vingt mille de l'édition illustrée — en chiffres ronds.

2° Le revenu annuel de mes œuvres est très variable. Pendant mes campagnes de presse, il a été très fort, et il a baissé depuis que je travaille à l'écart. Mettez que le roman que je fais par an me rapporte soixante mille francs et que les romans parus m'en rapportent vingt mille environ. Ils en ont rapporté jusqu'à cinquante mille;

3° On me paie la ligne de mes romans vingt sous dans les journaux. Mais j'ai fait des forfaits : mon roman le plus payé a été *Pot-Bouille* au *Gaulois :* trente mille francs. Chez Charpentier, j'ai eu longtemps dix sous par exemplaire tiré; j'ai aujourd'hui douze sous. Ajoutez que pour chaque roman je vends une quinzaine de mille francs de traductions.

En somme, nous sommes quelques-uns à gagner largement notre vie. Mais il y a loin de là aux millions dont on parle.

Bien cordialement à vous,

ÉMILE ZOLA.

Serait [Lorédan Larchey] fort obligé à M. Richepin s'il voulait bien décrire ci-dessus le sens précis de son expression : « on les passe *chez paing* ». Tous mes remerciements anticipés.

lui retourna son bristol avec cette définition :

paing, forme argotique de poing. Passer chez paing, passer aux poings, aux coups.

Peu après, il lui écrivit :

Cher Monsieur,

Je regrette d'être si loin, car votre carte m'aurait enfin déterminé à vous faire une visite que j'ai depuis longtemps envie de vous rendre. Je vous aurais alors signalé quelques erreurs qui se sont glissées dans certaines citations empruntées à la *Chanson des Gueux* par votre excellent dictionnaire. Je n'en ai qu'une présente à la mémoire, et je m'empresse de vous la citer : *guiche*, signifie rouflaquette, accroche-cœur. J'aurais pu aussi vous donner quelques-renseignements utiles. En effet, par suite de circonstances trop longues à vous raconter, j'ai eu l'occasion d'étudier l'argot sur le vif, et non dans les livres. Quand j'ai rimé en argot, c'est qu'effectivement je pensais dans cette langue, que j'ai parlée et parle encore couramment. Vous voyez, cher monsieur, que j'aurais pu vous être de quelque secours. Mais ce n'est que partie remise. Je retourne à Paris dans quelques semaines, et je me ferai alors un véritable plaisir d'aller causer avec vous.

Veuillez agréer, Cher Monsieur, l'assurance de mes meilleurs sentiments.

ANDRÉ-JEAN RICHEPIN,
76, rue Grignan,
Marseille.

Larchey l'ayant prié de lui donner un supplément d'information, Richepin s'empressa de le lui envoyer de Marseille, le 12 mai 1879 :

Guiche signifie purement accroche-cœur et pas du tout cheveu. Le sens précis vous sautera aux yeux par ceci, que *guiche* s'emploie aussi pour désigner certaines *virgules* dans certains *lieux*. Je n'en connais point l'étymologie.

Paing est évidemment un calembour sur poing. Le mot s'est déformé, d'abord par prononciation nasale, puis pour faire le jeu de mot. Ainsi poivre, poivrier, poivré, poivrot, qui viennent de pivre, et qui a prêté à un calembour. Passer chez paings est une construction française ou plutôt particulière à l'argot, ex. : passer

chez tabac (pour battre), se passer chez briffe (pour manger), etc...

Gras, veut dire lieux, goguenots.

Laisé, femme. Contraction de *laisée,* la femme qu'on baise comme on veut, la putain.

Je n'ai pas d'autres mots en mémoire. Mon exemplaire de votre dictionnaire est à la Fère. Si je l'avais ici, je pourrais, en relisant, retrouver les quelques mots dont je vous ai parlé.

Le dictionnaire historique d'argot, « 8e édition des excentricités du langage augmentée d'un supplément mis à la hauteur des révolutions du jour », parut en 1880. Lorédan Larchey en fit hommage à ceux des écrivains contemporains de qui les œuvres lui avaient fourni d'utiles matériaux. Richepin lui écrivit :

Cher Monsieur,

Je vous remercie infiniment de l'envoi de vos deux dictionnaires et de la mention gracieuse que vous voulez bien m'accorder dans la préface de votre supplément. J'ai aussitôt lu tout ce supplément et un de ces jours, si vous le permettez, je me ferai un véritable plaisir de vous proposer encore quelques rectifications. Une si grosse besogne qu'un dictionnaire d'argot ne va pas sans tiraillement, sans erreurs, puisque les lexiques ordinaires, même le Littré, en offrent un grand nombre. Je crois être agréable à votre conscience en vous promettant les renseignements que je puis avoir et je vous prie, Cher Monsieur, de les accueillir comme le meilleur témoignage de mon sentiment à votre égard.

Votre tout dévoué,

ANDRÉ-JEAN RICHEPIN.

Je ne sais ce que Zola écrivit à Larchey, mais Huysmans (Villageois en flamand), le 19 mars 1880 lui envoya cette lettre qui très certainement dut lui faire plaisir :

Que les sœurs Vatard vous remercient tout d'abord, Monsieur et Cher Confrère, d'avoir bien voulu vous occuper d'elles dans votre supplément au dictionnaire d'Argot.

Et puis que leur père exprime au moins toute sa gratitude à l'écrivain qui, aimant la verte couleur des expressions mises au Saint-Lazare de la langue, a écrit cette phrase sur le naturalisme : « les études de mœurs n'ont jamais assez de hardiesse pour les chercheurs qui poursuivent la constatation de certains mots ».

Enfin, tous tant que nous sommes parmi les rares gens qu'enchante une locution imagée, nous vous devons une sincère recon-

naissance pour le difficile et patient travail que vous avez si bien accompli.

Nous avons bien souvent consulté votre dictionnaire et il est au moins juste qu'en échange de tous les services qu'il nous a rendus nous vous affirmions nos remerciements et vous assurions que nous ne sommes pas des ingrats. [...]

La postérité elle aussi eût dû se montrer reconnaissante à Lorédan Larchey de ses travaux multiples et divers, mais elle l'a oublié, comme elle oublie tous les savants et modestes artisans de l'histoire écrite.

AURIANT.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leur destinataire, sont ignorés de la rédaction et, par suite, ne peuvent être ni annoncés ni distribués en vue de comptes rendus.]

Archéologie, Voyages

Camille Mauclair : *De Jérusalem à Istanbul;* Grasset. 18 »

Histoire

Paul Bastid : *Sieyès et sa pensée.* avec des portraits; Hachette. 125 »

G. Bourgin : *La Troisième République, 4 septembre 1870-3 août 1914;* Colin. 17,50

Robert Goffin : *L'Epopée des Habsbourg. Elisabeth l'impératrice passionnée;* Edit. de France. 18 »

O. Merlat-Guitard : *Louis-Napoléon Bonaparte. De l'exil à l'Elysée;* Hachette. 18 »

Judaïsme

G. Ricciotti : *Histoire d'Israël. Tome I : Des origines à l'exil.* Traduction française par Paul Auvray. Avec 128 illustr., des cartes et un index. Picard. 75 »

Littérature

Charles Beuchat : *De Restif à Flaubert ou le Naturalisme en marche;* Edit. La Bourdonnais. 25 »

Robert Dreyfus : *De Monsieur Thiers à Marcel Proust.* (Proust l'invisible. Péguy typographe. Mme Straus-Bizet. Elie Halévy. Gobineau. Saint-Valery. Thiers. Gambetta. Broglie. Genèse de la République opportuniste et radicale); Plon. » »

L. Emery : *Vision et pensée chez Victor Hugo.* Avec 16 reprod. h. t. de dessins de Victor Hugo; Imp. Audier, Lyon. 15 »

Edmond et Jules de Goncourt : *La femme au XVIIIe siècle. La société, l'amour et le mariage.* Avec des illust.; Flammarion. 7,50

Imré Gyomaï : *Trébitch Lincoln le plus grand aventurier du siècle;* Edit. de France. 18 »

Louis Lavelle : *L'erreur de Narcisse;* Grasset. 18 »

Louis Royer : *Bibliographie stendhalienne 1936-1937;* Arthaud, Grenoble. » »

Poésie

Yvonne Ferrand-Weyher : *Songes et divertissements;* le Divan. » »

Jules Majour : *L' « Angélique » Sainte Jeanne d'Arc.* Avec lettre-préface de S. E. le Cardinal Baudrillart; Boivin. 18 »

Jeanne Perdriel-Vaissière : *Fumée du soir;* Marsyas, Aigues-Vives, Gard. 10 »

Ramlec : *Mieux que des rêves;* Debresse. 12 »

Ramlec : *Les sonnets politiques;* Debresse. 12 »

Pham Van Ky : *Hué éternelle;* Nouv. Revue Indochinoise. 20 »

Philosophie

Etienne Souriau : *Avoir une âme;* Belles Lettres. » »

Politique

Jacques Bardoux : *L'ordre nouveau. Face au communisme et au fascisme;* Hachette. 18 »

Salvador de Madariaga : *Le grand dessein;* Flammarion. 26 »

André Tardieu : *L'année de Munich,* notes de semaines 1938; Flammarion. 18,50

Questions religieuses

Albert Dufourcq : *Le christianisme antique, des origines à la féodalité;* Hachette. 20 »

Roman

Henry Bordeaux : *Le barrage;* Nelson. » »

Louis Bromfield : *La Mousson,* roman sur les Indes modernes, texte français de Berthe Vullieman; Stock. 30 »

Comte de Gobineau : *Nouvelles asiatiques.* Préface de Cl. Serpeille de Gobineau; Nouv. Revue franç. 25 »

Victor Jonesco: *Contes mirifiques;* Les Nouvelles moissons. 18 »

Margaret Mitchell : *Autant en emporte le vent,* traduit de l'anglais par Pierre François Caillé; Nouv. Revue franç. 50 »

Marcel-Pierre Rollin : *Le carnet noir (Pierre et Reine);* La Vie toulousaine, Toulouse. 12 »

René Schickelé : *La veuve Bosca;* Nouv. Revue critique. 27 »

Sciences

Pierre Beasse : *Nouveaux procédés simples et rationnels de radiesthésie physique,* avec le concours d'un groupe de radiesthésistes; Libr. du Progrès scientifique, Grenoble. » »

Georges Bruhat : *Les étoiles;* Alcan. 25 »

Albert Einstein et Léopold Infeld : *L'évolution des idées en physique des premiers concepts aux théories de la relativité et des quanta,* traduit de l'anglais par Maurice Solovine. Avec 73 figures et 3 planches h. t.; Flammarion. 22 »

Sociologie

L. Geynet : *Electeurs-rois, Moloch prend le profit de + de 99 % de votre travail. Le savez-vous? Le voulez-vous?* Chez l'éditeur, 5, place Saint-Nizier, Lyon. » »

MERCVRE.

ÉCHOS

Prix littéraire. — Le Grenier des Goncourt. — Le buste de Maurice Rollinat. — Le souvenir de Willy. — Verlaine au café François-Ier. — L'allongement de la Tour Saint-Jacques. — A propos d'Armand Silvestre. — Rimbaud et Henri Martin. — Le bon serviteur. — Le Prince caporal et le Roi sergent. — Sur une statue de Corneille. — Où se logent les abeilles? — Le souvenir d'Henri Heine. — La « Religion sublime ». — Trois fois m... — Le Sottisier universel.

Prix littéraires. — Les trois prix littéraires de l'hebdomadaire *Marianne* ont été ainsi décernés. Celui de 10.000 francs, destiné à un roman, a été partagé entre M. Clément Richer (*L'Homme et son Requin*), Mlle Yvonne Poisson (*Norée*) et Mlle Arlette de Pitray (*Sophie Rostopchine*). Partage aussi de 5.000 francs entre M. Michel Maurette et M. Paul Vincent, chacun pour une nouvelle. Enfin, sur 3.000 francs affectés aux contes, Mlle Yveline Pollet a reçu 2.000 fr. et M. Rouvier, 1.000 francs.

§

Le Grenier des Goncourt. — Il faut le sauver, dit M. Jean Ajalbert dans un pathétique article qu'il a donné à *Paris-Soir* (n° du 27 janvier).

La Ville de Paris a bien acquis le pavillon, situé au 67 du boulevard Montmorency; mais il pleut dans le grenier et, par économie, le conseil municipal a refusé récemment les crédits qu'on lui demandait pour les réparations nécessaires. Il faudrait cent mille francs. Si on en trouvait la moitié par souscriptions, M. Ajalbert pense que les édiles parisiens voteraient l'autre moitié. Et, pour sauver ce « Grenier » des Goncourt, il y a, dit-il, assez de gens qui leur doivent leur succès. — M.

§

Le buste de Maurice Rollinat. — En attendant la réalisation d'un monument *Maurice Rollinat* à Châteauroux, un petit groupe d'admirateurs du poète musicien, sur l'initiative d'Emile Vinchon, son principal biographe, d'Albert Chantrier, son collaborateur musical, du poète Raymond Christoflour, qui fut un des amis des dernières années, élèvera le 16 avril prochain, avec le concours de la Société des Gens de Lettres, de la Société des Auteurs et Compositeurs, de la Société des Poètes français, un buste en bronze, œuvre du sculpteur Paul Surtel, dans le bourg creusois de Fresselines, qui fut le refuge de Maurice Rollinat.

Les souscriptions sont reçues par M. Emile Vinchon, à Saint-Benoît-du-Sault (Indre) C. Ch. P. 14-15, Orléans. — (*Communiqué.*)

§

Le souvenir de Willy. — Notre collaborateur Auriant a reçu la lettre suivante qu'il nous demande d'insérer, ce que nous faisons avec plaisir :

Ce 16 février 1939.

Cher Monsieur,

Je ne saurais laisser passer votre article sur notre *cher* Willy, sans vous féliciter et sans vous remercier. C'est là, de votre part, une bonne action et un acte de justice.

Oui, un tas de gens, la plupart des confrères, jaloux de son esprit et de ses succès, furent *ignobles* à son égard; non seulement ils le plaquèrent, mais ce fut la curée, quand le pauvre Willy eut cessé de plaire et qu'on n'eut plus à redouter ses mots.

Quelques-uns, cependant, lui étaient restés fidèles, entre autres Alfred Vallette. Que de fois, sachant que, dans la mauvaise fortune, je continuais à le voir, me demanda-t-il de ses nouvelles, ne me cachant pas son affectueuse sympathie pour l'écrivain et pour l'homme!

Si bien que, à la mort de Willy, par un petit bleu, le bon Vallette voulait bien me charger de rédiger l'écho relatif à cette mort. Cet écho fut, en réalité, un article de trois pages, le plus long, je crois bien, avant le vôtre qui ait été consacré à sa mémoire, écrit, non seulement avec sympathie mais avec émotion.

Demandez donc au *Mercure* communication du numéro du 1er février 1931. Pages 756 à 758, vous trouverez l'adieu du *Mercure* à Willy et pourrez constater qu'il y eut un directeur propre — ce qui ne vous étonnera pas de sa part : il en fut de même pour Octave Uzanne — et un ami demeuré fidèle.

« Peut-être, avant dix ans, s'apercevra-t-on que c'était un grand écrivain. »

C'était ma dernière phrase. On n'a pas encore *voulu* s'en apercevoir.

Mille cordialités. PIERRE DUFAY.

§

Verlaine au café François Ier. — Nous avons reçu la lettre suivante :

Mon cher Confrère,

Enfin, le *Mercure de France* relève quelques-unes des inexactitudes — et il y en aurait beaucoup à relever! — dans les articles ou volumes consacrés au pauvre Lélian par de jeunes ou demi-jeunes littérateurs qui ne l'ont jamais connu.

Il est très exact, comme dit Dyssord, que le port d'attache de Verlaine était le Café François-Ier, qui faisait le coin de la rue Gay-Lussac et de la rue Royer-Collard. La gare dite du Luxembourg occupe actuellement l'emplacement du François-Ier.

Je serais désireux que ceux qui ont vu Verlaine au Vachette se fassent connaître. J'ai vécu au Quartier pendant bien des années; j'ai, comme un certain nombre de jeunes, fréquenté Verlaine : je l'ai vu bien souvent, je me suis entretenu avec lui bien souvent au François-Ier où il occupait toujours — on peut dire tous les jours — la même place : au fond du café. De notre bande joyeuse, nul n'est arrivé à la notorité dans la littérature ou les arts. Il y avait là — celui d'entre nous le mieux arrivé — Lucien Hubert, compatriote de Verlaine, qui étudiait à l'Ecole Coloniale, mort il y a quelques mois, sénateur, ancien vice-président du Sénat, ancien ministre; Dillon, fils du fameux Comte Dillon (du boulangisme); Oudinet (qui s'essayait dans le journalisme, au *New York Herald*, et à

fini quelque part en Indochine, dans la douane, je crois; votre serviteur qui collaborait à divers quotidiens ; *l'Evénement* (de Magnier), le *Figaro* (de Magnard), etc., et à de petites feuilles du Quartier : *Lutèce* qui s'imprimait boulevard Saint-Germain, près de la rue du Cardinal-Lemoine; Duchemin qui devint patron d'un bar du... boulevard (on l'appelait ainsi) Champollion; Thomas Derevosge, qui fut juge de paix.

Que de fois l'un ou l'autre, nous avons réglé les soucoupes de Verlaine! Et tous les jours ou à peu près, après sa station au François-Ier, Verlaine allait prendre *des* absinthes chez un bistrot bien curieux de la rue Saint-Jacques, non loin de la rue Malebranche, et que l'on nommait l'Académie : il y avait chez ce bistrot une petite salle en arrière-boutique, dont les murs étaient splendidement décorés de pochades d'artistes, dont quelques-uns sont devenus célèbres. C'est que ce bistrot était aussi fréquenté par des artistes peintres et sculpteurs qui déjeunaient régulièrement dans un petit restaurant des environs de Cluny. Le groupement avait pris nom « le Cénacle ». Dampt, bien qu'ayant son atelier rue Campagne-Première, — oh! ces représentations de guignol chez Dampt! — y fréquentait, ainsi que le sculpteur sur bois Bloch.

Ces souvenirs ne me rajeunissent pas : que de pages il y aurait à écrire sur ce pauvre Verlaine, esprit inquiet, bel ivrogne ignorant la propreté, de tenue plus que négligée, et sur son copain Bibi-la-Purée, l'homme à la brosse à cirage!

Veuillez agréer, mon cher Confrère, etc...

PAUL MÉGNIN.

§

L'allongement de la Tour Saint-Jacques. — Beaucoup de personnes ignorent qu'au moment de la transformation de Paris sous Napoléon III et du percement de la rue de Rivoli (1852-1858), on dut enlever une butte sur laquelle s'élevait la Tour Saint-Jacques.

L'Eglise Saint-Jacques-la-Boucherie, construite sans doute vers 1108, avait reçu des améliorations et des adjonctions du XIIIe au XIVe siècle. C'est ainsi que le portail nord donnant sur la rue des Ecrivains avait été bâti avec les deniers de Nicolas Flamel, libraire et écrivain juré de l'Université de Paris et que la Tour qui s'élevait à l'angle sud-ouest de la façade occidentale et qui subsiste encore aujourd'hui fut construite dans les dernières années du règne de Louis XII et au commencement de celui de François Ier. Elle fut commencée en 1508, terminée en 1522, bâtie avec le produit des offrandes des paroissiens.

La paroisse de Saint-Jacques-la-Boucherie ayant été supprimée en 1790, l'église fut classée au nombre des propriétés de la Nation, puis elle fut aliénée en 1797 et démolie peu après. La Tour, que nous admirons, fut conservée grâce à Giraud, architecte du Domaine, qui avait précisé qu'elle ne serait comprise dans le prix de vente de 411.200 francs qu'à la condition qu'elle serait respectée.

Sur l'emplacement de l'église on installa « la Cour du Commerce », marché des Fripiers, dans la Tour une fabrique de plomb de chasse qui y causa à l'intérieur beaucoup de dégradations. La

Tour fut mise en vente par le propriétaire, en 1836, et fut acquise au prix de 250.000 francs par l'administration municipale; elle était alors en fort mauvais état.

En 1852, la rue de Rivoli longeait le jardin des Tuileries et s'arrêtait au pavillon de Marsan et au passage Delorme. Après, c'était un quartiers aux ruelles étroites et sales avec des vilaines maisons et des taudis qui couvraient en partie les places du Palais-Royal, du Carrousel et de la Colonnade; sur celle-ci, devenue plus tard la place Saint-Germain l'Auxerrois, elles masquaient la Colonnade du Louvre. Les difficultés éprouvées par la Ville au moment du percement de la rue de Rivoli aux abords des Halles et de la Tour Saint-Jacques furent pour Napoléon III la cause déterminante du remplacement du Préfet de la Seine Berger, le 23 juin 1853, par Haussmann, préfet de la Gironde. Aux abords de la rue Saint-Martin le nivellement du quartier nécessita la démolition et la reconstruction du pont Notre-Dame, le remaniement des quais sur les deux rives du fleuve, la reconstruction du Pont au Change et la transformation de la Place du Châtelet et naturellement l'enlèvement de la Butte de Saint-Jacques-la-Boucherie.

La Tour fut isolée par la démolition des maisons, le sol surbaissé et nivelé, ce qui amena la disparition de la Butte. La Tour fut restaurée et consolidée d'après les plans de l'architecte Théodore Ballu. Comme il était indispensable de « l'allonger » par le bas, en sous-œuvre, elle fut soutenue en-dessous par un énorme échafaudage et maintenue au même niveau. On construisit au-dessous d'elle un soubassement et un étage inférieur avec quatre forts piliers formant quatre arcades et au-dessous de cet étage une plateforme constituant une terrasse avec balustrade ajourée dans le style de la Tour. Au centre, au droit des arcades, Haussmann fit placer la statue de Pascal en souvenir des expériences faites en 1647 par celui-ci dans la Tour et relatives à la pesanteur de l'air et à la chute des corps.

La Tour Saint-Jacques mesure 52 mètres de hauteur depuis le sommet jusqu'à la terrasse sur laquelle elle repose et 57 mètres 53 y compris cette terrasse, les quatres faces formant à la base un carré de 12 mètres de côtés; le terre-plein octogonal sur laquelle elle s'élève mesure 22 mètres dans sa plus grande largeur.

Les travaux exécutés par Théodore Ballu étaient extrêmement délicats, surtout à cette époque où la technique n'avait pas les moyens dont elle peut disposer aujourd'hui. — ANTONY GOISSAUD.

§

A propos d'Armand Silvestre. — Armand Silvestre, qui a écrit des vers d'une métrique irréprochable, au moyen desquels il a exprimé les pensées les plus fines et les plus délicates, a été, même de son vivant, beaucoup plus connu comme auteur de contes gaulois et presque scatologiques, épars dans divers quotidiens.

On a à peu près oublié ses vers, tandis que les aventures de l'amiral Lekelpudubec et du commandant Laripète, contés avec une complaisance certaine, sont encore dans toutes les mémoires.

Ce point sera difficilement éclairci et l'on se demandera longtemps pourquoi cet auteur gai aura par ses amis été surnommé le « Cochon triste » et par ses détracteurs (on en a toujours) qualifié de « Triste Cochon ».

Armand Silvestre était entré à l'Ecole Polytechnique dans les premiers numéros, et en était sorti dans les premiers rangs, ce qui l'avait classé dans l'Inspection des Finances.

Versé dans la littérature comme il l'assurait plaisamment, il commença un de ses articles quotidiens par cet exorde désabusé : « A l'époque où j'inspectais les finances de mon pays, et Dieu sait comme elles étaient inspectées...», et se livra ensuite à ses plaisanteries ordinaires sur les deux protagonistes imaginaires, auxquels il avait créé une notoriété spéciale. L'auteur de ces lignes, jeune encore (ce qui lui a bien passé) assista par hasard à une agape familiale donnée en l'honneur du poète dans le Midi, dont ses parents étaient originaires, quoiqu'il fût né à Paris; la gaîté fut générale depuis le potage jusques au champagne; le paysage était ensoleillé à souhait; tout souriait autour de lui; seul le héros de la fête resta aussi sombre que sa pensée.

On peut se demander s'il a rêvé une existence qu'il n'a pas pu vivre ou si, disparu relativement jeune, il a subi une vie qui ne lui paraissait pas digne d'être vécue. — R. DALIDOU.

§

Rimbaud et Henri Martin. — Feuilletant l'Histoire de France d'Henri Martin, je trouve dans le tome I ces lignes, relatives aux bardes :

« Tout ce grand symbolisme de la nature, dont la poésie moderne retient à peine quelque image effacée, est, pour le poète du monde primitif, la langue même de la poésie; ces termes aujourd'hui vagues et obscurs d'enthousiasme, d'inspiration et d'extase, formules incomprises d'une antique tradition, expriment l'état réel de l'âme

du barde, quand l'*esprit* s'empare de lui. Le poète est un voyant : sans avoir besoin de recourir, comme le prêtre, aux rites de la divination, il a la *seconde vue* dans le temps et dans l'espace. »

La presque similitude des mots en italique avec ceux de la fameuse « Lettre du voyant » n'évoque-t-elle pas une source possible? Rimbaud pouvait très bien avoir lu l'histoire de France d'Henri Martin, existant alors en édition populaire, et avoir été frappé par ce passage. — JEAN PULBY.

§

Le bon Serviteur. — La figure du bon Serviteur à tête de bœuf, bois de cerf et pieds de cerf, portant deux seaux et une torche allumée dont nous entretient M. van Gennep dans le n° 972 du *Mercure* (p. 736), est très analogue à celle du Baphomet des Templiers et plus encore à celle de l'Androgyne hermétique placée par Eliphas Lévi en tête de son Rituel.

L'Androgyne a une tête et des pieds de bouc, de vastes cornes entre lesquelles se tient une torche flamboyante (le feu) et enfin un abdomen cuirassé d'écailles de poisson (l'eau).

C'est la théorie sous forme allégorique, des quatre éléments des anciens (matière à l'état solide — liquide — gazeux et radiant).

Les allégories de ce genre s'interprétaient sur trois plans : physique, astral et divin.

L'Androgyne hermétique d'Eliphas Lévi représente une interprétation sur plan astral.

La tête de bœuf du bon Serviteur indique une interprétation sur le plan physique ou monde des faits. Elle fait penser au Chéroub d'Ezéchiel, ange à tête de taureau, qui depuis la Chute agite une épée flamboyante pour interdire l'entrée de l'Eden et qui symbolise l'âme physique de la Terre.

Le taurobole des initiations mithriaques symbolisait la conquête de l'épée.

A remarquer que le bon Serviteur porte *deux* seaux pour indiquer la double nature de l'eau et par correspondance celle de l'électricité (au lieu de feu, terre, air, eau, on peut, sur d'autres plans, dire : chaleur, magnétisme, lumière et électricité ou oxygène, carbone, azote et hydrogène, etc.).

Sous ce rapport, la figure du bon Serviteur est plus analytique et plus révélatrice que celle de l'Androgyne.

Elle est même audacieusement révélatrice, car l'eau (ou l'électricité ou l'hydrogène suivant la série envisagée) constitue le 2e terme de la trinité : feu — eau — air (Père, Fils et Saint-Esprit suivant la terminologie chrétienne) et montrer sa dualité c'est révéler que le

second terme d'une trinité est double, vérité à laquelle le savant Guillaume Postel n'avait osé faire que des allusions voilées, bien que depuis longtemps la religion chrétienne eût proclamé la double nature à la fois divine et humaine du Fils.

Mais, dira-t-on, il y a 4 termes et non 3 dans la série envisagée; si le feu, l'eau et l'air représentent la trinité sainte (Père, Fils et Saint-Esprit), que vient faire le 4e terme, la Terre?

C'est l'énigme du Sphinx posée une fois de plus.

Quel est l'être qui le matin marche sur 4 pieds, à midi sur 2 et le soir sur 3? Comment le quaternaire engendre-t-il le binaire et s'explique-t-il par le tertiaire? Comment le dogme des quatre forces élémentaires produit-il le dualisme panthéiste et se résume-t-il par la triade?

Pour expliquer cela, et surtout le faire comprendre, il faudrait dérouler la vaste science philosophique des anciens avec ses gracieuses images et ses ingénieuses fictions; le cadre d'une lettre n'y suffirait pas et nous voilà déjà loin du bon Serviteur.

Je ne veux pas terminer cette lettre sans remercier M. van Gennep pour les articles toujours intéressants qu'il donne dans le *Mercure* et pour les agréables moments que leur lecture me procure. — J. MATHIEU.

§

Le Prince caporal et le Roi sergent. — La promotion de caporal au 4ème régiment d'infanterie, à Sens, du prince Bertil, fils de S. A. R. le Prince Gustave Adolphe, héritier du trône de Suède et l'inauguration du Musée Bernadotte, à Pau, ont projeté, parmi les vedettes du jour, le fondateur de la dynastie régnante. Charles XIV Jean, *alias* Jean Bernadotte.

Si la vie de Voltaire eût débordé le XIXe siècle, l'incidence de l'avènement de Charles XIV eût tenté la plume de l'historiographe de Charles XII.

Ce guerrier : un bourgeois, comme lui; un enfant de robin, comme lui; un électeur du Tiers, comme lui. Mais un gaillard... — 5 pieds — 5 pouces — 9 lignes, taillé pour le désordre des camps et pour le cérémonial des salons; pour la conquête des peuples et pour la séduction des princes; un Gascon né à Pau, le 26 janvier 1764, faubourg de la Fontaine, rue du Tran, dans la maison où deux pilastres massifs soutiennent le porche surbaissé, les balcons de bois, le toit à angle aigu proche du château où Henri d'Albret vint au monde.

Son père était Procureur au Sénéchal.

En compagnie des « Emerillonnés de Pau », l'écolier emboîtait

le pas des recrues du « Berry Infanterie » qui se rendaient en Espagne.

Sa nourrice, en son patois montagnard, — lorsque le croissant surplombait le Pic de Jer, — rappelait qu'au soir de sa naissance la lune montait.

Bedut quoand puyabe erre luc.

Il sera un grand capitaine.

Le régiment hâlé par les clairons, la tente sous laquelle le troupier dégustera le salé de Béarn? La fascination de l'armée? L'armée des officiers de Louis XVI, poudrés et musqués?

Non. Il méprisait les catogans striés de rubans, les habits ornés de dentelles, les talons enluminés de vermillon.

Ses cheveux frisés voltigeant au vent, son uniforme boutonné jusqu'au col, ses bottes maculées par la boue, Jean Bernadotte était un soldat. Soldat du « Royal la Marine ». Grenadier. Caporal. Sergent, — son port avantageux l'avait fait surnommer Belle-Jambe. — Adjudant. Lieutenant. Adjudant Major. Capitaine et Chef de Bataillon — par élection. — Général de Brigade. Général en chef. Maréchal de France ,gouverneur du Hanovre et des Villes Hanséatiques. Prince de Ponte-Corvo. Prince Royal de Suède... Parce que le Roi Gustave III fut assassiné; parce que le Roi Gustave IV fut déposé; parce que le fils du Roi Charles XIII ne vécut que quelques jours; parce que l'héritier du trône, désigné par la Diète, mourut; parce que le comte Gustave Moerner, prisonnier à Lubeck (1806), touché des égards du Général Bernadotte, échafauda sa candidature devant le Storthing; parce que le Capitaine, élu en 1793, devint le Prince Royal, élu en 1810, la dynastie des Bernadotte succéda à la dynastie des Wasa.

Adopté par le Roi et la Reine qui déclarait, deux mois après son arrivée en Suède : « Tout le monde commence à le chérir. »

Converti à la religion protestante par l'Evêque d'Upsal; il en prit l'engagement :

Né au pays d'Henri IV qui avait changé de religion en devenant roi de France, il était prêt à faire ce qu'Henri IV avait fait.

Stockholm valait bien un sermon.

Charles XIV Jean, Oscar Ier, Charles XV, Oscar II, Gustave V, le grand-père du prince Bertil, un roi populaire, comme son aïeul; un bon citoyen, comme son aïeul; un pacifiste, comme son aïeul.

Les Bernadotte ont suivi la ligne de conduite tracée par le Prince Royal de Suède dans une lettre adressée à l'Empereur Napoléon Ier :

En politique, il n'y a ni amitié, ni haine; il n'y a que des devoirs à remplir envers les peuples que la Providence nous a appelés à gouverner...

GERMAINE ANDRÉ HESSE.

§

Sur une statue de Corneille. — J'ai lu dans le *Mercure de France* du 1er décembre, page 512, dans le dernier écho intitulé *Corneille et Racine*, la parenthèse qui suit, à propos de Corneille :

(*Semper et exemplo sit virtus tua nobis*, lit-on sur le socle de sa statue à Rouen.)

L'indication est inexacte, et le vers latin est faux.

La statue dont il s'agit est celle qui s'élevait dans la cour du lycée Corneille. C'était la maquette de l'œuvre de David d'Angers, qui se dresse en bronze sur le Pont de pierre. Cette maquette n'a pas résisté aux intempéries; elle a disparu et doit être remplacée dans quelques mois (en mars, je crois) par une autre statue.

Elle était sur un socle qui portait ce distique, dû, je crois, à un ancien professeur du lycée, auteur d'un livre bien connu sur « les points obscurs de la vie de P. Corneille », M. Bouquet :

Discite Corneli fortes animosque viriles : Semper et exemplo sit *vetus ille novis.*

P. LAIGNEL-LAVASTINE.

§

Où se logent les abeilles? — Dans le *Mercure* du 15 décembre dernier, M. C. Brun signale vingt-sept cas d'emplacements choisis par les abeilles pour établir leurs essaims. Parmi ces cas, je retiens le numéro 17 : « Sous le capot d'une automobile » (Eté 1937, à Paris, près du jardin du Luxembourg) et le numéro 20 : « Dans la statue d'un grand homme » (Statue de Casimir Périer, au cimetière du Père-Lachaise), qui sont des cas proprement parisiens.

Je signale à M. C. Brun qu'au début de mai 1935, un essaim se posa, par une belle matinée de soleil, dans l'embrasure d'une fenêtre, au premier étage de l'immeuble sis n° 1, rue Trousseau, à l'angle du faubourg Saint-Antoine. Derrère la vitre, une dame put contempler à loisir la bourdonnante réunion, jusqu'au milieu de l'après-midi, moment de l'arrivée du car de police appelé pour enlever l'essaim. Que fit-on des abeilles? Et d'où venaient-elles? Peut-être trouverait-on leur trace, au moins dans les archives de la préfecture de police. — FRANÇOIS-PAUL RAYNAL.

§

Le souvenir d'Henri Heine. — A la suite de la publication d'une lettre inédite d'Henri Heine dans le numéro du *Mercure de France* du 15 décembre, un lecteur a cru devoir me faire remarquer que M. Henri Julia n'était pas légalement l'exécuteur testamentaire d'Henri Heine.

Ce petit détail historique a fait déjà l'objet de discussions dont les journaux allemands et notamment le *Deutsches Montags Blatt* ont enregistré l'écho en 1882.

M. Henri Julia, qui fut préfet, avait publié divers travaux d'histoire et de critique, dont une étude sur l'entourage de Voltaire au moment de la publication de *la Henriade*. Cet article tomba sous les yeux d'Henri Heine qui écrivit à Julia une lettre de chaleureuses félicitations. Julia rendit visite au poète déjà alité. Une amitié se noua et, quelques jours avant sa mort, Henri Heine manifesta le désir, en présence de sa femme, que Julia voulût bien se charger de la publication de ses œuvres posthumes.

Après la mort de son mari, Mathilde Heine donna donc procuration à Henri Julia, par acte du 12 mars 1856, passé devant Me Ducloux, notaire à Paris, de gérer et administrer, tant activement que passivement, tous ses biens et affaires, présents et à venir.

J'ai cette pièce entre les mains. Une clause prévoit notamment que Henri Julia devra « s'entendre avec les libraires et éditeurs pour la vente des œuvres littéraires de feu M. Henri Heine; passer à cet effet tous traités et marchés; poursuivre l'exécution de ceux qui auraient été conclus; payer et recevoir toutes sommes relatives à ces publications et ventes et faire toutes publications nouvelles s'il y a lieu, soit directement soit par l'entremise de tous tiers; faire toutes impressions ».

Cet extrait de la procuration est publié ici pour la première fois et précise exactement le rôle d'Henri Julia.

Par convention privée, Mathilde s'engageait à remettre, en échange de ses services, à Henri Julia la collection des autographes qu'avait réunis Henri Heine et parmi lesquels figuraient quelques pièces intéressantes (lettres de personnalités contemporaines).

Henri Julia publia, en effet, les inédits d'Henri Heine et aussi une édition française de l'ouvrage intitulé : *De la France*, dans lequel l'auteur, avant de mourir, avait introduit des changements, opéré des suppressions et ajouté des passages. Julia fit précéder le livre d'un avant-propos et y joignit les lettres à Auguste Lewald,

directeur de la *Revue théâtrale* de Stuttgard. Cette édition parut en 1857, chez Michel Lévy.

Henri Julia est donc bien l'exécuteur testamentaire moral d'Henri Heine. Après sa mort, une personnalité française décida la famille Julia à céder tous les papiers écrits de la main de Heine au Musée de son souvenir. Mais il reste encore parmi les papiers personnels d'Henri Julia beaucoup de petits documents qui vaudraient la peine d'être publiés parce qu'ils se rapportent de près ou de loin à l'œuvre, à la vie ou la mort d'Henri Heine et de Mathilde. Mlle Elisabeth Julia me les a confiés avec beaucoup de bonne grâce.

J'en détache seulement aujourd'hui le faire-part de la mort du poète, parce que lui aussi rectifie certaines inexactitudes commises par quelques biographes relativement à la famille de Heine. Ce faire-part est ainsi conçu :

Madame Veuve Henri Heine, née Mirat; Madame Veuve Heine, née de Geldern; Monsieur Maximilien Heine, Médecin en Chef de l'Hôpital des Enfants à Saint-Pétersbourg; Monsieur Gustave Heine, Rédacteur en Chef du *Fremden-Blatt*, de Vienne; Madame Gustave Heine et leurs enfants; Madame Veuve Heine; Monsieur Charles Heine, Banquier à Hambourg, et Madame Charles Heine,

Ont la douleur de vous faire part de la perte douloureuse qu'ils viennent de faire en la personne de M. Henri Heine, leur époux, fils, frère, oncle, neveu et cousin, décédé à l'âge de 56 ans;

Et vous prient d'assister aux Convoi et Enterrement qui auront lieu Mercredi prochain, 20 février 1856, à 10 heures du matin.

Priez pour lui!

On se réunira à la Maison mortuaire, Avenue de Matignon, 3 (Champs-Elysées).

Il nous a semblé qu'à l'heure où plusieurs de nos confrères (Guermantes du *Figaro* et L.-L. du *Populaire*) prennent l'initiative de demander qu'une plaque soit apposée sur la maison de l'avenue Matignon, qui a remplacé celle du poète, il n'était pas indifférent de reproduire ces petits papiers. — JOSEPH AGEORGES.

§

La « Religion sublime ».

Mon cher *Mercure*,

Je suis de tes fidèles, et je sais combien tu t'intéresses à l'histoire des idées. C'est pourquoi je me permets de te raconter la petite aventure intellectuelle suivante, qui amusera peut-être tes lecteurs.

Quand j'étais adolescent, j'appartenais à un Etat burlesque, appelé la République du Cochon, qui avait sa constitution, son code pénal, ses rouages politiques, ses assemblées, ses costumes, etc... Il nous vint un jour en pensée que cette République devait avoir une vie religieuse, et elle conclut, le 3 février 1907, un concordat avec la « Religion Sublime ». A cette religion, il fallait bien un dogme;

heureusement notre petit cénacle avait toute une tradition de spéculations plaisantes, mi-consistantes, mi-bouffonnes, dont tirer le nécessaire : mon oncle Jacques Damourette, le compositeur Lucien Chevaillier (plus tard professeur au Conservatoire de Strasbourg et mort il y a quelques années), son frère et mien camarade Robert Chevaillier (tué à la bataille de Morhange en 1914) et moi-même, alors âgé de dix-sept ans, pontifes de la nouvelle religion, en élaborâmes donc aisément le dogme : quatre Déesses en une seule : Malas, celle de l'Etre informe et essentiel; Niliane, celle du Néant, *qui féconde pourtant la première, et par qui est rendue possible la manifestation d'existences concrètes;* Phéaxanthe et Alzmirande, les deux parts de Malas tranchées par Niliane, l'une existante et connue, l'autre virtuelle; enfin Stirmâdhya, qui les comprend toutes les quatre et dont l'essence englobe par conséquent l'Etre et le Néant.

Cela su, qu'on veuille bien se figurer d'autre part que mercredi soir (11 janvier 1939) j'allais lisant *Was ist Metaphysik* (Qu'est-ce que la métaphysique?), leçon inaugurale prononcée par M. Martin Heidegger le 24 juillet 1929 à l'université de Fribourg-en-Brisgau. Tout à coup, cette lecture austère de m'arracher une exclamation : « Ah, c'est splendide! Il a retrouvé le Pataboum! » Je lisais, en effet, chez ce grave philosophe allemand, qu'interroger sur le Néant au moyen du verbe *être,* se demander si le néant *est* ceci ou cela comportait un contresens foncier. On ne peut pas, dit M. Heidegger, dire que le néant n'est pas,; ce qu'il faut dire, c'est qu'il *néantoie* : « das Nichts selbst NICHTET. » Or, c'est l'idée même qu'exprime, au moyen du terme burlesque de *pataboum,* ce verset de l'*Apocalypse symbolique de Phéaxanthe :*

7. Et Niliane pataboume dans l'Eternité. Elle est hors Malas... Et c'est trop de dire : elle n'est pas, car elle pataboume.

M. Heidegger, plus loin, nous explique que « le néant est la condition qui rend possible la révélation de l'existant en tant que tel pour la stance (*das Dasein*). » Or, c'est l'idée fondamentale de la Religion Sublime; j'en ai parlé plus haut : Niliane (le néant) joue le rôle mâle, c'est le « Mariage du Pont », comme dit le verset 8 de la même *Apocalypse :*

8. Et le Mariage du Pont fut. Niliane féconda Malas.

Cette rencontre intellectuelle est amusante. Elle est instructive aussi, car elle nous montre combien variable est la valeur que l'esprit humain attribue, dans des circonstances diverses, à ses propres productions. Il y avait certainement des apercevances dignes d'être méditées dans nos jeux intellectuels de 1907; mais il s'est trouvé que nous ne les avons fait servir que de noyau à un foisonnement de

grosses bouffonneries; vingt ans plus tard, M. Heidegger, rencontrant les mêmes avenues spéculatives, les a suivies, explorées sérieusement, et intégrées dans un système philosophique qui lui vaut une considération européenne. Cela ne valait-il pas d'être signalé?

Pour ceux qui penseraient que peut-être je viens de forger ces jours-ci à ma fantaisie la petite histoire ci-dessus, j'ajoute qu'il reste encore assez de survivants parmi les « fidèles » de la Religion Sublime pour témoigner de l'authenticité de ce que j'ai narré.

Je m'excuse que cette lettre soit un peu bien longue; je crois que mon exposé ne pouvait guère être plus bref en restant intelligible.

Bon courage et bon vent, cher *Mercure*. Laisse-moi signer pour cette fois, en souvenir d'il y a trentre-deux ans, — ÉDOUARD PICHON, pontife de Phéaxanthe.

§

Trois fois m... — Les cinq lettres se portent volontiers dans la littérature contemporaine. Avec Jarry, sans doute, c'était six, mais en usait-on beaucoup? Pour préciser : reproduisait-on dans sa totalité le mot attribué à Cambronne?

Dans une plaquette, hors commerce, que M. Ventura Garcia Calderon consacre à *Ricardo Palma*, on lit l'exclamation que suscita chez Verlaine un propos de Ruben Dario, comme ce dernier, devant les misères qui accablaient le Pauvre Lélian, invoquait « la gloire qui console de tout ».

> Le Pauvre Lélian se mit debout, pris d'une rage soudaine et en scandant sa colère avec des coups de sa canne de pèlerin, sur la table de marbre [faut-il dire que la scène se passait au café?], hurlait ce vers imprévu : « La Gloire, merde, merde, merde! »

On doute que cet octosyllabique figure dans les œuvres complètes de Paul Verlaine. — G. P.

§

Le Sottisier universel.

La *Grande Encyclopédie* ne procède pas d'un autre dessein que d'affranchir le public d'un certain ordre d'idées reçues. Mais la Grande Encyclopédie est une machine qui se met lourdement en brande et qui, par sa masse, donne trop de prise à ses adversaires. C'est pourquoi Voltaire y travaille comme les autres, mais sans enthousiasme; il lui faut des armes plus promptes et plus aiguës. A côté de Diderot, journaliste lui aussi, mais qui attaque avec une organisation qui ralentit sa marche, Voltaire c'est la guerilla, la guerre de partisan. — *Marianne*, 18 mai 1938.

Comment... assister aux ébats sous-marins d'animaux aussi mystérieux qu'ils sont minuscules, communs ou racés, tels que l'hippocampe, cet animal mi-poisson, mi-bête, aux formes stylisées? — *Larousse mensuel*, mai 1938.

L'écrivain catholique Julien Benda montre pourquoi les dictateurs fascistes persistent dans leurs provocations. — *L'Humanité*, 13 février.

Tout dernièrement, le Concordat entre le Saint-Siège et le Vatican faillit être dénoncé. — *L'Œuvre*, 11 février.

Un observateur anglais est prisonnier du Comité de non-intervention pour bigamie. [Titre d'un article.] — *Paris-Soir*, 10 févrter.

Les pays dits civilisés consacrent, bon an mal an, 600 millions de francs à leurs armements, soit 1.600 millions par jour. — *L'Œuvre*, 12 février.

Le jeune souverain porte le très simple uniforme de lieutenant-général des grenadiers sur lequel se détache le large ruban rouge de commandeur de la Légion d'honneur. — *Paris-Soir*, 13 octobre.

Les gendarmes de Servian ont été appréhendés, hier, par le nommé Alfred Dechausse, 32 ans, qui se trouvait en état d'ivresse et de vagabondage. — *La Dépêche* (Toulouse), 24 octobre.

Un piéton indigne est gravement blessé par une automobile. [Titre d'un article] — *L'Echo du Maroc*, 25 octobre.

L'entrée des nationalistes à Puigcerda, Cerbère et Port-Bou est prévue pour aujourd'hui. [Titre d'un article.] — *Marseille-Soir*, 10 février.

Les réfugiés espagnols coûteront au budget 10 francs par homme et par jour, soit trois millions par jour et quatre-vingt-dix millions par mois, mettons un milliard. Le budget français est-il tellement en excédent pour qu'on puisse distraire 12 milliards par an et entretenir des Espagnols en France. — *L'Eclaireur du Soir* (Nice), 8 février.

Comme la voiture ne pouvait pas aller bien vite après le tournant à angle droit, le parapet ne présentait peut-être pas une résistance suffisante. — *La Dépêche* (de Constantine), 10 décembre.

Craignant sans doute une agression, il se promenait avec un revolver de 35 mm. dans sa poche. — *Le Grand Echo du Nord*, 8 février.

Transporté chez lui, il y décéda quelques minutes après. Le magistrat instructeur l'a placé sous mandat de dépôt. — *L'Echo d'Alger*, 6 février.

COQUILLES.

469. Marat (Clément). Les Œuvres de Clément Marat de Cahors, valet de chambre du Roi... (Librairie Lebaillif, Catalogue n° XXXIV, 1938.)

Après avoir tué sa femme, un hôtelier avait mis le feu à sa voiture pour éviter de faire disparaître les traces de son crime. — *Le Petit Journal*, 30 juillet 1938.

Le plus tranquillement du monde, M. Daladier continuait à fumer son cirage. — *L'Intransigeant*, 28 octobre.

Le Directeur, Gérant : JACQUES BERNARD.

Typographie Firmin-Didot, Mesnil (Eure). — 1939.

TABLE DES SOMMAIRES

DU

TOME CCXC

—



POUR RÉCOLTER SA CHANCE,
il faut la semer ...
★ Des milliers de billets vont gagner. Hâtez-vous de retenir votre chance au prochain tirage de la
LOTERIE
NATIONALE

MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS (6e)

R. C. SEINE 80.493 — SEINE C. A. 21.457

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts, Philosophie
Histoire, Sociologie, Sciences, Critique, Voyages, Bibliophilie
Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

DIRECTEUR : JACQUES BERNARD

VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier numéro de chaque mois.

FRANCE ET COLONIES

Un an : 100 fr. | 6 mois : 55 fr. | 3 mois : 31 fr. | Un numéro : 7 fr.

ÉTRANGER

1° Pays accordant le tarif postal réduit :

Albanie, Allemagne, Argentine, Autriche, Belgique, Brésil, Bulgarie, Canada, Chili, Colombie, Congo Belge, Costa Rica, Cuba, Danemark, Dantzig (ville libre de), République Dominicaine, Egypte, Equateur, Espagne, Esthonie, Ethiopie, Finlande, Grèce, Guatemala, Haïti, Honduras, Hongrie, Lettonie, Liberia, Lithuanie, Luxembourg, Maroc (zone espagnole), Mexique, Nicaragua, Panama, Paraguay, Pays-Bas, Perse, Pologne, Portugal et colonies, Roumanie, Russie, Salvador, Suisse, Tchécoslovaquie, Terre-Neuve, Turquie, Union Sud-Africaine (Cap, Natal, Orange, Transvaal, Swaziland, Territoires sous mandat de l'Afrique du Sud-Ouest), Uruguay, Vénézuela, Yougoslavie (Serbie-Croatie-Slovénie).

Un an : 120 fr. | 6 mois : 69 fr. | 3 mois : 40 fr. | Un numéro : 8 fr.

2° Tous autres pays :

Un an : 140 fr. | 6 mois : 79 fr. | 3 mois : 45 fr. | Un numéro : 9 fr. 50

Une convention postale internationale donne des avantages appréciables à certains abonnements. Nous conseillons à nos abonnés résidant à l'étranger de se renseigner à la poste de la localité qu'ils habitent.

On s'abonne à nos guichets, chez les libraires et dans les bureaux de poste. Les abonnements sont reçus en papier-monnaie français et étranger, mandats, bons de poste, chèques postaux, chèques et valeurs à vue. Pour la France, nous faisons présenter à domicile, sur demande, une quittance augmentée d'un franc pour frais.

Il existe un stock important de numéros et de tomes brochés, qui se vendent quel que soit le prix marqué : années 1890 à 1893, le numéro, 10 fr. ; autres années, le numéro, 7 fr. ; les tomes se vendent autant de fois 10 fr. ou 7 fr. qu'ils contiennent de numéros. Port en sus.

Chèques postaux — Les personnes titulaires d'un compte courant postal peuvent s'abonner par virement à notre compte de chèques postaux, PARIS-259-31. Le nom, l'adresse de l'abonné et l'indication de la période d'abonnement devront être très lisiblement écrits sur le talon de correspondance.

Les avis de **changements d'adresse** doivent nous parvenir, accompagnés d'un franc, au plus tard le 4 et le 20, faute de quoi le numéro va encore une fois à l'ancienne résidence. A toute communication relative aux abonnements doit être jointe la dernière étiquette-adresse.

Manuscrits. — Les manuscrits non acceptés restent à la disposition des auteurs, aux bureaux de la revue, pendant un an. Envoyer le montant de l'affranchissement pour les recevoir à domicile.

COMPTES RENDUS. — Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement *à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme hommages* personnels *et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.*

TYP. FIRMIN-DIDOT & Cie. — MESNIL. — 1939